This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

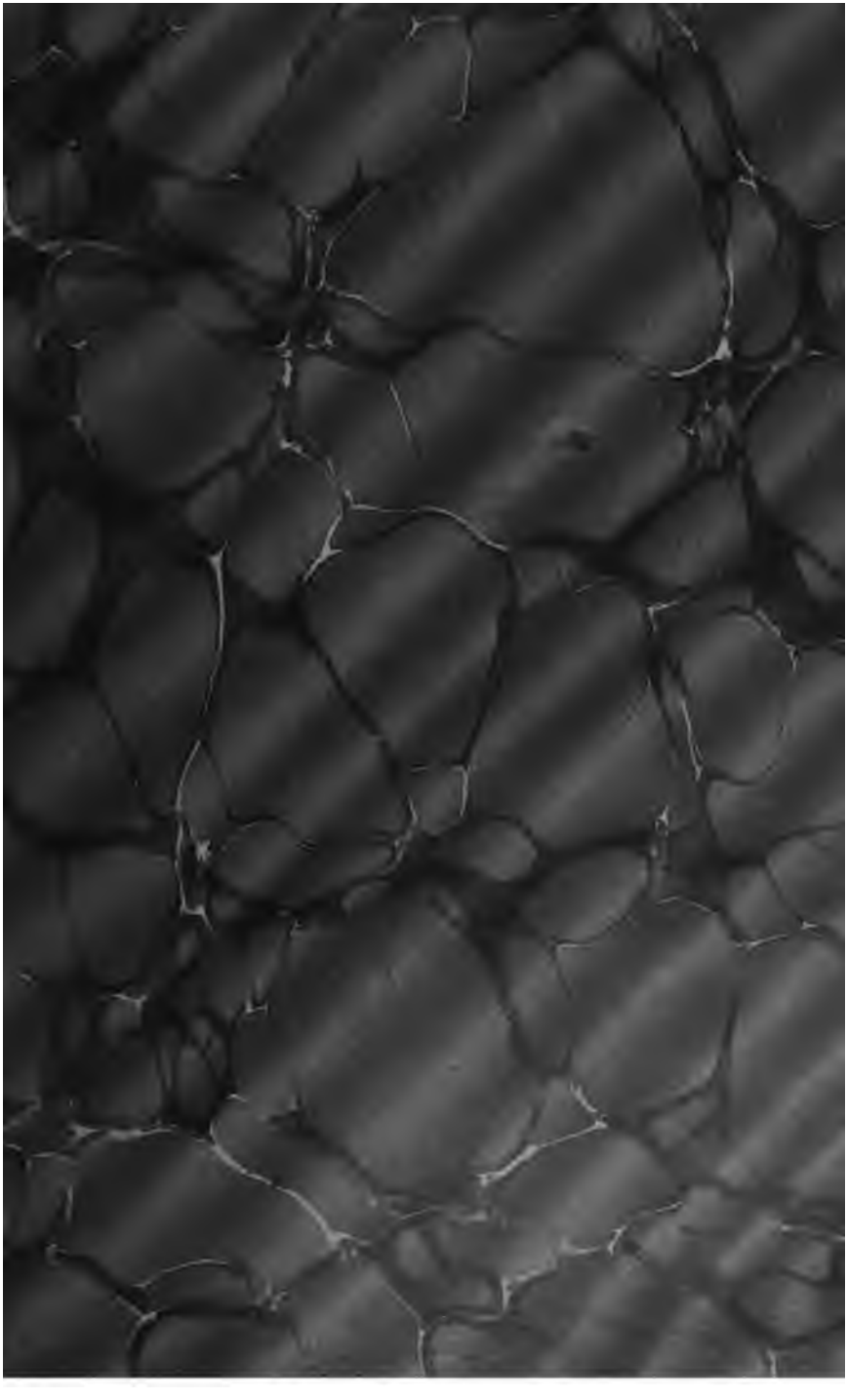
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

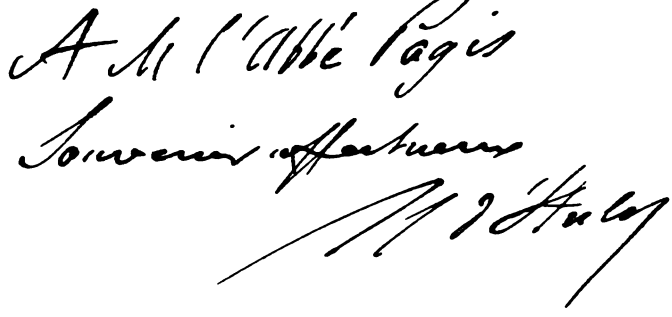
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

459542



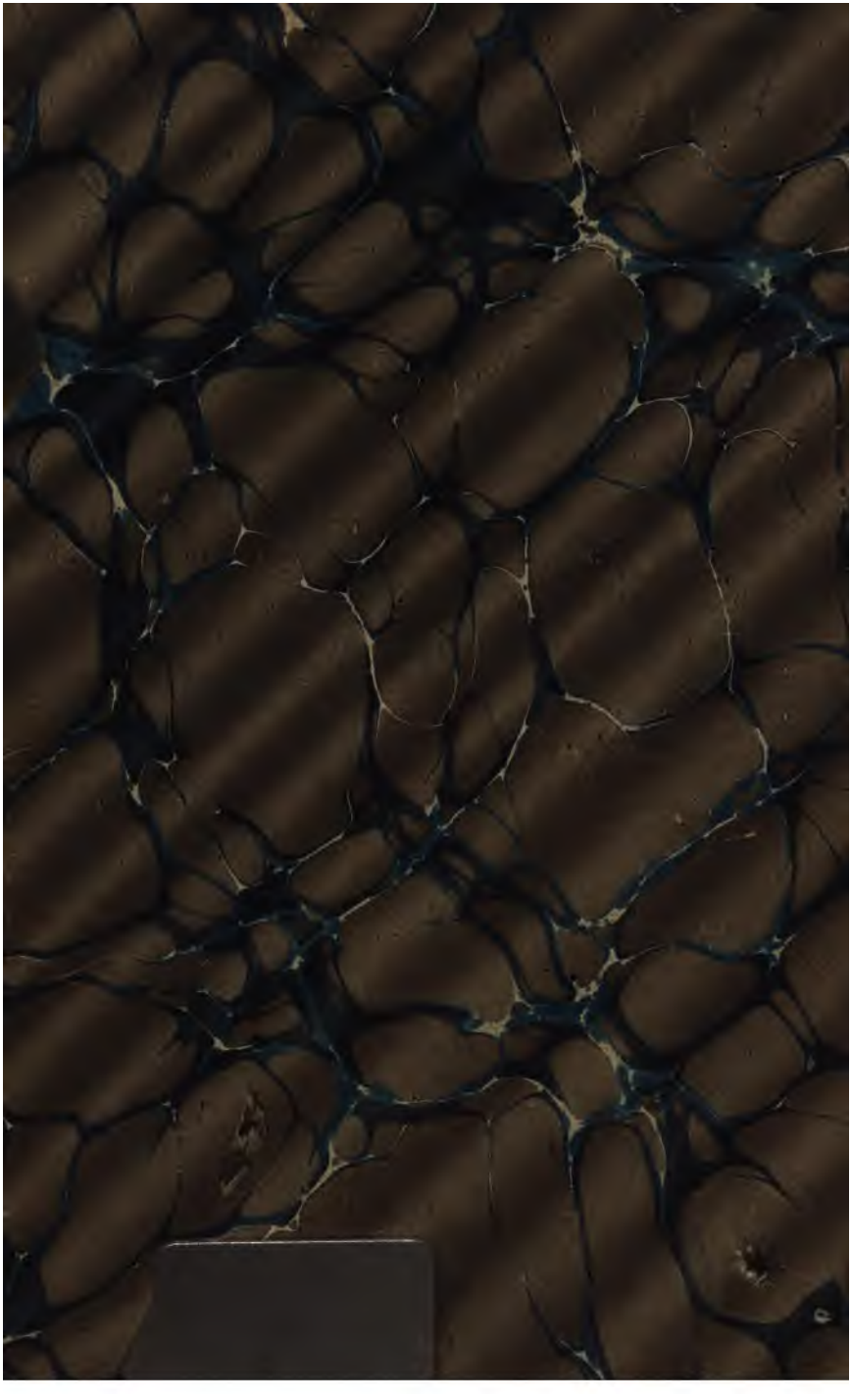
20.00
1484.453

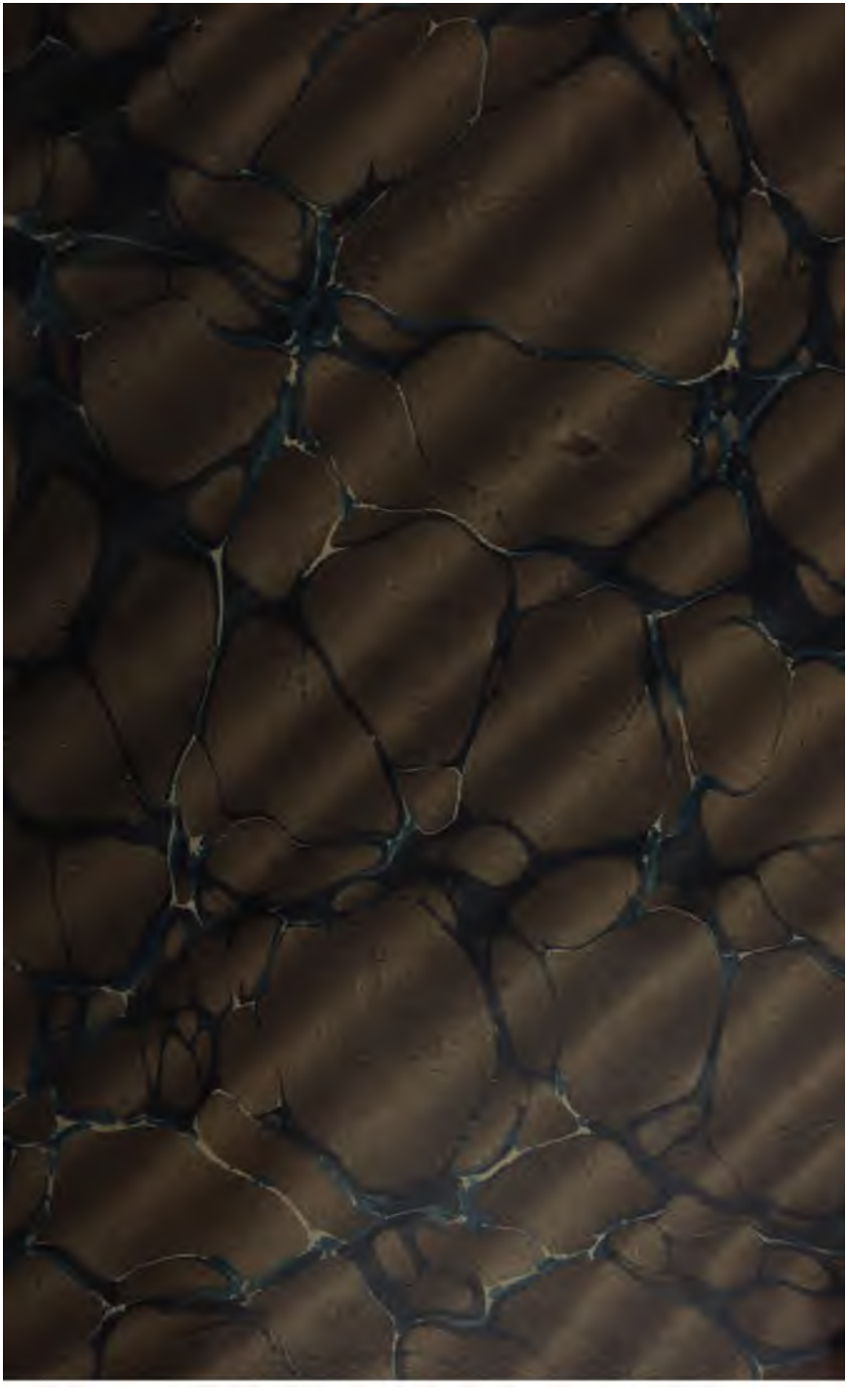
PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS



MÉLANGES ORATOIRES

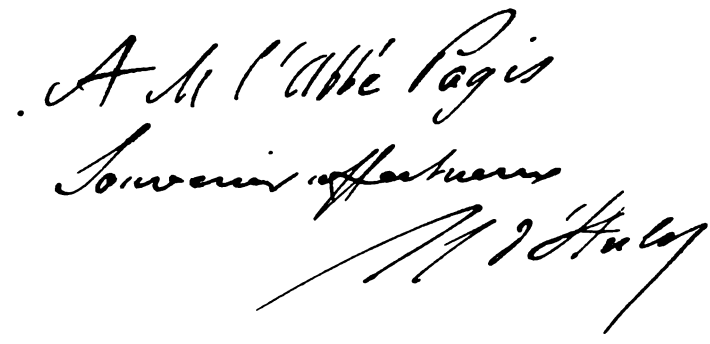
I





20.00
1484.453

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS



MÉLANGES ORATOIRES

I

PROPRIÉTÉ DE

OUVRAGES DE M. D'HULST

Vie de la mère Marie-Térèse, fondatrice et première supérieure générale des sœurs de l'Adoration réparatrice. 4e édition. In-18 jésus, avec deux portraits. . . . . 2 fr. 50

Vie de Just de Bretenières, missionnaire apostolique, martyrisé en Corée, année 1866. In-18 jésus, avec portrait et carte. 3 fr.

Panégyrique de saint Alphonse-Marie de Liguori, Docteur de l'Église, fondateur de la congrégation du Très-Saint-Rédempteur, prononcé dans l'église Saint-Ambroise, à Paris, le 7 août 1887, pour la clôture des fêtes célébrées à l'occasion dn premier centenaire de sa mort. In-8o . . . . . 1 fr.

Organisation de la société chrétienne. Discours prononcé à la séance annuelle de l'Institut catholique de Paris. In-18. . 25 c.

Droit chrétien (le) **et le droit moderne.** Étude sur l'Encyclique *Immortale Dei,* suivie du texte de l'Encyclique (*latin et français*). In-18 jésus. . . . . 1 fr. 25

Mélanges philosophiques. In-8e écu (*sous presse*).

Conférences de Notre-Dame, Carême de 1891.

Hulst, Maurice Legay d' Hulst, l'

M. D'HULST

MÉLANGES ORATOIRES

I

PANÉGYRIQUES ET ORAISONS FUNÈBRES

DISCOURS ET ALLOCUTIONS DE CIRCONSTANCE

PARIS

LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE

RUE CASSETTE, 15

1891

Droits de reproduction et de traduction réservés.

SX
590
H92
1891
.1

PRÉFACE

En voyant apparaître ces deux volumes de discours, plus d'une personne, même parmi celles qui veulent du bien à l'auteur, se demandera sans doute comment il a pu se flatter de ramener l'attention du public sur des paroles envolées.

Certes, l'illusion serait grande; mais l'auteur proteste qu'elle n'a jamais été la sienne. Il sait quel est le sort réservé aux recueils oratoires. A part les grands classiques de l'antiquité et ceux de notre XVII^e^ siècle, les meilleurs orateurs n'ont jamais pu se survivre dans leurs œuvres écrites. Que sera-ce des autres?

Mais n'est-il pas quelquefois permis à un homme de se faire imprimer pour lui-même? Quand les devoirs de sa profession l'ont obligé à dépenser

en menus efforts et en essais fugitifs l'activité intellectuelle qu'il eût aimé concentrer sur une œuvre unique et personnelle, il arrive un moment où le sentiment de cette dispersion l'accable. Il sait qu'il a travaillé, et il se demande s'il a fait quelque chose. Alors, pour se consoler de cette stérilité, peut-être un peu pour s'en justifier aux yeux de ses amis, il sent le besoin de ramasser les fragments qu'il a semés sur sa route. Sans doute ce rapprochement de morceaux ne fait pas l'unité, mais il en offre l'apparence. Sans doute encore ces pièces juxtaposées ont l'inconvénient de la monnaie de billon : beaucoup de masse pour peu de valeur; toutefois c'est mieux que rien. Bien des pensées ont passé à travers ces paroles hâtives, qui portaient en elles-mêmes quelques germes de vérité; dans ce recueil qui les rassemble, l'auteur ou d'autres pourront les retrouver un jour et les féconder.

La plupart des discours insérés dans ces *Mélanges* avaient été déjà imprimés séparément; mais, à l'exception de deux ou trois, ils n'avaient pas été publiés en librairie. En visitant ses manuscrits, l'auteur aurait pu grossir aisément de deux volumes au moins la présente publication. Mais il s'est gardé de cette intempérance,

et, dans le choix qu'il avait à faire, il s'est laissé guider par des motifs empruntés à la nature même des morceaux.

Le premier volume comprend deux catégories de discours : les *panégyriques et oraisons funèbres* et les *allocutions de circonstance*. Les panégyriques ont obtenu une part assez large, parce qu'ils représentent, dans un de ses types les plus étudiés, l'éloquence de la chaire. Au contraire, les discours de circonstance n'offrent qu'un intérêt passager; il a suffi de donner un échantillon de chaque genre.

Quant aux sermons, nous avons senti plus vivement encore la nécessité de nous limiter, et nous en avons inséré seulement deux spécimens parmi les discours isolés : un sermon solennel et une petite série d'homélies.

Le second volume est consacré tout entier à la grande cause de l'éducation chrétienne : discours prononcés dans les collèges catholiques, à l'occasion des distributions de prix, — et là encore il a fallu faire un choix; — discours de rentrée prononcés soit à la messe du Saint-Esprit, soit dans la séance annuelle de l'Institut catholique de Paris; — et ici il a semblé utile de donner un recueil complet jusqu'à l'année 1889, car en cette

matière l'œuvre oratoire de l'auteur se confond avec son œuvre professionnelle.

Tout ce second volume traite donc d'un même sujet en plus de vingt-cinq discours détachés. C'est dire que les mêmes pensées reviennent sans cesse sous des formes qu'on a essayé de varier sans toujours y réussir. Nous demandons pardon d'avance de ces répétitions aux rares lecteurs qui ouvriront ce livre. Mais nous les prions de se souvenir que les pages du livre sont les pages mêmes de notre vie, engagée dans une tâche uniforme, et qui nous condamne à l'importunité.

Paris, le 26 décembre 1890.

M. D'HULST.

PANÉGYRIQUES

ET

ORAISONS FUNÈBRES

PANÉGYRIQUE DU B. RÉGINALD

PRÊCHÉ DANS L'ÉGLISE DES PÈRES DOMINICAINS

RUE JEAN-DE-BEAUVAIS

A l'occasion de la restauration du culte du Bienheureux le 12 février 1876.

Qui fecisti patres electos et sanctificasti eos..., custodi partem tuam et sanctifica.

Mon Dieu, vous qui avez choisi nos pères pour en faire des saints, prenez soin de votre héritage et rendez-lui la sainteté.

(II Machab. I, 25.)

ÉMINENCE [1],
MES PÈRES,
MES FRÈRES,

Ainsi priait au nom de tout un peuple celui qui avait reçu la mission de rendre à Dieu son temple et à Israël ses foyers. Placé entre les misères du présent et les périls de l'avenir, Néhémie, pour échapper au désespoir, se retournait vers le passé : il y trouvait le souvenir de cette élection divine qui avait discerné les patriarches, les rois, les prophètes, pour l'accomplissement des grandes œuvres providentielles : *Qui fecisti patres ele-*

[1] Le cardinal Guibert, archevêque de Paris.

ctos; le souvenir aussi de ces héroïques vertus qui avaient placé les instruments de Dieu à la hauteur de leur tâche : *et sanctificasti eos;* et, reprenant confiance dans les destinées d'Israël, il mettait, si j'ose le dire, Dieu lui-même en demeure de prendre en main la cause d'une race demeurée malgré tout son héritage, puisqu'elle perpétuait la lignée des ancêtres de son Christ : *custodi partem tuam,* et de lui rendre, par des prodiges de grâce, ce qui lui manquait pour répondre à l'honneur d'une telle vocation : *et sanctifica.*

Je n'insisterai pas sur un rapprochement qui se fait de lui-même dans tous les esprits. Au lendemain d'épreuves cruelles, ce peuple qui parmi les nations chrétiennes croyait avoir un droit particulier à s'appeler le peuple de Dieu, se voit placé, lui aussi, entre des ruines présentes et des menaces prochaines; et pour trouver le courage de relever les unes et de repousser les autres, il a besoin que des mains amies, écartant pour lui le voile du passé, lui montrent quels instruments Dieu s'est choisis autrefois dans son sein.

Ces mains pieuses, mes Pères, ce sont les vôtres. En tirant d'un déplorable oubli le tombeau et la mémoire du fils préféré de saint Dominique, vous n'obéissiez pas seulement à un besoin de vos cœurs; jaloux de restaurer l'une des plus pures gloires de votre grand Ordre, vous serviez encore les intérêts de la France, ceux de Paris en particulier : car vous rappeliez à notre grande cité que, dans la vieille Europe chrétienne, elle avait été un foyer incomparable de science et de sainteté.

Mais pourquoi louer votre zèle quand Rome se charge de le couronner? Gagnée depuis longtemps devant la confiance du peuple et devant votre piété filiale, la cause du B. Réginald triomphe aujourd'hui par vos soins dans le monde entier; tous les grands ordres religieux applaudissent à votre allégresse, et l'Église de Paris vient mêler sa joie à la vôtre par la présence et la bénédiction de son pasteur.

Pour répondre à la grandeur du souvenir que vous célébrez dans cette fête, il eût fallu, mes Pères, quelqu'une de ces grandes voix que Dieu a fait retentir dans votre Ordre; et j'aurais quelque droit de me plaindre de me voir condamné à vous apporter ici, au lieu des fiers accents que ces voix eussent fait entendre, d'infirmes paroles rassemblées à la hâte parmi le souci des affaires; mais j'aime mieux oublier ma faiblesse pour ne penser qu'à notre joie commune, et, me confiant à mon sujet, repasser avec vous, mes Pères, et avec tout le peuple fidèle, les leçons et les espérances qu'apporte aux uns et aux autres le culte restauré de Réginald.

I

Et pour parler de vous d'abord, nobles enfants de saint Dominique, qui n'admirerait l'élection de Dieu quand il vous a choisi des ancêtres? Votre fondateur était, avec François d'Assise, l'une de ces deux colonnes vivantes qu'Innocent III vit en songe soutenant

sur leurs épaules la basilique ébranlée du Latran. Vos premiers Pères s'appelaient Jourdain de Saxe et Henri de Cologne, Albert le Grand et Raymond de Pennafort; et tant de gloires répandues sur vos origines se rassemblaient et se condensaient, pour ainsi dire, sur la tête d'un Thomas d'Aquin.

Pour faire au Bienheureux Réginald sa vraie place dans cette pléïade étincelante, il faut s'approcher du foyer même d'où partirent tant de clartés; comme saint Jean doit être cherché sur la poitrine du Sauveur, ainsi cet autre disciple bien-aimé n'apparaît dans son vrai jour qu'à ceux qui le considèrent reposant, en quelque sorte, sur le cœur même de saint Dominique. Les noms immortels que je prononçais tout à l'heure ont jeté dans le monde un plus vif éclat; l'œuvre extérieure de ces hommes extraordinaires a tenu plus de place dans les événements humains. Mais, pour qui cherche à pénétrer l'histoire intime de votre famille religieuse, Réginald garde un rang à part, et sa douce image se projette de telle sorte sur la céleste figure de saint Dominique, qu'un Frère Prêcheur ne saurait contempler l'une sans voir l'autre lui sourire. Jusqu'au jour où ces deux âmes se rencontrent, toutes deux semblent dans l'attente; sans doute avant Réginald Dominique a déjà trouvé sa voie et reçu sa mission; déjà le petit troupeau formé aux pieds de Notre-Dame de Prouille a obtenu droit de cité dans l'Église, il a grandi sous la bénédiction du Pape, et le vieux couvent de Saint-Sixte, qui devait bientôt voir la mort même obéir par trois fois au

serviteur de la Vierge, abrite dès ce moment sa naissante famille.

Mais si Dominique a déjà des fils et des disciples, ce qu'il attend encore c'est ce confident intime, c'est cet autre lui-même que recherche tout créateur; cet homme de son cœur et de sa droite qui prendra sa pensée tout entière et ne la laissera jamais altérer; qui embrassera son œuvre telle qu'il la veut, et qui n'en doutera jamais.

Quant à Réginald, moins avancé dans la carrière, il a marché jusqu'ici d'un pas hésitant sans voir où son chemin le mène. Enfant, il a grandi, sous le beau ciel de la Provence, à l'ombre du cloître de Saint-Gilles; mais aucune voix d'en haut ne l'a retenu quand il a dit adieu à ses maîtres vénérés. Jeune homme, il a été l'ornement de cette Université de Paris qui voyait dès lors blanchir l'aube de sa gloire; mais, tour à tour élève respecté et maître applaudi, il a pu rompre sans peine tant de liens honorables pour se rendre à l'appel de l'illustre chapitre qui le réclamait à sa tête. Enfin la collégiale de Saint-Aignan a recueilli avec admiration les exemples de sa vie austère, les fruits précieux de sa science, de sa sagesse et de son zèle; mais Orléans ne pourra pas garder celui que presse à son insu l'impérieux besoin d'une forme de vie nouvelle, alliant la sévérité de l'anachorète à la liberté du missionnaire et la modestie du cloître aux saintes hardiesses de l'apostolat. Il part avec son évêque Manassès pour visiter les saints lieux. Mais Rome est sur la route de Jérusalem: Rome l'arrête au passage, Rome le force d'avouer le

tourment de son âme, et Dominique lui est montré comme l'initiateur qui l'engagera enfin dans sa véritable voie.

O mes Pères, qui nous fera comprendre ce que c'est que la rencontre des saints? Il faudrait sonder ici tous les mystères de la vie surnaturelle, interroger ces secrets de Dieu qui, pouvant tout faire par lui-même, subordonne néanmoins son œuvre à l'action libre et volontaire des instruments qu'il s'est choisis. Rarement il donne tout à un seul; car il faut que, au service de Dieu, l'homme soit ramené sans cesse au sentiment et à l'aveu de son insuffisance, et qu'après avoir servi de foyer pour illuminer les autres, il reçoive à son tour d'un plus chétif que lui comme un supplément de lumières.

Réginald ira donc trouver Dominique; il lui ouvrira son cœur dévoré de désirs apostoliques, il reconnaîtra dans la règle des Frères Prêcheurs comme le miroir des pensées qui avaient jusqu'ici possédé son âme, et, sorti tout brûlant de ce premier entretien, il retournera vers Manassès comme un captif affranchi qui va raconter sa délivrance.

Mais celui qui vient de tant recevoir a donné à son tour. Dominique a senti que, dans le champ qu'il défriche, Dieu vient de lui faire rencontrer une perle inestimable. C'en est fait : entre ces deux âmes qui s'ignoraient hier, l'alliance est conclue pour jamais, Réginald appartient à Dominique : tout ce qu'il y a en lui de noblesse et de douceur, de science profonde et de haute sagesse, d'éloquence entraînante et de zèle

ardent, tout ce qui jusqu'alors avait orné sa vie, tout ce qui avait enrichi son âme, tout cela était comme une proie préparée pour la conquête. Le saint fondateur s'en empare, et, en retour de ce trésor, il donne à Réginald toute sa confiance et toute sa tendresse; il compte sur lui comme sur le plus ferme appui de son Ordre; il le voit d'avance à la tête de tous ses desseins.

Mais quoi! de si belles espérances ne sont-elles qu'un vain rêve? Un caprice de la mort va-t-il renverser tant de promesses? Une fièvre ardente conduit en quelques jours Réginald aux portes du tombeau. Les médecins l'abandonnent, on n'attend plus que son dernier souffle. Seul Dominique s'obstine dans l'espérance et dispute au ciel celui qu'il appelait déjà *son fils tant désiré*. Il s'adresse à Marie, reine et maîtresse de son Ordre, et d'un cœur ému, d'une voix pleine de larmes, il pousse vers elle ces cris violents de la douleur et de la prière qui sont comme un assaut livré à la miséricorde.

Vous savez quelle fut la réponse de Marie. Celle à qui son divin Fils ne refuse rien, pouvait-elle refuser quelque chose à son dévot serviteur? Non, car les affaires de Dominique ce sont les affaires de la Vierge. Combattre l'hérésie, propager le rosaire, faire fleurir partout dans le monde le lis de la chasteté, percer les âmes du glaive de la divine parole, voilà les œuvres des Frères Prêcheurs; mais ne sont-ce pas aussi les œuvres de la Mère de Dieu? Elle viendra donc; car, pour témoigner de sa tendresse, il ne lui suffira pas

d'envoyer du haut du ciel une vertu de guérison et de vie; elle descendra entourée de deux vierges dont les noms symbolisent la double mission des Frères Prêcheurs : Cécile et Catherine, la pureté et la sagesse; de ses mains maternelles elle tracera sur les membres de Réginald les onctions du salut, elle ceindra ses reins du cordon de la chasteté, elle affermira ses pieds pour les entreprises de l'apostolat, et, lui présentant l'habit que portaient déjà Dominique et ses compagnons, elle lui dira ces mots qui demeurent, mes Pères, comme la charte de votre alliance avec la Reine du ciel : *Voici l'habit de ton Ordre.*

Devant ce magnifique témoignage de l'intervention de Marie dans vos origines, permettez que je m'arrête un instant, dominé par un souvenir. Il y a quarante ans, un autre Réginald était à Rome. Lui aussi avait été nourri dans une université française; mais, hélas! entre l'école du cloître Notre-Dame et le lycée moderne, les siècles et les révolutions avaient passé. Un mépris insensé de toutes nos gloires antiques, une fureur étrange de n'avoir pas d'histoire et de dater d'hier, une révolte universelle, faite d'orgueil et d'ignorance, contre la loi de Dieu et contre sa parole, voilà ce que l'écolier de notre siècle avait trouvé pour former son adolescence. Terrassé, au milieu de sa jeunesse, par les surprises victorieuse de la grâce, il avait demandé au sacerdoce de l'armer pour les combats du Christ; puis, possédé d'un désir croissant d'apostolat, il avait conçu l'audacieuse pensée de revêtir, pour cette lutte nouvelle, l'ancienne armure des soldats de la parole.

Rome alors l'avait attiré; Rome, gardienne fidèle de toutes les traditions, de toutes les forces, de toutes les gloires de l'Église. Là, s'inclinant sous la bénédiction du Pontife, il avait reçu la confirmation de son généreux dessein; là, s'inclinant sous la bénédiction de Marie, il avait reçu la blanche robe d'innocence, la chape noire de pénitence, la couronne d'obéissance, et il revenait vers Paris, le cœur brûlant de désirs, les lèvres pleines de l'Évangile. Mais comment affronter, en cet appareil, les regards, les railleries, peut-être la haine d'une société impie? De sages conseillers le détournaient de cette folie : le restaurateur de votre Ordre refusa d'écouter leur prudence. Eut-il tort? Les consciences affranchies du joug de la peur, le respect humain vaincu, les multitudes retrouvant le chemin de la prière, la piété catholique reparaissant sous toutes ses formes au grand jour de la vie publique, voilà les témoins qui se lèvent pour répondre. Quant à nous, héritiers des bienfaits que cette sainte audace a répandus dans le monde, nous bénissons la mémoire de Lacordaire; mais notre reconnaissance s'élève plus haut encore, elle monte jusqu'à la Reine du ciel pour la remercier d'avoir dit une fois de plus aux fils de saint Dominique : *Voilà l'habit de votre Ordre.*

Mais revenons à Réginald. Arraché à la mort et revêtu par les mains de Marie, il ne s'appartenait plus. Il fit toutefois avec l'évêque Manassès la visite des saints Lieux, et son cœur d'apôtre s'enflamma d'une ardeur nouvelle quand il lui fut donné de baiser la

terre arrosée du sang de Jésus-Christ. Il lui semblait que Notre-Seigneur renouvelait, en sa personne, à tous les Frères Prêcheurs la promesse faite à ses apôtres : Je vous ferai pêcheurs d'hommes. Mais Jérusalem ne pouvait le retenir, Rome le rappelait par la voie de l'obéissance; et là où il espérait embrasser un père, il ne trouvait, au retour, qu'un ordre de Dominique qui l'envoyait à Bologne en qualité de vicaire. Ainsi se traduisait, dès le premier jour, la confiance du saint fondateur en faveur de son disciple préféré.

Que ne puis-je ici, mes Pères, ouvrir les trésors de vos origines et révéler au peuple chrétien les secrets de vos annales? J'aimerais à chanter devant vous les merveilles de votre âge d'or. Mais il me faudrait la voix des Anges, cette voix qu'entendaient les Bolonais lorsque, passant devant l'enclos de Saint-Nicolas-des-Vignes, ils s'arrêtaient surpris par de célestes concerts. Ce lieu alors était désert. Dominique n'avait pas commencé son œuvre, et les Frères Prêcheurs étaient ignorés dans Bologne. Mais le ciel désignait à l'avance la future demeure des serviteurs de Marie, et Dieu inspirait à une pauvre femme de se prosterner à l'entrée de la vigne, adorant dans l'avenir les prodiges de grâce qui devaient paraître en ce lieu.

Quel fut, dans ces premières années de votre Ordre, le rôle de Réginald? Il fut double, semble-t-il, embrassant à la fois les nécessités des âmes et celles de l'œuvre naissante. Quand, au sortir de sa contemplation solitaire, il monte dans la chaire de vérité, c'est le lion qui sort du désert; ses rugissements ébranlent

la cité; sa parole extatique suspend à ses lèvres un auditoire frémissant. Mais c'est peu pour lui de disputer les âmes au péché; il ne peut souffrir qu'elles demeurent esclaves des vanités de ce monde. Sa parole brûlante pénètre comme un glaive à deux tranchants dans une société enivrée d'orgueil et de jouissances; elle y opère des divisions douloureuses, mais salutaires; ceux qui l'ont entendu ont perdu la paix et ne la retrouvent plus que dans le sacrifice : prêtres, docteurs, guerriers, matrones et vierges, tous les rangs, tous les âges, tous les sexes subissent cette fascination de l'Évangile. Les désirs de perfection se répandent comme une contagion dans la cité, et les âmes sans vertu en sont réduites à fuir la rencontre du prédicateur dans la crainte d'être conquises. Mais tandis qu'au dehors il multiplie ses victoires, nous le retrouvons au dedans du cloître, fidèle à ce rôle intime que lui a dévolu la confiance du fondateur. Si les Frères hésitent, si leur fidélité chancelle, si l'excès de la pauvreté les décourage, si l'incertitude du succès les alarme, Réginald est là, souriant à l'épreuve, ferme dans l'espérance, et répondant par de nouvelles et glorieuses conquêtes aux doutes des pusillanimes. O mon Dieu! quelle est donc la puissance de la sainteté? N'est-ce pas là ce levain imperceptible dont parle l'Évangile? Il pénètre dans la pâte et semble y disparaître; mais bientôt toute la masse se soulève et fermente sous l'action intérieure qui la modifie. Ainsi la sainteté semble se cacher au milieu des hommes; mais le ferment divin ne tarde pas à se trahir, et sous la

pression mystérieuse qu'il exerce au dedans, la société se soulève et se transforme.

Associé d'aussi près à l'œuvre de Dominique, il semble que Réginald eût dû fournir une longue carrière. N'était-ce pas pour cela que la Mère de Dieu l'avait ramené des portes du tombeau, et ne fallait-il pas que, initié aux plus intimes pensées du saint fondateur, il lui survécût longtemps pour continuer sa personne et perpétuer son esprit? Ainsi peut-être eût raisonné notre infirme sagesse. Mais il y a longtemps que la sagesse de Dieu a résolu de la démentir. Le disciple bien-aimé ne vit même pas mourir son maître : il partit le premier, précédant de quelques mois dans la tombe celui dont il était l'orgueil et l'espérance. Toutefois, avant de cueillir une palme si promptement gagnée, Réginald avait encore une œuvre à faire, une alliance à contracter. Au plus fort de ses succès, il reçoit à Bologne l'ordre d'aller diriger la récente fondation de Paris. Les Frères s'étonnent et s'affligent de cette volonté de leur Père. Mais Réginald part sans hésiter, et l'ange de notre grande cité salue avec joie l'arrivée du saint Prêcheur. Cloître de Saint-Jacques, ouvrez votre enceinte à celui qui tient dans les plis de sa robe blanche les destinées de son Ordre! Son passage sera fugitif, mais son œuvre sera durable. A peine arrivé, il annonce Jésus-Christ, et là, comme à Bologne, il répand autour de lui la généreuse passion du sacrifice. Parmi tant d'âmes qui tombent dans les filets du pêcheur, il en est une qui devra bientôt prendre sur la terre la place de Réginald, déjà

parti pour le ciel, et la dernière conquête du disciple assurera au maître son premier successeur en la personne de Jourdain de Saxe.

En même temps qu'il accomplit cette œuvre, Réginald contracte à son insu une alliance, alliance d'affection et de reconnaissance, qui doit l'unir, dans la vie et dans la mort, avec le peuple de Paris. C'est ici, mes Pères, que votre saint cesse de vous appartenir en propre, pour entrer dans le trésor commun de notre Église. Débiteur envers tous de la parole sainte, je ne descendrai pas de cette chaire sans avoir cherché, au profit de tous, dans les souvenirs du B. Réginald, quelques-uns des enseignements qu'ils contiennent.

II

Quand Réginald revint à Paris sous l'habit des Frères Prêcheurs, il n'y rentra pas comme un étranger. L'Université n'avait pas oublié le brillant jurisconsulte dont le cloître Notre-Dame, dix ans auparavant, recueillait avidement les doctes leçons. Mais, cette fois, il apportait autre chose que de savants commentaires sur le décret de Gratien. Le cloître Saint-Jacques était aussi une école, mais une école de pénitence et d'apostolat. Quatre mois de prédication suffirent à rendre populaire l'ardent messager de la parole divine. Et quand un mal soudain vint l'arracher aux luttes de l'exil pour l'introduire, jeune encore, dans le repos de la patrie, le peuple de Paris, qui sait bien vite re-

connaître l'affection et le dévouement, trouva dans son cœur, pour pleurer ce père trop tôt ravi, les accents d'une douleur vraiment filiale. Tout récemment installés au cloître Saint-Jacques, les fils de saint Dominique n'avaient pas encore obtenu le droit d'ensevelir les Frères dans leur couvent. Prévoyant cette circonstance, et dévot envers Marie jusque dans le soin de sa sépulture, Réginald avait demandé à reposer dans le cloître de Notre-Dame-des-Champs. « Il me tarde, disait-il à sa dernière heure, d'aller rejoindre la Mère de miséricorde, en qui j'ai mis toute ma confiance. » Ce vœu filial fut pleinement exaucé; et tandis que l'âme de Réginald, comme dit le B. Jourdain de Saxe, « amante intrépide de la pauvreté et de l'humilité, s'élançait vers l'opulence et la gloire de la maison de Dieu, » son corps, consacré par les onctions reçues de la main de la Vierge, allait dormir dans ce lieu vénérable, où jadis, devant l'image de Marie, saint Denis célébrait en secret les saints mystères et préludait par son apostolat à son martyre. Plus d'une fois, notre bienheureux était venu prier dans ce sanctuaire; maintenant son tombeau allait en faire un centre nouveau de supplications. La foule se pressait aux abords du sépulcre; on venait solliciter, près *du bon saint Renaud*, la guérison des fièvres du corps et de l'âme.

Qui donc, je vous le demande, avait appris à tout ce peuple la guérison merveilleuse de Réginald à Rome par les mains de la Reine du ciel? Qui donc mettait au cœur de cette multitude l'invincible confiance de trouver sur ce tombeau une semblable délivrance? Qui

donc surtout révélait aux simples ces délicates harmonies de la prière, leur suggérant d'invoquer pour les cœurs malades le secours de celui dont Marie avait guéri les membres? Ah! mes Frères, il faut reconnaître ici l'action puissante de la foi. Quand la vérité divine rencontre des cœurs dociles, elle y opère des initiations merveilleuses, elle associe l'esprit de l'homme aux pensées et aux desseins de Dieu. On voit alors une admirable correspondance entre ce que Dieu prépare au dehors et ce que ses fidèles serviteurs croient et espèrent au dedans; et l'éclat des prodiges vient donner raison à l'instinct surnaturel qui avait inspiré la prière.

Pierre sépulcrale creusée par les baisers des pèlerins, ossements tant de fois visités par l'Esprit qui guérit et qui console, qu'êtes-vous devenus? Hélas! l'impiété stupide qui a profané tant de trésors ne vous a pas épargnés. De ce lieu sacré que signalèrent tant de miracles, de cette tombe chérie où tant de générations se sont agenouillées, de ce dépôt précieux que gardèrent tour à tour les fils de saint Benoît et les filles de sainte Thérèse, que reste-t-il? Un souvenir! Que dis-je? ce souvenir même, il faut le disputer à l'oubli. Sans doute, restauré dans notre France, l'Ordre des Frères Prêcheurs a retrouvé dans son sein toutes ses traditions de famille, et Réginald a repris sa place, à côté de saint Dominique, dans le culte et dans l'affection de ses enfants. Mais Paris, emporté dans un tourbillon d'affaires et de plaisirs, ne sait plus même le nom de cet ami des anciens jours, et c'est ce nom qu'il s'agit aujourd'hui de lui rapprendre.

Pauvre Paris enfiévré ! n'y a-t-il pas assez longtemps que tu t'agites sous l'étreinte de ton mal ? Tantôt l'adversité t'accable, et tantôt la prospérité t'exalte ; mais, jouissance ou misère, c'est toujours une fièvre qui te ronge. Ah ! si du moins tu pouvais reconnaître en ce jour ce qui serait pour toi la source de la paix ! *Si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi !* La fête présente t'apporte une occasion de salut. Sur cette pierre qui ne recouvre plus les ossements de Réginald, mais que consacre sa mémoire, sur ce tombeau vide devenu un autel, prosterne-toi comme aux anciens jours, et demande humblement la guérison de tes maux.

Les maux de Paris, ce sont les maux de la France, aggravés de tout ce qu'y peuvent ajouter de puissance les ressources d'une civilisation sans frein et sans mesure. C'est d'abord la science impie, qu'on pourrait définir : la connaissance du mal aggravée de l'ignorance du bien ; science menteuse, comme dit saint Paul, et qui usurpe son nom : *falsi nominis scientia ;* car, tandis qu'elle promet de supprimer les mystères, elle ne fait que multiplier les problèmes ; science avilie, qui met sa gloire à nier les principes, et, par là même, rend inexplicables les faits qu'elle prétend éclaircir ; mais surtout science parricide, qui se fait des œuvres de Dieu une arme contre Dieu même, et de l'excellence de l'ordre créé conclut à l'inutilité d'un Créateur. Le mal est grand, mes frères ; encore un peu, il serait irrémédiable. La foi est un don ; quand un peuple en abuse trop longtemps, Dieu transporte le chandelier,

et la clarté divine va luire ailleurs. *Sin autem, venio tibi, et movebo candelabrum tuum de loco suo.* Mais non; Dieu a écouté les cris des âmes pénitentes, et voici que se lève à l'horizon l'aurore d'une science nouvelle et ancienne tout ensemble : nouvelle par la hardiesse de ses procédés, par la richesse de ses découvertes, par la puissance de son action sur le monde; ancienne par les principes supérieurs qui la dominent, par les traditions séculaires qui la rattachent au tronc vigoureux de la doctrine catholique. La voyez-vous apparaître, la naissante Université de Paris? Elle n'a pas encore secoué les langes de son berceau, et déjà la science impie s'agite et s'inquiète; on dirait les terreurs d'Hérode devant la crèche de Bethléhem. Elle grandira, soyez-en sûrs, et si la violence venait à l'étouffer, elle renaîtrait invincible et triomphante comme tout ce que Dieu bénit, comme tout ce que la société réclame, comme tout ce que l'Église catholique inspire, comme tout ce qu'elle nourrit du fruit des sacrifices et de la charité de ses enfants. Réginald, Albert le Grand, Thomas d'Aquin, veillez sur ce berceau! Écartez-en les menaces du dehors et les périls du dedans! Que les eaux de la doctrine coulent toujours pures et limpides de cette fontaine où viendront s'abreuver les générations altérées de vérité et de vertu!

Où est encore le mal de Paris? Il est dans l'ignorance de la multitude. Les sages du siècle blasphèment, mais la masse ignore, et la surface trompeuse d'une civilisation trop fière d'elle-même recouvre des abîmes

de barbarie. Apôtres, missionnaires, prêcheurs, levez-vous! Le glaive de la parole est dans vos mains : laisserez-vous dire qu'il s'y est émoussé? Non, non; la multitude est là, faite pour être conquise; si nous ne la saisissons, l'erreur s'en empare. En avant donc! et, sous la conduite d'un pasteur qui a pris pour devise : *Pauperes evangelizantur,* allons rapprendre à nos frères égarés tout ce qu'ils ont oublié : la raison de la vie, du travail et de la douleur, le prix des larmes et le secret de l'espérance; en deux mots, tout ce qu'annonçaient les anges près du berceau d'un Dieu enfant : la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, et, pour faire suite à cette paix laborieuse, la gloire au ciel!

Encore une fois, où est le mal de Paris? Il est dans l'orgueil d'une société superbe, qui prétend trouver dans ses propres industries le remède à tous ses maux. On a tenté mille expériences, on a usé toutes les formes sociales, on n'a fait qu'accroître le malaise et aggraver les menaces de l'avenir. N'importe! on continue de se fier à la puissance de son génie et à la force de son bras. Et ce qui manque le plus à cette société malade, c'est de confesser son infirmité. Le remède est là pourtant, tout préparé de la main de Dieu même : ce remède, c'est la prière. Le Seigneur résiste aux superbes; mais il est désarmé devant ceux qui s'agenouillent. Ah! c'est ici que je sens renaître et grandir en moi l'espérance; car la France et Paris lui-même ont commencé de tomber à genoux. L'année sainte qui vient de finir a vu les supplications publiques de tout un peuple.

O Réginald, homme de prière, ressouvenez-vous de cette cité qui fut vôtre, puisqu'à son tour elle se ressouvient de la prière. Achevez par votre protection l'œuvre commencée, et que l'ardeur de nos vœux, enflammés par vos exemples, triomphent enfin des justices de Dieu!

Et toutefois la prière monterait en vain vers le ciel, si elle partait seulement de cœurs souillés par le vice. Le débordement de la jouissance coupable, voilà le dernier mal de Paris; mal inhérent à notre nature corrompue; mais mal qui prend dans cette capitale du monde moderne des proportions monstrueuses et des accroissements quotidiens. Comment chasser ce démon impur qui siège ici comme sur un trône et tient les âmes asservies sous son joug infernal? Ah! demandez aux saints, aux conquérants des âmes, demandez à Réginald! Ce démon ne peut être vaincu que par la vertu de la pénitence venant au secours de la prière: *Hoc genus non ejicitur, nisi in jejunio et oratione.* Il faut une protestation contre l'idolâtrie de la chair, et cette protestation, l'Évangile lui donne son nom : c'est la haine de la chair; haine sublime qui porte la guerre au dedans de l'homme, qui met le glaive aux mains de la volonté et rabat violemment les révoltes de l'être inférieur. Mais c'est trop peu pour l'homme apostolique de faire prédominer en lui-même l'esprit sur la chair. Le glaive qu'il porte, ce n'est pas seulement l'épée du combat, c'est l'épée du sacrifice : il immole jusqu'à la victime innocente, jusqu'à cette chair domptée et purifiée par la pénitence; il la frappe, bien que

soumise, et la sacrifie pour les coupables. L'apôtre est un autre Jésus-Christ : or Jésus-Christ, pontife innocent, est en même temps l'hostie offerte pour les pécheurs; et la vertu de sa croix opère dans le monde par ceux qui portent sur leur cœur et jusque sur leurs membres la divine empreinte de ses douleurs.

Voilà pourquoi, ô Réginald, nous espérons en vous. Non, ce n'est pas sans un secret mouvement de Dieu que, au lendemain de nos malheurs publics et de leurs deuils domestiques, vos fils ont réclamé l'honneur de vous replacer sur leur autel. Non, ce n'est pas en vain que Pie IX, l'homme des douleurs et des espérances de l'Église, a donné à ce culte si cher la consécration qui lui avait manqué jusqu'à ce jour. Ce n'est pas en vain que l'Église catholique, dont sans cesse on prédit la mort, fournit, par cette glorification d'un de ses enfants, un nouveau témoignage de sa jeunesse et de sa fécondité immortelles. Ce n'est pas en vain que le Pasteur de ce diocèse vient aujourd'hui, mes Pères, mêler ses vœux aux vôtres et renouer, au nom de son Église, l'antique alliance de Réginald avec le peuple de Paris. L'œuvre du salut est commencée : bienheureux fils de Dominique, il faut que votre protection l'achève!

Joignez, joignez à nos soupirs partis de la terre vos supplications célestes; dites à Dieu, comme nous, que s'il nous a fait des ancêtres d'élection, *qui fecisti patres electos,* il se doit à lui-même de leur donner une postérité qui leur ressemble. Nous sommes encore, quoi

qu'on en dise, la part de Dieu et son héritage. Nul peuple, j'ose le prétendre, n'est plus prêt que nous à reprendre en main la cause du Christ. Encore un coup de la grâce, et nous serons sauvés, sauvés par une effusion nouvelle de la sainteté dans le monde : *Custodi partem tuam et sanctifica.* Amen!

LES

APPARITIONS LIBÉRATRICES

PANÉGYRIQUE DE JEANNE D'ARC

PRONONCÉ DANS LA CATHÉDRALE D'ORLÉANS

Le 8 mai 1876.

Apparuit... Angelus de cœlo, confortans.

On vit apparaître un ange du ciel, qui apportait la force.

(Luc. XXII, 28.)

MONSEIGNEUR [1],

MESSIEURS,

Le ministère dont votre choix m'impose aujourd'hui l'honneur et le fardeau me faisait un devoir de me réfugier dans la prière pour y chercher, avec le secours que réclame ma faiblesse, l'inspiration nécessaire à toute parole humaine qui doit être prononcée au nom de Dieu. Sentant l'insuffisance d'une prière isolée, j'ai voulu recourir à la prière publique dont l'Église munit chaque jour les lèvres de ses ministres.

[1] Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans.

J'ai donc ouvert le livre où l'Épouse du Christ exalte tour à tour Dieu révélé dans ses mystères et Dieu glorifié dans ses saints. J'ai cherché dans ce livre la page qui répond au jour où nous sommes, et j'y ai trouvé, non sans émotion, cette coïncidence : aujourd'hui, tandis qu'Orléans chante sa délivrance, tandis que la France chrétienne salue, dans une vierge héroïque et sainte, comme une personnification de sa foi et de sa gloire, aujourd'hui l'Église entière célèbre le souvenir d'une apparition de l'archange [1] dont le nom est synonyme de religion et de victoire : *Mi-cha-el : qui est semblable à Dieu?* Ce fut au ciel le cri de soumission qui rallia les anges fidèles; mais ce fut aussi le cri de guerre qui poussa leurs légions triomphantes contre les phalanges de Satan.

Vainqueur en ce premier combat, Michel demeure à travers les siècles le chef de la milice qui lutte au nom de Dieu contre l'esprit du mal. Daniel le voit résistant avec Gabriel au démon protecteur de la tyrannie persane [2]. Le peuple juif apprend de ses prophètes à le vénérer comme son prince [3] : *Michael princeps vester.* L'Église l'invoque à toute heure comme l'adversaire du péché; après Dieu le Père tout-puissant, après Marie toujours vierge, c'est Michel qu'elle nomme au premier rang de ceux à qui elle confie, dans une confession touchante, le repentir et la prière

[1] Bréviaire romain, au 8 mai, fête de l'Apparition de l'archange saint Michel sur le mont Gargan.

[2] Dan. x, 13.

[3] Dan. x, 21.

de ses enfants [1]. L'archange répond à la confiance de l'Église. Dans des apparitions solennelles, il désigne les lieux où devra se célébrer son culte, et la fête de ce jour perpétue le souvenir d'une de ces manifestations qui relient la terre au ciel. Enfin cette nation, qui, sous l'alliance nouvelle, semble avoir hérité des prédilections divines, la France, Messieurs, quand elle se considérait comme chargée d'accomplir les *gestes de Dieu*, avait choisi saint Michel pour le premier de ses défenseurs. En son honneur elle avait suspendu à la cime d'un roc baigné par les flots ce monument qui a reçu son nom de l'admiration du monde [2]. C'est de là que l'épée de l'archange, étendue sur la terre et sur l'Océan, ouvrait au génie du nouveau peuple de Dieu tous les horizons de la gloire.

O Jeanne, le saviez-vous quand, pour la première fois, pauvre petite bergère de treize ans, vous entendiez cette voix *si digne* [3] que vous connûtes bientôt être celle de l'archange? Lorsque, dans le jardin paternel, l'envoyé de Dieu se montrait à vous précédé d'une céleste clarté, saviez-vous qu'un jour viendrait où l'éclat de vos triomphes illuminerait le ciel assombri de la France, et que ce jour serait celui-là même que, dans l'Église entière, saint Michel s'était vu dès longtemps consacrer? Non, vous l'ignoriez assurément, comme vous ignoriez toutes vos gloires futures,

[1] *Confiteor... B. Michaeli, archangelo... precor B. Michaelem archangelum.*

[2] La Merveille.

[3] Procès d'office, deuxième interrogatoire public.

comme vous ignoriez aussi vos prochaines douleurs! Mais nous, que le passé instruit et qui sommes ici pour nous souvenir, sous le poids d'infortunes qui réclameraient encore votre bras tutélaire et des miracles du ciel, il nous est bien permis d'associer la fête qui raconte vos victoires à celle qui rappelle les apparitions angéliques, et de saluer dans l'union de ces deux anniversaires comme la consécration de nos espérances.

Nos livres saints, Messieurs, n'ont pas de page plus mystérieuse, mais ils n'en ont pas de plus consolante que celle qui, dans le récit de la passion du Sauveur, met sous nos yeux le tableau de sa défaillance. L'Homme-Dieu avait pris sur lui la dette de l'humanité coupable; et voici que, à l'heure de l'expiation, il se sent plier sous le fardeau. Il était venu pour acheter de son sang la grâce des pécheurs; et voici que, un moment, il semble demander grâce pour lui-même! Mais j'aperçois un mystère plus étonnant que la faiblesse d'un Dieu : c'est le secours qui lui arrive. Un ange lui apparaît, venant du ciel et lui portant la force : *Apparuit illi angelus de cœlo, confortans eum.* Jésus se relève alors, supérieur à l'épreuve et prêt pour le sacrifice.

Certes, Messieurs, ce n'est pas pour lui-même que le Rédempteur invoque l'assistance de sa créature. Mais, venu ici-bas pour guérir tous nos maux, il voulait tout ensemble et les adoucir par son contact, et, par son exemple, nous en indiquer le remède. Et parce qu'il n'y a pas en ce monde, pour les individus

ni pour les peuples, de pire mal que la faiblesse, le Dieu fort a résolu d'expérimenter sur lui-même, dans l'épuisement de son agonie, cette suprême humiliation de la défaillance; et parce qu'il entre dans ses desseins d'envoyer le ciel au secours de la terre, il lui plaît de nous en instruire en recevant d'un messager céleste la consolation et le réconfort.

O France, fille du Christ, au jour de ta sanglante agonie, il te fallait aussi une visite du ciel. Elle ne t'a pas manqué; et nous célébrons aujourd'hui la fête des apparitions qui t'ont sauvée de la mort : apparition des bienheureux à Jeanne d'Arc, apparition de Jeanne d'Arc à son peuple; d'un côté le rôle mystique de notre libératrice, sa préparation surnaturelle; de l'autre son rôle actif, l'accomplissement héroïque de sa tâche; les anges visitant et fortifiant une vierge; une vierge devenue l'ange qui porte à son pays la force et la victoire : *Apparuit angelus confortans.* Voilà ce qu'ont vu nos pères; voilà ce que redisent en ce lieu des chants de reconnaissance dont quatre siècles n'ont pas affaibli l'accent!

Et nous, maintenant, quelle sera notre vision? Du fond de l'abîme où nous ont replongés nos fautes, levons la tête et regardons en haut : *Respicite et levate capita vestra*[1]. Est-ce le ciel qui nous apparaît comme à la vierge de Domremy? Est-ce l'héroïne qui se montre à nous comme jadis au Dauphin de France? Ah! ne voyez-vous pas que c'est à la fois l'un et

[1] Luc. XXI, 28.

l'autre? Du bûcher que foule son pied vainqueur, Jeanne s'est envolée au pays d'où partaient ses voix ; et c'est là qu'il nous faut élever nos regards et nos cœurs pour retrouver sa douce image dans l'éclat de ce triomphe nouveau que lui a fait son martyre. Troisième et suprême apparition qui complète la joie de cette fête en révélant à la France d'aujourd'hui les conditions de sa délivrance.

I

« J'avais treize ans quand j'eus une voix de Dieu... Lorsque je l'entendis pour la troisième fois, je reconnus que c'était la voix d'un ange. Cette voix m'a toujours bien gardée, et je l'ai toujours bien comprise... Elle m'a dit de bien me conduire, d'aller à l'église... Elle me disait souvent : Il faut que tu ailles en France... Va en France... je ne pouvais plus durer [1]. »

C'est en ces termes d'une admirable simplicité que la Pucelle racontait à ses juges les origines de sa mission. Ce qu'elle déclare ici devant eux, elle l'avait dit à Poitiers devant les docteurs, elle l'avait affirmé à Vaucouleurs devant le sire de Baudricourt, elle le répétera à satiété à travers les lenteurs de son odieux procès, et jusqu'à la veille de son martyre. Ses ennemis, du reste, ne contestent pas la merveille; ils la

[1] Paroles extraites du procès d'office, deuxième interrogatoire.

dénaturent : tout l'effort de leur perfidie tend à substituer, dans la mission de Jeanne, l'action diabolique à l'action divine. Il ne vient à l'esprit de personne, parmi les contemporains, qu'une paysanne de dix-sept ans ait trouvé dans son génie la conception, dans son cœur l'audace, dans son bras la force d'une entreprise qui fit, en trois mois, du petit roi de Bourges le vainqueur couronné qu'Orléans applaudit, que Troyes implore, que Reims consacre par l'onction royale. Tel est aussi, en dépit du rationalisme déconcerté, le verdict de l'histoire. Celle que Tacite appelait *la conscience du genre humain* s'est recueillie devant le fait de Jeanne d'Arc : elle a comparé cet événement à tous ceux qu'ont enfantés à travers les siècles l'héroïsme et le génie, et elle n'en a pas rencontré de semblable; elle l'a confronté avec les circonstances qui le précèdent et l'environnent, et l'effet a été trouvé sans proportion avec la cause. L'histoire alors s'est prononcée, et son jugement ratifie la réponse de Jeanne : *Mes dires et mes faits, je les ai faits de par Dieu* [1].

Et nous voici nous-mêmes, Messieurs, en face de ce mystère : Dieu, qui tient dans sa main les destinées des nations, appelant au partage de ses confidences une pauvre fille des champs, lui députant ses anges, lui parlant par ses saints, plaçant entre ses mains l'épée de la France et fondant une seconde fois par cette enfant l'indépendance de notre patrie. Ah! je comprends tout l'embarras de l'impiété devant cette

[1] Procès ordinaire, séance de l'adjuration, 24 mai.

page de nos annales. L'explication naturelle est impossible : que de telles choses se fussent passées sans prodiges, ce serait à coup sûr le plus grand de tous les miracles. Faudra-t-il emprunter aux juges de Rouen leurs accusations de sorcellerie? Le rationalisme n'y gagnerait rien, car il ne veut pas croire à l'enfer plus qu'au ciel. Mais le bon sens proteste, mais la conscience se soulève, mais la vie et la mort de la douce Pucelle se dressent pour confondre l'absurde calomnie, et l'histoire nous oblige d'entendre deux de ses ennemis, l'un témoin, l'autre acteur dans le drame sanglant de son supplice, répéter en tremblant ces paroles qui rappellent le cri du centurion sur le Calvaire : « Nous sommes tous perdus : nous venons de brûler une sainte [1]. »

Eh bien, Messieurs, laissons à leurs obscurités ceux qui ne veulent pas de la lumière! Grâces à Dieu, nous ne sommes pas réduits à de telles perplexités. La seule voie qui nous reste ouverte ne nous fait pas peur. Entrons-y résolument, tenant en main le flambeau de la foi : cherchons dans le mysticisme de Jeanne d'Arc l'explication de sa mission.

Je sais qu'en prononçant ce mot de mysticisme je soulève, même dans les âmes croyantes, plus d'une inquiétude. Ce mot exprime-t-il donc autre chose qu'une erreur ou une folie? N'est-il pas fait pour compromettre tout ce qui avoue son patronage? Mes-

[1] Jean Tressart, secrétaire du roi d'Angleterre, et le bourreau de Rouen. (Enquête de 1450.)

sieurs, puisque la question est posée, ne reculons pas devant l'examen qu'elle provoque. Aussi bien, il ne s'agit pas seulement de l'honneur de la Pucelle : il y va de l'honneur même de notre foi.

La religion, Messieurs, dans sa conception purement rationnelle, est un rapport de l'homme à Dieu, rapport qui résulte du fait même de notre création, qui s'impose à nous comme une loi de notre être et formule nos devoirs envers celui qui nous a faits. Mais, en réalité et par la munificence de notre Dieu, la religion est devenue tout autre chose; ce n'est plus une simple relation, c'est une alliance; Dieu et l'homme s'y rencontrent comme parties contractantes; un échange se prépare, digne de l'amour éternel qui en a conçu le dessein. Dieu apporte son tout, l'homme son rien, mais ce rien actif et volontaire dont les généreux mouvements, quand ils se tournent vers le bien, ravissent de joie l'auteur et le spectateur de notre liberté. Les largesses du père provoquent la fidélité de l'enfant; la fidélité de l'enfant lui confère un droit véritable à recevoir l'effet des promesses du père. Voilà la grâce et le mérite, ces deux puissances, divines et humaines tout ensemble, qui conduisent l'homme jusqu'à la possession de son héritage. Quel héritage, grand Dieu! Il n'est pas autre que Dieu lui-même. Écoutez : ceci est le mystère de l'ordre surnaturel! Voyez-vous, dans le sanctuaire de Dieu, cette vie qui s'épanche du sein du Père? C'est sa pensée, c'est sa resplendissante image, qui s'exprime en une parole vivante et personnelle comme celui qui la pro-

nonce; et ce Verbe est si beau, qu'il attire à lui dans l'amour le principe qui l'engendre, et cet amour, qui va du Père au Fils, qui retourne du Fils au Père, s'exhale dans un souffle divin qui prend conscience à son tour de la divinité d'où il procède. C'en est fait, le cercle est fermé, la vie divine est complète, c'est le secret de Dieu, c'est son séjour inaccessible : *lucem habitat inaccessibilem* [1]. Où sera la créature assez osée pour sonder cet abîme de gloire? Ne suffit-il pas à l'être né d'hier de bégayer en tremblant le nom de son Créateur et d'adorer la main puissante qui lui jette de loin l'existence comme une aumône? Sans doute, c'est assez pour les droits de notre nature. Mais Dieu est amour, et l'amour est prodigue, et l'amour croit n'avoir rien donné s'il s'est réservé quelque chose. Dieu ne se réservera rien, pas même sa vie divine : c'est la clause de son alliance. « Moi, dit-il, je serai votre récompense, grande, excessive, infinie : *Ego ero merces tua magna nimis* [2]. » Il le dit en Abraham à tous les enfants de la promesse. Il le dit en Jésus-Christ à tous les héritiers de la rédemption. Le péché même, l'acte sacrilège qui a déchiré la première alliance, n'a pas pu renverser ce dessein; Dieu ajoute à son ouvrage un élément de plus : l'expiation; le sang d'un Dieu fait homme cimente l'alliance nouvelle; l'immolation consommée au Calvaire nous rouvre le chemin du ciel. Voir Dieu comme il se voit, l'aimer

[1] I Tim. VI, 16.
[2] Gen. XV, 1.

comme il s'aime, être heureux de son bonheur, voilà notre destinée. Pour atteindre à cette fin, des secours proportionnés nous sont offerts : la grâce est ici-bas l'ouvrière de la gloire; la foi prépare la vision; l'espérance prend des arrhes sur la béatitude; l'amour sème dans les larmes ce qu'il doit moissonner dans l'allégresse, et le juste, comme envahi, si j'ose le dire, par ces anticipations de la vie divine, s'écrie avec saint Paul : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi* [1].

Chrétiens, vous qui aviez peur du mysticisme, regardez : le voilà. Accepter et réclamer notre part de cette initiation à la vie de Dieu; échanger avec notre Père des cieux le doux commerce dont Jésus est l'adorable intermédiaire; vivre de foi et de prière, de repentir et d'espérance, de reconnaissance et d'amour, c'est être mystique, car c'est entrer dans une vie de mystères dont les clartés de la vision béatifique pourront seules dissiper toutes les ombres. Il y a du mysticisme dans la récitation du *Pater,* car enfin ce Père que j'invoque aux cieux, je ne le vois pas de la terre; cependant je lui parle, et j'attends qu'il me réponde en m'envoyant mon pain du jour et en me délivrant du mal. Il y a du mysticisme dans cette aumône discrète que ma main droite essaye de dissimuler à ma main gauche, comptant bien sur la récompense *du Père qui voit dans le secret* [2]. Il y a du mysticisme dans tous les

[1] Gal. II, 20.
[2] Matth. VI, 4.

actes de la vie chrétienne, car partout je dépasse, en les faisant, les horizons de la terre, et j'invoque le titre de l'alliance qui fait de moi, par avance, le citoyen du ciel. Mais où le mysticisme déborde, c'est dans l'institution sacramentelle : là, j'entends parler d'une seconde naissance pour mon âme, puis d'une adolescence spirituelle; là, je trouve un remède qui guérit des maux invisibles, bien que mortels; là surtout je reçois un pain du ciel qui me nourrit de la substance de Dieu; là, je mange celui que j'adore; je m'enferme avec lui dans le secret de mon âme; je m'alarme si sa douce visite ne suffit pas à m'isoler des vaines réalités de la terre, et j'en veux à mon cœur de ne pas se laisser absorber tout entier dans le charme d'un mystérieux colloque avec le Dieu caché.

Vous que le mysticisme effraye, savez-vous quels sont vos ancêtres? Ce sont les Israélites rassemblés au pied du Sinaï. Eux aussi, ils avaient peur de converser avec Dieu. Et pourtant sa main puissante venait de frayer devant eux, à travers la mer Rouge, le chemin de l'alliance; le Seigneur avait porté son peuple entre ses bras pour le soustraire à la fureur de ses ennemis. N'importe, le peuple s'écriait : *Que le Seigneur ne nous parle pas; sa voix nous ferait mourir* [1].

En entendant ce cri de la peur, je pense aux chrétiens pusillanimes. Ne leur parlez pas du surnaturel : sans doute il est dans l'Évangile, mais il faut l'y laisser, ne pas l'introduire dans la vie de ce monde;

[1] Exod. xx, 19.

et si, malgré tout, on l'y rencontre, il faut s'en taire : leur foi est si faible, que d'entendre Dieu la ferait mourir : *Non loquatur nobis Dominus, ne forte moriamur.*

Vous n'êtes pas de ces chrétiens-là, Messieurs. Vous ne limitez pas la puissance de Dieu, vous ne discutez point sa sagesse, vous n'enchaînez pas son amour. Quand il plaît à l'auteur de la nature de faire une œuvre qui la dépasse, vous croyez au surnaturel. Mais alors allez jusqu'au bout : quand ce surnaturel se présente à vous, non comme un spectacle qui frappe vos yeux, mais comme un don qui sollicite votre cœur, ah! ne fermez pas votre cœur; ouvrez, ouvrez à Dieu qui vous apporte sa vie : c'est la condition de son alliance, et c'est en quoi consiste le mysticisme véritable.

Il y a donc un faux mysticisme? Oui, sans doute, il faut s'y attendre, puisque c'est le sort de tout ce qui est bon d'être travesti par les imitations du mal. Jésus-Christ, vous le savez, n'a pas abandonné au hasard l'œuvre qu'il a scellée de son sang. Sa présence visible au milieu des hommes a été passagère; sa présence agissante et rédemptrice durera autant que le monde. Il pouvait, il est vrai, se réserver à lui seul d'éclairer directement tous les esprits, de toucher tous les cœurs, de conduire, sans intermédiaire, toutes les âmes au terme de leur destinée surnaturelle. Il le pouvait, il ne l'a point voulu. Agir sur l'homme par l'homme, faire de la créature l'instrument de Dieu, et des pécheurs rachetés les dispensateurs de la ré-

demption, voilà son dessein. L'institution qui le réalise a un nom dans le monde, un rôle dans l'histoire, une place dans l'humanité : elle s'appelle l'Église, épouse du Christ, interprète de sa parole, organe de sa loi, distributrice de sa grâce ; l'Église fondée sur la pierre, visible à tous les yeux, distinguée de toute société humaine par des caractères inimitables. Malheur à celui qui n'écoute pas l'Église ! C'est à Jésus-Christ qu'il se montre rebelle. Malheur à celui qui cherche Jésus-Christ en dehors de l'Église ! Il ne le trouvera jamais. Malheur surtout à celui qui prétend opposer Jésus-Christ à l'Église ! Toute voix qui contredit cette maîtresse de vérité n'est qu'illusion et mensonge. Prétendre se passer de son enseignement, chercher dans des révélations particulières un appui pour lui résister, voilà le faux mysticisme, celui qui égare les âmes et projette son éclat trompeur sur le berceau de toutes les hérésies.

Mais en deçà des limites que trace à notre obéissance la divine autorité de l'Église, quel vaste champ reste ouvert aux communications surnaturelles ! Qui donc enchaînera l'action de Dieu ? Qui l'empêchera de se révéler aux humbles, de converser avec les cœurs purs, d'envoyer ses messagers aux hommes de désirs [1] ? Sans doute, il ne faut pas croire à tout esprit [2], ni compromettre l'intervention divine dans les rêves d'une imagination maladive ou d'un cerveau exalté. Là encore,

[1] *Ego autem veni ut indicarem tibi, quia vir desideriorum es.* (Dan. IX, 23.)

[2] *Nolite omni spiritui credere.* (I Joan. IV, 1.)

l'Église nous instruit et nous sauve par la fermeté de ses principes, par l'expérience de ses docteurs, par les lumières de ses saints; elle nous trace des règles sages, propres à nous préserver des illusions d'un mysticisme frivole. Sous la protection de ses conseils, éprouvons tout, comme le veut l'Apôtre [1], mais gardons tout ce qui est bon. Gardons-le, de peur de dépouiller l'Église et de découronner l'humanité! Gardons-le, de peur d'enlever aux siècles chrétiens leurs gloires les plus pures, à l'Italie Catherine de Sienne, Thérèse à l'Espagne, à l'Allemagne Gertrude, Brigitte à la Suède, à la France Jeanne d'Arc!

Ah! ne vous étonnez pas, Messieurs, de m'entendre mêler le nom de notre Pucelle à tous ces noms célestes. L'Église, après tout, ne m'en ferait pas un crime, car elle nous permet de devancer parfois dans nos humbles désirs, toujours soumis à son jugement, les solennelles sentences par où elle décide de la sainteté; et naguère encore Orléans transmettait au Pontife suprême les vœux ardents de sa reconnaissance par la bouche enflammée de son pasteur. Mais ce n'est pas dans cette espérance que je veux chercher pour le moment la justification de mes paroles. Dût Jeanne d'Arc attendre longtemps encore la place que la France chrétienne lui réserve sur ses autels, je n'aurais pas moins le droit de la nommer au milieu de ces saintes qui furent aussi et surtout de grandes *voyantes*.

Ce n'est pas que je confonde leurs missions avec la

[1] *Omnia autem probate; quod bonum est tenete.* (I Thess. v, 21.

mission de Jeanne. Quand Dieu veut rappeler aux hommes, trop engagés dans les soucis et les intérêts de ce monde, le noble souci et l'intérêt supérieur de leurs destinées éternelles, il envoie à la terre des âmes déjà célestes; on voit alors de ces merveilles que l'homme animal ne saurait comprendre, car ce sont les œuvres de l'esprit de Dieu [1] : le corps compté pour rien, le jeûne servant de nourriture; le plaisir, le repos, la richesse, la gloire, tous les biens d'ici-bas devenus un objet d'horreur et de dégoût; le travail et la pauvreté, l'humiliation et la douleur, tout ce qui dépouille la nature, tout ce qui l'abat, tout ce qui l'immole, accepté, aimé, poursuivi avec une incompréhensible passion; la croix de Jésus, non plus seulement vénérée de loin, mais embrassée de près, mais serrée avec amour sur le cœur qui l'adore, jusqu'à y graver profondément son empreinte sanglante, jusqu'à en arracher ce cri d'une ineffable angoisse qui ne se console qu'en souffrant de ne pouvoir mourir! La foule humaine voit ces choses, et elle s'arrête stupéfaite; il y en a dans cette foule qui ferment les yeux et qui passent, aimant mieux railler le mystère que de troubler, en le sondant, la quiétude de leur égoïsme; mais d'autres regardent, et ils sont touchés : la foi de leur baptême, le sentiment de l'exil d'ici-bas, le souvenir de la patrie céleste, la crainte du jugement qui s'approche et le besoin du pardon, tous les ferments endormis de la vie surnaturelle se réveillent dans ces

[1] *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei.* (I Cor. II, 14.)

âmes, et l'apparition des saints dans ce monde a servi de signal au retour des pécheurs.

Oui, mais Dieu veut autre chose encore que le salut des individus; il veut l'ordre et la paix entre les peuples. Roi des âmes, il est aussi le roi des nations. C'est lui qui prépare et qui pétrit à l'avance ces groupes humains, qui écrit sur leurs fronts la marque de leur génie, qui forme dans leurs cœurs le désir de leur grandeur et la passion de leur indépendance; puis il les lance dans l'histoire avec leur vocation et leur destinée; il les livre aux entreprises de leur liberté, parfois aux conséquences de leurs fautes; il châtie par l'humiliation de la défaite l'orgueil des succès iniques, et par les mutilations de la patrie sanglante l'injustice des conquêtes. Dans ces tourmentes des guerres désastreuses on voit même des races périr par l'extermination, ou des nationalités disparaître, perdues dans le flot du peuple vainqueur. Mais il est des nations que Dieu aime d'un amour obstiné, des races dont il semble qu'il ait besoin pour faire ici-bas les œuvres de sa Providence. A celles-là, comme à son peuple d'Israël, il annonce bien la rude sévérité de sa justice : *Visitabo in virga iniquitates eorum;* mais il s'engage à n'abandonner pas le dessein persévérant de sa miséricorde : *Misericordiam autem meam non dispergam ab eo,* car il a fait avec ces nations une alliance, et Dieu ne se parjure point : *Neque profanabo testamentum meum* [1].

[1] Ps. 88.

Que fera-t-il donc? Il laissera venir le châtiment, terrible, inattendu, accablant. Tous les secours manqueront ensemble : l'habileté des chefs s'évanouira dans la confusion des conseils; la bravoure des soldats disparaîtra dans la panique comme un feu s'éteint dans le flot qui s'élève. O France, où es-tu? France de saint Louis et de Philippe-Auguste, tu n'es plus qu'un champ de carnage où le pied de l'Anglais foule tes morts, où sa main pille tes trésors, où sa torche incendiaire brûle tes villes! Crécy et Poitiers, Azincourt et Verneuil ont enseveli ta gloire avec tes héros. Un roi fou s'est assis sur les fleurs de lis à la place d'un sage. La fureur des discordes civiles est venue mettre le comble à tes maux. D'Armagnacs à Bourguignons on se renvoie l'assassinat; les princes tombent sous le couteau; le peuple succombe à la famine. Et parmi tant de ruines, voici venir pour la patrie française un péril plus grand encore : ses enfants ont commencé à douter d'elle. Ils n'osent pas se dire Anglais, mais ils se font Bourguignons, et c'est tout un. Un roi anglais, vassal de France, un roi de dix mois est proclamé dans la basilique de Saint-Denis monarque des deux royaumes : le sol de France demeure sous le ciel; mais la nation de France va périr. O Dieu, est-ce là ce que vous voulez?

Non, Messieurs, Dieu ne le veut pas! Et c'est parce qu'il ne le veut pas qu'il a laissé venir les choses en ce point. Moins abattue, moins détruite, la France eût paru peut-être se relever d'elle-même, et l'on eût vu moins clairement que Dieu veut qu'elle vive.

Levez-vous donc, Seigneur, et paraissez seul en cet ouvrage!

Voyez-vous, dans ce village de Lorraine, la petite maison du paysan Jacques d'Arc? Là grandit une enfant douce et pure, qui ne sait rien que son *Pater*. Comme tous les gens de Domremy, sauf cet unique Bourguignon auquel elle trouverait bon, si Dieu le permettait, que l'on ôtât la tête [1], Jeanne est Armagnac, c'est-à-dire Française. Elle a ouï parler du malheur des guerres; elle a même dû pour quelques jours fuir de son village avec les siens pour éviter le passage des bandes. Pourtant le coin de vallée qu'elle habite est tranquille d'ordinaire; coudre et filer, prier et obéir, aux jours de fête tresser des guirlandes et les porter à l'autel de Marie, voilà quel fut l'emploi de cette existence de treize ans. Ah! mon Dieu, qu'a donc à faire cette enfant avec le salut de la France? J'ai bien lu dans vos Écritures que vous aimez à prendre la faiblesse et le néant pour vos instruments dans ce monde : *infirma mundi et ea quæ non sunt* [2]; mais jamais êtes-vous descendu jusqu'à ce rien?

Tel est pourtant le choix de Dieu. Et comment voulez-vous alors que ce choix se révèle, sinon par des manifestations surnaturelles? Tous les moyens humains ont été écartés. Ce n'est pas le petit roi de Bourges qui de Chinon enverra dire à cette Pucelle, dont il ignore l'existence, de venir lui frayer le che-

[1] Procès d'office, troisième interrogatoire.
[2] I Cor. I, 27-28.

min du sacre : il aura bien assez de peine à l'accueillir quand elle viendra pour le chercher! Ce n'est pas Baudricourt qui de Vaucouleurs appellera Jeanne; car, pressé par son oncle de l'écouter, il répondra : *qu'il faut la renvoyer bien souffletée à ses parents.* Ce n'est pas le vieux Jacques d'Arc et la pieuse Isabelle Romée qui feront connaître à leur fille le dessein du ciel; car, *plutôt que de la voir partir avec les hommes d'armes, ils la voudraient jeter à l'eau.* Que reste-t-il donc, Messieurs, puisqu'enfin Dieu a choisi cette enfant? Il reste qu'il le lui dise, et je comprends ainsi que, pour faire d'elle notre libératrice, il en ait fait avant tout une voyante.

Le ciel donc lui est apparu. C'est d'abord Michel avec ses anges. La première fois qu'elle voit la clarté qui le précède et qu'elle entend sa parole, elle se trouble, elle a peur. Rappelez-vous, Messieurs, une autre vierge, visitée, elle aussi, par un archange et qui s'est pareillement alarmée : *turbata est in sermone ejus* [1] : trouble pieux, frayeur sainte, qui témoigne de l'humilité de la créature surprise par la visite de Dieu. Loin de moi la pensée de comparer notre Pucelle à la glorieuse mère du Sauveur! Du haut du ciel, Jeanne, toujours dévote à Marie, me le reprocherait comme un sacrilège. Élevée au-dessus de toute créature, la Mère de Dieu ne connaît pas d'égal ni de semblable. Mais pourtant si les âmes les plus humbles s'efforcent de retracer l'image de ses vertus, pourquoi

[1] Luc. I, 23.

serait-il défendu de chercher comme un souvenir de sa mission sublime dans l'histoire des grandes âmes? Marie sauve le monde par sa virginité féconde; Jeanne, pour être digne de sauver la France, voue à Dieu sa virginité [1]. Gabriel commence son message en saluant Marie pleine de grâce, car l'élection divine a mis en elle la sainteté parfaite; Michel recommande à Jeanne d'être bonne et pieuse, car il faut qu'elle se rende digne du choix de Dieu. Gabriel rassure Marie en lui disant qu'elle a trouvé grâce devant le Seigneur : *Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum;* Michel dit à Jeanne de n'avoir pas peur, *d'être bonne fille, et que Dieu lui aidera.* Gabriel annonce à Marie qu'elle donnera naissance au Sauveur du monde; Michel raconte à Jeanne la *grande pitié qui est au royaume de France* et lui parle d'aller elle-même délivrer son peuple. Marie demande comment il se pourra faire qu'elle devienne la Mère du Rédempteur : *Quomodo fiet istud?* Jeanne objecte son âge, son ignorance et sa faiblesse. « Je suis, dit-elle, une pauvre fille qui ne sait ni chevaucher ni guerroyer. » Gabriel répond à Marie que l'Esprit de Dieu viendra sur elle et que la vertu du Très-Haut la couvrira de son ombre; Michel annonce à Jeanne de nouvelles visites du ciel et lui promet l'assistance de deux saintes qui lui viendront de par Dieu. Marie enfin répond par l'obéissance au message angélique : *Ecce ancilla Domini;* Jeanne

[1] « Dès la première fois que j'ai entendu ma voix, j'ai voué ma virginité tant qu'il plairait à Dieu. » Procès d'office, deuxième interrogatoire secret.

se soumet à son tour. Et Dieu sait ce que lui coûtera son obéissance : dompter la timidité de son sexe, affliger ses parents, braver le ridicule, essuyer les rebuts, subir les longueurs de l'attente, l'épreuve de la défiance, l'injure des soupçons, affronter les périls et supporter mille maux, telle sera sa vie depuis sa première vision jusqu'au jour où Charles VII lui remettra entre les mains l'épée de Fierbois. O Dieu ! que vous faites payer cher aux âmes choisies l'honneur de vous servir d'instruments !

« J'eusse mieux aimé être tirée à quatre chevaux, disait Jeanne à Chinon, qu'être venue ici sans congé de Dieu. » Et l'on s'étonnerait après cela des condescendances du Seigneur pour ces victimes de son choix? On demanderait pourquoi tant de visions successives, tant d'assurances réitérées, tant de célestes réconforts? Ah ! ne reprochez pas à Dieu ses tendresses ! Elles sont le payement divin de ses exigences ! Non, pour fournir ici-bas sa rude carrière, Jeanne ne vivra jamais trop dans le ciel ! Venez donc, ô douces messagères annoncées par l'archange, Marguerite et Catherine, venez vers cette enfant, vierge comme vous, et qui comme vous sera martyre ! Venez consoler son pauvre cœur, dont l'agonie commence avec la première révélation de sa destinée ! Venez aujourd'hui, et ne vous lassez pas de revenir pour l'assister tour à tour à chacune des étapes de sa marche triomphante, à chacune des stations de son douloureux calvaire ! Jeanne ne sera pas ingrate : devant les docteurs de Poitiers, devant la cour et les chevaliers,

devant les juges et les bourreaux de Rouen, c'est à vous qu'elle fera honneur de son génie, de ses victoires et de sa patience.

Faisons comme Jeanne, Messieurs! Ne rougissons pas plus qu'elle de ces voix qui donnèrent d'en haut le signal du salut de la France. O nation chérie de Dieu! les anges et les saints conspirent pour ta délivrance. Tu ne peux plus périr que si tu t'abandonnes toi-même; que si, sous prétexte de te suffire, tu fermes le ciel au-dessus de ta tête, tarissant par ton orgueil cette source du courage qui s'appelle l'espérance, cette source de la victoire qui s'appelle la foi!

II

Jeanne fut donc une voyante. A la clarté de ses apparitions, elle vit ce que des malheurs sans précédents cachaient alors à tous les yeux : elle vit les destinées de la France. Je vous le demande, Messieurs, au moment où la vierge de Domremy commençait de converser avec les anges, qui croyait encore à la patrie française? Les Anglais s'occupaient de la détruire, les Bourguignons de la vendre, et si les Armagnacs la défendaient encore, c'était sans espérance. Que dis-je? Était-ce bien le souci de cette noble cause qui les retenait autour de Charles? A les voir se livrer, sous l'œil du vainqueur, à toutes les fureurs de la jalousie et de la discorde, on se demande si, dans leurs cœurs, les haines de parti ne parlaient pas plus

haut que l'amour de la France pour leur faire repousser le sceptre de l'étranger. Quant au roi, faible et sans génie, dominé par ses favoris et accablé par ses revers, que pouvait-il pour inspirer à ses serviteurs une foi qui lui manquait à lui-même? Un doute cruel, perfidement insinué, avait envahi son âme; il se demandait en secret s'il avait bien le droit de prolonger sans espoir une lutte sanglante pour des droits dont il n'était plus que le représentant incertain. Encore une fois, Messieurs, sur le sol français on ne croyait plus à la France.

Et cependant l'heure était proche où l'étranger allait quitter ce sol, où la puissante unité française, longuement élaborée dans la période féodale, allait se nouer comme un fruit qui sort de sa fleur; où la Normandie et la Guyenne reconquises, la Bourgogne et la Bretagne réunies à la couronne allaient grossir de leur tribut magnifique le trésor de notre nationalité triomphante. Dieu voyait cela parce qu'il avait résolu de le faire. Jeanne le vit parce qu'il plut à Dieu de le lui montrer. Le ciel lui était apparu; à son tour, elle apparaît à la France. A ce signe, tout s'éclaire, tout se relève, tout est sauvé.

Et d'abord, Messieurs, admirez la fermeté de sa foi : « L'ange me disait d'aller en France; je ne pouvais plus durer. » Comment s'accomplira sa mission? Elle l'ignore; elle ne voit partout que des obstacles; mais ce qu'elle sait bien, c'est qu'elle les franchira. Déjà elle a trompé la surveillance des siens : elle est allée à Vaucouleurs; elle a réussi à voir ce farouche

Baudricourt, qui la prend pour une folle et qu'elle oblige cependant de l'écouter. Mais elle n'a rien gagné. Entendez-la se plaindre au noble Jean de Metz des rebuts du capitaine. « Il ne s'inquiète ni de moi ni de mes paroles, » dit-elle avec une amère tristesse. Croyez-vous néanmoins qu'elle se décourage? Écoutez la suite : « Et pourtant il faut que je sois auprès du roi avant la mi-carême, dussé-je m'user les jambes jusqu'aux genoux. » Que fera-t-elle auprès du roi? Elle n'en sait rien encore : « Toutefois, dit-elle, personne au monde, ni rois ni ducs, pas même la fille du roi d'Écosse, ne peut reconquérir le royaume de Charles VII. Il n'a d'autre secours que moi. » Ne criez pas à l'orgueil en entendant ces fières paroles, car voici ce qui les complète : « Bien que j'aimasse beaucoup mieux rester à filer ma quenouille près de ma pauvre mère, de pareilles choses n'étant point mon fait. » Jeanne, alors, pourquoi partir? « Parce que mon Seigneur le veut. » Et qui est ton Seigneur, demande Jean de Metz? « C'est Dieu, » dit-elle. C'en est fait : la foi de Jeanne a été contagieuse. Le chevalier prend dans sa main la main de la Pucelle et lui jure sur l'honneur de la conduire au roi.

Et maintenant franchissons avec elle la longue et périlleuse distance qui la sépare de la cour de Charles. Suivons-la dans ce merveilleux voyage où la frêle enfant, vêtue en chevalier, s'impose par sa ferme vertu au respect de ses grossiers compagnons; où chaste et fière, dévote et intrépide, tantôt elle s'arrête en quelque église pour entendre la messe et recevoir le

corps du Seigneur, tantôt elle se rit de ceux qui tentent son courage, et les rassure eux-mêmes, au nom de ses voix, contre les périls d'une marche audacieuse à travers les bandes de Bourgogne. Nous voici à Chinon : c'est en vain que Charles se dissimule sous l'habit d'un de ses courtisans. Jeanne n'est pas venue de si loin pour méconnaître celui vers qui le ciel l'envoie. « Au nom de Dieu, dit-elle en embrassant ses genoux, c'est vous qui êtes le roi, et pas un autre. » Mais silence! Jeanne parle bas : écoutons-la : l'histoire a trahi son secret : « Je vous le dis de la part de mon Seigneur, vous êtes vrai fils de France. » Et le visage de Charles s'illumine, car Dieu seul connaissait l'angoisse de son cœur. Jeanne a cru à son roi; le roi croit à lui-même : c'est la victoire de la foi.

Il est temps de passer des promesses aux œuvres. Orléans, cité fidèle, ah! pardonne-moi, je t'oubliais tout à l'heure! Quand je parlais du patriotisme partout ébranlé sur notre sol, je ne pensais plus à toi, à tes murs écroulés, à tes maisons fumantes, à ton peuple affamé, mais obstiné dans la résistance, à tes bourgeois mêlés aux hommes d'armes dans les sorties audacieuses ou dans l'intrépide immobilité de la défense! Ton enceinte investie garde vraiment le cœur de la France. Mais bientôt peut-être ce cœur même sera percé, et l'invasion victorieuse, se précipitant à travers cette suprême blessure, achèvera de submerger ce qui reste de la patrie. Ah! docteurs de Poitiers, hâtez vos examens. Vous êtes savants et sages, vous êtes bons et justes. Plût à Dieu que la

Pucelle eût trouvé plus tard des juges tels que vous! Mais enfin c'est assez discourir. Jeanne *vous crie qu'elle ne sait ni A ni B, mais qu'il y a plus ès livres de Notre-Seigneur qu'aux vôtres.* Quant à elle, si elle prend la plume, ce sera pour signifier à l'Anglais son congé.

Messieurs, vous avez vu la foi de Jeanne aux prises avec le doute et la défiance des siens. Maintenant la lutte est commencée : l'épée miraculeuse de Fierbois est dans la main de la Pucelle. Nous allons voir comment combat celle que Dieu conduit, celle que les anges inspirent, celle dont les saintes réconfortent le cœur et pansent les blessures.

Orléanais, je ne vous conterai pas cette histoire : c'est près de vous qu'on vient l'apprendre. Mais je m'enivrerai avec vous de ces souvenirs. Dieu! quelle prudence dans le conseil! Chefs malavisés, ne trompez plus Jeanne, je vous prie! Si malgré elle vous suivez la rive gauche du fleuve, arrivés devant Orléans, il vous faut retourner à Blois pour prendre la rive opposée. Si, à l'insu de la Pucelle, vous engagez un combat qu'elle désapprouve, vous n'aurez de salut que dans le secours qu'elle vous apporte. Jeanne dormait; mais ses voix lui ont tout appris. « Sanglant garçon, crie-t-elle à son page, vous ne me disiez pas que le sang de France fût répandu? » Et la voilà qui vole vers la porte de Bourgogne, et la défaite se change en victoire. Quelle intrépidité dans l'action! Plus tard ceux qu'elle a vaincus l'accuseront de sortilège : « Je n'avais point de sorts, répondra-t-elle simplement; je disais

à mes gens : Entrez hardiment au milieu des Anglais, et j'y entrais la première. » Quelle sûreté dans le commandement! Sur ses ordres précis, maître Jean pointe ses canons, et les bastilles s'écroulent; Dunois tente un assaut désespéré, et la forteresse du pont est conquise. Quelle douceur au milieu même du carnage! Il faut qu'elle soit blessée, environnée d'ennemis et menacée de mort pour tirer l'épée et se défendre. Quand elle s'élance dans la mêlée, sa main, vierge du meurtre, ne brandit que sa blanche bannière : l'héroïne de tant de combats pourra s'honorer un jour « de n'avoir jamais tué personne ». Le farouche Gladsdale avait juré de massacrer tous les habitants d'Orléans; quand Jeanne victorieuse le voit près de périr : « Gladsdale, lui crie-t-elle, rends-toi au roi du ciel. Tu m'as cruellement outragée, mais j'ai grand'pitié de ton âme. » Gladsdale allait se rendre; le pont s'écroule, le fleuve engloutit les vaincus. Jeanne pleure leur fin, elle pense aux âmes des morts qui paraissent à cette heure au jugement de Dieu. Ailleurs, dans une marche, un prisonnier anglais est mortellement frappé par un soldat. Jeanne descend de cheval, relève en pleurant le blessé, lui prend la tête pour la soutenir, le soigne comme une tendre sœur et le prépare à bien mourir. Saintes du ciel, ne reniez pas Jeanne : elle est restée votre fille jusque parmi les horreurs des batailles! Au soir de ces sanglantes journées, vous la retrouverez digne de vous, austère dans son jeûne du carême, recueillie dans sa longue oraison, visitant sa conscience et la purifiant par l'aveu, attentive à vous con-

sulter par la prière, modeste en son triomphe et ferme en sa vertu, gourmandant hardiment la licence des hommes d'armes et ne redoutant rien ici-bas que le péché!

Avais-je raison, Messieurs, de vous le dire? Jeanne d'Arc est une apparition. La France l'a vue, et elle a repris courage; l'envahisseur l'a vue, et sa confiance l'abandonne. Sonnez, cloches d'Orléans : voici les assiégeants qui se retirent, et Jeanne ne veut pas qu'on les poursuive, car elle n'a pas mission d'exterminer les Anglais, mais de les *bouter hors de France.* Et vous, roi de Bourges, debout! Jeanne vous conduit au lieu où vous deviendrez roi de France! Déjà Patay a vu la déroute de Talbot; Jargeau, Beaugency, Meung, sont tombés au pouvoir des Français; Troyes a vérifié la prophétie de la Pucelle par une reddition inespérée. Partout, comme elle l'avait annoncé, *les gens d'armes ont bataillé, et Dieu a donné la victoire.* Voici Reims, voici le triomphe! Le *vrai fils de France* s'incline sous l'onction royale, et l'étendard de Jeanne, *qui fut à la peine, voici qu'il est à l'honneur!*

Ah! Messieurs, s'il se peut, arrêtons ici l'histoire de Jeanne! Sa mission est finie. Ce qu'elle a vu dans le ciel, elle l'a montré à la terre; son action a répondu à toute l'étendue de sa vision. Que sert-il désormais de la traîner malgré elle à la suite de l'armée royale? Héroïque et douce, elle le sera toujours; voyante, elle ne l'est plus; ou, si elle aperçoit quelque chose, c'est un avenir voilé de tristesse. L'épée de sainte Catherine se brise entre ses mains; le fossé de Paris reçoit son

sang, et ses saintes ne pansent plus sa blessure; la guerre se poursuit avec son secours, mais ne se conduit plus par son conseil; Compiègne voit son héroïsme et ne sait pas la délivrer des mains des Bourguignons. Jeanne est prise, Jeanne est vendue aux Anglais : sa mission devient son crime; le ciel regarde, laisse faire..., et la France imite le ciel...

Vos cœurs frémissent, Messieurs... Prenez patience. Il fallait qu'il en fût ainsi. L'heure était venue pour notre patrie de se racheter elle-même. En lui révélant sa destinée, l'apparition de la Pucelle l'avait rendue capable d'y atteindre. Pour achever l'œuvre commencée, c'est assez du conseil et de la main des hommes; il est temps qu'elle disparaisse, celle dont tout l'honneur était de venir au nom de Dieu!

III

Qu'ai-je dit, Messieurs! Non, Jeanne ne doit pas disparaître; mais il faut qu'elle aille prendre sa vraie place au-dessus des événements d'un jour, au-dessus des gloires éphémères, au-dessus de l'ingratitude et de l'oubli. Son apparition passagère a illuminé la France de Charles VII. Dieu veut faire d'elle, pour la France de tous les temps, une apparition permanente. Qu'importe alors qu'elle gémisse dans les fers, si la mort doit l'affranchir? Qu'importe l'iniquité de ses juges, si la justice des siècles venge sa mémoire? Qu'importe la voix de l'évêque qui la condamne, si la voix de l'Église

rend témoignage à son martyre? O Jeanne! voici l'heure de la délivrance! Menacée du supplice, vous demandiez à vos voix quel serait votre sort, et vous receviez cette réponse : *Attends-toi à Notre-Seigneur, il t'aidera.* Eh bien! oui, le Seigneur va vous secourir, mais selon sa manière, qui est divine. Quand il tomba lui-même aux mains des méchants, Pierre le voulait défendre par l'épée; mais Jésus lui répondit : *Ne pourrais-je pas prier mon Père, et il m'enverrait plus de douze légions d'anges? Il faut pourtant que tout ceci s'accomplisse*[1]. Puis, quand il fut sur la croix, les Juifs lui jetaient l'injure et le défi : *Il a sauvé les autres; il ne peut se sauver lui-même. Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix*[2]. Et Jésus a trouvé qu'il avait mieux à faire que de descendre : roi, il est demeuré sur son trône; juge, sur son tribunal; pontife, sur son autel. Non, il ne faut pas qu'il descende; il faut qu'il soit exalté : *Exaltari oportet Filium hominis*[3]; et de cette hauteur il attirera tout à lui : *Si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum*[4]. Que peut souhaiter de plus beau le disciple que d'être traité comme son maître? Jeanne, votre Dieu vous aime comme il a aimé son Fils unique. Autrefois il vous envoyait des anges pour vous conduire aux victoires de la terre : il ne vous en enverra pas pour vous éloigner de la victoire du ciel. Il vous a fait monter sur l'autel du sacrifice : il ne vous en fera

[1] Matth. XXVI, 53. — [2] Matth. XXVII, 42. — [3] Joann. III, 14. — [4] Joann. XII, 32.

pas descendre, car il veut que vous soyez exaltée, et que du haut de votre martyre vous attiriez à vous tous les cœurs!

Jeanne a compris le mystère : elle a séché ses larmes, elle a gravi les degrés de son bûcher. Elle n'invoque plus ses saintes qu'elle va rejoindre; elle demande seulement qu'on lui montre la croix. La flamme s'élève; mais, par dessus la flamme, la blanche colombe monte vers le ciel [1].

C'est là que tous les siècles viendront la contempler dans l'éclat de cette gloire durable que la terre ne pouvait lui donner. C'est là qu'aujourd'hui nous la voulons considérer nous-mêmes, car nous avons besoin de cette vision.

Jeanne d'Arc au ciel, c'est le gage de notre salut; car c'est le signe du grand amour dont Dieu a aimé la France. Ah! Messieurs, ce n'est pas une France juste et sainte, une France prospère et glorieuse qu'il a aimée quand il lui a envoyé la délivrance. Comme le voyageur de la parabole, elle était tombée aux mains des voleurs, et elle gisait sur le bord du chemin, épuisée, sanglante, promise à la mort. Ses malheurs lui ont tenu lieu d'innocence, et la pitié secourable de Jeanne a versé dans ses plaies, avec l'huile de la consolation, le vin généreux de l'espérance. Messieurs, la France d'aujourd'hui est coupable, mais elle est malheureuse,

[1] Un soldat anglais, qui haïssait Jeanne et qui s'était vanté d'avoir porté une bourrée à son bûcher, déclara que, au moment où elle mourut, il avait vu une colombe blanche sortir des flammes. (Enquête de 1450.)

et Dieu l'aime encore, car la miséricorde est le fond de son amour.

Mais c'est trop peu de tenir le gage, il faut connaître, il faut remplir les conditions du salut. Eh bien! regardez encore au ciel. Jeanne est là, le front ceint d'une triple couronne, voyante, héroïne et martyre. O France, veux-tu lui ressembler?

Jeanne est voyante : sa foi soumise ne limite pas la puissance de son Dieu. Quand il se montre, elle l'adore; quand il parle, elle dit : Me voici! France, tant de fois visitée du ciel, qu'avais-tu fait de ta foi? Un souffle d'impiété railleuse avait passé sur ton âme; tu te vantais de n'entendre plus que les voix de la terre, de ne plus recevoir d'en haut tes clartés. Hélas! ta fortune a fléchi avec ta croyance, et ceux qui priaient pour ta délivrance ont pu craindre que tu n'eusses fermé sur toi les sources du salut. Mais non, ta foi sommeillait, elle n'était pas morte; nous l'avons vue se réveiller dans l'épreuve et se traduire au dehors par les grands élans de la prière. Ferme l'oreille aux sophistes, et Dieu, redevenu ton guide, rouvrira devant toi le chemin de tes destinées.

Jeanne est une héroïne : elle chérit son épée, mais *quarante fois plus sa bannière;* et c'est raison, car l'épée symbolise la force qui peut servir l'iniquité; mais la bannière de Jeanne figure sa mission et témoigne à tous les yeux de la sainteté de sa cause. France, regarde, et souviens-toi de ta vaillance : Dieu lui-même a façonné ton bras pour manier le glaive; mais à l'heure où tu le places dans la main de

tous tes fils, mets dans leurs âmes le culte de l'honneur et l'horreur de l'injustice triomphante.

Jeanne est martyre : sa souffrance n'est pas désespérée, car l'onction de la croix la console; elle n'est pas stérile, car la vertu de la croix la féconde. France, ne te sépare jamais de la croix rédemptrice! C'est le meilleur de ton héritage, et si tu gardes cette part, tout le reste te sera rendu. Au pied de cette croix que cherchait le regard de Jeanne expirante, tu souffriras encore, mais des douleurs fécondes; tu pleureras sur ta gloire obscurcie, mais tu te relèveras, retrempée dans l'épreuve et prête pour le triomphe.

Ils viendront, ils viendront, Messieurs, ces jours que nos cœurs attendent : c'est à nos vertus d'en hâter le terme. Quand ils seront venus, on cherchera les causes de la résurrection de la patrie, comme on cherche aujourd'hui celles de sa ruine, et l'on trouvera que la France s'est relevée parce qu'elle s'est ressouvenue d'elle-même. Ah! comme les sophistes qui la trompent ont peur de ce réveil de sa mémoire! Comme ils voudraient lui persuader qu'elle est un enfant du hasard, sans traditions et sans aïeux! Que n'ont-ils pas tenté, que n'essayent-ils pas encore pour effacer toute son histoire, pour refondre toute sa vie nationale et la faire dater d'hier! Arrière, parricides! Un peuple qui n'a plus de passé est un peuple qui n'a pas d'avenir. Grâces à Dieu et malgré vous, nous avons l'un et l'autre. Oui, et telle est, Messieurs, la haute signification de la solennité qui nous rassemble : dans cette page unique de nos vieilles annales, elle nous montre

comme en un miroir, ce lendemain que saluent nos désirs et que hâtent nos vœux. Le courage au service de la foi; le patriotisme soutenu par la prière; l'amour passionné de la justice vengeant la cause de notre indépendance; l'épée tirée, non pour les rapines de la conquête, mais pour les revendications du droit et de l'honneur, qu'est-ce que tout cela? Un souvenir? Oui, sans doute, mais c'est également une promesse. Le nom de Jeanne d'Arc sert de lien entre l'un et l'autre : sa gloire illumine à la fois les deux extrémités du temps, et, partout où se portent nos regards, ils rencontrent sa radieuse image comme une apparition du génie de la France et de sa destinée!

PANÉGYRIQUE DE SAINT DOMINIQUE

PRÊCHÉ EN L'ÉGLISE DES FRÈRES PRÊCHEURS

RUE JEAN-DE-BEAUVAIS

Le 4 août 1877.

> ***Illic mandavit Dominus benedictionem et vitam usque in sæculum.***
>
> **Le Seigneur a fait descendre là sa bénédiction; il a ouvert une source de vie jusqu'à la fin des siècles.**
>
> **(Ps. CXXXII.)**

MES PÈRES,
MES FRÈRES,

Tout est vivant dans l'Église catholique : les souvenirs comme les espérances. Jésus, qui était hier, qui sera demain et toujours, communique à son Épouse sa perpétuelle jeunesse. Voilà pourquoi rien ne vieillit en elle. Voilà pourquoi elle fait peur au siècle présent; car ce siècle avait juré d'ensevelir le passé sous des ruines, mais le passé que l'Église a consacré ne sait pas mourir.

N'est-ce pas en effet, mes frères, une apparition du passé que le spectacle qui vous attire? Franchissons le temps, franchissons l'espace : nous voici à Bologne, cinq ans après le Concile de Latran. Le deuil est au

couvent de Saint-Nicolas-des-Vignes : les Frères Prêcheurs conduisent au lieu de son repos le corps de leur Père Dominique. Et toutefois l'allégresse semble éclater à travers les larmes; car la gloire céleste rayonne sur le front du mort. Dieu! quelle douceur dans ces chants funèbres! Quelle paix dans cette séparation! Quelle invasion de la joie dans le domaine de la douleur!

Et maintenant revenons ici : rien n'est changé. Au même jour, c'est la même famille entourant des mêmes honneurs la mémoire du même Père. C'est bien vous, fils de Dominique et de la Vierge; je vous reconnais à vos blanches tuniques, à votre béni scapulaire, à votre rosaire redoutable au démon. C'est bien vous, Frères mineurs, porte-étendards de la sainte pauvreté, qui venez renouveler en ce lieu le baiser fraternel de Dominique et de François. Six siècles et demi ont passé sur cet anniversaire sans l'abolir. C'est justice : car la gloire de Dominique ne pâlit pas dans le ciel, et son œuvre n'a pas cessé d'illuminer la terre.

Mais de quoi nous servirait une admiration stérile? Dominique lui-même ne nous pardonnerait pas de le louer si sa louange ne devait nous instruire. C'est un devoir pour nous de chercher ensemble la leçon que contient cette fête.

Un seul mot, mes Pères, me semble caractériser le fondateur de votre ordre : il fut un grand ouvrier de Dieu. Si donc nous voulons pénétrer le mystère de sa sainteté et le secret de son œuvre, il faut interroger la loi de ce surprenant dessein qui fait

de certains hommes privilégiés les coopérateurs de Dieu.

Pour nous diriger dans cette sublime étude, nous avons deux guides : la vie de Jésus-Christ et la vie des Saints; ou, pour parler plus exactement, la vie du Christ considérée tour à tour dans le chef et dans les membres. Car, vous le savez, il n'y a qu'un seul Saint, comme il n'y a qu'un seul Seigneur : *Tu solus Sanctus, tu solus Dominus.* Mais ce Saint unique ne renferme pas la sainteté dans sa personne : il la répand et la propage dans cette extension de lui-même qui compose son corps mystique.

Dieu donc a résolu de sauver l'homme par l'homme. Au lendemain du premier péché, à l'heure où le pacte du premier amour vient d'être rompu par la révolte, si la Rédemption s'annonce, c'est à travers la promesse de l'Incarnation; si le serpent doit être vaincu, c'est à la postérité de la femme qu'est réservé l'honneur de lui écraser la tête.

Puis, quand vient la plénitude des temps, Dieu envoie son Fils éternel prendre sur la terre, dans le sein de la femme, une filiation humaine : *Ast ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum factum ex muliere* [1]. Dès lors tout est prêt pour la délivrance. L'humanité pécheresse, couchée depuis quarante siècles près des fontaines du pardon, s'écriait, impuissante et désespérée : « Je n'ai point d'homme : » *Hominem non habeo* [2]. La plainte va cesser, car voici l'homme : *Ecce*

[1] Gal. IV, 4.
[2] Joan. V.

homo [1]. Voici l'homme, mais c'est un homme divin; l'Esprit de Dieu est sur lui : *Spiritus Domini super me* [2]; l'Esprit de Dieu le sépare : *Ductus est in desertum a Spiritu* [3]; l'Esprit de Dieu le consacre et en fait une victime : *Eo quod unxerit Dominus me* [4]. Fils de l'homme, il peut prier, pleurer, souffrir au nom des pécheurs. Fils de Dieu, il dispose à son gré des complaisances paternelles. La miséricorde s'épanche, et la justice est satisfaite. Ah! vraiment ce dessein est digne de Dieu.

Oui, mes frères, et c'est pourquoi Dieu ne se lasse pas de le reproduire. Ce qu'il a fait une première fois dans son Christ, il va le renouveler dans ses membres. Tous les hommes seront appelés au salut dont Jésus est la source; mais il y aura des hommes qu'un choix mystérieux désignera pour un honneur plus grand. Oserai-je le dire après l'apôtre saint Paul? Ils aideront Jésus-Christ à sauver le monde : *Dei enim sumus adjutores* [5]; ces hommes-là, ce sont les saints. Apôtres ou Docteurs, Confesseurs ou Martyrs, sous des formes diverses ils ont une mission commune. Et parce que cette mission est l'œuvre même de Jésus-Christ, Dieu, pour donner les saints à la terre, procédera comme il a fait pour lui donner son Christ. Il commencera par les séparer du monde pour les remplir de son Esprit. Puis il les enverra vers le monde pour y répandre cet Esprit. C'est la loi de la dispensation surnaturelle.

[1] Joan. XIX, 5. — [2] Is. LXI, 1. — [3] Matth. IV, 1. — [4] Is. LXI, 1. — [5] I Cor. III, 9.

Mes frères, vous honorez aujourd'hui la mémoire de l'un des plus grands parmi les dispensateurs de Dieu. Je viens vous inviter à suivre cet élu de la grâce dans le double mouvement qui consomme sa sainteté. Vous verrez l'homme intérieur se former dans le secret, se retirant du monde par la pénitence et s'unissant à Dieu par la prière. Vous verrez l'ouvrier de Dieu sortir tout armé pour la conquête et se révéler au monde par la double puissance de la parole et des œuvres.

O Marie, Reine du Rosaire, en louant Dominique, nous publions votre gloire. Venez à notre secours. *Ave, Maria.*

I

Pour nous donner un Sauveur, Dieu d'abord a fait un homme; avec quel soin, vous le savez. D'avance il lui destine et lui consacre une mère : immaculée dès son premier instant, ornée de grâce et d'amour, vierge jusque dans l'honneur de sa divine maternité. Le sanctuaire est préparé : c'est là que va s'opérer la rencontre des deux natures, l'hymen admirable de la divinité avec l'humanité dans l'unité de la personne du Verbe.

Et maintenant Dieu veut faire un saint. Croyez-vous qu'il ne saura pas aussi lui préparer une mère? Regardez. Le XII^e^ siècle est à son déclin : depuis vingt ans il n'entend plus la voix de saint Bernard; et déjà la réforme ecclésiastique, qui fut l'œuvre de cet homme

extraordinaire, commence à céder le pas aux abus renaissants. Un grand fléau menace de châtier la société coupable : le manichéisme, qui, au temps d'Augustin, désolait l'Afrique, va reprendre, sous un nom nouveau, un redoutable empire; l'erreur théologique servira de couvert à toutes les erreurs sociales et de prétexte à tous les crimes : le midi de l'Europe agonisera dans des luttes sanglantes, et la chrétienté aux abois cherchera un sauveur. Attendez! Dieu le lui prépare. Au milieu de la corruption débordante, la catholique Espagne recèle dans les plis de ses montagnes des asiles privilégiés, inaccessibles à la contagion. Calahorra est de ce nombre. Dante un jour chantera sa gloire en des vers inspirés par l'amour de Dominique. Aujourd'hui la cité castillane se cache encore dans son obscurité; mais la foi et la piété la décorent, et brillent surtout d'un éclat plus vif dans la noble demeure des Gusman. O Jeanne d'Aza, digne épouse du pieux Félix, digne mère d'Antoine, qui sera le serviteur des pauvres, de Mannès, qui sera le disciple du dernier de ses frères, un plus grand honneur vous attend; une vision merveilleuse vous le révèle : vous mettrez au monde celui que symbolise l'animal fidèle portant entre ses dents une torche enflammée. Vous lui donnerez un nom qui d'avance exprimera son appartenance à Dieu : *Dominique*, c'est-à-dire *qui est au Seigneur*. Vous renoncerez de bonne heure à la joie de voir grandir sous vos yeux cet enfant de la promesse. Votre foi vous dit que ce trésor n'est entre vos mains que comme un dépôt et vous presse de le re-

mettre entre les mains de l'Église, qui mieux que vous encore le saura garder.

L'Église, mes frères, ah! voilà la vraie nourrice des saints! Dieu peut bien, quand il lui plaît, ébaucher, en la personne d'une mère de la terre, quelqu'un des traits de Celle qu'il a donnée pour mère à son Fils. Mais où donc trouver, fût-ce parmi les plus saintes femmes, cette perfection de grâce et de mérite, de pureté et d'amour, qui arrêtait sur Marie les complaisances du Très-Haut et relevait l'humble vierge jusqu'à la hauteur de sa destinée d'Épouse de Dieu? Ah! mes frères, regardons l'Église; regardons-la comme Jésus l'a regardée quand il l'a choisie pour Épouse; regardons-la dans la pureté de sa foi, qui depuis dix-huit siècles échappe à l'erreur; dans la fidélité de son témoignage, que les menaces et les persécutions n'ont jamais réduit au silence; dans la fécondité de son action surnaturelle, qui, à travers tant de maux et tant de crimes, ne cesse de peupler le ciel et de consoler la terre. Voilà celle que le Christ a aimée d'avance : *Christus dilexit Ecclesiam* [1], et qu'il a fait ensuite digne de son amour : *Ut exhiberet sibi gloriosam Ecclesiam* [2]; sans tache, malgré les fautes des hommes; sans rides, malgré le temps qui flétrit tout ici-bas : *Non habentem maculam aut rugam;* mais de tous points conforme à la Vierge Immaculée qui lui sert de modèle : *Ut sit sancta et immaculata.*

[1] Eph. v, 25.
[2] *Ibid.* 27.

Digne Épouse de Jésus-Christ, l'Église sera seule la digne mère des saints. C'est elle qui accueille entre ses bras maternels Dominique, âgé de sept ans, et le fait croître à l'ombre du sanctuaire, dans le précoce exercice des plus hautes et des plus mâles vertus. Ah! n'attendez d'une telle mère ni négligence ni faiblesse. Aux âmes pusillanimes elle peut bien réserver d'indulgentes condescendances; mais cette fois son divin Époux lui a donné un saint à former. L'Église, dès ses premières années, lui mettra dans la main ces deux armes des grands combats de Dieu : la pénitence et la prière.

Dans notre siècle infirme et amolli, nous avons peine, mes frères, à pénétrer le véritable esprit de la vie chrétienne. Les grands exemples des saints sont tellement éloignés de nos mœurs, tellement supérieurs à notre courage, qu'ils nous apparaissent comme des phénomènes singuliers où l'admiration peut s'arrêter un moment, mais où l'imitation n'a rien à prendre. Et cependant, mes frères, les saints n'ont rien fait dont ils n'aient trouvé dans l'Église l'inspiration, l'exemple et le conseil. Quand la foi était plus vive, le christianisme plus vigoureux, bien des pratiques, aujourd'hui inconnues ou réservées à l'austérité du cloître, étaient d'un usage presque commun parmi les enfants de Dieu. Ainsi l'office nocturne, célébré alors dans presque toutes les églises, attirait habituellement bon nombre de fidèles. Passer la nuit en prières, jeûner au pain et à l'eau, entreprendre à pied de lontains pèlerinages, c'étaient autant d'exercices familiers à la fer-

veur. L'Église choisissait dans ces rigoureuses observances les expiations obligatoires qu'elle imposait à ses pénitents, en retour d'une absolution longtemps attendue dans l'humiliation et dans les larmes. Sans doute l'amour du bien-être, la passion du plaisir, alors comme aujourd'hui, dominaient le grand nombre. Mais les âmes de bonne volonté qui voulaient réagir contre des influences funestes, trouvaient dans les institutions en vigueur et dans les exemples multipliés sous leurs yeux des leçons de courage et des exhortations à l'héroïsme.

Dominique, mes frères, grandit à cette école. Le monde, plus tard, admirera cette âme de feu dans un corps de fer; cette vie de l'esprit affranchie des exigences de la chair. On se demandera quand il se repose, cet homme qui prie toute la nuit, travaille et marche tout le jour; qui sillonne de ses courses continuelles la France, l'Italie, l'Espagne, sans jamais rien sacrifier à la fatigue de ses rigoureuses observances, sans rien livrer à la dissipation de son parfait recueillement. Pour le monde, c'est là sans doute un sujet de grande surprise. Mais, pour Dominique, il semble que ce soit chose toute naturelle. N'a-t-il pas dès l'enfance été consacré au Seigneur? Et comment appartiendrait-il à son Dieu, s'il s'appartenait encore à lui-même; si dans l'amour du repos, dans la jouissance des biens terrestres, dans la recherche même légitime du plaisir, il s'exposait à oublier que Dieu est son tout? Non, non, s'écrie-t-il avec saint Paul, pour moi vivre, c'est Jésus-Christ : *Mihi vivere Christus*

est[1]; et, pour vivre de cette vie-là, s'il faut mourir à l'autre, je l'estime un grand gain : *et mori lucrum.* Aussi voyez comme il s'exerce à mourir! Chaque journée le fait avancer dans la mort : *Quotidie morior*[2]. Bientôt il y sera parvenu. Un seul objet lui tient encore au cœur : ce sont ses livres. En ces temps où les études renaissantes offraient à leurs adeptes des difficultés inouïes, mais excitaient aussi dans leurs âmes d'incroyables ardeurs, qui dira ce que représentaient, pour notre saint étudiant, ces volumes longtemps désirés, chèrement achetés, dont les pages ont recueilli ses larmes brûlantes, quand pour la première fois les Écritures sacrées lui révélaient leurs mystères, et la divine théologie ses beautés? Mais voici venir la famine. Le peuple demande du pain. Dominique a tout converti en aumônes : il ne lui reste plus que ses livres. Le sacrifice est dur, mais ne faut-il pas souffrir quand on veut mourir? Les livres iront rejoindre les autres trésors, et Dominique, n'ayant plus rien en ce monde, chantera d'un meilleur cœur : « Le Seigneur est mon héritage : » *Dominus pars hæreditatis meæ*[3].

Oui, mes frères, mais écoutez ce qu'ajoute le Psalmiste : *Tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.* Dieu est un riche emprunteur, il sait rendre avec usure. Dominique lui a sacrifié ses livres; le ciel lui destine un plus bel héritage : son Ordre enfantera le livre par excellence de la raison et de la foi, le livre

[1] Philipp. I, 21.
[2] I Cor. XV, 31.
[3] Ps. XV, 5.

qui, à côté de la sainte Écriture, doit présider un jour aux délibérations du Concile de Trente, le livre auquel le Seigneur Jésus rendra témoignage en disant : *Bene scripsisti de me, Thoma.* Ta plume est mon interprète fidèle, ô Thomas d'Aquin!

O saint évêque d'Osma! vous ne pouviez prévoir de telles merveilles; mais Dieu cependant n'ouvrait-il pas vos yeux pour vous révéler dans l'humble étudiant de Palencia, devenu l'ornement de votre chapitre, l'instrument de plus grandes et de plus nobles conquêtes? Bientôt, conduits par une Providence mystérieuse, l'Évêque et son chanoine partiront ensemble pour un lointain voyage, et sur leur chemin ils rencontreront réunis tous les maux de l'Église : ici, les mensonges de l'hérésie, la licence des passions, la fureur des guerres; là, les abus invétérés, le relâchement de la discipline et, dans les rangs de la milice sainte, l'éclat d'un luxe qui sert de prétexte aux déclamations de l'erreur. O merveilleuse puissance de la pénitence et de la pauvreté! Par elles, Diégo et Dominique triomphent en une seule fois de tous ces maux ensemble. Témoins de leur austérité, les hérétiques prêtent l'oreille à la prédication du salut et rentrent en foule dans le bercail de l'Église; touchés de leurs exemples, les prélats congédient leur suite fastueuse et achèvent en apôtres la mission qu'ils avaient commencée en princes. Il est donc vrai, mes frères, le dépouillement volontaire rend les hommes apostoliques participants de la puissance de Dieu. « Seigneur, disait saint Pierre à Jésus, voici que nous avons tout quitté

pour vous suivre : quelle sera notre récompense? — En vérité, répondit le Sauveur, vous serez assis sur des trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël. »

L'homme intérieur se forme par le sacrifice qui le sépare du monde et de lui-même; mais de quoi lui servirait cette mort, si elle ne l'introduisait dans la vie? Ce que la pénitence a commencé, il faut que la prière l'achève; car la prière, c'est la clef du sanctuaire de Dieu.

La grâce est un monde à part, un monde divin. Même dispensée ici-bas, parmi les ombres de l'exil, elle appartient au royaume du ciel. Mon royaume, dit Jésus, est semblable à un homme qui sème son grain, à une femme qui pétrit sa pâte, à un père de famille qui fait cultiver sa vigne, à un banquier qui fait valoir son argent, à des fiancées qui attendent leur époux. Dans toutes ces comparaisons, dit saint Grégoire, nous voyons apparaître ce mélange du bien et du mal que n'admet pas la perfection de la patrie céleste. Et cependant tout cela c'est le royaume du ciel. Oui, car la grâce commence sur la terre le règne de Jésus-Christ.

Ainsi la grâce est un royaume divin, et ce royaume est près de nous. S'ensuit-il que nous en soyons tous les heureux habitants? Hélas! demandez aux impies : ils voudraient le détruire; aux indifférents : ils affectent de l'ignorer; aux chrétiens vulgaires : ils voudraient y entrer, mais ils se plaignent de n'en pas trouver l'accès. Vaine et coupable excuse, car Jésus en est la porte : *Ego sum ostium*, et il a dit : *Venez tous à moi.*

Que faut-il donc pour pénétrer jusqu'à Jésus et, par Jésus, entrer dans son royaume? Une seule chose : il faut prier. La prière, on peut le dire, c'est toute la vie surnaturelle. C'est la foi : on ne prie pas celui qu'on ignore, celui dont on met en doute ou le pouvoir ou la bonté. La prière, c'est l'humilité : l'homme qui prie s'agenouille; il incline son néant devant la grandeur, son indigence devant la richesse, sa misère devant la miséricorde. La prière, c'est le repentir; le pécheur qui veut prier sent le besoin de mettre sa pénitence entre lui et la colère de Dieu. Et l'on s'étonnerait après cela de la nécessité de la prière? Mais ne voyez-vous pas qu'elle résume à elle seule toutes nos relations avec Dieu? Je me trompe, mes frères, nous sommes encore devant le Seigneur autre chose que des croyants qui saluent l'Invisible, qu'un néant qui se prosterne, que des pécheurs qui s'accusent. La Rédemption nous a conféré un titre nouveau : devant Dieu nous sommes des enfants. Eh bien! la prière saura prendre des accents qui répondront à l'honneur de cette filiation; non pas une prière que nous ayons trouvée nous-mêmes dans les inspirations de notre pauvre cœur, mais une prière divine, qui vient du ciel et qui y retourne, une prière que Jésus a mise sur nos lèvres, que son esprit forme dans nos âmes, et qui nous fait crier : *Père! Père!* O homme! tu te plaignais tout à l'heure de ne savoir pas le chemin du royaume de Dieu, et voici que tu possèdes le secret d'arriver jusqu'à son cœur! La puissance de Dieu est à tes ordres; ses richesses sont ton héritage. S'il y a dans son sein des

trésors réservés, des merveilles inaccessibles, quelque chose qui tienne à la vie même de Dieu et qui pour cela semble incommunicable, tout cela t'appartient pourvu que tu le demandes : *Petite, et accipietis, ut gaudium vestrum sit plenum*[1] : « Demandez, et vous recevrez, pour que votre joie soit parfaite. » Mais, Seigneur, il n'y a de joie parfaite que la vôtre. — Qu'à cela ne tienne. Vous boirez au torrent de ma joie, vous serez enivrés de mes délices, vous serez mis en part de ma divinité même : *Torrente voluptatis tuæ potabis eos*[2]..., *ut efficiamini divinæ consortes naturæ*[3].

Mes frères, tel est le rôle de la prière. Demandez-moi ce qu'elle est dans la vie spirituelle, je vous dirai : Elle est tout. D'un côté le royaume du ciel, de l'autre les habitants de la terre, et, pour établir la communication, la prière : voilà l'économie de la grâce!

Et maintenant, si nous cherchons ce qu'est la prière dans l'existence des chrétiens, il faudra répondre tristement : Rien, ou presque rien.

On prie froidement un Dieu auquel on ne croit guère, comme des muets qui prieraient un sourd.

On prie rarement, en plaignant le temps de la prière, en trouvant toujours qu'elle usurpe sur les affaires, le repos ou le plaisir.

On prie lâchement, en ayant peur des grâces qui nous feraient sortir de notre esclavage et, par les portes

[1] Joan. XVI, 24.
[2] Ps. XXXV.
[3] Petr. I, 4.

du sacrifice, nous introduiraient dans les chemins de la liberté.

Quand on a prié de la sorte, on n'a rien obtenu.

Alors on dit : La prière est inutile.

On ne prie plus, et l'on en meurt; car la prière, c'est la respiration de l'âme dans l'atmosphère de Dieu.

Montrez-vous, il est temps, ô Dominique! Faites passer devant nos yeux ravis le divin spectacle de la prière.

Regardez : il est seul; dans le secret de sa cellule ou devant quelque autel ignoré, il s'apprête à entrer en colloque avec le Dieu caché.

Déjà il a laissé derrière lui tous les soucis de ce monde, et jusqu'aux préoccupations des affaires qui pourtant intéressent le service de Dieu.

Et maintenant il se prosterne, et, tandis que son front touche la terre, son âme descend plus bas encore dans la confession de son néant et de son péché.

Parlerai-je à mon Créateur, moi qui suis cendre et poussière? *Loquar ad Dominum meum, quum sim pulvis et cinis*[1]? Parlerai-je à mon Père, quand j'ai démérité d'être appelé son fils? *Pater, jam non sum dignus vocari filius tuus*[2].

Et le saint continue de s'abîmer dans sa bassesse, qui devient plus sensible à son regard par le contraste effrayant des grandeurs et des bontés de Dieu.

[1] Gen. XVIII, 27.

[2] Luc. XV, 19.

Mais, tandis qu'il semble fuir ainsi devant la face du Seigneur, il s'en rapproche à chaque instant. Car, entre l'homme et Dieu, il n'y a pas d'autre séparation que l'orgueil et le mensonge. Dominique, par son humilité vraie, a renversé le double obstacle. Et voici la rencontre qui s'opère. Dieu s'incline vers l'homme qui s'abaisse, vers le convive qui prend la dernière place. Mon ami, lui dit-il, montez plus haut : *Amice, ascende superius.* A cette voix, le Saint tressaille. Est-il donc possible qu'il soit l'ami de Dieu? Oui, car Dieu l'a dit, et sa parole crée ce qu'elle exprime. Il montera donc au rang des amis, il entrera dans les confidences divines. Voyez-le : il se relève de la poussière; il est debout, les bras tendus au ciel, les yeux en haut, le visage ardent. Le monde a disparu à ses regards. Il n'a plus devant lui que Jésus, qui lui parle et lui révèle tous ses secrets : *Omnia quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis* [1]. Quels secrets, grand Dieu! Ce sont les mystères de l'amour rédempteur concevant le dessein de sauver les hommes et le réalisant à travers une série de miracles. Marie a sa place dans ce concert : elle est à l'origine du conseil de la miséricorde : *Cum eo eram cuncta componens* [2]; elle est à chaque station de cette marche triomphale qui, par l'humiliation et la souffrance, conduit jusqu'à la gloire le chef de l'humanité régénérée. O Dominique, arrêtez au passage ces révélations de l'amour! Prenez

[1] Joan. xv, 15.
[2] Prov. viii, 30.

les roses et les épines, les mystères de la joie et les mystères de la douleur, tressez-en une guirlande, fixez sur chaque fleur un des souvenirs de la rédemption! Tous les enfants de Dieu recevront de vos mains cette couronne; tous apprendront de vous, par ce naïf symbole, les secrets de la contemplation et la puissance de la prière; sans se lasser jamais, ils répéteront le nom de Marie, mêlant au salut de l'ange le cri suppliant des pauvres pécheurs. Et l'oraison d'un seul ami de Dieu aura ouvert sur le monde des sources nouvelles de grâce et de salut que l'Église fera siennes et qu'elle ne laissera plus tarir jusqu'à la fin des siècles : *Illic mandavit Deus benedictionem, et vitam usque in sæculum.*

J'ai essayé, mes frères, de vous faire assister à une prière de Dominique. Si j'y ai réussi, je vous ai montré en une seule fois sa vie tout entière : car sa vie se résume dans la prière. Tout le reste y prépare ou en découle. Sa pénitence, en l'affranchissant de l'esclavage des sens, l'a délivré de ces distractions désolantes qui font pour nous de la prière un exercice pénible parfois une occasion de péché. Quand il se retire Dieu, son âme respire à l'aise, et son corps dompté respecte le silence au milieu duquel le Seigneur va se faire entendre. Ainsi point d'empiétements de la vie terrestre sur le domaine de la prière; mais, en revanche, la prière envahit tout; elle déborde comme un vase trop plein, elle pénètre dans les actions les plus communes. Jésus a dit : *Il faut prier sans cesse*, et cette parole nous confond; pour Dominique

elle exprime un impérieux besoin. Le travail n'interrompt pas sa prière, les longues marches la favorisent; parfois, au milieu du chemin, la prière le terrasse, et ses compagnons, qui l'ont perdu de vue, le retrouvent ravi hors de lui-même dans quelque sentier solitaire. La nuit, qui apporte aux autres le repos du corps, lui réserve de plus doux loisirs; c'est sous son ombre protectrice qu'il cache le secret de ses austérités et la merveille de ses extases, mêlant son sang avec ses larmes, et laissant monter sans contrainte le chant de son âme jusqu'au cœur de son Bien-Aimé.

II

J'avais promis, mes frères, de vous montrer en Dominique un double spectacle : la formation de l'homme intérieur par la pénitence et la prière, puis la manifestation de sa sainteté par la parole et par les œuvres. Le premier objet nous a retenus longtemps; c'est à la hâte que je dois vous parler du second. Je puis m'en consoler, mes frères; car ma tâche principale est accomplie. L'histoire vous dira l'œuvre extérieure de Dominique, et la survivance de son Ordre admirable vous montrera la puissance de son action. Le devoir de celui qui vous parle ici au nom de Dieu, était surtout de découvrir à vos yeux les ressorts secrets de ces mouvements extraordinaires que le monde regarde avec stupeur, parce qu'il n'entend rien aux

causes surnaturelles. Ce devoir rempli, je puis bien laisser à vos méditations le soin de poursuivre, dans le détail de cette vie héroïque, l'explication véritable des merveilles qui la composent.

Ouvrier de Jésus-Christ, Dominique a trouvé la vigne de son maître dévastée par l'ennemi : au dedans, le relâchement; au dehors, l'hérésie et la guerre; partout la misère et le scandale. Et qu'a-t-il fait pour remédier à tant de maux? Il a laissé déborder autour de lui ce qu'il avait puisé dans son commerce avec le Ciel. Dieu était sur ses lèvres : sa parole a converti. Dieu était dans sa vie : son exemple a réformé. Dieu était dans ses œuvres : son ordre a jeté dans le monde une nouvelle semence de vie chrétienne.

Oui, Dieu était sur ses lèvres; car jamais parole humaine a-t-elle produit de pareils entraînements? Les hérétiques, qui le haïssent, n'osent pas s'exposer à la contagion de ses discours; quiconque l'a entendu est devenu sa conquête. Les chrétiens languissants et tièdes n'approchent pas impunément de ce brasier; Dominique a une manière de leur parler du ciel qui les déracine de la terre et allume dans leurs cœurs pusillanimes la passion du sacrifice. Et si c'est trop peu de ces effets de grâce pour accréditer la parole de l'apôtre, Dieu fera davantage. Il mettra sur ses lèvres l'autorité qui commande aux éléments, la puissance qui arrache à la mort ses victimes. Vieux couvent de Saint-Sixte, vous avez vu ces merveilles, et vous nous les montrez encore, écrites sur vos murailles par le pinceau inspiré

d'un fils de Dominique, d'un émule de Fiésole, d'un frère de Lacordaire[1] !

Dieu était dans la vie de son serviteur : tant d'austérité et tant de douceur, cette haine de soi-même et cette tendresse envers les hommes, la joie du Christ rayonnant sur son beau visage, un sentiment perpétuel de Dieu répandant sur toute sa personne une incomparable majesté, voilà le secret de sa force. Ah ! je ne m'étonne pas que la discipline partout fléchissante reprenne sur son passage sa nécessaire et bienfaisante vigueur ! Que répondre à l'homme qui fait mille fois plus qu'il n'ordonne, qui se met humblement aux pieds de celui qu'il réprimande, et, par le charme de sa vertu, apparaît à tous ceux qu'il exhorte comme un vivant témoignage des promesses que la sainteté porte avec soi ? *Promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ*[2]. A sa voix, des femmes converties de l'hérésie avaient peuplé le cloître de Notre-Dame de Prouille ; la puissance de son exemple fera le vide dans le couvent relâché du Transtevère et rangera sous l'austère observance de Saint-Sixte celles dont l'autorité du Souverain Pontife n'avait pu vaincre l'obstination.

Le voilà bien, le fidèle imitateur du divin Maître : comme lui, et par la grâce qu'il en reçoit, puissant en œuvres et en paroles, guérissant toute langueur et fortifiant toute faiblesse en Israël. Que reste-t-il pour que l'imitation soit parfaite, sinon que le disciple de

[1] Le R. P. Besson, auteur des belles fresques de *San Sisto*, à Rome.

[2] I Tim. IV, 8.

Jésus devienne maître à son tour et laisse derrière lui une longue lignée d'héritiers de son zèle? Cette gloire de la fécondité ne fera pas défaut au serviteur de Marie. Tout d'abord et pendant longtemps ses efforts paraîtront stériles; à peine quelques compagnons consentent-ils à partager ses labeurs. Déjà Innocent III, averti par le ciel, a béni dans leur berceau les deux grandes familles d'apôtres qu'un songe lui a montrées comme les colonnes qui soutiendront l'Église. Déjà la famille franciscaine, groupée autour du pauvre d'Assise, a pu compter cinq mille de ses enfants réunis dans son premier Chapitre. Mais, pour Dominique, il semble que les promesses soient trompeuses et que le succès se dérobe à ses désirs. Ah! vous ne connaissez pas toute la fermeté de sa foi! Il sait qu'il fait l'œuvre de Dieu et il attend. Cette poignée de disciples sur qui reposent toutes ses espérances, il les sépare, il les disperse. On le blâme, il persévère, et bientôt la moisson vient justifier la hardiesse du semeur. La France, l'Italie, l'Espagne, voient partout sortir du sol les humbles maisons des Frères prêcheurs. Les grands et les petits, les savants et les simples accourent et réclament à genoux la blanche tunique et l'habit de la Vierge. L'Ordre est né d'hier, et, sous les yeux de son fondateur, c'est déjà une légion de saints. Rien ne manque à cette armée de Dieu : Hyacinthe y conduit la phalange des apôtres; Pierre de Vérone marche en tête de la troupe des martyrs; Réginald fraye la route aux Docteurs; Jourdain de Saxe, cet autre Élisée, garde l'esprit de son Maître et servira de mo-

dèle à tous ceux qui commanderont à leurs frères par la vertu de la douceur et de la charité de Jésus-Christ.

O Dominique, vos yeux mortels ont vu ces fils que Dieu vous a donnés. Et maintenant vous pouvez partir. Votre œuvre vous survit, sa gloire remplira les siècles; vos enfants seront de tous les combats que livre l'Église, de toutes les victoires qu'elle remporte; mais ils brilleront surtout dans les luttes de la doctrine. Vous avez vaincu par la parole l'hérésie de votre temps : Albert le Grand renouvellera la merveille et Thomas d'Aquin la dépassera; car la voix du Docteur angélique s'adresse à tous les âges, et sa plume est le glaive qui terrasse à l'avance tous les ennemis de la vérité.

Mais voici, mes pères et mes frères, quelque chose qui nous touche de plus près. La France, seconde patrie de saint Dominique, théâtre de ses plus belles conquêtes, premier berceau de son Ordre et solidaire de toutes ses gloires, la France, en un jour de délire, avait secoué sur elle-même les colonnes du temple qui abritait ses trésors. Le délire dura longtemps, et les trésors dormaient sous des ruines. Cependant l'impiété ne peut suffire à la vie d'un peuple. Un grand souffle de foi passa, il y a quarante ans, sur notre société, et l'on vit un réveil merveilleux de la vie surnaturelle. Aussitôt, comme par un infaillible instinct, le peuple chrétien sentit qu'il manquait à l'Église de France, dans les conditions nouvelles de son existence, un principe de vitalité et de force, l'élément monastique.

Mais comment faire accepter cette restauration audacieuse d'un passé enseveli sous le mépris et la haine? O Dominique, du haut du ciel vous avez entendu les vœux de votre patrie d'adoption. Vous avez renouvelé devant Dieu cette prière puissante qui autrefois, sous vos pas, enfantait les miracles. Dans les jardins de Sainte-Sabine, on dit que l'oranger planté par vos mains a vu sortir de sa racine une tige nouvelle. Et maintenant c'en est fait : l'arbre monastique verra partout croître sur notre sol ses rejetons oubliés. Enfants d'Élie, revêtez vos manteaux de neige; fils de Benoît, reparaissez dans l'austérité de vos noires tuniques; fils de François, étalez aux yeux d'un siècle superbe votre bure qui symbolise la folie de la Croix; enfants d'Ignace, marchez, comme toujours, à l'avant-garde des vaillantes milices de l'apostolat : la France est prête à vous recevoir; un seul a travaillé pour tous, l'Institut monastique tout entier est rentré dans notre patrie sous l'habit de saint Dominique et sous les traits de Lacordaire!

Dominique, ô père bien-aimé, je veux m'arrêter sur ce souvenir, car il est rempli de promesses. Vous avez trop aimé la France, vous l'avez trop bénie pour ne pas l'assister encore dans ses nécessités plus pressantes que jamais. Ah! je pourrais vous demander pour elle des prospérités et des grandeurs. Mais ce sont là des dons que Dieu fait par surcroît aux peuples qui cherchent avant tout son règne et sa justice. Zélateur de la foi, voyez l'incrédulité d'un grand nombre! Héros de la pénitence, voyez partout

la corruption et la mollesse! Maître de la prière, voyez la part de Dieu restreinte de plus en plus dans notre vie par l'envahissement des soucis terrestres! Dire nos maux, c'est formuler nos vœux. Ranimez la foi, fortifiez la pénitence, enflammez et propagez l'incendie de la prière! Faites de nous des hommes qui croient en Dieu, qui crient vers Dieu et qui s'immolent! Faites cela, et nous serons sauvés. *Amen.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT IGNACE

PRONONCÉ EN L'ÉGLISE DE JÉSUS, A PARIS

Le 31 juillet 1879.

Posuit me sicut sagittam electam : in pharetra sua abscondit me. Et dixit mihi : Servus meus es tu, Israel, quia in te gloriabor.

(Is. XLIX, 2, 3.)

Le Seigneur a fait de moi sa flèche préférée ; il m'a caché dans son carquois. Et il m'a dit : Tu es à mon service ; je me glorifierai en toi.

MES PÈRES,
MES FRÈRES,

C'est le Sauveur du monde qui s'annonce lui-même aux hommes en ce magnifique langage par la bouche inspirée d'Isaïe. Mais parce que le Christ n'a pas voulu se réserver tout l'achèvement de son œuvre, parce qu'il lui a plu de confier à des mains humaines, sous la direction de son Esprit, la propagation de son règne, ce n'est pas faire injure à sa personne adorable que de transporter du chef aux membres, avec toutes les réserves que la foi commande, les paroles sacrées qui nous révèlent son action. Je dis plus, il n'y a pas d'autre façon d'exprimer avec exactitude le rôle de

ceux qu'il a choisis pour les dispensateurs de sa grâce : en les identifiant, pour ainsi dire, avec Celui qui les envoie, on maintient la notion véritable de la dispensation surnaturelle.

Que ce soit Paul ou Apollo qui baptise, s'écrie saint Augustin, c'est Jésus-Christ qui baptise. Et quand, voulant louer les saints, nous les rapprochons de Jésus-Christ, c'est pour rappeler que seul il est la source d'où toute sainteté dérive, et, à vrai dire, le seul saint de l'Église, comme il en est le seul Seigneur : *Tu solus sanctus, tu solus Dominus.*

Et maintenant, mes pères, que notre orthodoxie se sent à l'aise, comment ne recevrions-nous pas avec joie ces paroles de mon texte, divinement préparées, si j'ose le dire, pour rendre vos sentiments et les nôtres en la fête de votre incomparable fondateur? Oui, le même Esprit qui a fait d'Ignace la vivante expression du Sauveur, nous suggère aujourd'hui la formule inspirée qui peut nous révéler le secret de sa sainteté et de sa force.

Dieu l'a choisi : voilà pourquoi il fut saint. Mais à quelle fin l'a-t-il choisi? Ah! ce ne fut pas seulement pour donner en un coin du monde un exemple isolé de la sainteté. Dieu l'a choisi pour les grands combats de son Église; il l'a choisi, comme, au milieu de la mêlée, l'archer choisit sa flèche : *Posuit me sicut sagittam electam.* Pour être sûr de l'avoir à son service à l'heure des coups décisifs, il a préparé d'avance cette arme de choix, il l'a tenue en réserve dans son carquois : *In pharetra sua abscondit me.* Et maintenant,

s'applaudissant lui-même des victoires qu'il doit à sa flèche choisie, l'Archer divin lui rend témoignage et se glorifie en elle: *Servus meus es tu, quia in te gloriabor.*

Et c'est là ce qui fait encore aujourd'hui l'admiration de l'Église, c'est là ce que nous devrons considérer ensemble pour tirer de cette solennité les leçons et les encouragements dont elle est pleine. Nous verrons comment le Seigneur a préparé sa flèche, comment il s'en est servi, comment en elle il a trouvé sa gloire. Sublime sujet qui accablerait ma faiblesse, si je ne me sentais soutenu, mes frères, par vos sympathies pour une cause que les tristesses de l'heure présente n'ont fait que rendre plus chère à vos cœurs [1].

I

Comment Notre-Seigneur a-t-il préparé Ignace à son Église? Mes pères, pour répondre à cette question il serait presque superflu d'interroger l'histoire de votre fondateur. Il suffirait de savoir qu'il a été un des grands instruments de Dieu; car les procédés divins ne changent pas. Depuis que Jésus a choisi ses apôtres, nous savons comment il façonne les ouvriers évangéliques; il les sépare, il les attire, il les instruit, il les éprouve. *Quittez vos filets, quittez votre père; laissez*

[1] La loi qui, par son fameux article 7, excluait les jésuites de l'enseignement était déjà votée à la chambre. Elle devait être écartée l'année suivante par le sénat et remplacée par les célèbres décrets du 29 mars 1880.

les morts ensevelir leurs morts : voilà la séparation. *Venez à ma suite, je vous ferai pêcheurs d'hommes :* voilà l'attraction. Puis viennent les doux colloques, où durant trois années le Maître divin révèle à ses confidents les célestes secrets : *Je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père.* Enfin voici l'heure de l'épreuve : *Satan vous a réclamés comme sa proie; il veut vous passer au crible. Le pasteur sera frappé et les brebis seront dispersées ; veillez et priez pour ne pas être submergés dans la tentation.*

Quand les élus ont passé par toutes ces phases de la formation apostolique, alors seulement ils peuvent entendre la parole créatrice qui fait d'eux les précepteurs et les sanctificateurs du monde. *Allez, enseignez, baptisez les nations.*

Noble fils des Loyola, ce sera là votre histoire. Pas plus que Simon ou André, pas plus que les fils de Zébédée, vous n'avez connu d'avance l'honneur que vous réservait le choix divin. Artisans obscurs, ceux-là gagnaient leur vie en jetant leurs filets; fier cavalier, vous demandiez aux hasards des batailles de vous vendre la gloire. Mais pour eux comme pour vous, tout cela ne devait servir qu'à faire attendre l'heure décisive, l'heure dont parle saint Paul, qui mieux que tout autre la pouvait décrire, l'heure où il plaît à Dieu de faire paraître au dehors son choix longtemps caché : *Quum autem placuit ei qui me segregavit ex utero matris meæ* [1]. Quand cette heure

[1] Gal. I, 15.

sonne, Simon abandonne ses filets, Jacques et Jean quittent leur père; Saul, renversé sur le chemin, oublie tout ce qu'il a laissé derrière lui, et Ignace, sur ce lit où l'ont cloué ses blessures, échange silencieusement ses espérances terrestres contre une ambition qui monte jusqu'au ciel.

Cette heure-là, mes frères, c'est la séparation. Tout commence par là dans l'ordre surnaturel. On ne peut coudre un morceau neuf sur un vieil habit, dit le Seigneur, ni mettre le vin nouveau dans une outre vieille. Si quelqu'un veut me suivre, qu'il commence par dire adieu à lui-même et au monde. Et s'il y a des degrés dans la communication de la vie divine, ces degrés seront marqués d'avance par ceux de la séparation. Aux âmes vulgaires Dieu demande au moins de se séparer du péché; aux âmes plus hautes, il suggère de renoncer à tout ce qui rendrait plus facile le retour de la tentation. Mais quand il a marqué une créature pour servir à ses grands desseins, ah! regardez croître son exigence. Écoute, ma fille, dit-il à l'âme choisie, écoute et considère : *Audi, filia, et vide;* approche plus près ton oreille, car il s'agit d'un secret réservé : *et inclina aurem tuam.* Ce secret que l'Esprit de Dieu murmure à l'oreille de l'âme sa confidente, c'est celui de la séparation totale; oublie ce qui est mauvais, oublie encore ce qui est bon, les affections que Dieu lui-même a faites, les joies pures qu'il a consacrées : famille, honneur, foyer, patrie. Les autres se serviront de ces biens selon la loi de Dieu; toi, tu en feras la matière de

ton holocauste : *Obliviscere populum tuum et domum patris tui.*

Voilà, mes frères, le premier acte de la sainteté. A l'annonce de cette loi rigoureuse, la nature frémit, le monde se scandalise, les âmes intrépides comprennent et applaudissent. Vous chercherez vainement un saint qui ait répondu autrement à l'appel de la grâce que par l'héroïsme de la séparation. Mais, entre ces héros, regardez Ignace. Hier c'était le héros humain, l'amant passionné de la gloire. Dans une lutte désespérée, il soutenait à lui seul le courage des défenseurs de Pampelune. Un coup de feu le renverse, et le voici aux prises avec un autre ennemi, l'ennui de l'inaction et la tristesse de la défaite. Avec quoi charmera-t-il les longues heures d'un douloureux repos? Ah! ce sera d'abord avec des rêves de bonheur. Mais les rêves s'usent, la souffrance reste, et l'âme ardente du chevalier a besoin de nourriture. Il demande des livres pour tromper son ennui. La maison qui l'abrite n'en possède que deux, bien différents des récits romanesques que réclamait Ignace : c'est la Vie du Sauveur et la Vie des Saints. Faute de pouvoir choisir, il jette sur ces pages sacrées un regard dédaigneux d'abord, bientôt attentif, enfin mouillé de larmes. O chasseur divin, que vos artifices sont admirables! Voici la proie dans vos filets; mais elle ne se rendra pas sans défense. Ah! mes frères, venez voir ce spectacle; c'est une âme mondaine, mais prédestinée, aux prises avec la grâce. Quand elle résiste, Satan est avec elle pour l'aider à s'endurcir. Quand elle cède, Dieu est en

elle pour l'aider à s'affranchir. Et il se livre là de grands combats. Car ce que la grâce demande n'est pas un sacrifice vulgaire. Du premier coup le chevalier a entrevu les sommets de la perfection; il a vu du même regard l'âpre sentier qui l'y doit conduire sans détours. Mais Satan lui présente une autre perspective : le monde avec ce qu'il peut offrir de plus séduisant à un cœur haut et fier : l'amour et la gloire; et, défigurant à ses yeux la sainteté qui tout à l'heure lui semblait si belle, il la lui montre sous les traits de l'ignominie. Déchiré au dedans par ces luttes étranges, Ignace ne perd pas la possession de lui-même. Comme on l'avait vu intrépide et serein au milieu de la mitraille, attentif à guider ses hommes et à conjurer le péril, tel il faut l'admirer aujourd'hui dans la mêlée intérieure où se jouent les destinées de son âme. Il note les péripéties dont son cœur est le théâtre; et, quand le trouble est passé, il compare entre eux les divers mouvements qui l'ont agité. Alors une soudaine illumination l'éclaire : quand il s'est tourné vers l'abnégation totale, vers le sacrifice de tout lui-même, il a éprouvé une paix profonde, intime, qui l'a pénétré jusqu'au fond. Quand il a prêté l'oreille aux suggestions de la vie mondaine, l'ardeur des désirs terrestres a ramené dans son âme la perturbation et la langueur.

D'un côté une source de paix, de l'autre un principe de troubles; peut-on hésiter encore? Non, Dieu est avec la paix, le trouble vient de Satan. De ces deux voix qui se répondent, celle qu'il faut entendre, c'est celle qui parle de sacrifice.

Et le choix est consommé.

Vainement l'ennemi vaincu tentera d'insidieux retours. Désormais le soldat de Dieu connaît la tactique. A chaque nouvel assaut de la tentation il reprend la comparaison des mouvements de son âme, et chaque fois il retrouve la paix dans un généreux élan vers le sacrifice.

Alors c'en est fait. Le blessé se traîne hors de sa couche. Ne pouvant s'agenouiller encore, il s'étend par terre devant l'image de Notre-Dame, et il fait l'offre de lui-même à la divine Majesté.

Oh! je vous en prie, regardez-le faire! Ce qui se passe entre lui et Dieu, c'est ce que la terre peut voir de plus grand : c'est la créature donnant tout à son Créateur. Mes frères, prenez le livre des Exercices; relisez, à la fin de la Contemplation du Règne, ces propositions magnanimes que font au divin Capitaine les chevaliers désireux de se signaler à son service; redites, après la Contemplation des deux Étendards, cette prière héroïque qui fait frissonner notre lâcheté. Repassez dans votre esprit cette conception sublime que l'auteur appelle le troisième degré d'humilité. Puis revenez à Ignace prosterné, et vous comprendrez ce qu'il a dit à son Dieu.

Comment après cela vous étonner de ce qui va suivre? Le monde, qui ne voit que la surface des choses, réservera sa surprise pour les macérations effrayantes de l'intrépide pénitent. Pour ceux qui ont appris d'Ignace à faire procéder la sainteté du dedans au dehors, le grand objet d'admiration

restera ce triomphe intérieur de son âme répondant avec une fidélité sans égale à l'appel du sacrifice.

Vous avez vu comment Dieu sépare, venez voir maintenant comment il attire! Le chevalier a quitté la maison paternelle; il a suspendu son épée devant la Vierge de Montserrat. Il a échangé son armure contre le sac de l'ermite. Suivons-le dans cette grotte inconnue jusqu'à ce jour, mais dont le nom va retentir dans le monde entier et perpétuer à travers les siècles les plus sublimes enseignements de la vie intérieure. Tandis que le solitaire poursuit sur sa chair domptée les revanches impitoyables de la pénitence; tandis que, déchiré de coups, meurtri par les chaînes, aiguillonné par le cilice, réduit par un jeûne sans exemple à des langueurs mortelles, il n'ose, comme le prodigue, réclamer dans la maison du Seigneur que la place des esclaves; voici que Dieu se ressouvient de sa tendresse : *Vidit illum Pater ipsius;* tant de rigueurs ont ému les entrailles de ce père : *Misericordia motus est;* il accourt, il attire ce fils sur son sein : *Accurrens cecidit super collum ejus;* il lui donne l'ineffable baiser de l'amour : *et osculatus est eum.* Oh! mes frères, ici je n'ose plus vous dire de regarder. Votre œil et le mien sauraient-ils voir cette chose invisible : la rencontre de la parfaite pénitence avec le parfait pardon? Du moins nous pouvons prêter l'oreille et entendre de loin ce qui se dit dans ce lieu. Vite, s'écrie le Seigneur, apportez la robe première, revêtez mon fils de l'an-

cienne innocence, passez à son doigt l'anneau de l'indissoluble alliance, et mangeons ensemble la victime engraissée.

O Jésus! c'est donc là ce que vous promettiez quand vous nous annonciez dans votre Évangile les merveilles réservées au repentir. Hélas! quand nous regardons en nous-mêmes, nous voyons tout autre chose : des péchés sans nombre, une pénitence infirme, de perpétuelles rechutes, et, jusque dans notre fidélité même, je ne sais quelle étroitesse de cœur et quelle connivence avec l'iniquité! Faut-il s'étonner alors du peu que produit dans nos âmes cette grâce rédemptrice qui vous a coûté si cher? Aujourd'hui, ô divin Maître, nous voulons rendre hommage à sa puissance en glorifiant la pénitence d'Ignace. Puissions-nous de loin y conformer la nôtre!

Séparée du monde par le sacrifice, attirée vers Dieu par l'amour, l'âme choisie a besoin de lumière. Il lui en faut pour se reconnaître elle-même dans les dédales de sa vie intérieure; il lui en faudra plus encore pour devenir le guide des autres et les préserver des écueils. Manrèse, Manrèse, foyer d'attraction divine, n'es-tu pas aussi et surtout un foyer de clarté? Quand je vois entrer dans cette caverne un soldat illettré et que j'en vois sortir l'auteur des Exercices, je pense à saint Paul instruit par le Seigneur. Lorsqu'avec son petit livre Ignace aura conquis tant d'âmes, il pourra bien dire comme l'Apôtre : Ma prédication n'emprunte rien à l'homme, je n'ai pas appris ce que j'annonce, je le tiens de Jésus-Christ : *Neque enim ego ab homine*

accepi illud, neque didici, sed per revelationem Jesu Christi [1].

Eh quoi ! mes frères, est-ce donc une révélation nouvelle que la doctrine des Exercices ? A Dieu ne plaise que je fasse à notre grand saint cette injure de le confondre avec les novateurs, lui que Dieu a suscité pour les terrasser ! Non, Ignace n'innove rien dans le christianisme; mais il a reçu un don merveilleux pour mettre dans toutes les mains, avec une efficacité nouvelle, les trésors anciens, les trésors oubliés de la vie chrétienne : *Profert de thesauro suo nova et vetera.* S'agit-il d'arracher l'âme encore grossière aux séductions et aux servitudes du péché, il commence par la mettre en face de sa destinée, et cela, certes, n'est pas nouveau. Et cependant nul ne peut méconnaître dans cette *Méditation fondamentale* une puissance de conviction qu'on chercherait en vain dans tous les traités antérieurs. Quel est le secret de cette force? Est-ce l'enchaînement des pensées ? est-ce la gradation des motifs? est-ce l'austérité simple et la familière noblesse de langage? Ou n'est-ce pas plutôt, avec tout cela et pour expliquer tout cela, une claire vue des fins dernières qui lui a été donnée et qu'il communique? *Quam sine fictione didici et sine invidia communico.*

Voici venir la première semaine, avec ses terreurs, avec ses confusions, avec ses angoisses; mais l'amour, qui est en germe dans le commencement même du repentir, veille à la porte du parvis où pleure le pénitent

[1] Gal. I, 12.

pour en éloigner le désespoir; et la méditation la plus humiliée s'achève par un colloque avec la miséricorde. Jusqu'ici toutefois nous n'avons fait qu'entrevoir l'originalité de l'œuvre enfantée à Manrèse. La seconde semaine va s'ouvrir, mais il lui faut aussi son fondement : c'est la contemplation du règne de Jésus-Christ. Ici nous retrouvons le Capitaine : toutes les images sont empruntées au langage des camps; et la Compagnie de Jésus est esquissée à grands traits dans cette parabole toute pénétrée d'héroïsme : « Il faut que je sauve mon âme. » C'est en poussant ce cri que l'âme pénitente s'est engagée dans les voies douloureuses de l'expiation. Désormais elle est purifiée : un autre cri de guerre va l'introduire dans la carrière des vertus chrétiennes : « Il faut que je suive Jésus-Christ. » Paraissez maintenant, ô mystères du Dieu fait homme! mystères de petitesse et d'humilité, de pauvreté et de silence, de persécution et de faiblesse; mystères de travail et d'obscurité; mystères variés comme les besoins de l'homme pécheur, comme ses ignorances et ses misères. Après les mystères de l'enfance, voici ceux de la vie publique; après la prédication et les miracles, voici l'humiliation, la douleur et la mort : le cénacle et le jardin, le prétoire et le Calvaire. Enfin voici le triomphe, les apparitions qui consolent, la vie du ciel entrevue sur la terre, et l'espérance emportant l'âme sur ses ailes jusque dans le sein de l'amour.

Trois siècles ont passé depuis que Dominique a tressé cette couronne du Rosaire qui a embaumé l'Église des plus doux parfums de la prière. Avec cette arme pacifique il avait terrassé l'hérésie albigeoise. Ignace re-

prend le glaive ancien et le façonne pour combattre l'ennemi nouveau. Ce n'est plus assez du doux *Ave Maria* que les lèvres murmurent, tandis que le regard de l'âme s'arrête en passant sur Bethléhem, sur Nazareth ou sur Gethsémani. Ce qu'Ignace veut pour son disciple, c'est une contemplation tranquille et prolongée qui le fasse pénétrer dans l'intérieur des mystères. Debout, pareil à un voyageur qui va fournir une longue carrière, l'Exercitant lève les yeux au ciel comme pour y chercher un témoignage de la présence du Dieu qui le voit et l'écoute; puis il se prosterne, la face contre terre, et fait l'offrande de toutes ses puissances à la souveraine Majesté.

Le sujet qu'il va contempler est là sous son regard. Pour captiver son imagination et ses sens, ces ennemis du recueillement, pour en faire les serviteurs et les alliés de sa prière, il les oblige à lui peindre en de vivantes images les circonstances du fait qu'il s'apprête à méditer. Puis, de peur que la volonté ne s'endorme ou ne s'égare, il la contraint aussi de désigner, dans une courte et ardente demande, l'objet qu'elle poursuit, le fruit qu'elle espère. Ainsi préparée, l'âme s'introduit en la compagnie de ceux qui ont été les témoins du mystère. Elle est de leur suite; elle voit les personnes, et cette vue déjà l'éclaire et l'instruit par les contrastes, suivant qu'elle les considère du regard humain ou du regard divin, suivant qu'elle les voit enrichies ou dépouillées de la grâce de la Rédemption. Elle prête l'oreille à leurs paroles; elle sonde les motifs de leurs actions; et bientôt, sous l'in-

fluence de la grâce qui la pénètre, elle intervient elle-même dans la scène qu'elle contemple; de témoin elle est devenue acteur. Elle aussi elle parle à Jésus; elle interroge Marie, elle adore avec les bergers; elle offre l'encens avec les Mages; avec Joseph elle soigne et protège l'Enfant-Dieu; elle partage ses tribulations dans la fuite, ses travaux dans l'atelier; elle est cachée dans la foule pour recueillir avidement les paroles du Sermon sur la montagne; elle est mêlée au groupe des apôtres pour entendre l'appel qui les sollicite au renoncement. Dans les infirmités qui s'étalent sous le regard miséricordieux du Sauveur, elle reconnaît les siennes; cet aveugle qui crie : « Faites que je voie; » ce paralytique qui de lui-même ne peut se jeter dans la piscine; ce lépreux qui dit en pleurant : « Si vous le voulez, vous pouvez me guérir : » ah! c'est bien l'âme pénitente qui demande la pureté, la lumière, la liberté. — Voici venir la Cène : le disciple des Exercices est au nombre de ceux dont Jésus lave les pieds, de ceux à qui il révèle et sa mort prochaine et son amour sans fin, de ceux qui l'entendent s'écrier : « J'ai désiré avec passion de manger cette Pâque avec vous; » de ceux qui frissonnent en entendant l'annonce de la trahison; de ceux qui le suivent au jardin de l'agonie; hélas! aussi peut-être de ceux qui s'endorment sous le poids de la tristesse, mais que réveille le doux reproche : « Ainsi, vous n'avez pu veiller une heure avec moi. » Chez Caïphe, chez Anne, chez Hérode, chez Pilate, à la colonne, au vestibule, au prétoire, à la montée du Calvaire, au sommet sanglant du Golgotha,

à l'entrée du sépulcre neuf, partout où la Passion présente une scène nouvelle de douleur et d'amour, l'âme se retrouve comme identifiée au mystère qu'elle contemple, buvant à longs traits l'eau vive qui s'échappe des sources rédemptrices. Ah! viennent maintenant les délibérations solennelles qui doivent décider de la direction de sa vie! Elle est prête pour choisir, car elle sait qui elle veut aimer, et elle n'ignore pas les conditions de son service. Qu'il s'agisse pour elle d'opter entre la vertu commune et les conseils évangéliques, ou que, déjà fixée dans sa voie, elle cherche seulement à connaître le degré de perfection que Dieu lui demande en son état, la lumière ne saurait lui manquer, car elle s'avance à la suite du Maître qui a dit : « Celui que je précède ne marche pas dans les ténèbres. » Elle compare les deux camps et les « deux étendards »; elle pèse les motifs qui décident les « trois classes d'hommes »; elle parcourt par la pensée les « trois degrés de l'humilité ». Enfin, pleinement éclairée sur toutes les exigences de la grâce, elle arrête son choix et le présente par des offrandes répétées à l'acceptation du divin Roi.

Tandis que l'âme parcourt cette laborieuse carrière, croyez-vous que l'ennemi du salut va laisser, sans combat, échapper son esclave? Non, certes, et les assauts seront redoutables. Au milieu des travaux de la première semaine, c'est lui qui arrête tout à coup les élans généreux du repentir par les revendications de l'égoïsme. Artisan de mensonge, il façonne des images trompeuses et les présente au regard du péni-

tent : la vie mondaine qu'il s'agit de quitter, n'est-ce pas la joie, la douceur, le repos? Et cette vie nouvelle qu'il faudrait embrasser, n'est-ce pas plutôt un tourment, une agonie, une mort anticipée? Prends garde, pauvre âme! le piège est habilement tendu. Mais Ignace ne t'abandonne pas sans secours aux artifices de l'ennemi. A son école tu apprendras à discerner les suggestions des esprits contraires, à connaître la consolation et la désolation spirituelles, à tirer parti de l'une et de l'autre pour t'élever au-dessus de toi-même et déjouer les ruses du séducteur. Et quand la seconde semaine t'aura engagée dans le parti du divin Capitaine, tu recevras encore de ton guide les avertissements et les leçons qui préviennent l'illusion et font reconnaître l'ange des ténèbres sous l'apparence usurpée de l'ange de lumière. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous instruisez vos élus.

Mais que dis-je? Le pénitent de Manrèse songeait-il à guider les autres? Non, mes frères : en entrant dans cette grotte, il n'aspirait qu'à se faire oublier des hommes; mais, à son insu, il était déjà la flèche choisie que le Seigneur cachait dans son carquois. Là donc où il cherchait l'obscurité, ce sont des illuminations qui l'attendent, plus soudaines, plus pénétrantes que celles du génie; car elles viennent de plus haut, et font d'Ignace en même temps le disciple de Dieu et le maître des hommes.

Disciple, il vient de parcourir d'un pas assuré, sous la conduite du Saint-Esprit, la carrière inexplorée des Exercices.

Dans sa marche, il a rencontré les mystères de la nature en même temps que ceux de la grâce; son regard a pénétré les abîmes du cœur de l'homme, sa petitesse et sa grandeur; une expérience infuse lui a révélé le secret des luttes intérieures; il sait d'où viennent les obscurités de l'intelligence et les résistances de la volonté; il découvre en chemin l'art merveilleux de conduire les puissances de l'âme, parmi les pièges de la tentation, à la conquête décisive de la vérité et de la vertu. Il a des vues profondes sur tous les aspects de la vie morale; il sait compter et peser l'iniquité passée, mesurer la faiblesse présente, prévenir la rechute en fortifiant l'avenir. L'examen général de la conscience reçoit de lui ses préceptes, l'examen particulier devient entre ses mains l'instrument efficace de la correction des défauts. Le scrupule, ce tyran des âmes, est dévoilé dans ses origines et contraint de servir à son tour à la sanctification de ses victimes. Le choix d'un état de vie, la mesure de la pénitence, la part de l'aumône dans l'emploi des richesses, tout est soustrait au caprice et au hasard pour être subordonné à la fin dernière : la gloire de Dieu par le salut de l'homme. Enfin la foi elle-même, ce principe générateur de toute vie surnaturelle, est placée sous la protection de ces règles admirables où l'orthodoxie catholique reconnaît sa vraie marque, et dont l'observation suffit encore après trois siècles pour préserver de tout écueil les fidèles enfants de l'Église.

Voilà ce que du premier coup le disciple a découvert. Et voilà pourquoi, maître au sortir de là, il peut,

de sa main encore inhabile à tenir la plume, écrire d'un bout à l'autre le livre incomparable auquel les louanges des papes, l'admiration des Saints, des conversions innombrables, des prodiges de sanctification, la reconnaissance de l'Église et les calomnies de l'impiété rendront témoignage jusqu'à la fin des temps.

J'ai essayé, mes frères, de vous montrer le Seigneur à l'œuvre dans la triple préparation de son serviteur : celle qui sépare, celle qui attire, celle qui éclaire. Sous les coups répétés de la grâce, Ignace vous est apparu comme l'objet d'une élection singulière. Il nous a semblé entendre la parole qui désignait Saul à Ananie : « Celui-ci est pour moi un instrument de choix, qui doit porter mon nom aux nations. *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus*[1]. »

Ah! s'il en est ainsi, Ignace ne peut échapper à cette préparation suprême qui donne le dernier fini aux divins ouvrages. Il faut que l'épreuve arrive, et elle vient. C'est encore le langage de saint Paul qu'il faut emprunter pour la décrire. Les Corinthiens ont réduit le grand Apôtre à la nécessité de rappeler ses travaux : « Toujours en voyage, s'écrie-t-il, toujours en péril : périls sur les fleuves, périls parmi les brigands, périls du côté de ma nation, périls du côté des Gentils, périls dans la cité, périls dans le désert, périls sur mer, périls au milieu des faux frères; toujours dans la fatigue et l'angoisse, dans les veilles

[1] Act. IX, 15.

incessantes, dans les tourments de la faim, dans les ardeurs de la soif, dans l'austérité des jeûnes, sous la morsure des frimas [1]. »

Mes frères, n'est-ce pas l'histoire d'Ignace que vous venez d'entendre? A Manrèse, il a connu l'horreur de l'agonie intérieure, où l'âme, voisine du désespoir, pousse vers le ciel le cri de son délaissement : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Réconforté maintenant par la grâce qui l'inonde, il va parcourir la voie douloureuse qui doit le conduire à l'accomplissement des secrets desseins du Seigneur. Et le voilà en marche, pèlerin perpétuel, toujours bafoué et toujours suspect; honni des siens, qui lui reprochent de déshonorer sa maison; persécuté, battu, laissé pour mort par les méchants, dont il condamne les vices; en butte à tous les assauts de Satan, qui pressent en lui un redoutable adversaire; à Barcelone, où il attend de l'aumône le moyen du passage; à Venise, où la guerre lui ferme longtemps le chemin de la terre sainte; sur le navire, où son zèle à réprimer le péché excite contre lui la haine des hommes pervers; à Jérusalem, où la défiance l'accueille et l'oblige de quitter les saints lieux; dans la traversée du retour, où il n'échappe à la mort que par un miracle; en Italie, où deux armées ennemies l'arrêtent tour à tour et le traitent en espion, l'intrépide voyageur a fait l'expérience des épreuves qui l'attendent. Le voici rendu à l'Espagne. Il a compris que Dieu l'ap-

[1] II Cor. xi, 26.

pelle à l'apostolat; mais il est illettré. Ira-t-il, à trente ans, s'asseoir avec les petits enfants sur les bancs de l'école et entreprendre la longue carrière des études?

Tout autre eût reculé; Ignace est le chevalier de Dieu; pour se rendre capable de le mieux servir, il se fera écolier; et c'est ici que s'ouvre pour lui la longue série des persécutions. Barcelone, Alcala, Salamanque, lui en réservent les prémices. Tandis qu'il étudie, Ignace n'interrompt ni sa vie pénitente ni les exercices de son zèle. C'est ce que le démon ne peut souffrir, et bientôt, dans la vie héroïque du saint écolier, tout devient matière à soupçons. S'il s'habille comme un mendiant, c'est par ostentation; s'il catéchise les petits et les pauvres, c'est une usurpation périlleuse; si, pour attirer les âmes au renoncement et à la sainteté, il leur fait part des moyens qui l'ont sanctifié lui-même et les initie discrètement à la méthode des Exercices, les fruits merveilleux qu'il produit attirent sur lui des examens sévères; pour le vulgaire, il est un magicien; pour les sages, il est un novateur. La prison, les mauvais traitements, sont la récompense de son naissant apostolat. Toujours justifié avec éclat, il n'échappe à une calomnie que pour se heurter à de nouveaux reproches. Les Universités se le renvoient l'une à l'autre, sans lui laisser nulle part le loisir de l'étude.

O France, il en est temps, ouvre tes bras au pèlerin d'Espagne! Paris, ouvre à l'étudiant de Salamanque les trésors de ta science! Ignace te payera en gloire l'hospitalité qu'il te demande. Et nous, mes frères,

arrêtons le récit des épreuves de notre Saint. Il n'a pas fini de souffrir, mais il a fini d'être méconnu. Paris lui réserve encore des interrogations rigoureuses, mais il y trouve du moins des juges équitables, qui rendent promptement justice à la pureté de sa doctrine et de sa vie. Ignace peut enfin réunir ses compagnons, il peut livrer aux âmes qu'il a conquises les secrets de la perfection. Ici les Exercices donnent leurs fruits, et ces fruits s'appellent François-Xavier, Pierre Lefèvre, Lainez et Salmeron, Bobadilla et Rodriguez. Quand ils auront mûri au soleil de la grâce, Ignace ira les offrir à la Reine des saints.

Au nord de Paris s'élève une colline autrefois profanée par le culte idolâtrique. Montagne de Mars, devenue le mont des Martyrs, que tes destinées sont belles! A la naissance de notre Église, le sang de saint Denis a coulé sur tes flancs. Aujourd'hui ton front trois fois sacré porte comme une couronne le temple que la France pénitente et dévouée élève à l'Amour Rédempteur. Entre ces deux extrémités du temps, une autre gloire t'était préparée : tu devais recevoir les vœux des premiers jésuites !

C'en est fait, sous le regard de Marie, Ignace a complété la pléïade de saints qui devait lui servir d'auréole. Le dessein de Dieu est tout près de s'accomplir, et pourtant son serviteur ne le connaît encore qu'imparfaitement. Il se croit appelé à évangéliser la terre sainte, où il semble qu'il ait laissé son cœur. Pour atteindre ce but, rien ne lui coûte, et de loin il dispose toute chose avec une prudence consommée. Des

nécessités diverses dispersent pour un temps les profès de Montmartre. Venise sera leur point de ralliement. Et les voilà partis, à travers l'Allemagne en feu, à travers les camps, au milieu des hérétiques, humbles et fiers, éloquents et sages, prêchant de bouche et d'exemple, et donnant aux peuples, qu'éblouissait une fausse réforme, l'exemple oublié et la leçon victorieuse du vrai renoncement apostolique.

Ignace cependant a repris le chemin de l'Espagne. Cette fois, c'est le respect et l'admiration qui l'accueillent dans sa patrie : nouveau motif pour lui de hâter la conclusion de ses affaires et de rejoindre, après mille fatigues, les fidèles disciples qui l'attendaient pour le grand départ. Mais là enfin Dieu se révèle. Tandis que la guerre continue d'intercepter la route de l'Orient, les ouvriers de Dieu ne peuvent rester oisifs; et voici que le Seigneur ouvre à leur zèle des champs si vastes, que leurs premières pensées leur paraissent étroites devant l'immensité qui leur est découverte. Jésus est venu pour sauver le monde entier : Ignace et les siens seront les compagnons de Jésus; leurs travaux ne peuvent connaître d'autres bornes que celles de l'univers. Dès lors c'est Rome qui les appelle; Rome, centre de l'unité et foyer de l'apostolat. Venise les revoit encore une fois, comme pour recueillir le dernier regret qu'ils accordent à la Palestine. De nouveaux exercices d'expiation et de prières achèvent en eux les préparations de la grâce, et l'onction sacerdotale vient transformer les pénitents en apôtres.

Enfin la flèche est prête, et l'archer va la tirer du carquois!

II

J'aurais donc maintenant à vous montrer, mes Frères, comment Dieu s'est servi de son arme choisie, et de quelles conquêtes Ignace est l'instrument. Mais voici que la préparation divine nous a retenus si longtemps, que le loisir nous fait défaut pour décrire l'œuvre elle-même. L'heure m'oblige de renoncer au récit des faits pour me borner à caractériser en deux mots l'action d'Ignace.

Nous avons conduit le saint jusqu'à Rome : qu'y fait-il? Deux choses dignes d'admiration : il attire les âmes d'élite pour former et accroître la Compagnie de Jésus; il emploie la Compagnie à conquérir les masses par l'apostolat et par l'éducation.

Je ne sais rien de plus remarquable dans l'histoire de cet homme extraordinaire que le partage de sa vie.

Jusqu'à trente ans, c'est un guerrier épris de la gloire mondaine. La grâce le surprend alors et le terrasse, et Dieu emploie seize années à former son serviteur. C'est à quarante-six ans qu'Ignace met la main à l'œuvre, il meurt à soixante-cinq ans; dix-neuf années, voilà dans quelles étroites limites est renfermée son action! Tout ce temps, il le passe à Rome : et c'est à peine si l'on peut raconter de lui autre chose que les grandes œuvres de ses enfants.

Il est vrai, Ignace prêche et catéchise, il instruit et dirige, il travaille de ses mains à la vigne de Dieu.

Mais, si nous comparons ses travaux personnels à ceux du moindre de ses fils, ne serons-nous pas étonnés du contraste?

Ah! mes frères, c'est ici qu'apparaît dans son incomparable grandeur la mission d'Ignace. Quand le Sauveur est venu sur la terre, sans doute il a enseigné sa doctrine et l'a confirmée par ses miracles; mais il a restreint son ministère à un petit coin du monde; il y a consacré une partie seulement des trois années de sa vie publique; il semble qu'il n'ait pas compté sur son action personnelle et visible pour l'établissement de son Église. L'œuvre de Jésus, l'œuvre par excellence, c'est la formation des apôtres. A eux l'enseignement qui va jusqu'aux extrêmes frontières de l'espace et du temps : *Docete omnes gentes.* A eux les prodiges sans nombre qui assurent le triomphe de l'Évangile : *Opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet* [1]. A eux les grands coups de filet qui prennent les âmes par milliers : *Augebatur credentium in Domino multitudo* [2]. O mon divin Maître! Ignace votre serviteur ne me pardonnerait pas, si je serrais de trop près le parallèle qui se présente à mon esprit. Et pourtant je me sens à l'aise, parce que je parle à des chrétiens qui entendent chrétiennement mon langage. Il est superflu de redire que Jésus est le

[1] Joan. XIV, 12.
[2] Act. V, 14.

tout de l'Église, et que là où ses saints lui ressemblent davantage, c'est qu'il est lui-même en eux le principe d'une sainteté plus conforme à la sienne. Mais, ces réserves faites, n'ai-je donc pas le droit de dire que Jésus, qui se donne comme il veut, s'est plu à retracer dans Ignace, non seulement ses vertus, mais les procédés de son action? Oui, j'ai ce droit, c'est l'histoire qui me le donne ; on ne changera pas l'histoire. Aucun saint, depuis les Apôtres, n'a pris une part plus grande dans l'avènement du royaume de Dieu ; aucun peut-être n'a moins fait par lui-même dans l'exercice de l'apostolat. Aucun par conséquent ne nous présente une image plus fidèle du divin et unique Exemplaire.

Regardez, mes frères : Ignace est à Rome, confiné dans cette pauvre maison qui est le berceau de sa Compagnie. Là l'oraison, le saint Sacrifice, la culture des âmes choisies qu'il rassemble, les affaires qui l'appellent auprès du Souverain Pontife, remplissent ses journées. La nuit vient, mais le travail n'est pas fini. Sentinelle vigilante, Ignace interroge du regard tous les postes avancés où ses enfants, dispersés pour l'apostolat, combattent les combats de Dieu; à chacun il envoie avertissements et leçons, et, selon le mérite, encouragements ou reproches. Il veut qu'on lui rende compte de tout; il répond à tout, il prévoit tout, et cette correspondance universelle suffirait à remplir une autre vie que la sienne.

Voici le milieu de la nuit. Ignace laisse tomber sa plume, mais ce n'est pas pour donner à son corps le

repos. L'âme réclame le sien ; et ce repos divin, c'est la prière qui le lui fait trouver sur le cœur de son bien-aimé. L'aurore est proche, quand le Saint permet au sommeil de venir réparer ses forces. Ainsi sa vie s'écoule dans un labeur caché.

O mes pères! qu'elles furent bien remplies, ces années silencieuses où votre fondateur formait comme dans le secret sa Compagnie d'élite pour les conquêtes de l'apostolat! Quand il écrivait vos Constitutions; quand il délibérait avec Dieu, dans d'ineffables colloques, pour fixer jusqu'aux moindres détails de cette législation sans égale ; quand il redoublait de prières et de sacrifices, mêlant son sang avec ses larmes, pour obtenir la confirmation du divin témoignage sur cette œuvre formée par le divin Esprit ; quand il la soumettait encore, ainsi préparée, aux conseils et aux suffrages de ses premiers compagnons ; quand il hésitait à recevoir, même de leur libre et persévérant vouloir, le fardeau du commandement, puis l'acceptait enfin pour l'exercer avec une incomparable vigueur ; quand il défendait son œuvre à peine éclose contre toute altération qui l'eût amoindrie ; quand il se montrait plus jaloux de la fortifier que de l'étendre, plus empressé d'y protéger la semence que d'y recueillir la moisson : c'est alors qu'il s'élevait à ces hauteurs du génie, à ces sommets de la sagesse surnaturelle où peu d'hommes, où peu de Saints ont atteint ici-bas ; c'est alors qu'il assurait pour toute la suite des temps la conservation de ce grand ouvrage d'où la marque divine ne sera jamais effacée.

Mais tandis qu'attentif à la seule gloire de Dieu, Ignace se donnait tout entier à la formation de sa milice, le Seigneur se plaisait déjà à glorifier le père dans ses fils, en répandant sur leurs travaux des bénédictions sans exemple. Le cœur de la Compagnie est à Rome, mais ses bras sont partout où la cause de l'Église appelle des défenseurs. Ignace est dans sa cellule; mais de là il envoie Xavier aux Indes et au Japon, et Xavier compte par centaines de milliers ses conquêtes. Ignace est dans sa cellule, mais Claude le Jay et Bobadilla disputent l'Allemagne à Luther; Lainez et Salmeron paraissent au Concile de Trente comme les oracles de la doctrine et les vivantes images de la réforme de l'Église; Landini rend la Corse à la vie chrétienne en extirpant des abus monstrueux; Canisio et Frusis inaugurent en Sicile les deux premiers colèges de la Compagnie; Nugnez et Gonzalès vont au secours des chrétiens captifs au Maroc; l'Abyssinie reçoit les missionnaires qu'Ignace envoie à son roi; Rodriguez fait fleurir la piété et la réforme au Portugal, et ce royaume à son tour envoie la civilisation au Brésil, en chargeant les jésuites d'y porter la foi. Ignace est à Rome, et la ville sainte se renouvelle; le peuple est ramené à la connaissance des mystères et à la fréquentation des sacrements; les victimes du vice trouvent un asile pour leur repentir; l'enfance abandonnée reçoit l'adoption de la charité, la jeunesse est initiée aux sciences et préservée de la corruption; le collège Germanique, œuvre chérie de votre fondateur, prépare à l'Allemagne une pépinière d'apôtres. Le

ferment invisible a pénétré la pâte : de toutes parts elle se soulève, et l'on voit un réveil puissant de la vie surnaturelle.

Parmi tant de triomphes, le cœur d'Ignace est insatiable; il semble qu'il n'ait rien fait encore. Allez, dit-il à ses fils; enflammez tout, incendiez tout.

Lui parlera-t-on de se reposer sur la terre? Mais les âmes périclitent et ne peuvent pas attendre. Lui parlera-t-on du repos dans le Ciel? Ceci est l'affaire de Dieu; l'affaire d'Ignace est de procurer la gloire de son maître. Encore des travaux, encore des souffrances! Le Ciel a entendu ce cri sublime. Et parce que le Saint s'oublie davantage, Dieu prend avec plus de tendresse les intérêts de son serviteur. Dormez maintenant, intrépide athlète, voici l'heure de la délivrance; une voix secrète vous porte l'heureux message; la bénédiction du pontife vient réjouir votre dernier jour, et votre âme affranchie va chercher sans effort, hors du lieu de son exil, l'objet de son éternel amour!

III

N'est-il pas vrai, mes frères? l'Archer divin a bien choisi sa flèche, il s'en est bien servi. Que reste-t-il désormais, sinon qu'il s'en glorifie? *Servus meus es tu, quia in te gloriabor.*

Je devrais, pour répondre à votre attente, montrer maintenant la survivance d'Ignace dans cette famille militante à qui il a légué sa devise : « Tout pour la

plus grande gloire de Dieu. » Quelle histoire, mes frères, ou plutôt quelle série d'épopées! Pardonne-moi, ô sainte Compagnie, si je ne puis même pas nommer en courant les plus grands de tes enfants. Les îles du Japon, les savanes de l'Amérique, l'hérétique Angleterre, le Portugal apostat, voient leur sol rougi du sang de tes martyrs. Rome, Paris, Salamanque, retentissent des leçons de tes docteurs. L'Italie, la France, l'Espagne, resplendissent des vertus de tes saints. La chaire est illustrée par la voix de tes prédicateurs; les lettres s'embellissent sous la plume de tes écrivains; les sciences voient leurs frontières reculer devant les travaux de tes chercheurs, et la jeunesse de tous les temps forme une couronne de gloire autour de tes incomparables maîtres.

Si vous voulez des noms, je vous les jetterai comme au hasard, et ce seront des noms immortels, des noms de saints : Xavier, François de Borgia, Pierre Lefèvre, Pierre Canisio, François Régis, Louis de Gonzague, Stanislas Kostka, Pierre Claver, François de Hiéronymo; des noms de docteurs : Bellarmin et Petau, Suarez et Vasquez, de Lugo et Lessius; des noms de prédicateurs : Bourdaloue et Ravignan; des noms de littérateurs : Bouhours et André, Ramière et Porée; des noms de savants? La science est plus jeune, et les vivants ne me permettraient pas de les louer; mais une mort récente qui a mis la science en deuil me donne le droit de nommer Secchi. Des noms de pères de la jeunesse? Ah! permettez-moi de ne pas remonter jusqu'aux noms anciens. Tout près de nous,

ici, parmi les morts, hélas! mais aussi parmi les martyrs, nos yeux mouillés de larmes lisent sur le marbre ces noms mieux gravés encore dans nos cœurs : Olivaint, Ducoudray, de Bengy, Caubert, Alexis Clerc!

Eh bien, mes frères, trouvez-vous qu'Ignace, survivant dans ses fils, ait assez glorifié le Seigneur? Et n'est-il pas temps qu'à son tour le Dieu juste glorifie le Père dans ses enfants? Il le fera, soyez-en sûrs; mais à sa manière, qui n'est pas celle des tendresses humaines. Jésus-Christ n'a rien de meilleur ici-bas que sa croix. Il l'a choisie pour lui-même, et c'est encore le présent qu'il fait à ses disciples préférés : son amour, ses mérites, sa médiation, tout est contenu dans cet unique trésor. Pour qui veut conquérir le Ciel, il n'est pas d'autre espérance : *O Crux, ave, spes unica.* Pour qui veut conquérir les âmes, il n'est pas d'autre étendard : *Vexilla regis, Crucis mysterium.* Enfin, pour qui veut la gloire que Dieu dispense, il n'est point d'autre honneur que celui qui se trouve en la croix de Jésus-Christ : *Mihi absit gloriari, nisi in Cruce Domini nostri Jesu Christi.*

O Ignace, vous l'avez connue, cette ivresse que chante l'Église dans un de ses plus beaux cantiques : l'ivresse de la gloire de la croix : *Fac me cruce inebriari.* Vous l'avez connue pour vous-même, et vous avez voulu qu'elle transportât aussi vos enfants!

Mes pères, au moment où pour la première fois votre fondateur allait entrer dans Rome, il rencontra sur le chemin une chapelle ruinée, et il s'y arrêta pour

prier. Ravi en extase, il vit paraître le Père céleste, qui lui présenta son Fils chargé d'une pesante croix. Alors, Cyrénéen volontaire, il reçut sa part du fardeau. Cette part pèse encore aujourd'hui sur vos épaules, et c'est là l'incomparable gloire que nul ne pourra vous ravir : les bons, parce qu'ils la respectent; les méchants, parce que c'est leur haine qui vous la procure.

J'arrête ici un discours qui pourrait m'emporter trop loin, et qui s'achèvera de lui-même dans le cœur de ce religieux auditoire. Au retour d'une campagne meurtrière, quand on veut décerner le prix de la fidélité et de la vaillance, on cherche la compagnie la plus souvent décimée dans la bataille, le drapeau le plus lacéré par les balles.

L'heure n'est pas venue de distribuer les couronnes; car la lutte, pour les soldats de Dieu, ne finit pas sur la terre. Amis et ennemis de la Compagnie de Jésus, je vous ajourne au rendez-vous suprême où le jugement de Dieu doit nous appeler tous un jour. Nous connaîtrons alors le secret de bien des haines, et nous assisterons au triomphe de ceux qui auront vaincu par la patience et par l'amour.

PANÉGYRIQUE DU B. URBAIN II

PRONONCÉ EN LA CATHÉDRALE DE REIMS

Le 29 juillet 1882

A L'OCCASION DES FÊTES CÉLÉBRÉES A REIMS POUR LA RESTAURATION DU CULTE DU SAINT PONTIFE

> *Caro concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem : hæc enim sibi invicem adversantur.*
>
> (GAL. v, 17.)
>
> La chair conspire contre l'esprit; l'esprit lutte contre la chair : ce sont d'implacables adversaires.

ÉMINENCE [1],
EXCELLENCE [2],
MESSEIGNEURS [3],

Il est bien vieux, ce combat qu'a décrit saint Paul entre la chair et l'esprit. Les prétentions de la chair sont vieilles comme le péché originel; les revendications de l'esprit sont vieilles comme l'alliance de Dieu avec l'homme. Et pourtant ce duel antique recom-

[1] S. Ém. le cardinal de Bonnechose.

[2] S. Exc. Mgr Langénieux, archevêque de Reims.

[3] NN. SS. les archevêques et évêques de Damiette, Cambrai, Châlons, Verdun, Soissons, Nîmes, Blois, Versailles, Tournai, Clermont, Hermopolis, Beauvais, Limoges.

mence d'âge en âge avec une telle ardeur, qu'à chaque passe de l'immortel tournoi on dirait une guerre nouvelle et des conflits sans précédents. Parfois même, au plus épais de la mêlée, les soldats du bien s'arrêtent surpris et déconcertés. Se peut-il que nous servions la cause de Dieu et que pourtant le parti de nos ennemis soit si fort, leur nombre si grand, leurs attaques si heureuses et si voisines du triomphe ? Meurtris, dispersés, abandonnés de la multitude et raillés par les sages, nous soutenons en vain une lutte inégale. O Dieu, vos défenseurs ne se sont jamais vus à pareilles épreuves ! Montrez-vous donc, et, pour ranimer nos courages, rendez-nous la foi.

Le Seigneur entend cette prière et il l'exauce, mais à sa manière, qui n'est pas la nôtre. Les miracles, que nous sommes tentés d'invoquer à chaque instant, comme pour nous dispenser de l'effort, ne sont pas le procédé ordinaire du gouvernement providentiel. Quand nous demandons à Dieu de se révéler par un signe, il lui suffit le plus souvent de se montrer dans ses œuvres anciennes. Nous voulions une apparition, et nous regardions devant nous; Dieu nous dit : « Regardez en arrière; » et l'apparition est là, qui se reflète dans le miroir du passé. Non, il n'est pas vrai que le combat soit nouveau. Non, il n'est pas vrai que les conditions en soient plus rudes; non, Dieu ne se cache pas plus qu'autrefois et n'accorde pas davantage à ses adversaires. Chrétiens, vos pères ont lutté comme vous, la sueur au front, l'angoisse au cœur; leur victoire, qui nous paraît aujourd'hui si éclatante aux

clartés de l'histoire, leur a semblé, quand ils la remportaient, imparfaite et indécise. La suite des temps l'a confirmée et en a développé les heureuses conséquences; mais eux, ils n'ont pas vu clair dans leur triomphe.

C'est donc nous, mes frères, qui sommes encore les mieux partagés. Nous avons, pour nous réconforter, les leçons héroïques que déroulent nos annales. Et que sommes-nous venus faire ici? Pourquoi ce concours et ces fêtes, en des temps qui semblaient n'appeler que des larmes? Vieille basilique de Reims, temple triomphal, d'où l'onction coulait sur le front des rois et la joie sur le cœur des peuples, toi qui as vu à l'honneur l'étendard que Jeanne d'Arc avait porté à la peine; tombeau glorieux où semblait dormir l'âme de la France, mais où elle se réveille aujourd'hui avec des tressaillements inattendus; confidente du passé, dis-nous le secret de l'heure présente, explique-nous ce qui, depuis trois jours, se passe dans ton enceinte. Les pontifes s'assemblent, le peuple accourt, les acclamations retentissent, les chants d'allégresse se mêlent aux accents suppliants de la prière, et pourquoi? Ah! c'est qu'une grande mémoire a été tirée de l'oubli. La voix du pasteur suprême a répondu à l'appel du pasteur de Reims. Une des plus pures gloires de l'Église, de la France, de cette métropole vénérée, nous apparaît maintenant parée de cette auréole qu'ajoute aux grandeurs du génie et des œuvres l'incomparable rayonnement de la sainteté.

Venu le dernier, après mes pères et mes maîtres,

pour saluer, dans la splendeur nouvelle qui l'environne, la radieuse figure d'Urbain II, je n'aurai pas la témérité de recommencer son portrait. Mais, m'inspirant des nécessités présentes et des périls qui nous pressent, je voudrais, Messeigneurs et mes frères, chercher dans l'histoire du grand pape français les encouragements et les exemples qui doivent nous rendre l'espérance.

Vicaire du Christ, Urbain II a reçu de l'esprit de Dieu cette assistance officielle qui garantit la rectitude du gouvernement ecclésiastique; saint, il en a reçu cette assistance intérieure qui fait d'un homme l'instrument des œuvres divines. Nous avons donc deux fois le droit, mes frères, de personnifier dans notre grand pape toutes ces forces surnaturelles que saint Paul appelle *l'esprit*.

L'histoire d'Urbain II va nous montrer en sa personne l'esprit repoussant trois assauts de la chair : l'assaut de la puissance séculière, usurpatrice du pouvoir spirituel; l'assaut de la barbarie, conjurée contre la civilisation chrétienne; l'assaut de l'indiscipline et du vice, envahissant l'Église et souillant sa pureté. L'empereur Henri IV, l'islamisme, la corruption dans l'Église : voilà les trois ennemis d'Urbain II. Il combattra le premier par l'alliance de sa fermeté et de sa douceur; le second, par son zèle; le troisième, par sa sainteté. Quand nous aurons contemplé ce tableau, un coup d'œil jeté sur nos luttes présentes nous suffira pour découvrir le secret de la victoire.

I

C'est un spectacle grandiose, même pour des regards profanes, que celui du conflit qui a rempli les dernières années du XI^e^ siècle et les premières années du XII^e^. On l'appelle communément la *querelle du Sacerdoce et de l'Empire,* mais nous croyons lui donner son vrai nom en l'appelant la lutte sociale de l'esprit et de la chair. Que voyons-nous en effet dans ce grand débat? Est-ce, comme l'a inventé le mensonge luthérien, comme l'a répété le mensonge janséniste, comme l'impiété moderne le redit sans trop y croire, est-ce le choc de deux ambitions contraires se disputant les bénéfices de la domination? Est-ce d'un côté le pouvoir temporel, un peu brutal sans doute, mais revendiquant après tout ce qui est à lui; de l'autre, le pouvoir spirituel, plus modéré et plus habile, mais usurpant ce qui ne lui appartient pas? Non, mes frères; et pour casser ces étonnants jugements d'une histoire qui s'est mise aux gages de la haine, il suffit de cette impartialité froide qui n'a rien de commun avec les ardeurs de la foi, et qui a trouvé de nos jours, chez des savants étrangers à toute croyance, d'irrécusables interprètes.

Que voulait Henri de Franconie, mes frères? Voulait-il, comme nos libéraux modernes prétendent le vouloir, l'Église libre dans l'État libre? ou bien, comme les fanatiques de l'athéisme, l'État laïque ré-

gnant sur les ruines de l'Église détruite? Ni l'un ni l'autre. Il voulait une Église, mais une Église asservie : une Église, pour bénéficier du prestige que la puissance spirituelle exerçait sur l'esprit des peuples; asservie pour faire de cette puissance l'alliée de sa cupidité et la complice de ses désordres. Et je n'en veux pour preuve qu'un seul fait : à cet adversaire de la papauté, il a fallu un pape. Sans doute il l'a choisi à son image, façonné de sa main, tiré du néant par la corruption et par l'intrigue, imposé par la force, soutenu par le meurtre. Ah! c'était un pape comme il en faut aux oppresseurs; mais c'était du moins une apparence de pontife. Égarés par de faux rapports, isolés par la guerre, séduits par l'éclat extérieur du pontificat, les peuples chrétiens pouvaient s'y tromper; plusieurs s'y sont trompés en effet, et là est tout le secret de la durée de ce schisme qui a désolé l'Église pendant vingt ans et accrédité pour un temps plus long encore les usurpations des Césars germaniques. Au reste, la tradition de cette politique, qui veut faire de la religion un moyen de gouvernement, ne s'est jamais perdue; nous la retrouvons plus tard en France, représentée par Philippe le Bel. Louis XIV lui-même ne saura pas toujours s'en interdire les scandaleux bénéfices. L'Allemagne, l'Espagne et le Portugal, lui donneront, à la fin du XVIII^e^ siècle, une forme plus odieuse, parce qu'elle sera plus perfide. Et les despotes couronnés n'en ont pas le privilège. Il se trouve des assemblées d'origine populaire pour disputer aux monarques ces tristes lauriers; on veut alors donner au clergé une

constitution civile, différente apparemment de celle que lui a donnée Jésus-Christ. Viennent ensuite les soldats heureux qui ne craignent pas de souiller une gloire véritable par des entreprises sans honneur, dont la liberté du sacerdoce fait tous les frais. Il ne serait pas impossible de continuer jusqu'à des époques plus récentes encore l'histoire de ces excès. Mais les exemples anciens suffisent à nous instruire; ils nous disent assez que, de quelque nom qu'ils se parent, les ennemis de l'Église sont les ennemis de la liberté des âmes, par conséquent les ennemis de la civilisation elle-même.

Oui, mes frères, de la civilisation ou des mœurs chrétiennes, — ce qui est la même chose. Si les nations modernes, inférieures peut-être aux grands peuples de l'antiquité par certains côtés de la culture et du génie, les dépassent incontestablement par la valeur de leurs institutions et de leur état social; si la justice et la piété, le culte du droit et le respect de la faiblesse, le souci des intérêts du grand nombre, l'inviolabilité de la personne et la liberté de la conscience, tout ce qui constitue l'élément moral de la vie des sociétés, a pris définitivement la première place dans l'estime publique, à ce point qu'on juge par là du degré de civilisation d'un peuple, et que les Grecs de Périclès ou les Romains d'Auguste, considérés par ce côté, nous paraîtraient aujourd'hui presque des barbares, vous savez, mes frères, à qui on le doit. C'est l'œuvre propre de l'Évangile. Mais l'Évangile qui civilise n'est pas celui qui dort inanimé

dans les feuilles d'un livre, c'est l'Évangile en action, c'est l'Église. Et l'Église à son tour, comment gardera-t-elle sa puissance civilisatrice? A la condition de garder intacts son caractère divin, sa mission spirituelle. Le jour où elle faiblirait, où elle aliénerait son indépendance pour se faire l'instrument d'un pouvoir humain, le charme serait rompu, les âmes sentiraient leur échapper ce grand espoir qu'elles avaient fondé sur une puissance morale irréductible à la force; il n'y aurait plus d'appel suprême de la violence qui écrase à la religion qui console; car la religion elle-même redeviendrait ce qu'elle fut au temps de l'empire romain, un simple rouage de cette machine savante qui étreint la personne humaine et étouffe, en la broyant, le cri de sa conscience comme le cri de son cœur.

Voilà donc ce qu'ont défendu les papes dans ces luttes séculaires dont on ose leur faire un crime. Ils ont maintenu les droits de l'esprit en sauvegardant la distinction du spirituel et du temporel, qu'on les accuse de confondre. Ils ont redit à toutes les générations qui passent, et confirmé par leurs souffrances volontaires, cette grande parole du Christ libérateur : Rendez à César ce qui est à César, mais ne lui donnez pas, ne lui vendez pas ce qui est à Dieu!

Mais revenons au XIe siècle. Jamais peut-être la tempête n'a sévi plus furieuse contre la barque de Pierre. Ah! c'est que l'usurpateur n'est pas un héros d'aventure; c'est le plus puissant monarque d'Occident, le chef du saint empire romain; l'antipape, qu'il traîne à sa suite, a posé sur son front la couronne qui le sacre

aux yeux des peuples comme roi des Romains. Il commande aux princes, lève partout des armées. Tant de prérogatives ne lui suffisent pas. Il lui faut encore le domaine des âmes, et, pour se l'assurer, il s'empare d'abord des richesses de l'Église, dont il vend les dignités sacrées. Il trafique de la charge des âmes et se fait à ce prix un cortège de faux pasteurs. On dirait autant de loups recouverts de la peau des brebis. O sainte Église de Dieu, qu'allez-vous devenir? C'est vous que les peuples trompés croiront apercevoir sous ces traits déshonorés, c'est vous qu'ils apprendront à mépriser dans ces hommes méprisables, à détester dans ces oppresseurs! Levez-vous donc, Seigneur, et défendez enfin votre Épouse.

Et le Christ se lève en effet. Il se lève deux fois: une première fois sous la figure du lion, une seconde fois sous les traits de l'agneau. Grégoire VII et Urbain II! Quels noms! quelle succession! quelle continuité de grandeur et de sainteté sur la chaire de Pierre! Grégoire VII d'abord: il fallait ce lion pour engager le combat. Les douze années de son pontificat sont une mêlée de tous les jours, où, avec des succès divers, les armes spirituelles se croisent contre les armes que manie la violence. Dieu a suscité ce fils d'ouvrier pour tenir tête au plus arrogant des Césars, pour l'amener à ses pieds, vaincu par la force morale et confessant devant l'Europe chrétienne que la brutalité, la débauche et le parjure ne sont pas des titres suffisants pour légitimer la domination. Toutefois la victoire du lion n'est pas définitive. Grégoire VII avait appelé au

secours du saint-siège l'épée des Normands ; c'était son droit et son devoir. Et qui donc pourrait s'étonner de voir la force au service de la justice? Mais Dieu voulait que le dernier mot dans cette lutte appartînt à la douceur. Le pontife voit la fortune abandonner ses étendards. L'intrépide vengeur des droits de l'esprit mourra dans l'exil. Peut-être c'en est fait de la résistance. Peut-être l'antipape va hériter de l'obéissance de la chrétienté, lassée par un long interrègne, attristée par la durée éphémère du pontificat de Victor III. Non, mes frères. Le Christ veille, il se lève de nouveau, et cette fois c'est l'agneau qui nous apparaît. Contemplez ici les jeux merveilleux de la sagesse divine : quand Dieu déploie sa puissance, il ne veut pas que l'homme se l'attribue; quand il montre sa douceur, il n'entend pas qu'on la confonde avec la faiblesse. Voilà pourquoi, voulant faire de Grégoire VII le représentant de sa vigueur, il a été chercher Hildebrand dans la boutique d'un artisan, et, voulant montrer en Urbain II la divine vertu de sa mansuétude, il choisit Odon de Reims dans les rangs de cette noblesse féodale qui semblait n'estimer que les exploits de la force.

Église de Reims, frémis d'orgueil ; — non, car l'orgueil déplaît à Dieu, — mais du moins tressaille de joie à ce souvenir ! Le manoir de Châtillon a vu naître ton glorieux fils; mais c'est toi qui l'as nourri du lait de la doctrine, c'est dans ton enceinte qu'il a reçu les leçons de Bruno, de celui qui préludait à sa mission de patriarche du désert en préparant Odon à sa mission de pontife !

N'admirerez-vous pas ce nouveau contraste? Le fondateur de la Chartreuse est l'instituteur d'un pape; l'homme qui peuplera les solitudes est chargé de former un athlète pour les combats du Christ. Et le moyen qu'il emploie est étrange. Il lui communique son mépris du monde, son amour de la vie érémitique. L'archidiacre de Reims ne se trouvera pas assez séparé du siècle par la sainteté d'un ministère qu'il remplit cependant à la louange de tous. Devançant son maître dans le cloître, il ira demander au monastère de Cluny les grandes traditions de la pénitence et de la prière. Mais le chemin de l'obscurité conduit à la gloire ceux que Dieu a marqués de son signe. Le novice d'hier est déjà le prieur d'aujourd'hui; trahi par sa vertu, par sa sagesse, il sera demain l'évêque d'Ostie, le conseiller, l'ami de Grégoire VII, le consécrateur de Victor III, enfin son successeur sur cette chaire romaine battue par tant d'orages.

Pour raconter le règne d'Urbain II, un mot suffit: ce fut le règne de la charité. Ses ennemis eux-mêmes rougissaient de le combattre; car, partout où il passait, on croyait voir une apparition de la mansuétude du Christ: *Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei*[1]. Plus d'une fois, ramené à Rome par la confiance des peuples, il eût pu exterminer les restes de la faction usurpatrice, lui arracher les châteaux et les temples qu'elle détenait encore; mais le sang aurait coulé par ses ordres, et il préférait reprendre le che-

[1] Tit. III, 4.

min de l'exil. Si l'héroïque Mathilde conduit à la victoire les armées qu'elle a levées pour la défense du saint-siège, ce sera loin des yeux du pontife et sans aucun concours de sa part. Plus d'un ami de sa cause blâmera cet excès de douceur; mais les populations, égarées par le schisme, compareront ce vrai pasteur aux mercenaires qui les exploitent et les dévorent; et le retour des nations chrétiennes à l'unité s'opérera de jour en jour par la seule influence des vertus évangéliques. S'il faut sévir encore, si les foudres spirituelles ne peuvent être déposées avant que la rébellion ait désarmé, le père des âmes se souviendra, même en ces nécessaires rigueurs, des petits et des pauvres que le Christ a tant aimés; c'est lui qui le premier restreindra les effets de l'excommunication majeure pour empêcher que le châtiment des superbes entraîne le dommage spirituel ou temporel des humbles placés sous leur dépendance.

Ainsi, mes frères, s'est terminé le premier combat. La querelle des investitures durera encore sous le successeur d'Urbain II; mais ce ne sera plus alors qu'une lutte matérielle: le principe moral de la révolte, le schisme, a reçu de notre grand pape le coup mortel; et cette victoire définitive a été celle de sa douceur.

II

Fermeté et douceur, c'est ce qui suffit à l'Église pour défendre son indépendance. Ce n'est pas assez pour conquérir, et pourtant il faut que l'Église se répande. Les limites de l'univers bornent seules cet empire pacifique que lui a destiné son divin Chef. Et puis, si la civilisation chrétienne n'est pas conquérante, elle sera conquise; si elle ne propage pas l'Évangile, elle sera envahie par la barbarie.

Voici donc une nouvelle lutte de l'esprit contre la chair. La société chrétienne est aux prises avec la société barbare. Chaque époque a une barbarie toute prête, qu'il faut vaincre ou subir. Le XIe siècle avait la sienne; c'était l'islamisme.

L'islamisme! Ce nom nous laisse froids aujourd'hui. L'islamisme ne menace plus personne. C'est une puissance vieillie, et il n'y a que l'Église du Christ qui ne s'affaiblisse pas en vieillissant. Mais, il y a huit siècles, la situation était bien différente. L'islamisme avait alors la force d'expansion qui est propre à la jeunesse. Il avait le prestige de l'épée, celui de la richesse, celui même de la science et des arts. — Mais alors, direz-vous, ce n'était pas la barbarie. — Pour des peuples païens peut-être; et si l'Europe n'eût pas connu Jésus-Christ, je ne vois pas ce qu'elle eût perdu à échanger le culte des dieux celtiques contre celui du Prophète. Mais l'Europe était chrétienne, et, nous l'avons vu

tout à l'heure, pour une société baptisée, christianisme et civilisation, c'est tout un; perdre le Christ, c'est retomber dans la barbarie. L'islam représentait trois choses qui sont la négation de la civilisation chrétienne: le culte de la force, celui du destin et celui du plaisir. Religion du sabre, du fatalisme et de la volupté, tel nous apparaît l'établissement de Mahomet. Si c'est là ce qui triomphe, ne voyez-vous pas que c'en est fait de la civilisation chrétienne?

O Christ adoré, vous avez sauvé le monde non en faisant des victimes, mais en vous faisant victime, et l'on glorifierait les bourreaux? Vous avez élevé à des hauteurs inconnues l'idéal de la moralité humaine, et on l'abaisserait au niveau de la vie des brutes, en faisant du vice et de la vertu deux produits équivalents d'une même nécessité? Vous avez dit : *Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu;* et l'on dirait: Bienheureux les voluptueux, parce que le ciel doit ressembler à la terre? Ah! je le comprends: entre deux doctrines aussi contraires la paix n'est pas possible*: Hæc enim sibi invicem adversantur;* l'une tuera l'autre. Et il ne s'agit plus que de savoir qui commencera les hostilités.

L'islam n'a pas attendu le défi. Usurpateur par nature, il s'est emparé de la terre sacrée que rêvèrent les nations chrétiennes. O douleur! le tombeau du Sauveur est aux mains des Sarrasins. Qui pourra le souffrir? Mais cette profanation ne suffit pas aux ennemis de la Croix. Le Christ, insulté dans son sépulcre, sera encore outragé et persécuté dans ses membres.

La piété des fidèles ne pourra plus entreprendre le pèlerinage des saints lieux. Pierre l'Ermite a été témoin de cette désolation : il a vu les pèlerins massacrés ou traînés en esclavage, la profanation ajoutée à la violence, le meurtre accompagnant le sacrilège, et il est revenu dans cette Europe qui se déchire elle-même en des luttes stériles; il lui a rapporté ces lamentables récits.

Il est manifeste que la civilisation est en péril. Déjà les hordes musulmanes ont envahi l'Afrique, occupé l'Espagne; le flot que Charles Martel avait fait reculer il y a trois cents ans s'enfle de nouveau et menace de déborder. L'empire d'Orient tremble sur ses bases, et si la trouée se fait à Byzance, l'inondation pénétrera par l'Allemagne et couvrira l'Europe entière. Tel est le danger; mais qui s'en émeut? Le peuple l'ignore, les princes s'en détournent pour ne penser qu'à leurs querelles. La cause du salut public n'aura donc point de défenseurs?

Détrompez-vous, mes frères! Il y au centre de la chrétienté une citadelle, et dans cette citadelle une sentinelle qui veille. Rome est la citadelle, et le gardien de la civilisation, c'est le vicaire du Christ. Urbain II a entendu l'appel désespéré des opprimés de terre sainte. Et parce qu'il veut y répondre par un grand cri de courage et de foi, il cherche une terre généreuse où de tels cris ne retentissent pas en vain. Il se souvient alors de sa noble patrie. Au cœur même de la France croyante et chevaleresque, sur ce vieux sol d'Auvergne où l'indépendance gauloise avait trouvé

son dernier asile, le pontife va tenir les assises de la société chrétienne, placée, à cette heure décisive, entre l'héroïsme et la servitude.

Vous savez le reste. Ce fut l'héroïsme qui prévalut. Dieu le veut! Dieu le veut! tel est le cri sublime que répètent à l'envi les échos de Clermont et les échos plus lointains de l'histoire. Dieu veut que la croix triomphe, que l'Église ait le dernier mot, que la justice ait raison de la force, le sacrifice de la jouissance, la prière et l'effort des stupides brutalités du fatalisme. Dieu veut que l'Europe reste civilisée par le génie du christianisme. Dieu veut que le christianisme se conserve et s'étende par le zèle généreux de la France. Dieu veut que les peuples renoncent aux guerres fratricides, pour réunir leurs efforts contre la barbarie. Dieu voulait cela il y a huit cents ans, Dieu le veut encore; et si sa providence renouvelle aujourd'hui le souvenir d'Urbain II, ah! chrétiens, laissez-moi penser, laissez-moi dire que celui qui ne fait rien au hasard a voulu nous ménager, dans ce culte restauré du pape des Croisades, comme une provocation au grand combat des temps modernes pour la défense de la civilisation chrétienne.

Regardez : voici une barbarie nouvelle qui monte et grossit comme un torrent gonflé par l'orage! Elle a plus d'un trait commun avec l'islamisme. Comme lui, elle est fière de sa culture, fière de sa richesse; elle montre avec orgueil les conquêtes de sa science et les produits de son génie. Comme l'islamisme, elle ne croit qu'à la force, n'attend le bonheur que du plaisir,

et nie la liberté pour se débarrasser du devoir. Mais gardons-nous de pousser trop loin ce parallèle : Mahomet aurait le droit de s'en plaindre; Mahomet était plus civilisé que nos réformateurs. Il adorait Dieu, ceux-ci le suppriment. Il promettait une vie future, ceux-ci bornent tout aux limites de ce monde. Il développait chez les siens l'enthousiasme qui va jusqu'à l'immolation, ceux-ci se font du scepticisme une sagesse, et de l'égoïsme un honneur. Grand Dieu! quelle société que celle qu'ils parviendraient à faire à leur image! Une enfance sans prière, une adolescence sans vertu, une maturité sans courage, une vieillesse sans dignité, une mort sans espérance, des riches sans pitié, des pauvres sans résignation, des pères sans dévouement et des fils sans respect; partout le conflit sanglant des égoïsmes contraires. Chrétiens, regardez cette affreuse vision! Voilà ce qu'on vous prépare quand on veut vous ôter votre foi. O bienheureux Urbain! il faudrait une autre croisade. Soyez notre guide encore. Comme aux champs de Clermont, apprenez-nous à pousser le grand cri de guerre qui fait reculer la barbarie.

III

Il me resterait, mes frères, à vous montrer une dernière lutte et une dernière victoire de l'esprit contre la chair; des trois assauts qu'Urbain II a soutenus, celui-ci est le plus terrible; car ce n'est plus l'attaque du dehors, c'est la trahison du dedans. Mais

l'heure me presse, et je ne puis qu'effleurer un si grand sujet.

Que l'Église serait forte, mes frères, si elle n'avait que des ennemis étrangers. Figurez-vous ce contraste : d'un côté, on verrait toute la grandeur morale, la justice et la paix, la pureté et le sacrifice, la patience et l'amour; de l'autre, toute la laideur des passions, l'orgueil et la volupté, l'avarice et la haine. Comment l'humanité pourrait-elle hésister un instant? Mais c'est là une vision du ciel. L'Église aura cette forme quand la grande tribulation sera passée, quand tous ceux de ses fils qui auront surmonté l'épreuve apparaîtront purifiés dans le sang de l'Agneau : *Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna, et laverunt stolas suas in sanguine agni*[1]. Alors l'Épouse du Christ sera telle que saint Paul l'a dépeinte : glorieuse, sans ride, sans tache, sans rien qui la dépare : *gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam, aut rugam, aut aliquid hujusmodi;* sainte en un mot et vraiment immaculée : *ut sit sancta et immaculata*[2].

Pour nous faire prendre patience jusqu'à l'avènement de cette réalité sublime, Dieu nous envoie ses saints. En eux du moins l'Évangile se vérifie à la lettre, la grâce déploie toute sa puissance, et le regard des croyants, attristé par les défaillances humaines, trouve enfin à se reposer sur un spectacle digne d'être offert par Dieu à l'admiration des hommes.

[1] Apoc. VII, 14.
[2] Ephes. V, 27.

Mais, à côté des saints, voici les chrétiens ordinaires. Quelle tiédeur! quelle infirmité de vertu! quelle connivence avec le vice! quelle facilité au péché! quelle répugnance à la pénitence!

Regardez au delà: voici les grands pécheurs. Le scandale de leurs crimes est un péril pour la foi des autres. On se demande ce qu'est devenu, dans cette masse corrompue jusqu'à la pourriture, le ferment sacré du baptême.

Est-ce tout? Non. Il faut sonder la plaie encore plus avant. Voici l'invasion du mal dans un domaine que Dieu s'était réservé; la hiérarchie sainte en a laissé pénétrer dans son sein le virus délétère. Il est vrai que, dans une certaine mesure, ce fléau est de tous les temps. Pour l'exclure entièrement, il faudrait qu'une collection d'hommes, qui doit être nombreuse et remplir le monde, échappât d'une façon permanente et absolue aux conséquences de l'humaine fragilité. Ce serait là une intervention du miracle dans le jeu normal de la liberté humaine, intervention qui dépasserait de beaucoup les exigences de l'économie surnaturelle. Dieu, même en promettant sa grâce, n'était pas obligé d'aller jusque-là. De fait, Dieu n'a pas été jusque-là. Le collège apostolique, formé de douze membres choisis par Jésus-Christ, a compté un traître, et cette lamentable histoire va se répétant à travers les siècles.

Quand la proportion du mal est petite au regard de l'ensemble, le scandale est supportable, et il n'y a que les âmes pusillanimes pour y succomber. Mais

l'Église a connu des jours sombres où le Christ endormi semblait laisser au flot corrupteur plein congé d'envahir sa barque. Le Xe siècle fut une de ces époques sinistres, et le XIe se passa à réparer tant de ruines. Dix règnes de pontifes furent employés à ce grand effort. Comme toujours, le remède à la corruption fut une effusion extraordinaire de sainteté ; et parce que la contagion avait gagné la hiérarchie, c'est au sommet de la hiérarchie que la sainteté devait fleurir. Voilà pourquoi l'histoire des grandes réformes ecclésiastiques en ce siècle est signée de trois noms qui sont des noms de saints et des noms de papes : Léon IX, Grégoire VII et Urbain II.

Je ne vous raconterai pas, mes frères, les immenses travaux de notre pontife pour la réforme de l'Église. Sa vie en est remplie à ce point que, lorsqu'on en parcourt, avec le docte et pieux Ruinart, les glorieuses éphémérides, il semble qu'il n'y ait plus de place pour les autres combats. La lutte avec Henri IV, l'enfantement laborieux de la première croisade, apparaissent comme des accidents secondaires et passagers dans cette existence, dont les années et même les mois se comptent par les voyages entrepris à travers l'Europe, les conciles célébrés, les jugements rendus, les églises délivrées du joug qui les déshonore et pourvues de dignes pasteurs. Pour soutenir un tel fardeau, le vicaire du Christ a besoin d'auxiliaires : le cloître les lui fournit, le cloître dont les charmes austères avaient captivé de bonne heure son cœur innocent, et vers lequel ses yeux humides se tournaient toujours comme pour

invoquer, en ses combats contre le vice, l'assistance des âmes pures. Et quelle floraison de sainteté dans ces asiles! Hugues de Cluny, Bruno, Robert d'Arbrissel, Lanfranc, Anselme, tant de noms héroïques demeurés synonymes de génie et de sainteté. Voilà les hommes qu'Urbain discerne, voilà les conseillers dont il s'entoure, voilà les chefs qu'il prépose aux grands sièges de la chrétienté. Environné de cette cohorte, le pontife peut présenter aux peuples et aux rois l'image restaurée de la dignité pastorale. La foi renaît à ce vivifiant spectacle; un long soupir de soulagement s'échappe des consciences longtemps opprimées sous le poids des scandales. L'Église a reconquis le droit de parler haut aux princes de ce monde, au nom de la morale évangélique. C'est en vain que Philippe de France essayera de faire accepter, ou du moins tolérer, sous le nom de divorce, le crime de son double adultère. Le pape, sans doute, a besoin du roi de France pour la croisade; mais la France a plus besoin encore des bons exemples de son roi. La douce fermeté du pontife aura raison de l'orgueil et de la passion du monarque, et l'on verra la sainteté du mariage chrétien restaurée sur le premier trône du monde, comme pour couronner l'œuvre glorieuse de la réforme des clercs.

Urbain II a fini sa tâche. Sa course s'arrête au jour même où cessent ses luttes : *Cursum consummavi, fidem servavi*[1]. L'heure a sonné pour lui de l'éternel

[1] II Tim. IV, 7.

triomphe, dont vos acclamations et vos chants d'allégresse sont aujourd'hui le terrestre écho.

Mais, pour nous, c'est encore l'heure du travail et du péril.

Nos ennemis, vous l'avez vu, sont les mêmes qu'a combattus, qu'a vaincus notre Pontife. C'est toujours la chair qui résiste à l'esprit, et les formes du combat ont à peine changé. La société temporelle n'a pas déposé ses défiances contre l'Église, elle les a plutôt aggravées. La barbarie a pris des formes plus savantes, mais elle ne menace pas moins la civilisation chrétienne. Enfin nous avons aussi nos ennemis du dedans. Ce n'est plus le désordre et le scandale dans l'Église; mais c'est, même parmi les enfants de Dieu, l'affaiblissement de la foi et je ne sais quelle complaisance pusillanime pour les maximes et les exemples d'un monde apostat, que l'on condamne et que l'on imite tout ensemble.

Voilà nos maux! Et où sont les remèdes?

Demandons-les à Urbain II.

Ah! sans doute nous ne pouvons plus, comme lui, armer la chrétienté contre la barbarie. Cette barbarie, qui met en péril la civilisation évangélique, est trop près de nous, trop mêlée à notre vie, pour que nous puissions la combattre par le glaive. Mais Urbain II lui-même n'a pas manié d'autre épée que la parole; mais toute sa force était dans sa fermeté et sa douceur, dans son zèle, dans sa sainteté.

Eh bien, je vous le demande, mes frères, qui nous empêche d'être doux et forts? d'étonner une société

sceptique par la fermeté de nos principes, de la dominer par le charme de notre mansuétude et de notre charité?

Qui nous empêche d'être zélés? Est-ce que l'esprit de Dieu nous refusera sa flamme, si nous lui demandons de nous embraser? Est-ce que la Providence nous refusera les occasions de déployer au service de Dieu et des âmes une ardeur d'apôtres? Mais regardez autour de vous. Ces occasions naissent sous vos pas. Nos malheurs mêmes les multiplient et suscitent partout de nouvelles industries du zèle. Dans les temps prospères, l'apostolat peut sembler une mission réservée à un petit nombre; aux jours troublés et difficiles, l'apostolat devient pour tous les amis de Dieu une vocation commune. Ils sont apôtres, ces pontifes dont la voix vous a conviés ici pour vous réchauffer au foyer de la prière commune; ils sont apôtres, ces prêtres qui vous instruisent et vous exhortent, vous bénissent et vous pardonnent. Mais ne sont-ils pas apôtres aussi, ces généreux chrétiens, ces chrétiennes admirables, qui prodiguent leur temps, leurs sacrifices et leurs efforts pour relever les ruines que d'autres accumulent, pour empêcher que l'enfance grandisse sans prière, la jeunesse sans foi, que la croix de Jésus cesse de consoler la souffrance, et de porter à tous ceux dont la vie de ce monde a trompé l'espérance les promesses de l'éternelle vie? Oui, mes frères, ils sont apôtres, et ce qu'ils font, vous pouvez, vous devez, vous voulez le faire. Donc vous avez aussi votre part dans cette vocation apostolique. Allez, travaillez, la moisson est

grande, et il n'est pas à craindre qu'elle manque aux moissonneurs !

Enfin, et surtout, qui nous empêche d'être saints ? Voilà une arme qui convient à tous les temps, qui répond à tous les besoins, et que peuvent manier toutes les mains. Je regrette presque, mes frères, tout ce que je vous ai dit en dehors de ce seul mot, car tout est dans ce mot : Soyons saints.

Soyons saints, et, s'il survient encore des scandales, nos exemples empêcheront qu'ils soient meurtriers pour les âmes. Soyons saints, et nous fortifierons la foi des faibles, qui ne pourront plus dire : A quoi sert donc la grâce de Jésus-Christ ?

Soyons saints, et nous forcerons le respect de ceux qui se croient en mesure de remplacer par les inventions de leur esprit nos divines croyances, mais qui n'ont pas encore trouvé le secret de remplacer par des vertus meilleures celles qu'inspire la morale du Christ.

Soyons saints, et le monde comprendra peut-être enfin qu'on se moque de lui en lui faisant peur des empiétements de l'Église ; il reconnaîtra que le danger social ne vient pas du côté de Celle qui, comme son divin Chef, n'entend pas être servie, mais servir : *non ministrari, sed ministrare*, et qui ne veut régner que par l'amour.

Soyons saints, et nous verrons tomber tous les malentendus qui pèsent sur nos sociétés modernes, égarées mais généreuses, et les détournent du sein maternel qui les a nourries.

Mes frères, si nous faisons cela, nous serons les

croisés du XIXe siècle. La croix libératrice ne sera pas cousue sur notre épaule, mais elle sera gravée dans nos cœurs, elle brillera dans nos vies, elle servira de ralliement à tous ceux qui préfèrent la lumière aux ténèbres, la civilisation à la barbarie.

O Urbain II, prenez-nous sous votre étendard. Conduisez-nous sur vos traces, à travers la lutte et la souffrance, jusqu'à ce triomphe définitif qui est déjà le vôtre, et dont nous attendons le partage de la protection de Dieu et de la bénédiction de ses pontifes. *Amen!*

ALLOCUTION

PRONONCÉE AU SERVICE CÉLÉBRÉ LE 13 NOVEMBRE 1884

Dans l'église Notre-Dame-des-Champs

POUR

M. L'ABBÉ DE LAGARDE

DIRECTEUR DU COLLÈGE STANISLAS

MESSIEURS,

Saint Bernard, commentant un jour à ses religieux le touchant mystère de la Visitation, les exhortait à louer Marie : Ne craignons pas, leur disait-il, de trop exalter cette Créature. Voyez ce qu'elle fait de la louange : elle la renvoie toute au Créateur ! A peine a-t-elle entendu la salutation d'Élisabeth : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, » qu'à son tour elle s'écrie : « Mon âme glorifie le Seigneur... C'est lui qui a fait en moi de grandes choses, parce que son nom est saint. »

Cette leçon du saint Docteur me revient à la mémoire au moment où je dois payer un tribut d'éloges et de

regrets à la mémoire du prêtre, du père, de l'ami que nous avons perdu. Que de paroles vaines retentissent trop souvent au-dessus des tombeaux! Toute vie qui s'éteint paraît aux survivants réclamer une apothéose, et ils la lui décernent sans marchander, cédant peut-être à un secret désir de mettre la gloire à leur portée en glorifiant plus que de raison une existence qui n'a pas dépassé le niveau commun.

Je ne crains pas de mériter ce reproche en m'acquittant aujourd'hui d'une tâche bien chère à mon cœur. Ce qui me rassure, ce n'est pas seulement mon dessein arrêté de parler brièvement et simplement de celui que nous pleurons, c'est surtout le caractère de son mérite et de sa vertu. La main de Dieu est si visible dans l'histoire de cette âme, la part de Dieu si grande dans les transformations qui l'ont conduite jusqu'à sa perfection, que c'est la louange de Dieu qui s'en échappe de toutes parts; et nous ne pouvons rien louer dans cette vie exemplaire sans qu'aussitôt retentisse à nos oreilles un chant d'adoration et d'action de grâces : *Magnificat anima mea Dominum.*

Oui, Messieurs, et c'est là tout ce que je viens vous dire. Nous savons que Louis-Étienne de Lagarde avait trouvé au foyer domestique des traditions d'honneur, d'urbanité, d'intégrité noble et fière; nous savons que son esprit reçut une culture scientifique peu commune à l'époque et dans le milieu où il vivait; nous savons que, en se donnant à Dieu, il ne perdit rien des avantages que son heureuse nature et son éducation lui avaient départis. Après l'éclipse volontaire d'une vie

qui avait fui l'éclat pour s'ensevelir dans l'obscurité du cloître, nous retrouvons l'homme d'éducation à la tête d'une des premières écoles dont la France chrétienne et lettrée puisse s'enorgueillir. Nous voyons l'humble religieux estimé, écouté, recherché par les premiers maîtres de la jeunesse, par les chefs des grands établissements universitaires. Les honneurs, les distinctions viennent forcer sa retraite et désigner à tous les regards un mérite qui s'ignorait lui-même. Oui, tout cela est vrai; mais s'il n'y avait que cela, Messieurs, je ne serais pas dans cette chaire. Non, la chaire évangélique n'est pas faite pour cette sorte de louanges. Et d'ailleurs ce serait une façon incomplète et trompeuse de présenter à vos regards la vie de celui que nous pleurons.

Je le dirai tout haut : Louis-Étienne de Lagarde était de la race des saints, c'est-à-dire de ces chrétiens qui prennent l'Évangile à la lettre, pour en faire la seule lumière de leurs voies, le seul mobile de leur conduite. Ceux qui n'avaient avec lui que des rapports d'affaires, pouvaient l'ignorer; et ceux-là s'étonnaient alors de la constance de sa vertu. Ceux qui approchaient plus près de son cœur ont découvert quelque chose de la force intérieure qui l'animait. Où sont-ils, ces témoins de sa vie intime? Ce sont d'abord les compagnons de son dévouement, les religieux ses frères, initiés, pendant les années d'une formation commune, à ces mystères de grâce dont Dieu est le seul auteur et que seul il connaît bien. Puis c'est vous aussi, mes amis, mes enfants, vous qui, durant treize ans, avez pu expéri-

menter au profit de vos intelligences et de vos cœurs tout ce qu'il y avait dans cette âme de vigueur et de tendresse. Vous n'avez pas seulement senti qu'il vous aimait, vous avez compris pourquoi il vous aimait, ce qu'il aimait en vous, ce qu'il y respectait, ce qu'il voulait y faire de grand pour le bonheur de votre vie, pour l'honneur de vos familles sans doute, mais plus encore pour le salut de vos âmes. Eh bien, je ne crains pas de le dire, ceux-là mêmes qui sont entrés le plus avant dans le secret de son cœur, ne l'ont pas entièrement connu ; et c'est là un trait de plus qui le rapproche des grands serviteurs de Dieu. Leur vie laisse passer comme un rayonnement de leurs vertus, mais ils gardent au fond d'eux-mêmes le meilleur d'eux-mêmes, et c'est la mort seulement qui découvre ce trésor.

Voilà pourquoi les derniers moments de ce prêtre admirable offrent un spectacle plus touchant encore que sa vie. Voilà pourquoi on y a trouvé tant de grandeur sereine, tant de douceur et de paix dans la souffrance. C'est quand la tombe se ferme, quand il semble que le silence doive commencer sur une vie, que le silence, au contraire, sera rompu de toutes parts si la vie qui vient de s'éteindre a été pleine de Dieu. Chacun apporte ses révélations; chacun de ceux qui ont été en intimité avec cette âme vient dire ce qu'il en a reçu; et il se forme alors comme un faisceau de témoignages; et tous comprennent ce que chacun avait ignoré; et tous glorifient le Seigneur, qui, une fois de plus, a montré la puissance de son amour et de sa grâce dans une créature humble et fidèle.

N'est-ce pas là, mes frères, ce qui vient de se passer sous nos yeux, au lendemain de cette mort qui nous a plongés dans le deuil?

Nous commençons à comprendre tout ce que nous avons perdu parce que nous voyons mieux tout ce que Dieu nous avait donné. Nous savons maintenant que cet enfant de grâce, né à Paray-le-Monial, tout près du sanctuaire du Sacré-Cœur, entendait, onze ans après, dans ce même sanctuaire, l'appel à la fois impérieux et délicat du Dieu de sa première communion. Nous savons comment les années de son adolescence ont été partagées entre le travail et la prière, et sanctifiées par la vertu; et nous nous étonnerions davantage alors de retrouver dans ses souvenirs intimes les accents du plus vif repentir, si nous ne savions que c'est encore là un trait des saintes âmes. Car de même qu'en s'éloignant de Dieu l'âme humaine se durcit et s'aveugle, ne voyant plus, ne sentant plus le mal à force d'oublier le bien; de même aussi tout ce qui la rapproche de la sainteté divine lui fait mieux apercevoir et ressentir plus douloureusement sa misère. Voilà pourquoi les Saints, avançant chaque jour dans l'intimité du Dieu qui avait réjoui leur jeunesse, découvrent sans cesse en eux de nouvelles taches. Voilà pourquoi des fautes que nous ne savons pas regretter font couler leurs larmes et provoquent de leur part les saintes représailles de la pénitence. Celui que nous pleurons a connu ces glorieuses tristesses. A peine a-t-il mis le pied sur le seuil de la vie parfaite, nous le voyons comme accablé sous le poids de souvenirs que d'autres eussent

trouvés bien légers. L'humilité naît ainsi du repentir. Elle vient mettre son empreinte sur de naissantes vertus. Dieu s'incline vers celui qui s'abaisse et répand libéralement ses dons. On voit alors une âme à la fois pure et forte, humble et vaillante, prête par conséquent pour tous les travaux et toutes les entreprises de cette réforme intérieure qui doit préparer en elle ses œuvres du dehors.

Le noviciat du frère de Lagarde fut rempli par l'exercice des plus mâles et des plus généreuses vertus. C'est avec les élans de la piété la plus tendre qu'il se prépare aux ordres sacrés. C'est avec une obéissance parfaite qu'il accepte toutes les fonctions, même pénibles et difficiles, que ses supérieurs lui assignent. Nous le voyons, peu de temps après, faire une courte apparition dans ce collège Stanislas qui devait un jour emprunter à son dévouement et à sa direction éclairée tant de prospérité et tant d'éclat. Cette fois il s'y cache plutôt qu'il ne s'y montre. Quand le devoir le permettait, c'était toujours la pente de son cœur. De là on l'envoie dans l'humble maison de Saint-Jean-d'Angély, où tour à tour il s'initie et s'exerce aux tâches variées et délicates dont se compose l'œuvre complexe de l'éducation. Conduite des âmes, enseignement, discipline, il met la main à tout. Lorsqu'il a passé par ces épreuves, sa maturité précoce le désigne pour prendre la direction du petit séminaire de Moissac. C'est là qu'il se révèle. C'est là que paraît en lui l'homme d'autorité et de bon conseil, l'homme d'abnégation totale et de dévouement sans arrière-pensée. Cette chère maison est

pour lui tout son univers. Son ambition n'embrasse pas d'autres horizons. Il ne rêve que de vivre et de mourir là, ignoré des hommes, tout entier consacré à cette tâche sublime, la première formation des jeunes clercs. Mais Dieu en a disposé autrement. A peine a-t-il pu se faire connaître et se faire aimer, à peine a-t-il pu assurer par ses œuvres la prospérité de cette maison, que de nouveau un ordre de ses supérieurs l'appelle loin de là, dans ce grand Paris qui effrayait sa modestie.

On le met à la tête d'une institution qui, placée sous l'invocation de Marie, méritait bien d'être conduite par un des plus fervents serviteurs de Marie. Il se donne à sa nouvelle mission avec cette facilité qui est le privilège des âmes détachées. Le progrès des études, l'accroissement de la maison, sont bientôt le résultat de sa direction. L'heure de la grande notoriété n'a pas encore sonné pour lui. Mais tous ceux qui l'approchent, l'estiment et lui donnent leur confiance. Désormais ses supérieurs savent qu'ils peuvent compter sur lui pour les grandes œuvres. Aussi nul ne s'étonne du choix qui, peu d'années après, appelle l'abbé de Lagarde à partager les sollicitudes du vénéré directeur de Stanislas. Ah! comment nommer ici ce père de la jeunesse sans rappeler qu'il fut, lui aussi, un maître et un modèle dans l'œuvre incomparable de l'éducation chrétienne? O Père, ô guide de mes jeunes années, qui pourra m'adresser un reproche, si, louant aujourd'hui celui qui fut votre fils, je me souviens que vous me donniez aussi ce nom, et si je salue, avec l'émotion

d'une même reconnaissance, deux figures inséparables: l'abbé Lalanne et l'abbé de Lagarde!

Auprès de ce vétéran de l'éducation, l'abbé de Lagarde sut rester toujours un fils dévoué et soumis; mais en face des responsabilités attachées à sa charge, s'inspirant seulement du devoir, il cherchait le bien avec virilité et ne sacrifiait jamais sa conscience à son cœur.

En même temps, et pour obéir à un ordre de ses supérieurs, il s'imposait le travail ingrat d'une préparation tardive à l'un des grades scientifiques les plus difficiles à obtenir. Au cours de cette préparation, une grave maladie vient l'éprouver. La patience douce et héroïque qu'il sait opposer à de longues et cruelles souffrances révèle à tous ses frères la solidité de sa vertu. A peine remis, il affronte avec succès l'épreuve intellectuelle. Et maintenant il peut recevoir le titre universitaire qui le place à côté du vénéré directeur et le désigne d'avance comme le continuateur de ses travaux.

Voici les jours douloureux pour la patrie, la défaite avec ses humiliations, le siège avec ses angoisses. Le collège est licencié. Les grands élèves de Stanislas prennent rang parmi les défenseurs du territoire envahi. Un nécrologe glorieux perpétuera, sous les yeux de leurs frères plus jeunes, le souvenir de leur héroïsme. Mais le plus grand nombre est encore incapable de porter les armes. Pour les soustraire aux dangers de l'oisiveté, l'abbé de Lagarde les réunit, les initie aux sentiments généreux, et, afin d'appuyer ses paroles par l'exemple, il va consoler les blessés dans les am-

bulances, les malades dans les hôpitaux; le collège lui-même devient l'asile des victimes de nos combats. Les forts, les avant-postes reçoivent la visite du prêtre, et les jeunes soldats retrouvent à côté d'eux, à l'heure du danger, celui qui de loin leur avait enseigné le courage et le dévouement.

Après le premier siège, voici le second. La guerre civile ajoute ses horreurs aux maux de la guerre étrangère.

La jeunesse connaît alors un danger plus redoutable que la mort: celui d'être enrôlée de force dans les bandes impies et sacrilèges qui marchent contre le drapeau. Pour les soustraire à ce péril, l'abbé Lalanne emmène avec lui les plus grands de ses fils, et il va demander l'hospitalité à la généreuse maison de Juilly. Pendant ce temps, l'abbé de Lagarde demeure à Stanislas, intrépide gardien de la maison qui lui est confiée, attendant, au milieu des événements sinistres qui n'ébranlent pas sa constance, le secours que sa foi espère et que sa prière implore.

A peine la paix est-elle rendue à notre pays, l'abbé Lalanne, sentant que le poids des années s'aggrave, se décharge avec joie de son fardeau et le dépose sur les épaules de celui en qui l'expérience avait montré le digne héritier de son dévouement. C'est alors que commencent ces treize années de direction au collège Stanislas qui sont la partie la mieux connue et certainement la plus brillante de la carrière de l'abbé de Lagarde. Mais ici encore, ici surtout, je l'affirme, le monde, qui trouve matière à beaucoup d'admiration,

à beaucoup de reconnaissance, ne connaît pas la véritable inspiration des vertus dont il a recueilli le bénéfice.

Oui, l'abbé de Lagarde, durant ces treize années, a su prendre rang parmi les premiers instituteurs de la jeunesse. Mais sa supériorité fut avant tout celle de sa vertu, de sa foi vive, de son amour pour les âmes. Chef vigilant, clairvoyant, et à certaines heures inflexible, il était père aussi, père surtout, dans l'exercice de ce ministère intime qui ouvre au prêtre de Jésus-Christ le secret des âmes et lui permet d'en faire sortir le mal et d'y faire entrer Dieu. L'abbé de Lagarde fut un grand directeur spirituel de la jeunesse studieuse. C'est par centaines qu'il fallait compter et les enfants, même les plus petits, et les jeunes gens, même les plus avancés, qui librement allaient confier les secrets de leur âme à celui qui cependant avait l'autorité du dehors et le pouvoir de décider de leurs destinées : tant était grande la confiance qu'en lui le prêtre inspirait avant tout! tant un secret instinct avertissait cette jeunesse que le dévouement dont elle recueillait les fruits avait surtout son inspiration dans le cœur de Jésus-Christ!

Voilà ce que nous avons vu, mes frères, et voilà le secret des bénédictions que Dieu a répandues avec tant d'abondance sur cette existence si bien remplie.

Où donc était la part de l'humaine faiblesse? où donc était le tribut que toute vie d'homme paye à l'erreur ou à l'infirmité? Il ne m'appartient pas de le dire. Mais j'ai pu recueillir quelques échos, et voici tout ce que

j'ai trouvé : « Il s'épuisait trop, il ne comptait pas avec ses forces, et voilà pourquoi une existence aussi précieuse, qui promettait encore à la jeunesse chrétienne de longs services, s'est éteinte à cinquante et un ans, après plusieurs années de cruelles souffrances, supportées en silence avec une patience héroïque. »

Ce fut un tort peut-être, un défaut de mesure. Je ne le veux pas nier. Mais je me borne à dire qu'entre la loi du sacrifice, qui voue à Dieu une vie d'apôtre, et la sagesse chrétienne, qui défend de la prodiguer, la mesure est malaisée à garder. Les âmes ordinaires sont exposées à donner trop à la sagesse, les âmes saintes abondent dans le sens du sacrifice. Et puis il y a les conflits douloureux des devoirs contraires : d'un côté les exigences de la fonction, exigences toujours plus impérieuses et plus multipliées : les heures n'y suffisent pas, les jours sont trop courts, les nuits sont envahies. En même temps il y a d'autres réclamations moins bruyantes, qui ne retentissent pas au dehors, que l'âme dissipée peut bien ne pas entendre, mais que l'âme recueillie ne se pardonnerait pas d'étouffer : appel discret du Dieu qui habite notre cœur et qui veut y être honoré, besoins surnaturels de prière intérieure, de conversation avec Dieu, faim et soif des choses divines qu'on ne trompe pas impunément, et qu'il faut satisfaire si l'on ne veut redescendre au niveau de ces dévouements mêlés d'égoïsme que le ciel n'inspire plus. O père, ô ami, si vous vous êtes trompé, votre erreur est de celles que Dieu pardonne; car son amour n'y fut pas étranger. Et à cause de cela,

tout en nous plaignant à vous de votre départ, nous devons vous pardonner nous-mêmes d'en avoir peut-être hâté l'heure.

Avais-je donc raison, Messieurs, de le dire en commençant? Oui, cette vie fut pleine de Dieu. Cette vie fut une création de Dieu. Cette vie est redevable à Dieu de tout ce qui l'élève au-dessus des existences vulgaires, de tout ce qui la désigne à notre admiration reconnaissante. Ceux qui la regarderaient autrement, l'entendraient mal, et lui feraient tort. Mais aucun de ceux-là n'est ici. C'est bien un hommage chrétien que tous vous êtes venus lui rendre, et cet acte était bon à faire à l'heure présente, à l'heure où l'on essaye en plus d'un lieu d'ôter Dieu à l'enfance et d'isoler le dévouement des sources divines qui l'alimentent. Par votre présence, par votre prière, maîtres et parents, vous êtes venu dire: « Ne séparez pas ce que Dieu a uni; » le tenter serait criminel, y réussir serait funeste!

PANÉGYRIQUE DE SAINT THOMAS D'AQUIN

PRONONCÉ DANS LA BASILIQUE DE SAINT-SERNIN, A TOULOUSE

Le 7 mars 1884.

Implevitque eum Spiritu Dei, sapientia, et intelligentia, et scientia, et omni doctrina.

Dieu le remplit de son Esprit; il lui donna la sagesse, l'intelligence, la science et la plénitude de la doctrine.

(Exod. XXXV, 30.)

ÉMINENCE [1],
MESSEIGNEURS [2],
MES FRÈRES,

C'est le propre des grandes gloires de ne pas vieillir, mais de croître toujours en clarté. C'est surtout le privilège de la gloire des saints, parce que la lumière de Dieu, qui se reflète en eux, devient plus visible à mesure que pâlit l'éclat éphémère des renommées humaines. Que sera-ce quand sur un même front se réuniront les deux rayons de la sainteté et du génie? Où s'arrêtera l'ascension de cette aurore qui évoque

[1] S. E. le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse.

[2] Mgr Rougerie, évêque de Pamiers; Mgr Fiard, évêque de Montauban; Mgr Gaussail, évêque nommé d'Oran; Mgr Lamothe-Tenet, recteur de l'Institut catholique de Toulouse.

à elle toutes les clartés? L'Esprit-Saint nous le dit: elle ne s'arrêtera pas ici-bas; tant qu'il y aura un progrès à faire dans la lumière, la gloire des saints docteurs montera sans cesse pour ne trouver son apogée qu'au plein midi du jour éternel: ***Justorum semita, quasi lux splendens, procedit et crescit usque in perfectum diem*** [1].

Et c'est une gloire de ce degré, une gloire du premier ordre, que nous venons célébrer aujourd'hui dans cette cité fameuse, tant de fois illustrée par ses propres enfants, mais qui, insatiable de renommée, semble avoir voulu s'approprier encore des souvenirs qui suffiraient à l'honneur de cent villes. Vieille basilique de Saint-Sernin, d'où te vient cette prérogative d'abriter sous tes voûtes les plus riches trésors que la piété chrétienne puisse vénérer après ceux que Rome conserve au monde? Comment surtout Paris, Naples ou Cologne, après avoir eu sur toi l'avantage d'entendre les leçons du Docteur angélique, t'ont-ils laissé le privilège de veiller sur sa dépouille? Sans doute un saint pape dont il m'est doux plus qu'à tout autre de mêler le nom à la joie de cette fête, le bienheureux Urbain V, te désigna pour garder ce dépôt. Mais il ne fit pas un tel choix sans une inspiration du Ciel. Saint Dominique, en effet, n'avait-il pas une dette à acquitter envers une cité qui lui fut si chère? C'est près d'ici, au sanctuaire de Prouille, que le prieur d'Osma avait reçu d'un regard de Marie l'inspiration de ses deux

[1] Prov. IV, 18.

créations immortelles : le Rosaire et l'Ordre de la Vérité. C'est là qu'il préludait à la formation des Frères Prêcheurs en confiant à la Mère de Dieu l'honneur et la vertu des vierges chrétiennes. C'est dans tes murs, ô Toulouse, qu'au lendemain de la guerre albigeoise il fondait le monastère de Saint-Romain, première maison de son ordre. Enfin c'est à Prouille encore qu'il tenait le premier chapitre où furent tracées les lois de cette nouvelle forme de vie alliant aux austérités du cloître et au ministère de la prière les labeurs de l'apostolat.

Les saints ne sont pas ingrats. Et parce qu'un père n'a pas de plus précieux trésor qu'un fils digne de lui, Dominique réservait à sa fidèle Toulouse la faveur de garder cette arche de la doctrine, ce tabernacle des pensées sublimes qui fut le chef de Thomas d'Aquin.

Éminence, vous avez voulu qu'un fils de l'Église de Paris, attaché par des liens bien chers à votre cité, vînt à son tour bégayer l'éloge de celui qui, tour à tour disciple et maître, projeta sur l'école parisienne les feux naissants dont l'éclat devait un jour illuminer le monde. Cet honneur, qui m'accable, est de ceux pourtant qu'on ne refuse pas. L'œuvre du haut enseignement catholique est trop évidemment l'espoir suprême de notre temps et de notre pays pour qu'un serviteur de cette grande cause, fût-il le plus obscur ou le plus impuissant, n'accueille pas avec transport l'occasion de rendre hommage au maître incomparable en qui se personnifie la doctrine sacrée.

Mes frères, je ne viens pas vous raconter la vie de

saint Thomas d'Aquin ; je prétends encore moins résumer ici son œuvre et vous faire parcourir les régions diverses de cette prodigieuse synthèse. D'autres avant moi ont accompli cette tâche, et le souvenir d'une voix vénérable et chère, dont cet admirable éloge fut le dernier accent, suffirait à me décourager d'en renouveler l'entreprise [1].

Ma prétention est plus modeste, mon dessein plus circonscrit; peut-être par ce côté, et à défaut d'autre mérite, ne le trouverez-vous pas moins utile.

Je voudrais, mes frères, étudier quel fut, à l'égard des besoins de son temps, le rôle du Docteur angélique; puis, m'inspirant de ses exemples, chercher avec vous comment les organes de la science sacrée doivent comprendre et remplir à l'égard du temps présent une mission à la fois pareille et diverse. Cette tâche déjà, je le sens, dépasse mes forces. Glorieux fils de Dominique, venez à mon secours!

I

Quand Dieu voulut se consacrer un tabernacle au milieu de son peuple, il discerna Beseleel et l'appela par son nom, nous dit le récit sacré: *Vocavit Dominus ex nomine Beseleel* [2]. Et comme Dieu ne trouve jamais une créature digne à l'avance de son choix, mais la fait digne par son choix: *Deus dignos non invenit, sed*

[1] Mgr de la Bouillerie.

[2] Exod. xxxv, 30.

facit, dit saint Augustin ; après avoir désigné l'artisan du tabernacle, le Seigneur le remplit de son Esprit; il répandit en lui la sagesse, l'intelligence, la science et tous les dons de l'invention et de la mise en œuvre : *Implevitque eum Spiritu Dei, sapientia, et intelligentia, et scientia, et omni doctrina, ad excogitandum et faciendum opus.* Tout ce que l'art peut créer au dehors, Dieu en traça le modèle dans la pensée de l'ouvrier: *Quidquid fabre adveniri potest, dedit in corde ejus.*

Le tabernacle de la nouvelle alliance contient des trésors plus précieux. La manne figurative y est remplacée par le vrai pain du ciel; la verge de Moïse, par la croix rédemptrice; les tables de la loi de crainte, par la révélation de la loi d'amour.

Ce tabernacle, c'est l'Église; et la construction n'en est plus à faire. Un artiste plus rempli du Saint-Esprit que Beseleel, le Verbe de Dieu lui-même, en a conçu le plan et exécuté le dessin.

Toutefois, désireux d'associer les hommes à l'honneur d'un si grand ouvrage, le Christ n'a pas voulu le faire tout d'abord si achevé, qu'il n'y eût plus rien à y ajouter pour l'embellir. Ainsi, s'agit-il de la sainteté: il en fournit le parfait modèle, il en formule la loi, il en offre les ressources; puis il attend de la fidélité de ses enfants ce supplément de beauté morale qui doit faire les membres dignes de leur chef. S'agit-il de la doctrine : il en arrête les principes invariables, il en confie le dépôt aux mains sûres et fidèles de son Église, il place sur les lèvres de son Vicaire la sauvegarde

infaillible qui éloigne le péril d'erreur: *custodiam ori, ostium circumstantiæ labiis*[1]; puis il attend que le travail des docteurs ait mis en œuvre les éléments rationels et surnaturels contenus dans la révélation pour élever l'édifice majestueux de la science sacrée. Que dis-je? Non, le Maître divin n'attend pas ses docteurs, il les suscite: il les appelle par leur nom alors qu'ils ne sont pas encore; il va les chercher dans le néant de l'être et du mérite pour les convier à l'œuvre magistrale qui doit glorifier sa parole et forcer la superbe raison de l'homme à se prosterner devant la magnificence des pensées de Dieu.

A cause de cela les docteurs sont de tous les temps dans l'Église. Il en faut pour toutes les phases de ce développement qui doit conduire l'humanité croyante à une intelligence toujours plus profonde et plus complète de la révélation : *fides quærens intellectum*. Mais jamais peut-être la nécessité d'un grand docteur ne s'était fait plus vivement sentir qu'au commencement du XIII[e] siècle.

Alors, en effet, et depuis longtemps l'ère patristique est close. Les grandes voix qui, à l'Orient et l'Occident, avaient servi d'organes à la tradition, ont cessé de retentir. Le temps n'est plus où l'interprétation des saintes Écritures donnait lieu à ces larges expositions auxquelles se complaisait le génie souple et abondant des Augustin et des Ambroise, des Basile et des Chrysostome, des Grégoire et des Léon. L'Église, grâce au

[1] Ps. CXL, 3.

labeur de ces géants, a traversé victorieusement les passes difficiles des grandes hérésies. La pensée catholique, clairement dégagée par les docteurs, a trouvé sa formule autorisée et définitive dans les sentences des grands conciles. Mais cette période, qui est pour la vérité chrétienne celle du développement, est, pour le vieille société romaine, celle de la ruine définitive. La barbarie a rompu les digues, elle couvre l'Europe entière; avant que de ses éléments confus sorte une civilisation nouvelle, il faut traverser une phase ténébreuse, durant laquelle tout dans les écoles se réduit à la répétition monotone de quelques formules sauvées de l'oubli. Ces stériles exercices épuisent l'effort intellectuel, sans que les louables tentatives de Charlemagne réussissent à le porter plus haut. C'est l'ère des grammairiens.

Le x^e^ siècle passe avec ses hontes; l'an 1000 ne voit pas finir le monde, et voici de toutes parts un renouveau qui s'annonce. Renouveau de l'art, que ne contente plus la reproduction des modèles empruntés aux civilisations païennes; tandis que l'Europe rajeunie se couvre, comme on l'a dit, « d'une robe blanche d'églises[1], » on voit le style roman dessiner partout ses formes discrètes et nobles, gracieuses et pures, et préluder avec bonheur (puisque je parle à Saint-Sernin, je devrais dire avec magnificence) aux essais plus hardis qui trouveront leur couronnement dans les splendeurs du gothique. Renouveau de la pensée

[1] Quicherat, Leçons d'Archéologie à l'école des Chartes.

que le *Trivium* et le *Quadrivium* ne suffisent plus à enchaîner, et que les écrits d'Aristote, tirés de l'oubli par les Arabes, précipitent dans les recherches curieuses de la logique et de la métaphysique. Écoutez ce bruit confus qui monte de Paris : c'est le fracas des disputes dont la montagne Sainte-Geneviève, le cloître Notre-Dame et le cloître Saint-Victor se renvoient les échos. Là on se passionne pour ou contre la réalité des universaux; là on perd de vue les limites qui séparent le dogme révélé des problèmes livrés à la libre controverse; là Roscelin et Abélard apprennent à leurs dépens ce que l'orgueil de l'homme risque à vouloir pénétrer les mystères de Dieu. C'est l'ère des dialecticiens.

Certes, ce fut un beau réveil de l'esprit humain; et si l'ardeur de la recherche, la curiosité hardie, l'éloquence passionnée mise au service de la pensée audacieuse, suffisaient à mesurer la valeur intellectuelle d'une époque, peut-être faudrait-il réformer le jugement de l'histoire, qui, sans refuser son estime aux efforts inquiets du XII^e^ siècle, réserve son admiration pour les sereines beautés qu'enfanta le XIII^e^. Mais non, mes frères, l'histoire ne s'est pas trompée : chercher n'est pas tout, il faut chercher dans la vraie voie. Et, puisque nous parlons de la science sacrée, introduire dans l'exposition du dogme les méthodes rigoureuses de la dialectique, c'était sans doute une œuvre utile et nécessaire; mais prétendre tout réduire à l'analyse rationnelle, chercher dans Aristote et non pas dans les témoins de la tradition l'interprétation des Écritures,

c'était faire évidemment fausse route, et exposer la doctrine chrétienne à une altération funeste. Ainsi le dogme maintient en Dieu l'unité de nature et la trinité des personnes; Roscelin survient, armé des catégories d'Aristote; il faut que la Trinité se plie aux exigences des prédicaments : c'est l'unité de la nature qui sera compromise. Abélard accourt, muni du même texte : il veut sauver l'unité divine, mais son conceptualisme l'oblige de ramener la distinction des personnes à une distinction de raison. Ainsi encore le dogme garantit sous l'apparence du pain la réalité du corps du Sauveur. Bérenger se présente : il a cherché à concilier la transsubstantiation avec l'idée qu'Aristote lui a donnée de la substance, et il n'y pas réussi. Donc, pour lui, la substance du pain demeure dans le sacrement, et la présence du Christ y est purement figurative.

O abus du raisonnement! Si l'on n'y remédie, c'en est fait de la tradition fidèle, qui garde au monde la pure doctrine de Jésus-Christ! Entendez le cri d'alarme des sentinelles vigilantes. Lanfranc s'indigne, saint Bernard est épouvanté, l'Université de Paris prend peur à son tour, un concile se résout à tarir le mal dans sa source[1], et les écrits d'Aristote sont condamnés.

[1] Le concile de Paris, tenu en 1210, sous la présidence de Pierre de Corbeil. Depuis le milieu du XI^e^ siècle jusqu'au premier tiers du XIII^e^, les saints docteurs, les universités, les papes ne cessent de protester contre les écarts de doctrine introduits au nom de l'aristotélisme. En 1231, Grégoire IX renouvelle encore les défenses du concile de Paris.

Hé quoi! si peu de temps avant Albert le Grand et Thomas d'Aquin! Quarante ans à peine sépareront le moment où l'Église jette l'anathème au Stagyrite et celui où ses plus grands docteurs l'invoquent et le commentent! Oui, mes frères, et il n'y a pas de contradiction dans cette conduite. Ce que l'Église condamne au XII^e^ siècle, c'est la substitution de la métaphysique, personnifiée dans un homme, aux témoignages authentiques qui formulent la révélation de Dieu. Ce que l'Église approuve et encourage dans l'œuvre scolastique du XIII^e^ siècle, c'est la coordination rationnelle des éléments révélés, puisés aux sources pures de l'Écriture et de la tradition.

Que serait-il arrivé, mes frères, si le mouvement du XII^e^ siècle n'eût pas été ramené dans la vraie voie? Un mal plus profond et plus universel que la Réforme protestante menaçait le christianisme. L'œuvre de Luther était avancée de quatre siècles; celle de Kant peut-être anticipait de six siècles; la société chrétienne redevenait païenne par engouement philosophique, comme elle fut tentée de le devenir plus tard par engouement littéraire, comme elle tend à le devenir aujourd'hui par engouement scientifique. Et ce fléau s'abattait sur l'Église, alors que le dogme était bien complet sans doute depuis l'âge apostolique; alors que les formules du dogme étaient bien fixées depuis la période patristique et conciliaire; mais alors aussi que la science du dogme n'était pas encore faite et que le besoin d'une théologie scientifique tourmentait partout à la fois les esprits chercheurs, sans que

rien dans l'héritage du passé vînt donner satisfaction à cette exigence légitime.

En vérité, le péril était immense, et rien ne s'explique mieux que les angoisses d'un saint Bernard devant cette agitation pleine de menaces.

Levez-vous donc, Seigneur, et venez au secours de votre Église.

Vous voyez bien ce qu'il lui faut. Elle a un tabernacle à construire dont le modèle ne s'est vu nulle part. Il faut qu'elle trouve un Beseleel, un homme d'invention et de mise en œuvre : *ad excogitandum et faciendum opus.* Ou plutôt, Seigneur, il faut que vous le trouviez pour elle. Et parce que votre manière à vous de trouver vos instruments, c'est de les faire, il faut, ô Christ béni, que vous prépariez quelque part l'artisan choisi, l'architecte prédestiné de la grande synthèse catholique. Il faut que vous versiez abondamment dans son âme l'Esprit de Dieu, car il s'agit de réformer par lui l'esprit de l'homme. *Implevitque eum Spiritu Dei*[1]. Il faut que vous le fassiez humble, car il s'agit de guérir les maux de l'orgueil, et que quand l'orgueil va jusqu'à la folie, l'humilité seule donne la sagesse : *et sapientia.* Il faut cependant que vous le fassiez puissant par le génie; car il n'est pas question de réduire la raison au silence, mais de redresser sa voie et d'agrandir ses horizons : *et intelligentia.* Il faut encore que vous l'enrichissiez d'un trésor de savoir; car, pour coordonner en un vaste système

[1] Exod. *loc. cit.*

toutes les pensées de l'homme et toute la révélation de Dieu, il est nécessaire d'avoir parcouru le cercle entier des connaissances acquises : *et scientia.* A ce prix seulement l'homme que votre Église attend pourra dessiner et bâtir l'édifice complet de la science sacrée : *et omni doctrina.*

Mais qu'ai-je fait, mes frères? Je voulais seulement indiquer à l'avance les exigences d'un grand rôle, et, malgré moi, c'est un portrait que je viens de peindre. La sainteté qui fait déborder Dieu dans le vase trop étroit d'un cœur d'homme, l'humilité qui entraîne le fils d'un puissant seigneur à fuir le château paternel pour cacher sous la robe du Frère Prêcheur sa noblesse et ses charmes; la sagesse, la sûreté presque infaillible du bon sens accompagnant la raison dans ses explorations les plus hardies et la préservant des écueils; le respect de la tradition s'alliant à la passion de la recherche, et rattachant à l'autorité des Pères de l'Église les conclusions de la scolastique; l'érudition ajoutant à la puissance du génie et l'empêchant de s'absorber dans l'isolement de ses pensées: ne sont-ce pas là les traits principaux qui serviraient à esquisser l'image du Docteur angélique? Tel le XIII^e^ siècle l'a connu, maître à vingt-cinq ans, et terminant à quarante-neuf la carrière la plus pleine qu'ait jamais fournie une vie d'homme. Tels les siècles suivants l'ont contemplé dans la lumière grandissante d'une gloire qui est devenue celle de la vérité catholique et celle de l'esprit humain. Tel l'Église l'a proclamé, lorsque l'auguste assemblée de Trente, pour présider à ses

luttes contre l'erreur, plaçait en face de la sainte Bible la Somme théologique de Thomas d'Aquin.

O Dominique! aviez-vous entrevu cet avenir quand vous fondiez l'ordre des Frères Prêcheurs? Vous pensiez surtout à ce pauvre peuple abusé par l'hérésie albigeoise, à cette société chrétienne gâtée par le plaisir et par le relâchement de la discipline. En un mot, vous vouliez donner à l'Église de Jésus-Christ des apôtres. Dieu a reçu votre offrande, mais en y ajoutant un nouveau prix. L'Église a besoin d'apôtres dans tous les temps : il est des heures de sa vie militante où elle ne peut être sauvée que par les docteurs. Et quel docteur servit jamais sa cause comme le maître sublime que vous lui avez légué?

Lorsque saint Dominique et saint François se rencontrèrent à Rome dans cet embrassement fraternel qu'a immortalisé le pinceau du moine de Fiesole, Innocent III hésita d'abord à consacrer leur double entreprise. Mais un songe lui montra la basilique du Latran secouée par un tremblement de terre et soutenue seulement par deux colonnes que rien ne pouvait ébranler; et il lui fut dit intérieurement que ces deux appuis de l'Église seraient l'ordre des Mineurs et celui des Prêcheurs. Alors, sans plus tarder, il donna aux projets des deux saints fondateurs la sanction apostolique.

Et les deux armées des pauvres de Jésus-Christ ont commencé leur marche à travers l'histoire; l'une représentant surtout la folie de la Croix, l'autre, la sagesse de l'Évangile; toutes deux néanmoins échangeant continuellement leurs mérites et leurs gloires

au service du même maître. Ah! s'il m'était permis d'introduire une variante dans l'interprétation du songe d'Innocent III, je dirais que ces deux colonnes symbolisent la sainteté et la science. Voilà les appuis de l'Église. Elle ne peut se passer d'aucun de ces deux soutiens. La sainteté sans la science ne lui permettrait pas de remplir tout son rôle ici-bas. La science sans la sainteté la laisserait encore bien plus loin du but qu'elle poursuit. Parce que vous avez réuni sur votre front, à la couronne du génie, l'auréole de la sainteté, à cause de cela, ô Thomas! vous valez à vous seul les deux colonnes du temple; et l'Église reconnaissante fait écho à la parole du Sauveur proclamant que vous l'avez bien servi : *Bene scripsisti de me, Thoma!*

II

Saint Thomas a bien rempli sa tâche; mais l'œuvre qu'il a faite se recommence toujours. Et puisque j'ai l'honneur de parler devant un prince de l'Église, devant les pasteurs du peuple, devant les maîtres de la doctrine, c'est-à-dire devant tous ceux qui ont le soin des âmes et de la vérité; puisque je viens ici comme l'humble délégué de cette Église et de cette école de Paris, qui rayonne encore, après six siècles, d'un reflet de gloire emprunté à Thomas d'Aquin, j'ai le droit, mes frères, j'ai le devoir de déterminer ce que sera notre tâche à nous-mêmes; quel rôle nous avons à remplir à l'égard de la science de notre temps.

Mais ne craignez pas que cette recherche nécessaire m'entraîne loin du grand souvenir qui nous rassemble. Non, car notre rôle ne m'apparaît pas séparable de l'œuvre du maître que nous honorons aujourd'hui. Nous n'acquitterons pleinement notre dette envers le temps présent que si, les yeux fixés sur le Docteur angélique, nous nous montrons tour à tour ses disciples et ses imitateurs.

Ses disciples avant tout. Certes, il y a là déjà de quoi défrayer notre ambition studieuse. Et plût à Dieu que le culte d'un tel maître n'eût jamais connu d'éclipse parmi nous! Hélas! faut-il l'avouer? une interruption déplorable est venue couper la tradition des écoles catholiques. « Otez Thomas, disait Luther, et je renverserai toute l'Église. » Qui le croirait? Il s'est trouvé des catholiques pour seconder le vœu de Luther. On a ôté Thomas, sinon de la théologie, qui est pleine de lui, du moins de la philosophie, qui gardait la clef de sa doctrine. Un puissant esprit a eu cette audace; il n'a point vu de péril à tout faire dater de lui-même, et les dépositaires de la tradition parmi nous l'ont laissé faire. Bossuet, si sévère pour les hardiesses de certains théologiens catholiques, n'a d'abord que des complaisances pour la révolution cartésienne, dont il saura plus tard entrevoir et prédire les funestes conséquences. Après lui, un mouvement irrésistible entraîne la philosophie dans le courant nouveau. Un divorce étrange s'opère entre la métaphysique et la science du dogme. La première s'enfonce de plus en plus dans les voies aventureuses d'où elle ne pourra plus

sortir que par des issues d'erreur, sacrifiant une vérité à l'autre, faute de pouvoir les mettre d'accord, niant la matière pour maintenir les droits de l'esprit, ou niant l'esprit pour assurer la réalité de la matière; ôtant à la raison sa force pour faire régner l'autorité, ou faisant du mépris de toute autorité une condition d'existence pour la raison. Et tandis que la philosophie s'égare de la sorte, la théologie, gardant sa direction première, continue de dicter des formules dont ses adeptes semblent avoir perdu le sens. De là, pour la science sacrée, un affaiblissement croissant, qui va bientôt jusqu'à l'annulation totale. Le mouvement philosophique, le mouvement scientifique s'accomplissent en dehors de l'Église; la culture théologique est confinée dans une région fermée, où elle produit des fruits médiocres, et d'où ne rayonne au dehors aucune influence directrice. Une sorte d'accord tacite s'établit entre les représentants de l'orthodoxie et les organes les moins compromis de la philosophie séparée, pour délimiter un terrain commun, sur lequel les uns pourront construire le temple du dogme, les autres l'édifice de la religion naturelle. Mais bientôt ce spiritualisme infirme est assiégé par des ennemis inattendus; les négations scientifiques élargissent tous les jours les brèches ouvertes dans ses remparts. Les tenants de l'éclectisme entrent en pourparlers avec l'ennemi; hier ils lui livraient la personnalité de Dieu, aujourd'hui ils lui abandonnent la réalité des corps, demain ils lui sacrifieront la substantialité de l'âme. Et les croyants éperdus se retournent vers les maîtres

de leurs jeunes années, pour demander des forces contre l'envahisseur. Vain espoir! ce ne sont ni les Descartes ni les Malebranche qui protégeront la raison humaine contre les attaques du positivisme, ou qui sauveront le dogme chrétien du naufrage de la raison. Que faire alors? Faut-il capituler, comme ont fait les philosophes? Mais nous gardons la doctrine révélée : c'est une citadelle qu'on ne rend jamais!

Écoutez, écoutez! La voix de Pierre a retenti. Il était temps qu'elle se fît entendre. La France chrétienne s'était trop longtemps déshabituée de la suivre. Et que de malheurs elle se fût épargnés si elle s'y fût montrée plus attentive! Notre siècle, qui a vu se dérouler les conséquences fatales des erreurs accumulées par le siècle précédent, est aussi, disons-le à son honneur, l'âge des grandes réparations. Ce mélange d'opinions erronées et de dispositions défiantes, qui, sans jamais séparer du saint-siège l'Église de France, ralentissait néanmoins les communications du chef aux membres, a disparu dans un concert de foi, de docilité, de confiance et de dévouement. S'agit-il de rappeler à une génération ivre de liberté les principes qu'aucune société ne peut méconnaître sans périr, la parole de Pie IX suffira à triompher des préjugés les plus tenaces et des plus généreuses illusions. S'agit-il de ramener la philosophie chrétienne dans sa vraie voie, la parole de Léon XIII achèvera de désabuser ceux que fascinait encore le préjugé cartésien, ce gallicanisme de la raison, et rendra au mouvement de la pensée catholique son orientation véritable en lui

montrant son guide dans la personne de saint Thomas d'Aquin.

Et nous voici maintenant à vos pieds, ô Maître de la doctrine ! Dociles à l'appel du grand pontife qui a restauré votre hégémonie dans les écoles catholiques, nous venons nous déclarer ouvertement et sincèrement vos disciples. Nous avons éprouvé toutes les bases nouvelles qu'on a voulu donner au savoir, et nous les avons trouvées chancelantes. Après bien des explorations inutiles, bien des essais infructueux, nous avons tardivement retrouvé le fondement solide cimenté par vos robustes mains. C'est sur ce roc que nous voulons bâtir, et nous ne permettrons plus qu'on nous en sépare. *Attendite ad petram unde excisi estis, et ad cavernam laci de qua præcisi estis*[1].

Disciples de saint Thomas, Messieurs, nous le sommes, nous le serons toujours. Mais ce rôle n'épuise pas nos devoirs; il faut que nous soyons aussi ses imitateurs.

Peut-être n'apercevez-vous pas tout d'abord la différence qui sépare ces deux rôles : elle est profonde pourtant. Le disciple s'approprie l'enseignement du maître; l'imitateur reproduit l'effort personnel qui a conduit le maître à la conquête de sa doctrine. Le disciple apprendra ce que saint Thomas savait; l'imitateur s'inspirera de son exemple et se servira de ses procédés pour découvrir des vérités nouvelles.

Est-ce manquer de respect au Docteur angélique,

[1] Is. LI, 1.

que d'annoncer la prétention d'ajouter à son trésor? Non, mes frères; car c'est tenter ce qu'il n'eût pas manqué de faire s'il eût vécu au milieu de nous. Est-ce du moins céder à une présomption téméraire? Non encore; car ce n'est pas nous mettre au-dessus du maître, c'est le suivre de loin dans une voie où son génie créateur nous a précédés. Quand on considère ce que l'Ange de l'école a su accomplir dans cette pénurie de ressources, dans cet isolement de la pensée, avec des documents tronqués, des manuscrits imparfaits, sans aucun de ces secours qui facilitent aujourd'hui la recherche: collections d'auteurs, éditions critiques, répertoires et compilations de toutes sortes; — voilà pour l'œuvre de l'érudit; — dans cet état rudimentaire des sciences naturelles, avec le concours périlleux et trompeur qu'une physique sans réalité apportait à la métaphysique; — voilà pour l'œuvre du philosophe; — on demeure confondu devant l'immensité du labeur et l'étonnante valeur du résultat. On se demande comment un chercheur si dépourvu a pu trouver tant de choses, comment un observateur si mal secondé a pu serrer de si près la nature; et là ne s'arrête même pas notre surprise. On admire ce théologien qui a su puiser dans quelques écrits mêlés le pur esprit de la tradition catholique, à ce point qu'aujourd'hui encore il n'est guère de question dogmatique qui ne rencontre sa solution dans un article de saint Thomas. Mais surtout on regarde avec stupéfaction ce penseur du moyen âge, qui a pu du même coup adapter au spiritualisme chrétien la grandiose concep-

tion d'Aristote sur la hiérarchie de l'être, et préparer, six siècles d'avance, le terrain de la conciliation entre la métaphysique et les sciences.

Mais plus saint Thomas nous paraît supérieur à son temps par le parti qu'il a tiré des plus pauvres ressources, plus il devient évident pour nous que, placé dans les conditions privilégiées qui nous sont faites, il eût porté beaucoup plus haut l'effort de son génie. Dès lors, quand nous voulons appeler sur nos travaux son patronage, nous n'avons pas le droit de nous borner à répéter des formules dont quelques-unes peut-être ne contenteraient plus aujourd'hui leur immortel auteur. Ce serait abdiquer l'autonomie de notre pensée; et saint Thomas ne se sentirait pas dignement honoré par un culte servile. S'essayer à le continuer, c'est le glorifier encore; et s'il ne dépend pas de nous de lui ressembler par le génie, nous pouvons et nous devons lui emprunter sa méthode. Tout apprendre, tout exploiter, chercher dans l'étude des faits la trace idéale qui mène aux principes, tel fut le procédé du maître: fermer après lui l'ère de la recherche, tenir pour non avenues les découvertes accumulées par l'esprit humain depuis des siècles, ou croire que ces réalités, ignorées de nos pères, n'ont rien à voir, soit avec la science du dogme, soit avec cette synthèse des sciences qui s'appelle la philosophie, c'est faire le contraire de ce qu'il a fait de son temps, le contraire surtout de ce qu'il eût fait à notre place, et c'est là une étrange façon de nous déclarer ses disciples.

Nous avons vu à travers quels périls le XII^e^ siècle

avait tenté la synthèse catholique, avec quel bonheur le XIIIe siècle l'a réalisée par l'organe de Thomas d'Aquin. Dira-t-on que le besoin de synthèse ne se fasse plus sentir aujourd'hui? Mais ce besoin est de tous les temps; c'est une loi de l'esprit humain. Quoi! depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, l'humanité est en travail; on a renouvelé l'histoire, on a frappé le roc du passé, et l'on a fait jaillir des souvenirs ignorés; on a créé (le mot n'est pas trop fort) la science de la nature, de ses lois, de ses forces; et il n'y aurait rien à faire pour ramener à l'unité tous ces éléments épars? Mais d'avance cela n'est pas possible, et je défie qu'à la question ainsi posée on ose faire une réponse négative.

Non, l'effort nouveau n'est pas inutile; mais ce qu'on peut dire avec vérité, c'est que, en devenant chaque jour plus nécessaire, il ne cesse de devenir plus malaisé. Saint Thomas a triomphé d'une difficulté énorme : la pauvreté des documents; nous succombons sous le poids d'une difficulté qui n'est pas moindre : l'immensité de nos richesses.

Je le sais. Mais qu'importe? Il ne dépendait pas de saint Thomas d'être riche; il ne dépend pas de nous d'être pauvres. Il n'a consulté que le besoin de l'Église et des âmes, et avec des matériaux imparfaits il a construit un splendide édifice. Inspirons-nous des mêmes nécessités, et mettons la main à une œuvre pareille.

La théologie nous attend. Connaissant mieux l'histoire et les documents de la tradition, nous sommes

mieux placés pour suivre les phases que parcourt, dans l'intégrité permanente de la doctrine révélée, le développement scientifique du dogme. Nous n'avons pas le droit de laisser à nos ennemis le champ libre pour travestir nos origines et pour ruiner notre foi, en racontant à leur manière comment elle s'est formée.

L'exégèse biblique nous attend. Autrefois la Bible était regardée comme le plus ancien des livres, et l'on ne savait rien de l'antique Orient que ce qu'elle en raconte en passant. Aujourd'hui l'Égypte et la Chaldée livrent les secrets de leurs monuments enfouis. L'orthodoxie, sans rien abandonner de son domaine, sent le besoin de changer sa ligne de défense. Nous n'avons pas le droit de laisser tourner contre nous une science nouvelle, qui peut bien déconcerter certaines conceptions vieillies, mais qui ne rencontre sur son chemin aucun enseignement de l'Église pour lui barrer le passage, et qu'il dépend de nous de faire servir au triomphe de la vérité révélée.

L'apologétique chrétienne nous attend. Elle aussi est contrainte de faire front à de nouveaux ennemis. Autrefois on ne contestait guère que la religion des Hébreux gardât le dépôt des traditions primitives; dès lors tout ce qui dans les religions anciennes apparaissait conforme aux enseignements de Moïse, semblait un emprunt fait par le paganisme aux sources d'où dérivent nos croyances. Aujourd'hui on veut appliquer à l'histoire des formes religieuses la prétendue loi de l'évolution. L'esprit humain serait un ond uniforme sur lequel le génie des différents âges

et des peuples divers viendrait broder la variété des dogmes, sans qu'aucun d'eux puisse prétendre plutôt qu'un autre à une origine divine. Partout donc où l'on signale une analogie entre les fausses religions et les véritables, nos adversaires triomphent; et ce que nous avons à leur montrer, c'est surtout le caractère inimitable et transcendant de la doctrine révélée.

La philosophie nous attend. Descartes l'a isolée de l'expérience; les modernes continuent de l'éloigner de la réalité par l'idéalisme, et ne savent l'y ramener que par le matérialisme. Saint Thomas, je l'ai dit, garde le terrain vrai de la rencontre entre la métaphysique et la science de l'univers. Encore est-il qu'il faut nous approprier les connaissances positives sans lesquelles tout essai de synthèse rationnelle n'obtiendra qu'un accueil dédaigneux de la part des hommes familiers avec les faits.

Voilà, Messieurs, notre tâche. Mais, me direz-vous, où sera le géant de taille à l'entreprendre?

Si Dieu nous rendait un saint Thomas, nous pourrions espérer de voir paraître un jour la Somme théologique et philosophique du XIXe siècle. C'est le propre des génies du premier ordre de ramener à l'unité la diversité presque infinie des données positives.

Mais Dieu seul allume où il lui plaît la flamme du génie, et il le fait rarement sans avoir préparé un si grand ouvrage.

Saint Thomas lui-même n'est pas apparu comme un météore isolé au milieu de son siècle. L'activité intellectuelle du XIIe siècle avait enfanté les grandes

écoles. Les écoles, à leur tour, avaient produit les grands maîtres. Quand Thomas se leva, Pierre Lombard, se survivant dans son œuvre, tenait déjà ce sceptre des *Sentences* qu'il a gardé pendant tant de siècles; Alexandre de Halès avait porté bien haut la gloire scientifique de l'école franciscaine; Albert le Grand jouissait d'une renommée qui ne permettait à personne de supposer qu'un de ses disciples pût jamais la faire pâlir. Thomas est venu, et de tous les travaux de ses devanciers il a fait comme le socle du monument que Dieu lui réservait d'élever à la doctrine sacrée.

Eh bien, mes frères, Dieu nous destine-t-il un géant des temps nouveaux pour renouveler, en l'adaptant aux besoins de notre âge, l'œuvre du Docteur angélique? Je l'ignore; mais ce que je sais bien, c'est qu'il nous demande de travailler comme pour préparer sa venue.

Nos richesses nous accablent. Mais qui oblige chacun de nous d'embrasser toute la tâche? Et ne voyez vous pas naître et grandir autour de vous ces intitutions divinement désignées pour distribuer entre leurs membres les éléments variés de ce labeur? Les universités catholiques, voilà les instruments que la Providence a choisis pour rendre possible l'œuvre nécessaire de la synthèse catholique!

Là seulement la vérité peut être poursuivie en même temps dans toutes les voies; là les aptitudes et les vocations décident des recherches; là les connaissances les plus variées s'appuient et se fécondent entre elles; là s'accumulent les instruments de tra-

vail, les procédés d'investigation, les traditions scientifiques. Et parce que cette science multiple et chercheuse, hardie et sincère, naît, grandit et se perfectionne dans un milieu chrétien, parce que les maîtres qui la distribuent, les disciples qui la reçoivent, les savants qui la font progresser, sont des croyants fidèles; parce que c'est l'Église qui a provoqué, encouragé, béni la création de ces foyers scientifiques, à cause de cela il nous est permis de saluer dans les débuts modestes de ce haut enseignement catholique l'aurore des grandes clartés que Dieu s'apprête à faire lever sur notre temps.

Ah! vous vous demandez pourquoi ces œuvres difficiles sont nées à notre époque troublée, parmi les luttes qui semblent contraster avec les préoccupations sereines du haut savoir! pourquoi ces œuvres coûteuses viennent prélever sur votre générosité de nouveaux tributs, à l'heure où tant de charges vous accablent? Mes frères, Dieu sait ce qu'il fait. Plus tôt, c'eût été trop tôt: le renouvellement des connaissances n'était qu'au début. Plus tard, ce serait trop tard: la synthèse des sciences serait faite sans nous, et à cause de cela elle serait faite contre Dieu. Mais maintenant c'est l'heure: catholiques, debout! à la voix de vos pasteurs, à la voix du Pontife suprême, vous vous armerez pour tous les combats: ici sur le terrain de l'école populaire, là sur celui de la charité, ailleurs dans le domaine du culte public, un peu plus loin sur le théâtre des intérêts sociaux, partout où il y a une vérité à professer, un droit à protéger, une

liberté à défendre. C'est bien, c'est votre devoir; mais ce n'est pas tout votre devoir, et dussé-je vous paraître ou paradoxal ou intéressé dans mon ardeur à plaider une cause qui me touche de trop près, je dirai ma pensée tout entière : ces œuvres salutaires et saintes ne sont pas l'élément principal de l'action catholique de nos jours. Avant tout il faut que Dieu règne; que Jésus-Christ soit connu, aimé, servi. Donc avant tout que la foi soit sauvée, la foi qui nous apprend à connaître Dieu et à aimer Jésus-Christ. Eh bien, mes frères, la foi est menacée. Par qui? Par la politique? Non, la politique peut faire souffrir les croyants, elle ne peut pas tuer la croyance. La foi est mise en péril surtout par la haute science. Donc il ne suffit pas de la défendre par la charité ou par l'enseignement populaire. On empoisonne les âmes avec la science athée; le monde cherche de la science chrétienne; il vous en demande, c'est le pain des intelligences : *Parvuli petierunt panem.* Voulez-vous qu'on vous reproche un jour de le leur avoir refusé? *Et non erat qui frangeret eis*[1].

Mes frères, aviez-vous compris de la sorte nos universités catholiques? Vous y aviez vu peut-être une tentative honnête pour répéter, avec plus de garanties contre l'erreur, les leçons des savants qui ne partagent pas nos croyances. Vous y aviez vu encore une protection pour la jeunesse chrétienne à travers cette crise périlleuse qui l'attend à l'issue des premières études.

[1] Thren. IV, 4.

Nos universités sont bien cela; mais elles sont quelque chose d'infiniment plus grand. Elles sont les officines de cette grande élaboration d'où doit sortir une synthèse scientifique et chrétienne, destinée à soumettre à Dieu la science et à glorifier la foi. A ce titre, elles tiennent aux plus chères espérances de l'Église, et je m'explique par là la sollicitude qu'elles lui inspirent. Ce que je ne m'expliquerais pas, ce serait de la part des enfants de l'Église un refroidissement de zèle pour les soutenir et les diriger jusqu'au terme de leurs glorieuses destinées.

O saint Thomas! nous allons porter en un triomphal cortège ce chef auguste, qui fut le vase de vos pensées, les restes de ce corps vénérable qu'anima votre grande âme. Du haut du ciel, à votre tour, jetez les yeux sur d'autres restes. Voyez les débris des grandes écoles catholiques qui retentirent autrefois de vos accents immortels. Que sont devenues les universités de l'Église? Les orages du passé les ont renversées. Ces grands corps vivants sont tombés en poussière. Mais l'Esprit de Dieu sait ranimer la cendre et rendre aux ossements desséchés le mouvement et la vie. O Maître, rallumez les foyers de la science catholique. Multipliez parmi nous vos disciples. Suscitez-vous des imitateurs. Faites plus, si Dieu le permet: venez, venez revivre dans un autre vous-même, pour faire triompher sur la terre la vérité qui règne aux cieux. Amen.

PANÉGYRIQUE DU B. PIERRE DE LUXEMBOURG

PRONONCÉ A LIGNY-EN-BARROIS

PATRIE DU BIENHEUREUX

POUR LE CINQUIÈME CENTENAIRE DE SA MORT

Le 5 juillet 1887.

Sit memoria illorum in benedictione, et ossa eorum pullulent de loco suo.

(Eccli. XLVI, 14.)

Que sa mémoire soit bénie, et qu'une vertu fécondante rayonne de son tombeau!

ÉMINENCE [1],

MESSEIGNEURS [2],

MES FRÈRES,

Dieu, qui suscite les saints selon le besoin des temps, sait aussi, pour répondre à des nécessités nouvelles, réveiller leur mémoire et la venger de l'oubli. La solennité présente en est la preuve. Après avoir tenu une si grande place dans le cœur de la catholique Lorraine, des vieilles cités de Paris et d'Avignon, le sou-

[1] Le cardinal Langénieux, archevêque de Reims.

[2] Mgr Gonindard, naguère évêque de Verdun, récemment nommé coadjuteur de Rennes; NN. SS. Thibaudier, évêque de Soissons; de Briey, évêque de Saint-Dié; Sourrieu, évêque de Châlons; Larue, évêque de Langres.

venir du bienheureux Pierre de Luxembourg s'était comme effacé parmi nous. Et voici que depuis trente ans un souffle de Dieu a passé sur sa tombe, pour remuer sa cendre endormie et renouveler son culte. Aux deux extrémités de notre France, Ligny célèbre sa naissance, Avignon sa bienheureuse mort. Paris ne pouvait manquer à ce rendez-vous de la reconnaissance. Votre volonté, Messeigneurs, m'impose le périlleux honneur de lui servir d'interprète en rappelant les liens qui unirent le jeune saint à notre Église métropolitaine et à notre vieille université. Peut-être, en traduisant les sentiments qui animent tout cet auditoire, aurai-je encore la bonne fortune de servir en quelque chose les intérêts d'une œuvre qui occupe aujourd'hui le premier rang dans les sollicitudes de l'Église : l'œuvre de l'éducation chrétienne.

Tout d'abord, Messeigneurs et mes frères, embrassons d'un rapide regard la carrière si courte et si pleine de notre saint. Dix-huit années la circonscrivent. Dans ces étroites limites pourtant, que de merveilles ! En cet enfant prédestiné l'humilité résiste aux privilèges de la naissance et à la séduction des grandeurs, la mortification aux attraits du plaisir, l'austérité de l'étude aux exemples de l'oisiveté, le respect de la discipline au relâchement universel, l'amour de l'Église aux épreuves du schisme. A dix ans, sa formation commence à l'école épiscopale de Notre-Dame. Tour à tour écolier à Paris, otage et captif chez les Anglais, chanoine de Paris, évêque de Metz et cardinal, il demeure égal à lui-même en cette prodigieuse

fortune : et quand, à dix-huit ans, la mort vient le frapper, elle le trouve à Avignon, prisonnier de l'obéissance, portant ses honneurs comme un joug, pleurant sur les maux de l'Église et méditant de vastes entreprises pour l'extinction du schisme qui la désole.

Ah ! mes frères, le ravissant spectacle ! N'est-ce pas le cas d'emprunter à notre grand Bossuet la touchante apostrophe qu'il jetait aux âmes saintes en terminant son sublime discours sur l'unité de l'Église ? Alors aussi l'on pouvait redouter le schisme. L'évêque de Meaux venait de signaler le péril ; il avait parlé aux pasteurs le langage de la raison et celui de la foi ; puis tout à coup, renonçant à enseigner, il se fait suppliant ; il ne regarde plus les docteurs, mais les fidèles, et parmi eux il cherche les saints. « Ames simples, s'écrie-t-il, âmes cachées aux yeux des hommes et cachées principalement à vos propres yeux, où êtes-vous dans cet auditoire, afin que je vous adresse ma parole ?... Je vous parle sans vous connaître, âmes dégoûtées du siècle. Ah ! comment avez-vous pu en éviter la contagion ? Comment est-ce que cette face extérieure du monde ne vous a pas éblouies ? Quelle grâce vous a préservées de la vanité ? »

Je l'avoue, mes frères, en lisant la vie de Pierre de Luxembourg, cette interrogation montait naturellement de mon cœur à mes lèvres. Aujourd'hui je viens la formuler devant vous. Si vous le voulez bien, nous l'adresserons ensemble à ce bienheureux enfant de votre pays. O Pierre, qui donc a pu vous garder de la corruption étalée sous vos regards ? Et il nous répon-

dra sans doute avec saint Paul : *Gratia Dei per Jesum Christum :* « La grâce de Dieu par Jésus-Christ. » Mais la grâce de Dieu prend des formes visibles, et Jésus-Christ a coutume de se servir d'instruments humains pour faire prévaloir les desseins de son amour. Quels furent ces moyens providentiels auxquels le serviteur de Dieu dut l'origine et les progrès de sa sainteté? Un seul mot les résume tous : c'est l'éducation.

Au foyer domestique Pierre a trouvé une sainte mère; plus tard il a rencontré la discipline virile et chrétienne de l'université de Paris. D'autres que lui sans doute, ses frères même, ont connu de semblables avantages sans en tirer le même parti. C'est la preuve que rien ne saurait remplacer, dans la formation morale de l'homme, l'effort personnel et le bon usage de la liberté. Mais sans le secours de cette double éducation, les germes précieux déposés en l'âme du Bienheureux par la grâce baptismale fussent demeurés stériles. Tel est l'enseignement que nous apporte l'histoire de sa vie; et l'histoire du temps présent nous invite par de sinistres avertissements à méditer cette leçon.

I

On a tant calomnié le passé depuis cent ans, que tout homme de cœur, tout homme de foi hésite à rappeler les tristesses de ces âges, qui connurent aussi tant de grandeurs. Il semble qu'en signalant des misères trop réelles, on fasse cause commune avec ces

contempteurs stupides qui ne veulent rien devoir aux siècles chrétiens. Ce scrupule, mes frères, ne saurait nous arrêter. D'abord, on l'a dit avec raison, l'Église n'a besoin que de la vérité; car, si ses enfants et parfois ses ministres ont, par leurs faiblesses, attiré sur elle le mépris des méchants, elle-même du moins, dans les actes qui l'engagent, n'a jamais trahi la cause du Christ, son Époux; elle n'a jamais laissé fléchir l'idéal moral qu'elle avait mission de montrer au monde; elle n'a jamais pris son parti des atteintes portées à la loi de Dieu; elle n'a jamais renoncé à la poursuite des abus et des désordres, aussi bien dans les rangs de sa propre milice qu'au sein de la société séculière. Pour faire prévaloir le droit sur la violence, pour défendre la dignité du sacerdoce, la sainteté du mariage, l'inviolabilité du serment, elle a soutenu des combats héroïques et subi toutes les persécutions. Dans ses luttes contre les passions corruptrices, elle n'a jamais fait acception de personnes : des clercs, des évêques, des rois, des cités, des peuples, ont tour à tour expérimenté la vigueur de sa résistance au mal. Une telle fidélité au parti de l'honneur et de la vertu suffirait à distinguer l'Église de toute institution humaine, et servirait seule de réponse à ceux qui lui reprochent des fautes dont elle ne fut jamais la complice.

Ce n'est pas tout, mes frères; l'Église a fait autre chose que protester contre le mal, elle a fait fleurir le bien. L'esprit de Dieu qui l'anime ne se retire des méchants que pour porter ses inspirations aux âmes

humbles et fidèles. Alors on voit apparaître les saints. L'Écriture nous a décrit leur entrée sur la scène du monde : c'est le lis qui croît entre les épines; c'est la brebis que Dieu envoie au milieu des loups. Noble et sainte vengeance de la vertu qui relève les défis du vice et fait mûrir les fruits du ciel parmi les corruptions de la terre. Mais comment voulez-vous dès lors raconter les victoires de la grâce sans montrer l'ennemi dont elle a su triompher?

Pierre de Luxembourg vint au monde à la fin de l'époque féodale, alors que la chevalerie, toujours vaillante, avait oublié le désintéressement, alors aussi que les grandes charges de l'Église servaient surtout à défrayer les ambitions qui ne trouvaient pas à se faire leur part dans le siècle. Ce qui est admirable dans ce pieux enfant, c'est que là où d'autres ont rencontré les entraînements qui égarent, il a su se frayer à lui-même le chemin du salut. Précurseur en cela du grand Charles Borromée, il est jeté malgré lui au milieu des abus criants, dont son élévation prématurée doit à la fois fournir la preuve et préparer le remède. Mais là s'arrête la ressemblance. Soutenu par les papes et par l'autorité du concile de Trente, saint Charles poursuivra pendant plus de vingt ans avec une invincible constance l'œuvre de la réforme ecclésiastique. A sa mort, l'Église de Milan présentera le spectacle achevé de la discipline chrétienne et des mœurs évangéliques. Hélas! Pierre de Luxembourg n'a pas connu ces joies. Deux siècles le séparent de l'âge du grand réformateur. L'époque où il paraît n'est pas celle où l'Église

panse ses plaies, c'est le moment où elle reçoit les plus cruelles blessures. Partout l'oubli des règles a encouragé le désordre. Un long exil a séparé la papauté de son siège. La France va bientôt expier le périlleux avantage qu'elle s'est donné en paraissant retenir pour elle seule ce qui est le commun trésor de tous les peuples chrétiens. Pierre n'avait que neuf ans lorsque s'ouvrit à Rome, avec la succession de Grégoire XI, l'ère à jamais néfaste du grand schisme d'Occident. Quel temps, mes frères ! Et qui pourrait y penser sans frémir? L'Église a connu d'autres schismes, mais où le droit du moins n'était pas douteux, où la bonne foi ne pouvait s'égarer; où l'on voyait d'un côté l'astuce et la violence au service de l'occupation; de l'autre, le pouvoir légitime soutenu par tous les vrais enfants de Dieu, schismes passagers d'ailleurs, et qui prenaient fin sans laisser de trace.

Ici quel spectacle différent! C'est un doute effroyable qui pèse sur l'Église entière. Deux papes sont élus par le même collège à quelques jours de distance: l'un a pour lui l'antériorité des suffrages; l'autre, les apparences d'une élection plus libre et plus pure. Bientôt la division qui les oppose l'un à l'autre va s'étendre à tout le peuple fidèle. La chrétienté se partage en deux obédiences qui se renvoient l'anathème, les saints eux-mêmes hésitent et quelquefois s'égarent. Catherine de Sienne et Vincent Ferrier, tous deux enfants de saint Dominique, ne reconnaîtront pas le même pontife. Et ce désordre inouï va durer quarante ans, comme si la prolongation d'une telle épreuve eût été

nécessaire pour montrer qu'une institution capable de la supporter sans périr est véritablement et divinement immortelle.

Placé par sa naissance dans l'obédience du pontife estimable, en qui la postérité mieux éclairée a dû reconnaître un antipape, Pierre reçut sans doute de sa main les faveurs qui prévinrent sa jeunesse; mais ce ne fut que pour gémir plus amèrement sur des maux qu'il voyait de plus près. Et telle fut dans l'acceptation des honneurs la pureté de ses intentions, telle fut dans l'usage des dignités la perfection de sa vertu, que le saint-siège, après le schisme, n'hésita pas à proclamer sa sainteté. Touchant rapprochement: Clément VII d'Avignon, usant avec bonne foi d'un pouvoir usurpé, confie à Pierre de Luxembourg l'Église de Metz et l'appelle aux honneurs de la pourpre. Un siècle et demi se passe, et Clément VII de Rome inscrit le sectateur de l'antipape au nombre des Bienheureux!

Tel est, mes frères, le cadre historique au milieu duquel vient se placer l'innocente vie de celui dont Ligny fut le berceau. Il est temps de vous montrer le saint enfant lui-même croissant en grâce et en sagesse sous l'action de deux influences protectrices: celle de sa mère et celle de l'école de Paris.

II

C'étaient de puissants princes que les seigneurs de Luxembourg. Ligny, leur principal domaine, relevait de la couronne de France. Fidèles à la cause française, en ces temps où la féodalité, établie dans toute l'Europe, inspirait une forme de patriotisme si différente de la nôtre, les comtes de Ligny avaient fait de votre cité la forteresse de leur puissance. C'est là qu'ils venaient se reposer de leur vie guerroyante, après tant de hardies chevauchées dirigées tantôt contre la cité de Metz, ou contre les princes d'Allemagne, tantôt au service du roi contre les Anglais, ces redoutables ennemis de l'unité française. Ligny leur devait ces solides défenses qui la faisaient appeler la *Ville aux belles tours*. Dans cette race rivale des rois, la fierté, la vaillance, étaient héréditaires. Le vice plus d'une fois y côtoya la vertu; mais jamais la vertu n'en fut absente. Nous la voyons reluire d'un vif éclat dans les parents de celui que nous honorons aujourd'hui. Guy de Luxembourg, comte de Ligny, méritait à plus d'un titre d'être le père d'un bienheureux. Dans sa courte carrière, toute remplie de hauts faits, toute dévouée à la cause nationale que Charles V défendait par sa sagesse et du Guesclin par son épée, que bientôt devait sauver d'une ruine totale l'héroïsme inspiré de la Pucelle d'Orléans, il sut allier à la valeur guerrière le respect des faibles, l'amour des pauvres, le souci de la justice,

le goût de la prière et l'austérité de la vie. Mais, tombé jeune encore au champ d'honneur, il laissa bientôt à sa pieuse épouse le soin d'élever des chevaliers pour la terre et un saint pour le ciel.

La voilà donc aux prises avec la plus lourde des tâches, cette héroïne chrétienne! Entre tous ses fils, elle a discerné de bonne heure celui dont l'âme angélique attirera les regards du Tout-Puissant. Les prédilections de la veuve sont conformes aux prédilections de Dieu. Pierre vécut bien peu d'années sous la tutelle maternelle, mais n'est-ce pas le vrai privilège des mères que cette première culture qui imprime à une vie tout entière la marque surnaturelle? O mères! si vous saviez le don de Dieu, et quelle puissance vous est donnée pour pétrir ces jeunes âmes! Si vous saviez ce que vos paroles de foi et d'amour opèrent dans les profondeurs d'un cœur qui s'ignore encore, mais qui en retrouvera un jour en lui-même, aux heures de crise, l'impérissable écho! La comtesse Mahaut comprit la grandeur d'une tâche à laquelle une mort prématurée allait sitôt la ravir. Tendre aux caresses de son enfant, elle fut impitoyable à ses défauts. Sous sa forte discipline, Pierre apprit à dompter l'orgueil et l'égoïsme que sa bouillante nature commençait à laisser paraître.

Bientôt l'humilité, la charité, la mortification, prirent en lui la place des vices naissants. C'était merveille de le voir s'attendrir aux souffrances des pauvres et s'exercer lui-même à souffrir. L'œuvre propre à la mère était accomplie. O Pierre! le Dieu jaloux voulait votre

cœur pour lui seul. Il appelle à lui celle qui fut pour vous l'initiatrice de la sainteté, afin que votre tendresse filiale conspire avec la divine charité pour tourner vers le ciel tous vos désirs. Telle est, mes frères, la conduite austère que Dieu garde envers ses favoris. Et, je vous le demande, n'était-ce pas déjà l'âme d'un saint qui animait le corps frêle de cet enfant de dix ans et reluisait en son doux visage lorsque, sur l'avis de son tuteur, Pierre quitta la terre de Lorraine avec son plus jeune frère, pour aller recueillir les trésors de science et de sagesse qu'offrait à ses nourrissons l'Université de Paris ?

Mes frères, ce n'est pas un récit que vous attendez de moi; les faits de cette histoire vous sont connus. C'est un tableau que je dois essayer de vous peindre, pour vous montrer dans cette jeune âme l'action puissante de la grâce. Laissons donc rapidement courir les années, et contemplons au passage le progrès plus rapide encore des vertus de notre saint. Le voici à l'école Notre-Dame. Sa naissance et le train de maison qui l'accompagne devraient le distinguer des pauvres clercs; son humilité cherche sans cesse à le confondre dans leurs rangs. Mais il est des signes qui malgré lui le trahissent: c'est l'abondance de ses aumônes, qui fait de lui l'ami de tous les pauvres; c'est son ardeur aux exercices de la prière et de l'étude; c'est l'intrépide courage qu'il déploie contre lui-même pour mater son corps par les veilles, par les jeûnes, par de rigoureuses austérités. Nous retrouvons ici le chevalier qui compte pour peu la peine, et met l'honneur

au-dessus de tout; seulement c'est le chevalier de Jésus-Christ, et l'honneur qu'il poursuit n'est pas le sien propre, c'est la gloire de son maître. Déjà il a juré de n'avoir pas d'autre amour que Dieu, d'autre épouse que son Église. Noble Valéran, n'essayez pas de remuer dans le cœur de votre frère la fibre des ambitions terrestres ! S'il faut quitter le cloître Notre-Dame pour aller vous remplacer comme otage au pouvoir des Anglais, vous le trouverez prêt à ce sacrifice. Mais tel vous l'avez vu élève du sanctuaire, tel Calais le connaîtra, embellissant la captivité par la sérénité de son âme, et forçant le respect, l'admiration de ses ennemis.

Le prisonnier est délivré, l'écolier est devenu l'un des chanoines de l'illustre métropole. Déjà son nom comme sa vertu attire les regards du pontife d'Avignon. Les bénéfices ecclésiastiques lui sont prodigués, pour élever sa condition dans l'Église au niveau de son rang princier dans le siècle. Pierre n'a que quatorze ans : peut-il résister au pape? Non; mais un sûr instinct des choses surnaturelles lui dit que tel n'est pas l'ordre de Dieu. « C'est chose terrible, s'écrie-t-il, de posséder des dignités sans y faire résidence. » En attendant qu'il puisse conformer son état de vie à la lettre des saints canons, il s'applique à en garder l'esprit. Les revenus de l'Église ne font que passer par ses mains. Ses aumônes le réduisent à la pauvreté, et font plus d'une fois murmurer autour de lui les avocats de la prudence humaine.

Une sagesse précoce révèle dans les âmes pures la

présence de l'Esprit de Dieu. Qu'un conflit s'élève entre le chapitre de Notre-Dame et l'université de Paris, c'est à ce chanoine adolescent que sera dévolue la mission conciliatrice; et la sentence d'un si jeune arbitre saura résoudre le litige en respectant les traditions des deux corps auxquels il se fait gloire d'appartenir.

Il était dit que tous les abus de l'Église dans ce temps devraient concourir à exalter celui qui les avait en horreur. L'évêque de Metz vient de mourir. La noble cité lorraine appartient à l'obédience romaine. Le pape d'Avignon veut s'attacher cette illustre Église, et Pierre reçoit à quinze ans l'investiture épiscopale. Un autre eût ressenti le vertige de l'orgueil : l'ami de Dieu s'enfonce davantage dans l'humilité. Deux mois entiers de retraite profonde, de prière perpétuelle, d'effrayantes pénitences, suffiront à peine à calmer ses terreurs. Enfin il croit reconnaître dans son élection l'appel d'en haut. D'ailleurs il y a, lui dit-on, quelque danger à courir : car Metz est loin d'être soumise. Devant l'image du sacrifice, le chevalier de Dieu se retrouve. « Allons, dit-il, puisqu'on m'a fait évêque, il est temps de montrer que je ne suis plus un enfant. » Et le voilà parti pour prendre possession de son siège.

L'art chrétien a popularisé la scène touchante de cette entrée pacifique où tout, jusqu'à l'humble monture du jeune pontife, rappelle l'entrée du Sauveur à Jérusalem. Hélas! la ressemblance ne sera que trop frappante. Si la vertu de Pierre lui gagne des cœurs,

sa douceur sera impuissante à dominer la turbulence des bourgeois, les compétitions des princes, à écarter de son troupeau le fléau des guerres, à réprimer les désordres et les crimes de cette époque d'anarchie religieuse et politique; son frère lui-même, par ses prétentions arrogantes, augmentera les difficultés de sa tâche. Parmi tant d'épreuves Pierre ne faiblit pas; son recours est en Dieu, sa consolation est la prière, sa vengeance est l'aumône, et s'il en faut un autre, la pénitence la lui fournit : il se venge contre lui-même des péchés de son peuple.

Au milieu de tant de travaux, les honneurs, qu'il fuyait, continuaient de pleuvoir sur sa tête. Le pontife d'Avignon, presque aussitôt après l'avoir fait évêque, l'avait investi de la dignité cardinalice. Et maintenant, jaloux d'attacher à sa cour un jeune prélat bien fait pour l'honorer, il l'appelait près de lui pour jouir du spectacle de ses vertus, et mettre à profit sa surprenante maturité.

Voilà donc notre Bienheureux en route pour Avignon. Pensez-vous qu'il se laisse enivrer par tant de faveurs? Loin de là; car, de quelque côté qu'il regarde, il ne trouve que des sujets de tristesse : derrière lui cette Église de Metz, qu'il a commencé d'aimer, de servir, et qu'il laisse livrée aux factions; devant lui, cette cour pontificale où il redoute la rencontre de l'esprit du siècle. Et il pleure en s'humiliant devant Dieu, tandis que le monde l'honore. Larmes des saints, vous êtes la rosée du ciel qui empêche la divine semence de périr sur notre terre aride. Dou-

leurs sacrées que le monde ne comprend pas, vous êtes, en un cœur innocent, la protestation de l'Esprit de Dieu contre les altérations introduites par la main des hommes dans le plus bel ouvrage de son amour!

Paris revoit au passage l'ancien écolier devenu cardinal. Pierre a mille peines à s'arracher de ce lieu. Là il n'a connu que les joies de la prière et de l'étude; c'est là qu'il est devenu vraiment le disciple de Jésus-Christ. Oh! s'il y pouvait fixer son séjour! Mais l'ordre du pape le presse. Il faut gagner Avignon, il faut recevoir les insignes d'une dignité qui lui pèse; il faut être témoin des malheurs du schisme, du relâchement de la discipline, des abus et des scandales. Oui, Pierre, il le faut; car, tandis que vous contemplez ces tristesses, la cour du pontife est témoin de vos vertus. Votre humilité chaque jour plus profonde, vos austérités qui égalent celles des anachorètes, votre oraison continuée à travers les nuits, vos aumônes, qui font de votre maison le rendez-vous des pauvres et vous font sentir plus d'une fois le dénuement, voilà autant de démentis que Dieu donne par vous à ceux qui déshonorent son Église, voilà autant de témoignages qui empêchent la morale mondaine de prescrire contre l'Église!

Aussi bien c'est là toute la vocation de notre Bienheureux. Dieu l'avait choisi, non pour mettre fin aux maux de son Église, mais pour montrer qu'à travers tant de désordres la sève de la vie surnaturelle n'était point épuisée, et qu'alors comme toujours il

suffisait de le vouloir pour être saint. Et maintenant l'exilé peut chanter le cantique de la délivrance. La fin de son épreuve est proche. Chacun en lit déjà le triste présage sur son visage, où la pâle mort a marqué son empreinte. Est-il seul à l'ignorer? Ou, au contraire, averti de son prochain départ, le soldat de Dieu veut-il être trouvé en armes pour le service de son maître? Toujours est-il qu'il a formé de vastes desseins. Il ne peut prendre son parti de la prolongation du schisme. Il partira, il ira demander au roi de France de faire la paix avec l'Anglais pour appliquer toutes ses forces à la pacification de l'Église. De là il passera en Angleterre, il ira jusqu'en Allemagne, il parcourra l'Europe, et arrachera aux princes, à force de supplications et de remontrances, l'accord d'où doit résulter la fin des maux qui désolent l'Église.

O Pierre, cette ambition-là est digne de votre grand cœur. Mais Dieu se contente du sacrifice offert. Hélas! le monde n'est pas prêt encore à mériter le bien que vous lui préparez; mais le ciel est prêt à vous en donner la récompense. La maladie terrasse, avant qu'il ait pu partir, le messager généreux de la paix chrétienne. Il meurt en pénitent, lui dont l'âme a ignoré la souillure, et les princes de l'Église, témoins de cette agonie triomphante, disent, par avance dans leur cœur, les paroles que la liturgie chantera deux siècles plus tard sur la tombe de Louis de Gonzague : *Innocentem non secuti, pœnitentem imitemur:* « Si nous n'avons pas son innocence, empruntons-lui sa pénitence ! »

III

J'ai tenté, Messeigneurs et mes frères, d'ébaucher devant vous la douce image de Pierre de Luxembourg. Je pourrais m'attarder maintenant à vous peindre le deuil d'Avignon, la Provence en pleurs, les larmes d'un pontife mêlées à celles des pauvres, les princes, les docteurs accourant au saint tombeau et confondus dans la prière avec les humbles et les petits que Pierre avait tant aimés.

Je pourrais vous montrer les miracles répondant à la foi du peuple et manifestant la sainteté de celui qu'on invoque: le corps fracassé d'un enfant reprenant la vie au contact de la pierre sépulcrale du Bienheureux; le véritable Clément VII accordant les honneurs du ciel à celui que l'usurpateur de ce nom avait comblé des dignités de la terre; enfin un temple magnifique élevé à sa mémoire. Mais d'autres pensées m'attirent, et je me sens débiteur envers vous de réflexions plus hautes, qui fourniront une brève conclusion à ce discours.

Luxembourg, dans sa sainte et trop courte carrière, a déploré et combattu deux grands fléaux de l'Église: le relâchement et le schisme.

Si la Providence, qui ne fait rien en vain, renouvelle aujourd'hui son culte, n'est-ce pas pour nous offrir dans ses exemples et dans sa protection les

enseignements et les secours dont nous avons besoin pour soutenir des luttes pareilles ?

La corruption des mœurs est-elle aujourd'hui plus générale qu'elle ne le fut à la fin du XIVe siècle? Je l'ignore, et j'estime qu'on perdrait son temps à vouloir résoudre une telle question. Ce que je sais, c'est que le désordre moral se présente aujourd'hui avec un caractère nouveau d'arrogance et avec des airs de défi. Autrefois le mal passait pour une défaillance, aujourd'hui il se présente comme une forme nouvelle du bien. On a rajeuni le morale, on l'a mise d'accord avec une science indépendante qui ne connait plus de sujétion. Quoi d'étonnant si elle ne ressemble pas à l'ancienne, si l'orgueil de l'esprit y porte le nom de noblesse, si le culte de la force y remplace les scrupules du droit, si les appétits glorifiés et comme divinisés identifient la vertu avec la satisfaction des convoitises? Oui, mes frères, voilà un mal nouveau. Le passé a connu les révoltes de la chair, il n'a pas déclaré cyniquement qu'elle avait raison contre l'esprit. La sainteté du mariage a été souvent profanée par les passions, mais l'adultère ne prétendait pas alors aux honneurs que notre âge lui prodigue. L'Église elle-même a vu le scandale pénétrer dans les rangs de sa milice; mais, en présence des pires excès, nos pères n'ont jamais pris le change, ni enveloppé dans un mépris sacrilège, avec le vice des hommes, l'institution de Dieu.

Et le schisme, mes frères! Ah! je le sais, il n'est plus à craindre au sein de l'Église. Jamais l'unité

catholique n'a été plus forte, jamais le siège apostolique n'a été entouré de plus d'hommages, jamais on n'a vu son autorité mieux obéie, sa parole reçue avec plus de docilité jusqu'aux extrémités du monde. Désarmé, dépouillé, captif dans son propre palais, le successeur de Pierre attire et retient sur lui les regards attendris de tous ses enfants, les regards étonnés et respectueux de ses ennemis eux-mêmes. La plus haute de ses prérogatives, celle qui le rend capable de confirmer ses frères sans avoir lui-même à redouter le péril d'erreur, a reçu d'un concile œcuménique une décisive consécration. Nous sommes loin de ces conciles tumultueux de Pise, de Constance et de Bâle, où les malheurs du grand schisme livraient aux discussions de la chrétienté les droits et l'autorité du vicaire de Jésus-Christ. Dieu, dans sa providence, nous a ménagé cet avantage pour nous soutenir dans de nouveaux combats; car, si nous n'avons plus à redouter la division dans l'Église, un autre schisme s'est accompli, dont la déchirure s'élargit tous les jours sous nos yeux : le schisme entre l'Église et la société moderne.

Faut-il, mes frères, vous en décrire les caractères et vous en signaler les périls? Tirée de la barbarie par la civilisation chrétienne, notre société ne veut plus rien devoir à sa mère; elle rejette la foi qui l'a éclairée, la morale qui l'a policée, la grâce qui a combattu en elle les ferments du vice. Décidée à ne plus obéir, l'indépendance ne lui suffit plus; elle veut régner seule et régner sur des ruines. Il lui faut le monopole de

tous les droits, et toute liberté lui semble une révolte dès qu'elle s'appuie sur la conscience. A moi l'éducation, dit-elle, pour façonner l'esprit des générations qui grandissent et y tuer la croyance! A moi la richesse, à moi la puissance, pour briser cette résistance morale dont l'Église était déjà l'inspiratrice au temps des Césars!

Ainsi parle-t-elle par la voix des sectaires qui s'imposent à elle et se donnent la mission de la régir. Et pourtant, j'en atteste le cœur de mes contemporains, non, ce n'est pas là le vrai sentiment qui les anime. Une noble fierté, le désir de s'élever par la science et d'élever avec eux ceux qui souffrent, une généreuse sympathie pour l'humanité tout entière, un idéal de liberté, de justice et d'honneur auquel la réalité, dans aucun temps, ne peut jamais répondre, mais dont il est bon de se rapprocher toujours: voilà ce que je trouve au fond des âmes du grand nombre. Mais un préjugé, perfidement entretenu par la calomnie, leur persuade que l'Église est l'ennemie de ce progrès, et c'est ainsi que se creuse sans cesse l'abîme de haine qui sépare d'elle des millions de ses enfants.

Eh bien! mes frères, à de si grands maux il faut de grands remèdes. Et l'Église, qui vous les propose, a besoin de vous pour les appliquer.

Au mal de la corruption, il faut opposer l'éducation chrétienne, celle qui est le privilège des mères, l'éducation domestique.

Pourquoi celle-là plutôt qu'un autre? Ah! parce que c'est celle-là qui fait la conscience. D'où vient qu'une

morale subversive trouve aujourd'hui tant de crédit? C'est qu'elle rencontre des consciences hésitantes où rien de profond n'a été gravé. Quand l'homme est achevé, il est trop tard pour développer en lui le sens moral avec son infaillible instinct de l'honnête et du juste. C'est quand la substance de l'âme est encore tendre, qu'il y faut imprimer la loi de Dieu. Ce sacerdoce appartient aux mères, et, pour les en dépouiller, il faudrait pouvoir leur arracher leur maternité même; pour les en dispenser, il faudrait pouvoir les rendre indifférentes à la destinée morale de leurs enfants.

Mères chrétiennes, à l'œuvre! La société a besoin de vous. Arrière les molles tendresses, où il entre plus d'égoïsme que de dévouement! L'amour maternel est une création du cœur de Dieu. Il doit emprunter à l'amour du Créateur quelque chose de sa noble vigueur et de sa religieuse austérité.

Et le mal du schisme, de ce schisme moderne par où le monde est séparé de l'Église, comment le combattrons-nous? Par une seconde forme de l'éducation, par l'école chrétienne.

Oui, il nous faut l'école chrétienne à tous les degrés.

Il nous la faut au degré le plus humble, pour que, dans l'esprit du peuple, ces deux souvenirs demeurent inséparables : l'acquisition des connaissances utiles et l'initiation aux croyances religieuses. Il nous faut l'école chrétienne au degré secondaire, pour que la jeunesse des classes moyennes et des classes élevées

puise aux mêmes sources le savoir nécessaire et les maximes de l'Évangile.

Enfin il nous faut l'école chrétienne au degré supérieur, pour que le privilège de la haute science ne reste pas plus longtemps aux mains de ceux qui la tournent contre Dieu et contre son Christ. Ah ! mes frères, là est le grand péril ; là serait, si on le voulait, le grand remède.

Rappelez-vous l'histoire de Pierre de Luxembourg. L'Église gardait alors les clefs de la science ; elle dispensait avec largesse les hautes connaissances dans ces universités formées par ses soins et pénétrées de son esprit. Et voilà ce qui lui conserva son prestige à travers l'épreuve terrible du grand schisme. Les puissances de ce monde cherchaient alors, comme aujourd'hui, à opprimer l'Église ou à l'exploiter ; mais, pour savoir quelque chose, elles étaient obligées de se mettre à son école. Pour penser, elles avaient besoin d'elle, et c'est ce qui les a ramenées finalement à l'unité catholique. On pouvait alors douter de la personne du pape, on ne doutait pas de sa mission.

Aujourd'hui l'Église ne revendique pas le monopole de la science ; c'est l'impiété qui se l'arroge, et qui, fière jusqu'à l'ivresse de ses découvertes et de ses progrès, nous les jette à la tête comme un défi. Relèverons-nous ce défi ? C'est la question de vie ou de mort. Si nous le laissons tomber à terre, la foi ne disparaîtra pas de ce monde ; mais elle quittera nos sociétés cultivées, pour aller éclairer d'autres

rivages et porter à d'autres, peut-être aux noirs de l'Afrique, son flambeau. Si ce malheur arrive, une barbarie nouvelle, barbarie raffinée d'abord, bientôt violente et sauvage, sera le châtiment de notre apostasie. Et nous assisterions, inertes ou indifférents, à la préparation de ces catastrophes? Non, mes frères, c'est impossible. L'Église a besoin de la science pour se défendre. Donnez-lui cette arme, ou plutôt aidez-la à la forger elle-même dans ces officines de haut savoir qui s'appellent nos écoles supérieures.

Ne dites pas : C'est l'intérêt d'un petit nombre. Non, c'est l'intérêt de tous, car la foi du grand nombre est protégée ou livrée par la science, bonne ou mauvaise, de quelques-uns. Ne dites pas : Cela coûte trop cher, car la vérité n'est jamais trop chère. La vérité, c'est le pain de l'âme: *Non in solo pane vivit homo,* dit Jésus-Christ. Et quand le pain est cher, on ne laisse pas pour cela d'en manger. On se prive du reste, et l'on achète du pain.

O bienheureux Pierre, j'ai fini de vous louer. Et voilà que, en rappelant vos exemples, ô notre frère d'autrefois, j'ai pu montrer à nos frères d'aujourd'hui le chemin du salut. Il me semble, aimable protecteur, que vous devez être content de votre peuple. Cette fête magnifique, ce concours immense, ces hommages spontanés, cette allégresse de toute une province, ce prince de l'Église, ces évêques, ces prêtres accourus pour glorifier votre mémoire, l'enthousiasme populaire qui a répondu à leur appel, tout cela ne dirait-il rien à votre cœur toujours ouvert à la bonté?

Écoutez, écoutez, saint enfant de Ligny, le cri de notre détresse et celui de notre confiance. Par votre crédit auprès de Dieu, obtenez-nous ces deux protections : des mères chrétiennes, pour préparer à notre société menacée des âmes religieuses et pures, austères et vigoureuses ; des écoles chrétiennes, pour préparer des générations éclairées et croyantes ! Et qu'ainsi, par la vertu de l'éducation, soit scellée de nouveau l'antique alliance du Christ avec la France, pour le bonheur de notre patrie de la terre, pour la gloire de notre patrie du ciel !

PANÉGYRIQUE

DE SAINT ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI

DOCTEUR DE L'ÉGLISE
FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DU TRÈS-SAINT-RÉDEMPTEUR

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE SAINT-AMBROISE, A PARIS

Le 7 août 1887

POUR LA CLOTURE DES FÊTES CÉLÉBRÉES A L'OCCASION
DU PREMIER CENTENAIRE DE SA MORT

Et ipse dedit quosdam quidem apostolos, alios autem pastores et doctores.
(Ephes. IV, 11.)

Jésus-Christ nous a donné dans les uns des apôtres, dans les autres des pasteurs, des docteurs.

MONSEIGNEUR[1],

Nous sommes heureux de célébrer sous votre présidence la fête du grand saint dont nous honorons le centenaire. C'est la terre d'Italie qui a vu germer dans son sein, après tant d'autres, cette nouvelle tige de sainteté. Rapproché de la chaire romaine par le voisinage des lieux, Alphonse de Liguori a consacré sa

[1] Mgr Rotelli, archevêque de Pharsale, nonce apostolique à Paris.

vie tout entière à la cause du saint-siège. Aujourd'hui que la France catholique recueille avec une pieuse gratitude l'héritage de grâce qui lui est venu de la patrie d'Alphonse, il nous est doux de voir à notre tête, dans ce concours d'hommages et de prières, celui qui représente dans notre pays la sollicitude, la sagesse et la bonté du vicaire de Jésus-Christ, et qui trouve dans son cœur d'évêque les vertus les mieux faites pour soutenir l'honneur d'une telle mission.

MES FRÈRES,

L'apôtre saint Paul, expliquant aux Éphésiens la variété des ministères qui sont dans l'Église, leur montrait dans le Cœur de Jésus-Christ le principe unique d'où ils dérivent. Les uns, disait-il, sont apôtres, les autres pasteurs, d'autres docteurs. Mais c'est le même Christ qui les fait tous ce qu'ils sont : *Et ipse dedit quosdam quidem apostolos.* Puis donc qu'ils empruntent à la même source et leur mission et leurs pouvoirs, il ne saurait exister entre eux de séparation nécessaire ; car, ainsi que l'enseigne ailleurs le même apôtre, Jésus-Christ est comme le fond divin *qui remplit* tout dans l'Église : *Qui omnia in omnibus adimpletur*[1]... *Omnia et in omnibus Christus*[2].

Ne vous étonnez donc pas, mes frères, si ces dons

[1] Ephes. I, 23.
[2] Col. III, 11.

de l'apôtre, du docteur et du pasteur vous apparaissent tantôt distribués en des canaux divers, tantôt ramassés dans une même vie, comme pour donner en une fois à l'Église et aux âmes le Christ tout entier. Et quand vous rencontrez un de ces vases choisis où se réunissent tous les parfums de l'Évangile, réjouissez-vous, et glorifiez Celui qui a daigné élever l'homme assez haut pour faire de lui le dispensateur de Dieu.

O Alphonse, n'est-ce pas là votre histoire? Votre humilité, pareille à un vase d'argile, a longtemps enfermé les aromes variés de science et de sainteté que distillait votre âme prédestinée. Mais la mort a brisé le vase, et les essences répandues ont embaumé l'Église. Souffrez qu'aujourd'hui une main bien indigne de cet honneur, main pieuse néanmoins et filiale, s'essaye à les recueillir, pour faire respirer au peuple chrétien l'odeur précieuse de vos vertus, de votre doctrine et de vos œuvres.

Réservé par la Providence à une époque de décadence religieuse pour soutenir les âmes défaillantes et consoler l'Église dans ses douleurs, Alphonse-Marie de Liguori soutint, à travers une longue carrière, le fardeau d'une telle mission. Sa vie, chargée et comme débordante de travaux prodigieux, remplit le XVIII^e^ siècle tout entier. Quand il s'éteint, plus que nonagénaire, deux années à peine séparent sa mort bienheureuse de cette explosion humaine qui s'appelle la Révolution française. Pour vous faire connaître une telle existence, que d'événements je devrais raconter ! que de tableaux je devrais peindre ! Mais

d'avance je me sens accablé par le poids de cette tâche. Il faut choisir dans cette abondance; il faut aller au plus pressé. Je m'inspirerai donc de l'esprit d'Alphonse, qui, dans la parole publique, ne cherchait jamais que le bien des âmes; et, laissant de côté tout ce qui pourrait satisfaire la curiosité, je vous montrerai en raccourci, dans notre saint, l'apôtre d'abord, puis le docteur et le pasteur. Il ne nous restera plus ensuite qu'à tirer de ces grands exemples les leçons et les encouragements qu'ils contiennent pour nous.

I

Et ipse dedit quosdam quidem apostolos.

Jésus-Christ a réservé à quelques-uns le ministère de l'apostolat. Qu'est-ce à dire, mes frères? Jésus-Christ ne veut pas faire à lui seul l'œuvre de la rédemption. S'il s'agit de payer la rançon de l'humanité coupable, oh! alors il faut bien qu'il soit seul; car, qui donc à sa place oserait affronter la colère de Dieu? qui se croirait capable de la fléchir? L'homme pécheur a pu contracter la dette; pour l'acquitter, il faut une hostie sans tache, il faut une oblation d'un prix infini. Mais quand le prix est soldé, qui donc le mettra dans la main de chacun des captifs pour qu'il achève sa délivrance? Ici tout dépend du divin vouloir. Jésus pouvait se réserver la distribution de la

grâce rédemptrice, il pouvait aussi la confier à des mains humaines. Le premier parti eût mieux assuré, semble-t-il, les intérêts de sa gloire, si la gloire de Dieu ne consistait pas avant toutes choses dans la manifestation de son amour. Or l'amour est prodigue de sa nature; l'amour ne garde rien pour lui seul; l'amour n'est pas content s'il ne partage tout ce qu'il a. Et, s'il faut faire un choix, il ne retiendra pas le meilleur de son bien; c'est ce meilleur qu'il voudra mettre en commun avec l'objet de sa tendresse. Et maintenant, je vous le demande, qu'y a-t-il de plus précieux que le sang de l'Agneau, ce sang qui a lavé les iniquités du monde? L'Agneau confiera donc à ses amis de la terre la dispensation de son sang. Allez, dira-t-il à ces hommes imparfaits qu'il a choisis, séparés, instruits et transformés; allez enseigner et baptiser toutes les nations, répandez ma doctrine et ma grâce, soyez auprès du genre humain les ambassadeurs de mon amour.

Telle est l'origine de l'apostolat. Né dans le cœur de Jésus-Christ, il ne cessera qu'avec les siècles. Il prendra toutes les formes, saura s'adapter à tous les lieux et à tous les temps. On le verra s'attaquer tour à tour au monde judaïque, au monde hellénique, au monde romain, au monde oriental, au monde barbare; puis, quand une première conquête lui aura ouvert toutes les portes des nations, l'amour, qui ne connaît pas de repos, renouvellera sans cesse sa mission libératrice, lui suscitera, au sein des peuples baptisés, des légions toujours renaissantes d'ouvriers et de soldats,

qu'il enverra tantôt par delà les frontières de la civilisation, pour annoncer l'Évangile aux contrées infidèles, tantôt aux héritiers dégénérés des âges de foi, pour réveiller dans leur sein les ferments endormis de la vie surnaturelle. Qu'importe le sol que fouleront les pas de l'apôtre? L'œuvre est toujours la même; il s'agit d'annoncer ou de rappeler au monde la grande nouvelle, la nouvelle du salut. *Evangelizo vobis gaudium magnum*[1].

Oui, l'œuvre est la même; et, s'il fallait distinguer entre les deux formes qu'elle revêt, je dirais : Celle-là est la plus difficile qui s'adresse, non plus aux peuples nouveaux pour les gagner à l'Évangile, mais aux peuples vieillis pour les tirer de leur aveuglement et leur rendre la vue des cieux. La terre qui a bu en vain l'eau fécondante et qui ne produit plus que des ronces et des épines, cette terre ingrate, dit saint Paul, est bien près d'être réprouvée et maudite pour toujours[2]. Qui la sauvera de cette condamnation menaçante? Qui lui rendra sa fertilité perdue et la fera capable de contenter encore l'exigence du divin moissonneur? L'apôtre fera ce miracle; mais à quel prix, grand Dieu! Quels accents devra prendre sa voix pour secouer le lourd sommeil des âmes? Quelles ardeurs devront animer son cœur pour le jeter au travers des rebuts qui l'attendent et rendre la constance de son zèle supérieure à l'obstination des pécheurs? O Cœur

[1] Luc. II, 10.
[2] Hebr. IV, 8.

de Jésus-Christ, ouvrez vos abîmes, faites-en sortir des ressources inespérées pour la conversion des ingrats !

Telle est, mes frères, la constante prière de l'Église, et Dieu l'exauce en lui envoyant des saints.

Transportons-nous par la pensée dans le royaume de Naples à la fin du XVIIe siècle. Si nous nous arrêtons d'abord dans la capitale, nous y trouverons sans doute, avec les incomparables beautés d'une nature sans rivale, les splendeurs de la civilisation et tous les raffinements du luxe et du bien-être. Mais combien ce riche manteau recouvre-t-il de plaies honteuses et mortelles ! Chez les grands, la corruption des mœurs, la licence de l'esprit et celle du cœur, la contagion chaque jour grandissante des doctrines impies; dans le peuple, le vice favorisé par l'ignorance; dans les rangs du clergé, mêlés aux hommes de savoir, de piété et de zèle, des pasteurs indignes ou légers, oublieux de leurs devoirs, soucieux du plaisir, inattentifs à la perte des âmes. Et pourtant ce n'est pas là que le règne de Dieu souffre le plus grand préjudice. Regardez au loin; voyez ces plaines immenses où s'étendent, entre deux mers, des prairies sans fin. Là, des pâtres demi-sauvages vivent au milieu de leurs troupeaux. On se souvient d'eux pour s'enrichir du produit de leurs veilles; mais, à part les agents du fisc, nul ne s'approche d'eux pendant l'année entière; nul ne s'occupe de leur destinée. Les églises sont éloignées; les pasteurs de buffles ignorent les pasteurs des âmes et en sont ignorés. On voit cette mi-

sère dans un royaume chrétien : des provinces entières ont comme oublié l'Évangile.

Pendant ce temps-là, grandit à Naples un enfant qu'on peut appeler le favori du ciel et de la terre. Toutes les bénédictions ont entouré son berceau : sur le front de ses parents, ses yeux enfantins ont vu briller une double couronne de noblesse et de vertu ; les grâces de l'esprit, le charme d'une nature heureuse, une inclination précoce vers tout ce qui est noble et pur, tel est le fond privilégié sur lequel va travailler l'éducation la plus libérale et la plus religieuse qui fut jamais. Son père, vaillant marin, a promené sur toutes les mers le pavillon impérial ; mais une foi ardente, une piété austère, l'ont accompagné dans ses expéditions, et lui ont fait trouver sur la galère du commandement le recueillement et la solitude d'un monastère. De sa mère, nous ne dirons qu'un mot : [illegible]st de cette race qui ne s'éteindra jamais dans l'É[illegible]glise, [illegible] elle a pour destinée d'y perpétuer la sainteté, [illegible]a race des [illegible]nique et des Blanche de Castille, la race [illegible]es mères qui [illegible]ntent les saints.

Voyez-la croître sous le soleil de Dieu, cette jeune [illegible]lante déjà gonflée de la sève surnaturelle. Un prêtre [illegible]avant et pieux achèvera par ses leçons l'œuvre de la famille. A seize ans, Alphonse a parcouru le cercle étendu des études littéraires et juridiques. L'adolescent a déjà revêtu la robe du docteur. Trois années d'un nouveau labeur l'auront bientôt initié à l'art du barreau et à la pratique des affaires. Le jeune avocat n'a pas encore vingt ans, et déjà les causes les plus impor-

tantes sont confiées à sa précoce maturité, à son intégrité austère, à cette éloquence victorieuse qu'il vient de révéler. Honneurs, succès, richesses, faveurs du monde, alliances brillantes, affections et plaisirs, unissez-vous pour séduire cette âme! Que la terre offre ce qu'elle a de meilleur; que la tendresse d'un père vénéré s'ajoute à tant de charmes pour solliciter un cœur que Dieu s'est réservé! Quand aura sonné l'heure de l'épreuve, la victoire de la grâce n'en sera que plus glorieuse.

Parmi tant de prospérités, Alphonse n'a pas oublié Dieu : la prière prolongée, une piété tendre envers Marie, un dévouement ardent aux œuvres de miséricorde, une admirable pureté de cœur, voilà ce qui suffirait à déclarer sainte une autre vie que la sienne. Et pourtant c'est là que la jalousie divine va le chercher pour le *convertir*. Oui, car l'amour infini n'accepte pas de partage. Or Alphonse ne lui appartient pas encore tout entier, puisqu'il aime la gloire. Habitué à marcher de triomphe en triomphe, fort de son intégrité, sûr de son talent, le voici qui accepte la défense d'une cause retentissante. Dieu permet qu'un inexplicable oubli tienne éloigné de son regard le document décisif, et qu'il engage de bonne foi l'autorité de sa parole dans une affirmation téméraire que devait accueillir en pleine audience un écrasant démenti. Étourdi d'un tel coup, l'orateur perd en une fois toute son assurance. Il laisse la cause pendante, s'enfuit du prétoire, s'enferme dans sa demeure; pendant trois jours il refuse toute nourriture, il repousse toute con-

solation. On dirait que tout s'est écroulé dans son âme. Mais non, ce qui s'est écroulé, c'est son avenir mondain. Le secours lui viendra du ciel; mais, avec le secours, l'ordre impérieux de dire adieu aux espérances terrestres. La même voix qu'a entendue Paul sur le chemin de Damas retentit au cœur du jeune homme : « Alphonse, Alphonse, il est mauvais pour toi de regimber contre l'aiguillon. » Et comme Paul aussi, le voilà qui se prosterne en s'écriant : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse[1] ? »

Entre une âme pure et Dieu, la lutte ne saurait être longue. Mais à peine la parole d'acquiescement est-elle prononcée, voici un autre combat qui commence, mille fois plus douloureux; car, si les grands cœurs acceptent aisément le sacrifice qui les immole, combien leur apparaît plus cruelle la nécessité d'immoler eux-mêmes les cœurs qui leur sont dévoués! Don Joseph de Liguori ne comprend rien à cette vocation soudaine qui renverse toutes ses espérances. Le duel est engagé entre la tendresse obstinée d'un père accoutumé à se faire obéir, et l'indomptable fermeté d'un fils qui ne veut rien refuser au Seigneur. Laissez passer soixante années. Lorsque Alphonse, chargé de jours, rencontrera au seuil de l'éternité la plus humiliante et la plus amère des épreuves, il ne pourra la comparer dans sa vie tout entière qu'au brisement de son cœur de vingt ans, contraint d'affliger son père pour contenter son Dieu.

[1] Act. IX, 5, 6.

Il fallait bien nous arrêter, mes frères, devant ce touchant spectacle. Mais maintenant il faut reprendre notre course à la suite de l'héroïque jeune homme qui s'avance à pas de géant dans la voie du sacrifice. L'adieu qu'il dit au monde ne connaîtra pas de regrets. Du premier coup l'immolation est complète; avec l'habit ecclésiastique, Alphonse a revêtu les livrées de la pauvreté. Celui que Naples a connu avide d'applaudissements et de succès ne paraît plus convoiter que l'humiliation et le mépris. Si vous voulez le trouver désormais, cherchez-le dans l'église, où il prolonge son oraison, puis dans l'austère retraite où tour à tour il châtie son corps et enrichit son esprit des trésors de la science sacrée. La prière, la pénitence, l'étude, se partagent toutes ses heures. Il serait plus vrai de dire qu'à la fois elles les remplissent; car alors même qu'il travaille, il prie encore, et son courage ingénieux lui fournit le secret de mêler à toutes choses la souffrance volontaire.

Ainsi se prépare en lui le prêtre, et dans le prêtre, l'apôtre. A peine revêtu du sacerdoce, Alphonse n'hésite pas. Il n'est pas de ceux qui marchent au hasard ou qui frappent en l'air des coups perdus : *Sic curro non quasi in incertum, sic pugno non quasi aerem verberans*[1]. S'il a quitté le monde, c'est pour porter l'Évangile aux déshérités. Malheur à moi si je n'évangélise! se dit-il avec saint Paul. Les plus pauvres quartiers de Naples reçoivent les prémices de son

1 Cor. IX, 26.

ministère. Puis, comme un incendie qui se nourrit de ce qu'il consume, le zèle du jeune apôtre déborde hors de la capitale. Les pauvres paysans l'attirent, c'est à eux qu'il se sent redevable; mais les villes qu'il traverse l'arrêtent au passage, les évêques se disputent l'ardent missionnaire. Six années se passent dans des labeurs ininterrompus, qui ont bientôt usé ses forces et menacé sa santé. Tandis que, cédant enfin aux remontrances de ses amis, Alphonse va chercher à Scala un peu de repos, il y trouve la pleine révélation de sa mission. Deux âmes privilégiées, un évêque et une religieuse, en ont reçu de Dieu la confidence. Ce que, un siècle auparavant, Vincent de Paul a fait pour la France, Alphonse le fera pour l'Italie. Il sera père d'une nouvelle famille d'apôtres dont Scala sera le berceau. Porter aux âmes les plus abandonnées l'Évangile de paix, s'enfermer dans ce ministère, renoncer pour le mieux remplir à toute autre entreprise, abdiquer d'avance toute autre prétention, telle sera la vocation des prêtres du Très-Saint-Rédempteur.

Si le temps nous le permettait, j'aimerais, mes frères, à vous faire suivre pas à pas les progrès de cette grande œuvre, assister avec vous à la formation des missionnaires, à la rédaction des règles, fruits de l'expérience et de la prière; accompagner les ouvriers de Dieu dans ces milliers de villages et de cités, où leur zèle recommence sans se lasser le travail écrasant des missions. Au milieu de tant d'âmes intrépides, Alphonse nous apparaîtrait les dépassant de toute la

hauteur d'une vertu surhumaine, invincible à la fatigue, aux privations, à la douleur, menant de front toutes les tâches, multipliant les heures par la fécondité de son action. Vous verriez le soldat de Dieu soutenir à la fois cent combats divers, obligé, tandis qu'il lutte en face contre les vices des méchants, de défendre son œuvre contre la jalousie des bons; acclamé des uns, méconnu des autres, contrarié par les puissances de la terre, quelquefois, hélas! trahi par ses amis. Trente années se succèdent, toutes pleines de ces labeurs. Le fardeau de l'épiscopat, jeté par force sur les épaules du saint fondateur, n'interrompt pas son apostolat. Tandis qu'il continue de gouverner sa famille religieuse, il fait de son diocèse le théâtre d'une mission perpétuelle, où, durant treize ans, les contradictions, les souffrances, les luttes soutenues pour la cause de la vérité et de la justice, ajoutent sans cesse au poids de sa croix comme à la valeur de ses mérites.

Enfin l'infirmité terrasse le grand athlète. Il résigne entre les mains du pape sa charge épiscopale. Il retourne au milieu des siens pour s'y préparer à la mort. Mais Dieu n'a pas marqué sitôt pour lui l'heure de la délivrance. Douze années de souffrances, de persécutions et d'amertumes, mettront le sceau de la perfection sur son âme prédestinée. Celui que toute l'Italie vénère, trouve parmi ses enfants des rivaux et des détracteurs; ses intentions sont calomniées, ses écrits altérés; son œuvre, dénaturée par la trahison, semble perdre la confiance du Souverain Pontife. Le

fondateur octogénaire dépose l'autorité qu'il exerçait depuis cinquante ans. O Jésus! est-ce ainsi que vous traitez vos amis? Oui, car le serviteur n'est pas plus que le maître, et la perfection de la vertu se mesure à la perfection de la ressemblance qui nous rend conformes au crucifié. Quand l'épreuve du dehors est à son comble, voici venir pour Alphonse l'épreuve du dedans. L'apôtre de la foi connaîtra toutes les horreurs du doute; le maître de la confiance, celui qui a rendu l'espérance à tant d'âmes désolées, se verra traîné jusqu'aux confins du désespoir; le tendre interprète de la charité ne retrouvera plus dans son cœur que les angoisses d'un amour qui s'ignore lui-même et cherche douloureusement le Dieu qu'il croit avoir perdu.

Mais, dans cet instant suprême, Marie, qu'il a tant aimée, vient à son secours. La confiance rentre dans son cœur, le ciel se rouvre, l'extase d'amour vient le payer en une fois de tout ce qu'il a souffert. Il meurt au milieu des siens, le peuple lui rend en hommages ce qu'il en a reçu en dévouement. Ses funérailles sont un triomphe, sa sainteté éclate à tous les yeux, le vicaire de Jésus-Christ se fait son vengeur. Si les perturbations politiques ne fussent venues entraver ses désirs, le même pape qui avait fait couler les larmes d'Alphonse l'eût inscrit au nombre des bienheureux. Mais, en dépit de ces retards, les honneurs de l'Église s'accumulent sur sa mémoire avec une rapidité presque sans exemple. Moins de trente ans après sa mort, Pie VII le béatifie; encore vingt-quatre

ans, et Grégoire XVI le canonise; encore trente-deux ans, et Pie IX lui confère la couronne des docteurs.

II

Tel est, mes frères, l'admirable tableau que j'avais mission de peindre à vos yeux. Hélas! je n'ai pu qu'à peine en ébaucher quelques traits. Et, pour imparfaite que soit cette esquisse, je me sens obligé de la laisser telle qu'elle est; car ma tâche n'est pas achevée. Il me reste à vous montrer dans Alphonse le docteur et le pasteur.

Dans cette carrière d'apôtre qu'Alphonse a parcourue durant soixante ans, vous vous demandez peut-être quelle place a pu être faite aux travaux de l'esprit. L'histoire des saints est pleine de ces surprises. O Alphonse, dites-nous votre secret. Une seule tâche nous accable; vous, vous portez sans faiblir un poids qui écraserait plusieurs vies laborieuses. Quand nous nous donnons aux âmes, nous sommes exposés à négliger la prière; nul ne s'y est livré comme vous, et vous n'avez jamais rien dérobé à l'oraison. Les travaux du ministère nous semblent incompatibles avec les loisirs de l'étude; vous, vous avez rempli votre pays de votre apostolat, votre siècle de vos écrits. Suffit-il, pour expliquer ce miracle, de rappeler le vœu admirable par lequel vous vous étiez engagé à ne jamais perdre un moment? Non, il faut ajouter que les habitudes d'une pénitence héroïque vous faisaient

trouver le repos inutile, et que Dieu, par une protection singulière, a soutenu jusqu'aux extrêmes limites de la vieillesse, les forces que vous prodiguiez à son service.

L'œuvre doctrinale d'Alphonse est triple :

Il a défendu la foi.

Il a redressé la morale.

Il a éclairé la piété.

L'heure nous presse, il faut nous borner à de rapides indications.

La foi d'abord, car le christianisme est fondé sur la vérité.

Qu'est-ce que la foi pour l'esprit de l'homme? Est-ce un joug ou une délivrance? Sous des aspects divers, elle est à la fois l'un et l'autre. Elle enchaîne notre orgueil, elle nous affranchit de l'erreur et du doute. Elle offre à l'intelligence humaine une alliance avec l'Esprit de Dieu; or, dans toute alliance, il y a des sacrifices réciproques. L'indépendance est notre rêve à tous; rêve insensé, car, pour ne dépendre de personne, il ne faudrait pas avoir reçu d'un autre et notre être et les lois qui le régissent. Mais ce rêve nous est cher, et nous ne le sacrifions pas sans résistance. Nés ignorants, nous voudrions tout savoir par nous-mêmes; il nous en coûte d'accepter d'autrui la vérité toute faite, surtout quand les raisons des choses demeurent pour nous voilées d'obscurité. Il est pourtant un ordre de questions sur lesquelles nous ne pouvons rien apprendre que de cette manière; et ce sont justement les questions qui nous intéressent le

plus hautement, les questions poignantes de notre origine et de notre destinée. La vie est un mouvement qui n'a rien de volontaire : quand notre pensée s'éveille du sommeil de l'enfance, nous y sommes déjà engagés. Un autre nous a jetés dans ce courant sans nous consulter. Comment en découvririons-nous sans lui et le point de départ et le terme ? En nous donnant cette impulsion, le Créateur savait ce qu'il faisait ; en la recevant, nous l'ignorions encore. Le moyen de l'apprendre, sinon d'écouter son témoignage ? Mais non, nous aimons mieux douter avec des airs d'indépendance, que connaître avec soumission. L'impiété peut prendre le ton de l'affirmation, elle peut donner aux hypothèses les plus gratuites les apparences de la certitude ; au fond elle n'a que des hésitations à nous offrir, et tout son art consiste à ébranler notre confiance dans la parole de Dieu. Mais, en nous ôtant la vérité, il semble qu'elle nous affranchisse, parce qu'elle supprime l'obligation de croire, qui est pour l'homme de foi le prix dont il paye le bienfait de la révélation.

Là est le secret de ce charme malsain que l'incrédulité a de tout temps exercé sur l'esprit des hommes. Depuis l'origine du christianisme, l'enseignement divin a toujours trouvé des esprits rebelles. Mais la rébellion resta longtemps partielle : elle s'attaquait à telle ou telle partie du dogme. Le XVII^e^ siècle vit naître, le XVIII^e^ vit grandir une forme plus audacieuse de la négation : le dogme tout entier, le fait même de la révélation qui lui sert de base, voilà ce qui fut contesté.

Hélas! il faut l'avouer, le mal partit de notre pays. L'Italie de la Renaissance avait produit de parfaits *libertins* qui ne respectaient aucune croyance, mais leur influence était demeurée petite. La France du siècle dernier fut le berceau d'un pernicieux apostolat qui répandit dans l'Europe entière le mépris de la vérité révélée.

Alphonse, toujours attentif au péril des âmes, comprit la gravité du fléau. Sans doute sa vie se passait à évangéliser les pauvres; mais il savait que la vérité est indivisible, qu'elle ne peut être attaquée en haut sans se voir menacée en bas. Il n'était pas de ceux qui négligent le mouvement scientifique sous prétexte que leur mission est populaire. Il suivit donc avec angoisse les progrès de cette secte lettrée qui avait juré d'écraser sous l'infamie la divine révélation du Christ. Il discerna les effets différents du rire de Voltaire et des sophismes de Rousseau. Il reconnut dans le premier le génie satanique dont l'œuvre est purement destructive; dans le second, le génie humain, qui prétend épurer et perfectionner la religion en la réduisant à sa mesure. Il écrivit, pour préserver son troupeau, un grand ouvrage d'apologie chrétienne, qui fut publiquement loué par Clément XIII. Ses discours et ses lettres sont un autre monument de son zèle pour la vérité. C'est ainsi qu'il a défendu la foi, donnant par là un grand exemple aux pasteurs des âmes, qui sont par état gardiens de la science et protecteurs des croyances du peuple.

Mais si la foi doit être sauvegardée contre l'ennemi

du dehors, elle a besoin aussi d'être préservée au dedans. A l'œuvre de l'apologiste Alphonse sut joindre celle du théologien. Bien que sa renommée soit surtout celle d'un moraliste, le dogme trouva en lui un interprète sûr et fidèle. Et quel besoin l'Église n'avait-elle pas alors d'un tel secours! Tandis que les philosophes sapaient les bases de la révélation, l'erreur gallicane, triste héritage du grand siècle, se répandait hors de France, gagnait l'Autriche, Naples, le Portugal, et y préparait, sous le nom de liberté, l'asservissement de l'Église à la puissance temporelle. Alphonse fut un des premiers à jeter le cri d'alarme. Il comprit que dans les prérogatives du saint-siège, dans l'infaillibilité du souverain Pontife, c'était l'indépendance même du pouvoir spirituel que la secte attaquait; c'est là aussi ce qu'il sut défendre. A la veille du jour néfaste où la vaillante Compagnie de Jésus, cette sentinelle avancée de l'Église, allait succomber sous la coalition des rancunes et des ambitions séculières, il eut cette gloire et ce mérite de former une nouvelle légion d'apôtres à laquelle il donna pour mot d'ordre la défense intrépide des droits et des privilèges du vicaire de Jésus-Christ.

Tel fut le zèle d'Alphonse pour la doctrine. Mais une autre tâche vint le solliciter, et c'est là que l'attendait la couronne des docteurs : il a redressé la morale.

La morale ! c'est l'incomparable honneur de la conscience humaine de lui garder sa foi en dépit des démentis sans nombre que les faits infligent à ce témoin de Dieu. Mais il faut aller plus loin et dire : C'est

l'incomparable honneur de l'Église de tenir depuis dix-huit siècles au milieu des hommes une école de morale qui ne connaît pas de déclin. Cherchez avant le Christ, cherchez hors de lui les maîtres du devoir; vous trouverez souvent de belles sentences, plus rarement un corps de préceptes qui formule, sans en rien omettre et sans y contredire jamais, toutes les dictées de la conscience. Ce que vous ne trouverez pas, c'est une morale universelle enseignée à tous, égale pour tous, ouvrant l'accès de ses leçons aux ignorants comme aux sages, pliant le riche et le pauvre sous la même loi. Et la raison en est simple: les autres morales sont de l'homme; celle-ci est pour l'homme, mais elle vient de Dieu. Elle est « cette loi immaculée qui fait la conquête des âmes; ce témoignage fidèle du Très-Haut, qui donne la sagesse aux simples ». Elle est « cette rectitude divine de la justice qui réjouit les cœurs droits; cette lumière du divin précepte qui dissipe l'aveuglement[1] ».

De là le soin jaloux avec lequel l'Église veille sur la morale. Elle en confie la dispensation à ses ministres et leur demande un compte sévère de la façon dont ils l'interprètent. La casuistique est née de cette obligation où se trouve le prêtre d'appliquer, dans la magistrature intime qu'il exerce sur les consciences, les rigueurs tout ensemble et les délicatesses de la mo-

[1] *Lex Domini immaculata, convertens animas; testimonium Domini fidele sapientiam præstans parvulis. Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda; præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* (Ps. XVIII.)

rale. Le monde parle de ces choses avec sa légèreté habituelle. Tantôt il rit, tantôt il se scandalise des distinctions que la nécessité impose à quiconque veut appliquer l'uniformité des principes à la variété infinie des cas. Et cependant, n'en déplaise à ces censeurs faciles, il n'y a d'efficace et de profonde que la morale où l'on distingue. Les formules trop simples glissent à la surface des faits et n'étreignent pas l'action humaine. C'est peut-être ce que veulent ceux qui se payent d'apparences et qui rachètent par les exigences de leurs théories les défaillances de leur conduite.

C'est un périlleux honneur pour le prêtre d'être au milieu du monde l'interprète autorisé de la morale. Si l'Église n'a jamais succombé sous le poids de cette tâche, on n'en peut dire autant de tous ceux qui ont été ses ministres. Au temps où parut saint Alphonse, la théologie morale avait subi dans plus d'une école ecclésiastique une double altération : d'un côté les maximes relâchées, de l'autre le rigorisme. Le relâchement avait précédé. Atteint plus d'une fois par les condamnations du Saint-Siège, il avait survécu à de légitimes anathèmes et avait fourni prétexte à cette réaction non moins funeste qui prit corps dans l'hérésie janséniste. Étrange invention de l'esprit des ténèbres, le jansénisme semble marqué d'un caractère vraiment satanique, la haine des âmes. S'agit-il du dogme, il voue les croyants au désespoir par la doctrine farouche de l'insuffisance de la grâce et de la prédestination à l'enfer. S'agit-il de la morale, il aggrave arbitrairement le fardeau du devoir et les conditions

du pardon. Un nouveau trait vient achever dans la secte la ressemblance de Satan : l'hypocrisie; non pas toujours l'hypocrisie des hommes, mais celle des choses. Il y a des jansénistes sincères, il y en a de perfides; mais, quels que soient les instruments, on sent que le père du mensonge mène l'affaire. Si vous écoutez le langage qu'il inspire, vous n'entendrez parler que du respect des saints mystères; si vous regardez les résultats, vous verrez que ce respect affecté tendait à séparer les âmes des sources du salut. Hélas! hélas! qui dira les ruines que cette haine savante a faites dans la maison de Dieu? Aujourd'hui le jansénisme est mort, mais son œuvre lui survit. C'est lui, autant peut-être que l'impiété railleuse des philosophes, qui a tué la foi dans notre pays. Le rire de Voltaire s'adressait à une société légère et corrompue qui n'était pas, grâces à Dieu, le fond de la nation française. La morale impitoyable des jansénistes s'adressait à cette noblesse respectable des provinces, à cette bourgeoisie austère, à ces ouvriers, à ces paysans de la vieille France, qui tenaient à la foi chrétienne par le fond de leurs entrailles. Si l'on eût parlé tout d'abord à ces fiers croyants le langage de l'incrédulité, on eût provoqué leur indignation. Mais on leur parlait un langage religieux et grave; ils ne se défiaient pas, et l'erreur faisait son chemin. Bientôt la pratique des sacrements se fit plus rare, le culte plus triste, la prière moins tendre et moins confiante. Tout ce qui donnait à la religion un caractère aimable et populaire fut rendu suspect. On éloigna les fidèles de la table sainte

et de l'autel de Marie; la confession devint un tourment, l'absolution une impossibilité. Des prêtres respectables servaient d'instruments inconscients à cette tactique de l'enfer; des chrétiens sans reproche lui prêtaient le crédit de leurs vertus. Les confesseurs faisaient le vide autour du saint tribunal. C'est ainsi que le peuple a désappris le vie chrétienne; et la foi nue, la foi sombre et désolée, n'a pas survécu longtemps aux consolations et aux espérances dont on l'avait cruellement déshéritée.

Je parle ici de la France, mes frères, parce que le jansénisme, né en Flandre, a dès l'origine établi parmi nous son empire, et parce que les ravages qu'il y a faits nous touchent de plus près. Mais, par les écrits de ses théologiens et de ses moralistes, il avait de bonne heure franchi nos frontières et gagné des partisans dans toutes les écoles. Alphonse vit le péril, et sa vie tout entière fut un long et intrépide combat contre cet ennemi des âmes. Pénétré de cette vérité que le prêtre ne parle pas en son nom, il voulut que la morale fût l'expression exacte de la loi de Dieu : « Ma doctrine n'est pas ma doctrine, disait le Sauveur lui-même; elle est celle de mon Père qui m'a envoyé[1]. » Malheur à l'homme qui ose substituer sa parole à celle de son Maître! Les uns veulent faire fléchir la morale pour la mettre au niveau de leur bassesse; les autres veulent la relever si haut, qu'aucune volonté humaine n'y puisse atteindre. Erreur de part et d'autre, et crime

[1] Joan. VII, 16.

aussi! Car des deux côtés ce qu'on prépare, c'est la perte des âmes. Anathème à ces pharisiens hypocrites qui mettent sur les épaules de leurs frères des fardeaux insupportables qu'eux-mêmes ne sauraient remuer[1]!

Ainsi parle l'Évangile, ainsi enseigne Alphonse de Liguori. L'apparition de sa *Théologie morale* fut un événement. Attaquée avec fureur par la secte janséniste, elle fut constamment approuvée par les souverains pontifes et valut à son auteur une renommée universelle dans l'Église. Seule la France demeura presque entièrement fermée à ce beau livre, qui, mieux accueilli de notre clergé, lui eût épargné bien des erreurs et des fautes irréparables. Mais notre siècle réservait au grand moraliste ce triomphe complet que lui avait refusé le sien. La théologie liguorienne a pénétré il y a cinquante ans dans les écoles françaises; elle a fait brèche dans cette muraille de préjugés qui continuait de cacher aux plus clairvoyants le véritable intérêt des âmes. Par cette brèche sont rentrées dans notre pays toutes les. doctrines romaines, tout l'esprit du pur catholicisme, et ce renouvellement de la piété qui est, au milieu des malheurs présents, le meilleur espoir de l'avenir. Honneur à ce maître vénéré à qui l'amour des âmes a tenu lieu de génie, qui seul a vu plus clair que tous les docteurs de son temps dans les mystères de la conscience, et dont la sagesse à la fois ferme et douce trace encore aujourd'hui la

[1] Matth. XXIII, 4.

route aux moralistes entre les excès de la rigueur et les défaillances du relâchement! C'est l'éloge que lui a décerné Pie IX dans le décret qui inscrit son nom parmi les docteurs de l'Église. C'est l'hommage que la France reconnaissante vient aujourd'hui rendre à sa mémoire.

Pour achever de vous montrer l'œuvre doctrinale de saint Alphonse, il faudrait vous parler de ses écrits ascétiques. S'il a défendu la foi, redressé la morale, il a aussi éclairé la piété. La Passion, l'Eucharistie, Marie, voilà les trois phares lumineux qu'il ne cesse de désigner aux regards de l'âme pécheresse, pour provoquer en elle le repentir avec l'espérance; aux regards de l'âme pénitente, pour exciter son courage et adoucir ses amertumes; aux regards de l'âme pure, pour l'entraîner à travers le renoncement et le sacrifice dans la voie de la sainteté. Je renonce à énumérer ici ces écrits qui sont dans toutes les mains, œuvres de doctrine et d'amour, où la simplicité du style rend la vérité accessible à tous, où la chaleur communicative d'un cœur plein de Dieu gagne tous les cœurs à la piété. J'aime mieux insister sur un trait particulier de la doctrine mystique de notre saint. Celui que l'Église a proclamé le docteur de la morale pourrait être appelé aussi le docteur de la prière. Nul n'a mieux défini le rôle de la prière dans l'économie du salut. Et ce n'est pas seulement le prédicateur, c'est le théologien qui doit se mettre à son école pour pénétrer avec lui ce mystère. Il y trouvera des clartés inattendues sur le dogme redoutable de la prédestination. Comment le don gratuit de la persévé-

rance finale, qui ne peut être mérité, peut néanmoins être assuré à l'âme fidèle, c'est le secret de la prière : *Potest suppliciter exorari*. Mais quelle est la prière qui plus sûrement que toute autre rattachera cette grâce suprême à la chaîne des grâces par où nous sommes tirés vers le ciel? C'est la prière qui s'adresse à Marie. Telle est la doctrine d'Alphonse, et c'est ainsi que, dans la théologie la plus sublime, il sait faire une place d'honneur aux inspirations les plus douces de la piété.

Le temps me manque, mes frères, pour vous montrer, après le docteur, le pasteur. Aussi bien, vous l'avez vu à l'œuvre, alors même qu'il enseignait; car il n'a jamais cherché dans la science autre chose qu'un moyen de nourrir les âmes du pain de la vérité. Tel nous l'admirons dans ses écrits, tel le retrouvons-nous dans l'exercice de sa charge pastorale, à la fois doux et fort, ferme et vigilant, impitoyable aux abus, tendre à toutes les souffrances, inaccessible aux sollicitations que repousse sa conscience, ouvert à toutes les demandes qui s'adressent à son cœur, en un mot vivante image du bon Pasteur, qui réunit dans sa divine figure aux traits du père, du consolateur, de l'ami, ceux du maître, du juge, du vengeur.

III

Il est temps de tirer une conclusion de ce discours.

Où la chercher, sinon dans les besoins de notre époque? Ces besoins sont ceux qui déjà se faisaient sentir

au siècle dernier; mais combien plus pressants nous apparaissent-ils aujourd'hui devant les progrès de l'erreur et du mal!

Comme au temps d'Alphonse et plus encore, nous avons besoin d'hommes qui représentent la science, l'apostolat et la charité.

Il nous faut des hommes de science, parce que la grande lutte est une lutte de doctrines. La religion chrétienne subit d'autres assauts que ceux qui inquiétaient Alphonse, et, il faut bien le dire, des assauts plus périlleux. On l'attaque, non plus avec des sarcasmes, mais avec des faits. Le monde est rempli d'explorateurs; les uns fouillent le passé et l'invoquent contre le Christ; les autres fouillent la nature et l'invoquent contre Dieu. Si l'on en croit les premiers, l'histoire enlève à nos origines religieuses et leur mystère et leur sublimité; si l'on écoute les seconds, l'univers révèle des forces et des lois qui rendent inutile le Créateur. Voilà le terrain du combat. Vainement chercherions-nous à éviter la rencontre. Ceux qui représentent l'affirmation chrétienne devront relever le défi de la science ou s'avouer vaincus.

Et la morale? Elle aussi, elle surtout demande des docteurs; car elle n'a jamais essuyé de chocs aussi redoutables. Il ne s'agit plus d'établir qui a raison ou qui se trompe davantage, d'Escobar ou de Pascal. Il s'agit de savoir si la morale existe, si elle a un fondement, si son autorité est transcendante et s'impose à la volonté, ou si elle n'est qu'une combinaison contingente de l'habitude et de l'hérédité; si elle a une sanc-

tion au delà de la tombe, ou si les caprices de la destinée terrestre épuisent la mesure de justice que le bien et le mal peuvent attendre. Voilà de formidables problèmes. Et qui les résoudra au profit de la morale chrétienne? Celui qui jettera dans la balance affolée des esprits le poids le plus lourd de science et de raison.

Il nous faut donc des savants, mais il nous faut aussi des apôtres et des pasteurs. Comme toujours et plus que jamais les erreurs qui s'élaborent dans les régions élevées du savoir, descendent vers la multitude et pénètrent les couches profondes de l'humanité. Là elles s'emparent de la confiance des simples, et par des promesses menteuses elles égarent et corrompent l'âme de tout un peuple. Encore un peu de temps, et la civilisation sans Dieu aura enfanté la barbarie. Déjà de sinistres indices font pressentir ce que sera la société quand l'éducation nouvelle aura donné son fruit.

Pour dissiper ces ténèbres, pour conjurer ces périls, la science ne suffit pas, le raisonnement glisse impuissant sur des esprits dressés à douter de toutes choses. C'est au cœur qu'il faut parler, et quel langage? Il n'en est qu'un qu'il puisse entendre, le langage de l'amour. Quand ce pauvre peuple, exploité par les sophistes, verra venir à lui des hommes qui n'attendent rien de la terre, quand il rencontrera le dévouement qui va jusqu'au sacrifice de toutes choses et au sacrifice de soi-même, *impendam, superimpendar;* en un mot, quand il connaîtra de vrais apôtres, alors peut-être, alors seulement il ouvrira son cœur. Que dis-je, il ouvrira? Est-ce donc chose sans exemple? L'apostolat

l'est pas venu dans l'Église et partout où il se montre, il gagne les cœurs. O Alphonse! durant votre vie vous avez bien mérité de l'Italie; mais après votre mort vous avez bien mérité de la France. Cette légion d'apôtres que vous avez formée a franchi nos frontières, elle est venue au secours de notre vaillant clergé, elle a uni sa jeune ardeur au zèle des vétérans blanchis dans les travaux évangéliques. Que vos fils soient les bienvenus dans notre patrie; qu'ils oublient, s'il se peut, des proscriptions dont nous souffrons avec eux! Que les rangs de la milice sacrée s'ouvrent joyeusement pour les recevoir! Qui donc oserait encore opposer l'une à l'autre les deux phalanges qui combattent fraternellement les bons combats du Seigneur? Les religieux sont des semeurs; ils jettent en passant le grain fécond de la parole: les pasteurs résidants sont des laboureurs qui cultivent le champ et recueillent la moisson: le travail des uns fait la joie des autres, et la récompense est commune; c'est le salut des âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort.

O Alphonse, ô saint protecteur, nous nous tournons vers vous. Du rivage éternel regardez ceux que menacent encore les tempêtes de ce monde. Adoptez, nous vous en conjurons, adoptez cette France, qui s'estime heureuse d'avoir adopté vos fils. Le siècle qu'a rempli votre féconde existence était un siècle gros d'orages. Le nôtre les a vus éclater coup sur coup, et, en s'approchant de sa fin, au lieu des merveilles qu'il promettait, il ne peut montrer que des ruines. Mais l'Église garde le secret des relèvements

inattendus et des résurrections désespérées. Par la vérité, par la charité, par le sacrifice et la prière, elle rendra Jésus-Christ à une société apostate et malheureuse. Si votre mort fut attristée par la sombre vision des malheurs imminents, votre premier centenaire sera, nous l'espérons, l'aurore d'une renaissance religieuse, et la génération prochaine verra de ses yeux ce que les anges ont annoncé près du berceau du Rédempteur :

A Dieu la gloire!
Aux hommes la paix!

quelque chose de plus admirable encore : la grâce, qui de la cour a conduit ici la fille de Louis XV; la grâce, qui dans ce cloître a fait d'elle la digne émule de toutes les âmes héroïques dont l'histoire compose vos annales.

Cette histoire, mes frères, c'est celle de la sainteté. Aussi, quelque différentes que soient les conditions extérieures, il y a des traits communs qui se retrouvent dans toutes ces vies. Dieu attire l'âme qu'il a choisie; peu importe où ce choix va la prendre; des extrémités les plus opposées de l'existence humaine il saura l'amener au rendez-vous de sa croix. Une fois gagnée, il opère en elle et la transforme. Enfin il opère par elle, et en fait l'instrument de son action dans l'Église.

Recherchons, s'il vous plaît, et suivons ces trois phases dans la vie de Madame Louise de France.

I

Dieu l'attire d'abord, et comment? Le monde se fait d'étranges idées sur les motifs qui déterminent les heureux du siècle à s'ensevelir dans un cloître. C'est, pense-t-il, quelque peine secrète, quelque blessure cachée, quelque espoir déçu, quelque amour trompé. Alors la vocation se confondrait avec le dépit. La tristesse et le dégoût prenant la place des désirs frustrés, l'âme éprouverait une âpre jouissance à se séparer d'une société qui lui rappelle ses déplaisirs. Elle se

donnerait à Dieu, comme d'autres se précipitent tête baissée dans la mort. Aussi bien le cloître n'est-il pas un tombeau, et le choix d'un tel séjour diffère-t-il beaucoup du suicide ?

O monde, pourquoi juger ce que tu ignores? Que le cloître accueille quelquefois les vaincus de l'existence, qu'il offre aux désabusés des espérances terrestres un asile de paix, je ne le veux point nier, bien que ces sortes de vocations soient de beaucoup les plus rares. Mais même alors ce n'est pas la mort que l'âme touchée de la grâce vient chercher ici, c'est une vie meilleure. Si Dieu se sert des déceptions terrestres pour défendre cette âme de la vanité, en même temps il se montre à elle comme digne des préférences de toute créature; et, pour l'avoir connue plus tardivement, celle-ci n'en reconnaît pas avec moins de joie l'excellence suprême du souverain bien.

Mais le plus souvent Dieu se plaît à faire entendre son appel avant toute trahison du bonheur humain, et parmi les promesses d'un riant avenir. Alors il faut bien reconnaître qu'il a de quoi se faire aimer pour lui-même, et que même ici-bas, au milieu des ténèbres de cet exil, il peut être pour le cœur de l'homme autre chose qu'un pis-aller.

Quand donc, mes frères, cette leçon a-t-elle été donnée au monde avec plus d'éclat que dans la vocation de Madame Louise? Pour juger de la condition au sein de laquelle cette vocation est allée la chercher, il faut faire un effort difficile aux hommes de notre âge. Cent ans ont passé sur les ruines du premier

trône de l'univers. Le prestige de la royauté n'est plus qu'un souvenir; et quand nous demandons à l'histoire de le faire revivre à nos yeux, d'autres souvenirs se dressent devant nous qui en obscurcissent l'éclat. Le nom de Louis XV éveille dans notre esprit des images douloureuses : c'est l'amoindrissement de la France au dehors, c'est sa décadence au dedans; c'est la corruption et le scandale, c'est l'impiété railleuse, c'est la préparation prochaine des hontes, des crimes et des malheurs qui ont marqué la fin du dernier siècle. Ces vues sont justes, mes frères, encore qu'elles n'embrassent pas dans son ensemble une société qui avait gardé de précieuses ressources de vertu et d'honneur. Mais pour les contemporains de notre auguste carmélite, le spectacle était tout différent. La gloire de Louis XIV projetait encore son éclat sur le règne de son petit-fils. L'amour des peuples allait encore au-devant de Louis le Bien-Aimé, palliait ses fautes, exaltait ses mérites. Une fidélité séculaire inspirait aux Français un sentiment presque religieux à l'égard de cette monarchie glorieuse en laquelle s'incarnait l'âme de la patrie.

Voilà le milieu où naquit Madame Louise. Fille du roi, le monde entier voyait alors une distance presque infinie entre sa condition et celle des autres hommes.

Sans doute cette grandeur était aussi un esclavage. Les assujettissements de la cour étaient sans nombre, mais les âmes mondaines savaient se frayer à travers ces barrières le chemin d'une liberté périlleuse, faite d'intrigue et de péché. Madame Louise, instruite par

le Saint-Esprit, sut accepter le joug et résister à la séduction.

Sans doute encore un certain défaut physique, en lui ôtant quelque chose de ses charmes, semblait diminuer à l'avance le mérite de ses sacrifices. Mais le désir de plaire au monde ne s'arrête pas devant de tels obstacles. Souvent il n'en devient que plus irrité et plus tenace; et l'aimable princesse avait dans la vivacité de son esprit, dans la noblesse de son attitude, dans la grâce de toute sa personne, de quoi faire oublier ce qui manquait à sa beauté. Si elle n'eût voulu garder à Dieu tout son cœur, les occasions ne lui eussent pas manqué de l'offrir à la créature.

Sans doute enfin, une naturelle vaillance, un courage vraiment viril était en elle comme une préparation à l'héroïsme de la vertu. Mais aussi la gaieté, l'expansion d'une nature heureuse, une sensibilité extrême, une incroyable délicatesse, l'habitude d'avoir à sa portée tous les plaisirs et à ses pieds tous les hommages, devaient l'éloigner plus que tout autre de l'austérité du cloître et lui rendre plus insupportables les privations, les humiliations, la pauvreté, le travail, la souffrance, tout ce qui compose la trame extérieure de l'existence du Carmel.

Ah! ne cherchons pas plus longtemps les explications humaines d'un fait où éclate la souveraine liberté de Dieu. Il a plu à celui qui est le maître des cœurs d'aller chercher, parmi les enivrements de la cour la plus brillante et la plus corrompue de l'univers, celle qu'il voulait entraîner à sa suite dans l'âpre sentier de

la croix. Autour de ce lis prédestiné, il a planté une haie protectrice : la piété et l'austère tendresse d'une reine malheureuse, les exemples de vertu donnés par ses filles. A l'école de cette mère et de ces sœurs si dignes d'elle, la fille de Louis XV a gardé la pureté de son âme. Le reste s'est passé entre elle et Dieu. Et qui donc pourrait s'interposer dans ce mystérieux tête-à-tête de l'Époux avec l'épouse qu'il s'est choisie? Jusque-là elle était l'enfant de Dieu. Le baptême lui avait conféré cette dignité, qui dépasse toute ambition terrestre. L'ambition divine va plus loin : « Écoute, ma fille, dit le Seigneur, écoute et regarde : *Audi, filia, et vide;* et parce qu'il s'agit d'une confidence, approche plus près ton oreille, *et inclina aurem tuam*[1]. Le mot décisif va être révélé à l'âme attentive; elle va devenir la fiancée de Dieu, sa compagne, son épouse; elle échangera les couronnes de la terre contre un partage véritable de la royauté de Dieu : *Veni, sponsa mea, veni, coronaberis*[2]. Mais la condition de cette alliance royale, c'est le sacrifice. « Renonce, quitte, abandonne, oublie tout ce qui occupait et retenait ton cœur; fais de toutes tes affections un universel holocauste : » *Obliviscere populum tuum, et domum patris tui.* »

Voilà la parole secrète qu'a entendue Madame Louise, voilà quelle flèche s'est enfoncée dans son cœur, et la blessure faite de main divine est inguérissable. L'âme qui l'a reçue emporte partout avec elle une langueur

[1] Ps. XLIV.
[2] Cant. IV, 8.

mortelle qui lui rend amers tous les plaisirs. Elle envie la pauvreté parmi l'éclat des richesses; au sein des délices elle a soif de souffrances. Elle sent que l'amour qui la possède ne se contente pas d'une fidélité vulgaire, d'une confiance partagée. Il donne tout, et il veut tout prendre; et pas plus qu'il ne se réserve dans ses largesses il n'entend se borner dans ses exigences. Voyez le progrès des prétentions divines. C'est d'abord la virginité qu'il réclame. Le cœur qu'il a choisi n'aura pas d'autre époux. Mais, Seigneur, ce lis peut croître au milieu des épines du monde. Sans doute, s'il s'agissait d'une vocation ordinaire. Mais ici Dieu veut de l'éclat, car il faut confondre l'orgueil du siècle. L'âme vierge devra signifier au dehors, par ses sacrifices, et ce qu'elle quitte et ce qu'elle embrasse. Elle abandonnera la cour, c'est peu de chose; la liberté, c'est beaucoup; une famille ardemment aimée, un père demeuré jusqu'en ses écarts le modèle de la tendresse paternelle. Ah! Seigneur, ceci est davantage; mais vous êtes le Maître. Du moins, s'il faut qu'un cloître enferme cette jeunesse et cette grâce, on choisira quelque royale abbaye où la princesse retrouvera sous le voile, avec les insignes du commandement, quelques vestiges de sa grandeur. Non, non, Dieu n'aime pas le larcin dans l'holocauste. Fontevrault a pu abriter l'enfance de Madame Louise, offrir à ses premières années un asile religieux, initier sa jeune âme à la connaissance et à la pratique des vertus chrétiennes. Mais ce qu'elle a vu de ces monastères superbes ne répond pas au désir d'immolation qui la

dévore. Le Carmel, avec sa pauvreté, son austérité, sa ferveur, avec la tradition encore vivante de sainte Thérèse, voilà ce qui représente à ses yeux la forme parfaite du sacrifice, et là encore, s'il faut faire un choix, l'âme éprise de la croix aura vite fait le sien. Pauvre monastère de Saint-Denis, tu te croyais près de périr. Ton dénuement allait amener ta ruine. Mais non, c'est là ce qui fixe les préférences de la fille du roi. Cloître vénérable, tressaille : celle qui franchit ton seuil t'apporte quelques épaves de sa richesse et t'emprunte ton indigence. Heureux échange qui, en assurant ton sort présent, te prépare pour l'avenir l'immortel honneur d'avoir servi de théâtre à l'une des plus glorieuses victoires de la grâce!

II

L'amour vainqueur amène ici sa conquête. C'est à vos annales, mes sœurs, qu'il faut demander la sublime histoire des opérations de Dieu dans l'âme qu'il a séduite. Un mot résume cette œuvre puissante : c'est une transformation. Ne parlons pas des changements extérieurs : les riches vêtements de la cour échangés contre la bure du Carmel, le nom de Louise de France contre celui de sœur Thérèse de Saint-Augustin, voilà ce que le monde aperçoit, ce qui cause sa surprise, ce qui défraye la critique des uns, l'admiration des autres. Vos aînées, mes sœurs, ont vu un plus grand spectacle. Il y a deux phases dans le

don que Dieu réclame. L'âme appelée se donne d'abord tout entière dans un seul acte où elle aliène la possession d'elle-même ; puis elle se livre en détail et poursuit au jour le jour, contre les reprises obstinées de l'amour-propre, les revendications de la jalousie divine.

La royale postulante avait fait à Versailles la première donation, ce qu'on pourrait appeler l'offertoire de son sacrifice. Saint-Denis fut témoin, durant dix-sept ans, de l'infatigable constance avec laquelle elle le continua jusqu'à la consommation suprême : « Je veux être carmélite pour tout de bon. » Cette parole fut sa devise dès son entrée dans le cloître. Dieu seul sait ce qu'il lui en coûta, pour y conformer sa vie entière. De loin, parmi les splendeurs de Versailles, elle s'était familiarisée avec les pratiques monastiques. Mortification, détachement, dépendance, elle croyait avoir tout regardé en face, tout expérimenté dans le secret. La réalité lui réservait plus d'une surprise, et l'on peut dire que chaque heure passée ici multipliait ses combats. Un courage indomptable, une humilité profonde, une confiance en Dieu plus forte que toutes les épreuves, voilà les armes de ses victoires. Depuis longtemps elle avait effacé, aux yeux émerveillés de ses sœurs, les derniers restes de sa fierté et de sa délicatesse naturelles, que l'impitoyable lumière de Dieu lui montrait encore où porter le fer et le feu pour la réforme de ses défauts. Le froid, le chaud, la fatigue et la faim, la grossièreté de la nourriture et la brièveté du sommeil, l'incommodité

de la vie commune, l'aspérité des caractères, les sévérités de la règle et les sévérités plus grandes des divines exigences; plus tard, les sollicitudes du commandement, les angoisses de la maternité spirituelle; les peines intérieures et les souffrances de cet apparent abandon par où Dieu achève de purifier ses victimes; les deuils multipliés de la famille royale, qui trouvaient dans son cœur aimant un si douloureux écho; l'angoisse suprême de la maladie du roi et les inquiétudes que lui causait son salut; enfin une maladie cruelle, qui lentement détachait son âme de son enveloppe mortelle: voilà quels furent en ce lieu les exercices de sa fidélité. Pour ne pas succomber à tant de fardeaux, elle avait le secret des saints : ajouter au sacrifice imposé le sacrifice volontaire; ne pas écouter la nature qui se plaint, sinon pour aggraver les charges qui l'accablent; quand il semble que Dieu demande trop, lui offrir davantage; prendre l'offensive sur l'orgueil, sur la sensualité, sur toutes les inclinations naturelles; mener contre soi-même une guerre sans trêve, se reposer de la mortification par la prière et du travail par le zèle; réduire le corps en servitude et ne laisser à l'esprit d'autre liberté que celle du saint amour; fermer autour de soi toutes les issues qui ouvrent sur le monde, pour n'avoir de refuge qu'en Dieu seul; après tant de combats se persuader qu'on n'a rien fait encore et recommencer jusqu'à la dernière heure le noviciat intérieur où l'on n'a que Jésus pour initiateur, pour témoin, pour récompense; n'est-ce point là, mes sœurs, la science qu'on enseigne au

Carmel? Celle qui venait si humblement se mettre à l'école de vos aînées pour l'apprendre, méritait bien d'en devenir la maîtresse. Je ne m'étonne pas qu'à peine professe elle ait été choisie pour instruire les novices; que, moins de deux ans après, elle ait reçu du libre suffrage de ses sœurs le titre et la charge de prieure, et que les résistances de son humilité aient été impuissantes à éloigner d'elle ce fardeau, qu'elle devait porter comme une croix jusqu'à la mort. Toujours fervent et régulier depuis sa fondation, le Carmel de Saint-Denis trouvait dans la grâce d'une direction si sainte, avec la récompense de sa fidélité passée, l'encouragement à une fidélité plus parfaite. Et le monde, par ce qu'on publiait de la royale prieure, apprenait que l'amour de Dieu sait mieux que les prospérités d'ici-bas remplir les cœurs; que, s'il y a des vertus feintes, il en est de véritables; que, si les faiblesses de la nature humaine pénètrent parfois jusque dans les monastères, on y voit fleurir une forme de vaillance qui fait pâlir le courage des héros; enfin que les maximes de l'Évangile, quand elles sont prises à la lettre, élèvent leurs sectateurs à des hauteurs que n'atteindront jamais ceux qui rougissent de la folie de la croix.

III

Voilà, mes frères, ce que Dieu a fait dans l'âme qu'il a choisie. Et comment après cela n'aurait-il pas fait par elle de grandes choses? L'apostolat est le rayonnement de la sainteté. Nul n'est saint ou pécheur pour soi seul. Tout cœur livré au mal en propage la contagion; tout cœur que Jésus-Christ possède, répand autour de soi la vie divine. Et, quand l'union est parfaite, la puissance extérieure de la sainteté ne connaît plus de frontières. Elle franchit les barrières du cloître, elle perce les voiles dont l'humilité l'enveloppe, elle embrasse dans ses sollicitudes généreuses le bien de l'Église entière, elle coopère efficacement en tous lieux à l'extension du règne de Dieu.

L'âme de votre mère, mes sœurs, était du nombre de ces vases d'élection dont la Providence surnaturelle se sert pour les œuvres du salut : *Vas electionis est mihi iste ut portet nomen meum coram gentibus* [1]. Sans parler de cette fécondité cachée qui appartient à la prière et dont les fruits ne seront connus que dans l'éternité, j'aperçois trois effets salutaires de la vocation de Madame Louise : elle a obtenu du Ciel la conversion du roi son père; elle a réparé les scandales de la cour; elle a combattu de près et de loin deux grands ennemis

[1] Act. IX, 15.

de l'Église au XVIIIe siècle, le jansénisme et le joséphisme.

La conversion du roi était la passion de son cœur filial. Jamais le respect n'avait rendu sa tendresse aveugle; jamais la clairvoyance n'avait en elle affaibli le respect. Elle savait de quelles chaînes cette âme portait le poids. Et dans ce don héroïque d'elle-même, dans cette pénitence sans pitié, dans cette avidité d'expiation, tous ceux qui avaient les secrets de son cœur découvraient la pensée constante d'arracher à la miséricorde divine le salut de son père. « Moi carmélite et le roi tout à Dieu, » ce cri traduisait son âme tout entière. De tels cris percent les cieux. N'en déplaise aux sceptiques, qui ne savent croire qu'au mal, Louis XV avait conservé jusqu'en ses désordres une foi vive. C'est avec un sentiment de religion véritable qu'il avait consenti au douloureux sacrifice d'une fille tendrement chérie. Son respect pour elle égalait son affection. Ses visites de plus en plus fréquentes à Saint-Denis avançaient à chaque fois, dans sa conscience troublée, l'œuvre de la grâce. L'humilité courbait jusqu'à terre, dans le sanctuaire du Carmel, la tête du vieux roi pécheur. Quand il vit venir la mort, il sut l'accueillir comme la messagère de Dieu. Prosternée durant ce temps devant l'auguste Sacrement de l'autel, la royale carmélite ne savait plus interrompre sa prière; et quand la nouvelle lui parvint de la fin chrétienne du monarque, elle sentit se mêler à son amère douleur l'assurance d'une victoire qui était celle de ses larmes, de ses expiations et de son amour.

Mais le roi n'était pas le seul coupable. C'est une des injustices de l'histoire de réserver ses sévérités pour les fautes d'un homme, et d'absoudre si facilement les écarts d'une société tout entière. L'irréligion, la frivolité, la corruption, étaient alors le mal commun de la cour et des hautes classes de la nation. Tandis que la condition moyenne et le peuple gardaient encore des trésors d'honneur et de foi, d'austérité et de patience, de fidélité et de vertu, on voyait ce spectacle étrange d'une aristocratie empressée à se détruire elle-même et à préparer les ruines sous lesquelles allaient sombrer ses privilèges et sa puissance. Partout les devoirs oubliés, les droits tournés en abus: les dons de l'esprit, les charmes de l'élégance, l'éclat du courage, tout un patrimoine de qualités héréditaires et d'avantages sociaux dissipé en de vains plaisirs, prostitué aux œuvres du vice et aux entreprises de l'impiété; voilà ce que nous montre une époque qui ne fut pas seulement le siècle de Louis XV, qui fut aussi le siècle de Voltaire.

Quand un pareil vent de folie s'empare d'un peuple, il n'est conseil ou reproche qui l'arrête. La justice de Dieu se révèle aux insensés dans les conséquences mêmes de leurs crimes. Mais si la justice agissait seule, où s'arrêterait le châtiment? C'est ici le mystère de la solidarité qui admet les âmes innocentes à se substituer aux coupables dans la réparation de leurs excès. Toute la religion chrétienne est fondée sur cette économie rédemptrice. Dieu a chargé sur les épaules de son Fils incarné le poids des iniquités humaines:

Posuit in eo iniquitatem omnium nostrum[1]; le Saint des saints a été frappé à la place des pécheurs: *Vulneratus est propter iniquitates nostras*, et nous avons été guéris par ses blessures: *Et livore ejus sanati sumus*[2]. Certes, nulle autre victime que celle-là ne pouvait prétendre à désarmer la colère de Dieu. Mais si le Sauveur du monde possède, par privilège, le pouvoir d'expier nos crimes, il lui appartient aussi d'étendre à ses membres mystiques la fonction réparatrice. Les œuvres satisfactoires des saints ne valent que par leur union aux mérites du divin médiateur; mais cette union est voulue de Dieu, et la vertu du sacrifice rédempteur rayonne à travers les victimes volontaires que l'amour presse d'achever en elles ce qui manque aux souffrances du Verbe incarné: *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea*[3].

Où sont-elles, les âmes appelées à l'honneur de cette coopération glorieuse? Cherchez-les seulement tout près du cœur du Maître, là où l'intimité d'un commerce d'amour a tout mis en commun entre elles et le Bien-Aimé. Dans cette phalange choisie, vous trouverez la fille de Louis XV. Vous la verrez occupée à pleurer, à souffrir, à s'immoler pour son siècle. Et ne dites pas que son sacrifice a été stérile. La grâce, le pardon, les vertus sublimes, l'héroïsme du martyre ont eu leur place dans les malheurs de la France à la fin du dernier siècle. Et une part de ces compensations

[1] Is. LIII, 6.
[2] Is. LIII, 5.
[3] Coloss. I, 24.

surnaturelles revient de droit aux gémissements de cette victime innocente, qui est venue chercher sur la montagne du Carmel l'autel de son immolation.

Enfin l'histoire de Madame Louise nous la montre aux prises avec les fausses doctrines et les sectes perfides. Fille de France et fille de sainte Thérèse, elle avait le droit par ces deux côtés de se proclamer fille de l'Église. Son cœur battait d'émotion à toutes les joies, il éclatait de douleur à toutes les épreuves de sa mère.

Le jansénisme, cette invention de l'enfer pour dégoûter les peuples du christianisme en le rendant odieux, n'eut pas d'ennemi plus ferme que la vaillante prieure. Les vertus et les services, l'éclat de la dignité ou du talent ne purent jamais lui faire prendre le change sur la pureté de la doctrine, sur la sincérité de la soumission au Saint-Siège; quand, peu d'années après sa mort, ses filles eurent à soutenir l'assaut du schisme révolutionnaire, l'esprit de leur mère les rendit invincibles. La reconnaissance même envers un de leurs bienfaiteurs ne put faire fléchir leur constance quand celui-ci eut prêté le serment schismatique. L'empreinte des saints sur les âmes est ineffaçable.

Mais avant que la révolution éclatât dans les rangs du peuple, les princes en avaient donné l'exemple et le signal. N'était-ce pas la révolution dans l'Église, que ces doctrines fébroniennes dont l'empereur Joseph II se faisait en Allemagne et dans les Pays-Bas le promoteur et l'instrument? La France devait attendre que le trône de ses rois se fût écroulé pour ouvrir la persécution religieuse, chasser de leurs monastères les

épouses de Jésus-Christ, traiter de crimes d'État les serments faits à Dieu et imposer des serments sacrilèges. Le César allemand avait le premier inauguré cette tyrannie des consciences. Les religieuses de Belgique et de Hollande furent dispersées par la force. La mère Thérèse de Saint-Augustin se souvint alors qu'elle était fille de roi et déploya, pour secourir ces touchantes infortunes, toutes les ressources de son grand cœur. Votre monastère, mes sœurs, s'ouvrit aux fugitives; vos aumônes allèrent soulager celles que votre maison ne pouvait recevoir. Pie VI reconnut dans cette charité royale l'âme de saint Louis, et il voulut écrire lui-même à Madame Louise pour la remercier et la bénir. Ah! qu'ils connaissent mal la sainteté ceux qui l'accusent de rétrécir le cœur! qu'ils savent peu ce qu'une âme touchée de Dieu va chercher dans le cloître, ceux qui s'étonnent de la voir étendre ses sollicitudes aux intérêts généraux de l'Église!

J'ai fini, mes sœurs et mes frères, d'étudier avec vous l'œuvre de Dieu dans l'âme de celle dont vous honorez après cent ans la sainte mort. Je n'aurais pas rempli toutes les obligations de mon ministère, si je descendais de cette chaire sans avoir tiré de ce grand souvenir les leçons pratiques qu'il contient pour chacun de nous. Vous avez vu aux prises l'Esprit de Dieu et l'esprit du monde. Le combat de ces deux esprits contraires ne cessera qu'avec l'humanité. Ni les vertus de Madame Louise n'ont suffi à prévenir la Révolution, ni la Révolution n'a réussi à détruire l'Église. Cent ans ont passé, et les deux armées sont encore en présence.

Vous célébrez aujourd'hui un religieux centenaire: bientôt une société ivre d'orgueil en solennisera un autre qui rappelle la substitution sacrilège des droits de l'homme aux droits de Dieu. Faut-il nous plaindre des luttes où cet antagonisme nous engage? Mais ce serait nous plaindre de notre condition de chrétiens. Celui qui nous a envoyés « comme des brebis au milieu des loups », nous a prédit la persécution et la souffrance; mais il nous a également garanti la victoire. Pour bannir le découragement, rappelons-nous ses divines promesses. Mais n'oublions pas à quelles conditions nous pouvons en éprouver les effets. L'ennemi que nous avons à combattre est puissant et perfide: ne nous flattons pas de le vaincre par d'autres armes que celles dont les saints nous apprennent le maniement. La prière et l'humilité, l'abnégation et la patience, l'usage discret des biens de ce monde, l'esprit de sacrifice qui en conseille le volontaire abandon, par-dessus tout l'amour généreux et tendre de Celui qui nous a aimés le premier jusqu'à la mort, voilà le secret de la victoire. Fille de saint Louis et de sainte Thérèse, venez le révéler à nos cœurs! Attirés par vos vertus, fortifiés par vos souvenirs, aidés par votre intercession et par les prières de vos sœurs, nous voulons entrer enfin dans la voie que nous ont tracée vos exemples, et travailler pour notre part à la rédemption de notre patrie de la terre, à la conquête de notre patrie du ciel! Amen.

PANÉGYRIQUE

DU BIENHEUREUX J.-B. DE LA SALLE

PRONONCÉ DANS LA CATHÉDRALE DE REIMS

Le 23 juin 1888.

Illi viri misericordiæ sunt quorum pietates non defuerunt. Cum semine eorum permanent bona.

Voilà les hommes d'amour dont la charité ne s'épuise pas. La postérité qu'ils ont laissée perpétue leurs bienfaits.

(Eccl. XLIV, 10.)

ÉMINENCE [1],
MESSEIGNEURS [2],
MES FRÈRES,

Il y a quatre mois, une sentence prononcée à Rome terminait un long procès. Ce n'était pas un de ces litiges vulgaires où s'agitent les intérêts de la cupidité. D'un côté, une famille religieuse implorait le droit d'honorer d'un culte public la sainteté de son fondateur; de l'autre, on voyait celui qui a reçu en dépôt

[1] Le cardinal Langénieux, archevêque de Reims.

[2] NN. SS. les évêques d'Amiens, de Luxembourg, de Saint-Claude, de Soissons; Mgr l'archevêque de Sébaste, coadjuteur de Rennes.

la doctrine et la morale du Christ, opposer à ces pieuses instances les sages lenteurs qui permettent d'éprouver les vertus des héros chrétiens avant de les offrir en exemple à l'humanité. Ah! l'Église n'imite pas l'empressement des hommes à décerner les brevets d'héroïsme. On ne la voit pas prodiguer la flatterie sur les cercueils, s'éprendre d'un fol enthousiasme pour des renommées douteuses. Elle ne laisse pas à la multitude aveugle le soin de juger une mémoire. Quand l'admiration et la reconnaissance du peuple soulèvent autour du souvenir d'un homme ce concert d'hommages qui répond à d'immenses bienfaits et à de sublimes exemples, elle ne se hâte pas d'accueillir ces témoignages; surtout elle ne permet pas qu'ils revêtent la forme du culte ou de la prière. Saisie du vœu de ses enfants, elle le soumet à un patient examen. La pureté de la foi, la pratique héroïque des préceptes et des conseils évangéliques, voilà ce qu'elle veut constater dans la personne; l'importance des services rendus à la société chrétienne, voilà ce qu'elle recherche dans l'œuvre. Et cela ne lui suffit pas encore. Pour autoriser les honneurs du culte, elle demande à Dieu de glorifier son serviteur en mettant au service de son intercession la puissance du miracle.

Telle est, mes frères, la sagesse de l'Épouse de Jésus-Christ. Aussi les sentences qu'elle prononce ne sont-elles pas sujettes à réforme; elles n'ont rien à craindre des désaveux de l'opinion. Depuis tant de siècles l'histoire n'a pu en casser une seule, et la gloire que l'Église décerne ne connaît pas de déclin.

Parmi ces hommes que la parole de Léon XIII vient de désigner à nos hommages, il en est deux qui nous touchent de plus près.

L'un, apôtre de la jeunesse et missionnaire des pauvres, recevait naguère de la catholique Vendée un hommage incomparable, où l'on sentait battre le cœur de toute une province, où la reconnaissance et l'affection allaient chercher, à la distance de deux siècles, celui qui fut vraiment le père et l'ami de son peuple.

L'autre a reçu de Dieu une mission plus universelle. Reims fut son berceau; Rouen garde sa tombe; Paris vit grandir son œuvre; la France entière, de son vivant, en recueillit le bienfait; après sa mort, ses fils l'ont portée jusqu'aux extrémités du monde. Ah! je ne m'étonne pas que d'une province à l'autre les enfants de la France se renvoient l'écho de sa louange. Mais comment Reims n'aurait-elle pas un rôle privilégié dans ce concert!

ÉMINENCE,

Il appartenait au pontife qui occupe la chaire de saint Remi d'acquitter envers le fondateur des écoles chrétiennes la dette de votre glorieuse cité. L'éclat de ces fêtes dit assez comment vous avez su comprendre et remplir cette tâche. Appelé par votre choix à traduire à mon tour le sentiment de votre peuple, je me vois placé entre l'éloquent interprète des traditions de votre Église et l'évêque dont la voix puis-

sante, toujours prête à servir d'organe à la vérité, s'adressait naguère à la Vendée, debout tout entière pour l'entendre, et lui redisait en un magnifique langage l'histoire glorieuse de Louis Grignon de Montfort. Ce voisinage m'accable autant qu'il m'honore, et j'en aurais certainement fui le péril, si depuis plus de vingt ans je n'avais pris la douce habitude de recevoir l'expression de vos désirs comme les ordres d'un père, et de chercher dans ma reconnaissance filiale le courage de les exécuter.

Vous n'attendez pas, mes frères, que je vous raconte la vie du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle. Ce récit vous a été fait hier de manière à décourager l'imitation et à la rendre inutile. Mais peut-être trouverons-nous encore, dans le souvenir du serviteur de Dieu des leçons et des exemples propres à nous soutenir dans les luttes qui s'imposent à nous.

Jean-Baptiste de la Salle fut suscité de Dieu pour servir la grande cause de l'enseignement populaire. C'est donc moins sa personne que son œuvre que je voudrais vous montrer. Cette œuvre, il me faudra la placer dans son cadre, faire voir à quels besoins elle répondait, et comment elle y a satisfait. Enfin, de cette vue du passé, sortira pour nous l'intelligence de nos devoirs présents.

Ce que l'Église a fait pour l'instruction du peuple avant le bienheureux de la Salle, ce qu'elle a fait par lui, ce qu'elle veut faire par nous, tel sera, mes frères, l'objet et le partage de ce discours.

I

Ce que l'Église a fait dans le passé pour l'instruction du peuple! Elle a donc fait quelque chose? C'est la question naïve que posera sans doute, en m'écoutant, quelqu'une de ces dupes innocentes que l'impiété fait tous les jours parmi nous, en exploitant sans pudeur la puissance du mensonge. Confondre ce mensonge est une tâche ingrate; effort superflu si l'on s'adresse à ceux qui savent; effort stérile si l'on parle à ceux qui ignorent, et qui s'accommodent aisément du parti pris. Et pourtant il faudrait bien en finir une fois pour toutes avec un préjugé que condamnent également et la raison et l'histoire.

Qu'est-ce, pour la raison, que la religion chrétienne? C'est avant tout une doctrine. Sans doute, c'est autre chose aussi : un culte, une prière, une société. Mais tout cela s'appuie sur la doctrine. Otez le dogme, tout le reste s'écroule. Et l'Église le sait bien, puisqu'elle veille par-dessus tout au maintien de la doctrine. Et ses ennemis ne l'ignorent pas davantage, puisqu'ils lui reprochent son intolérance à l'égard de ceux qui altèrent la formule. Le berceau de l'Église, c'est le sommet sacré d'où le Christ, montant au ciel, donne aux apôtres le mandat d'enseigner tous les peuples dans tous les temps : *Euntes docete omnes gentes, usque ad consummationem sæculi*[1].

[1] Matth. XXVIII, 19, 20.

Soit, diront nos adversaires. Mais ce que l'Église enseigne, ce n'est pas la science, c'est la théologie, c'est le mystère, c'est l'affirmation impossible à vérifier, et, par là même, irréductible au vrai savoir. — En êtes-vous bien sûrs? Oui, sans doute, il y a du mystère dans l'enseignement sacré, mais il y a aussi ces trois choses, qui appartiennent à la science : une histoire, une philosophie, une morale.

Une histoire, car le christianisme n'est pas un système sorti d'une école ; il est un fait apparu en pleine lumière des temps historiques, indissolublement lié à l'existence, à la personne, à l'œuvre de Jésus-Christ, à sa vie, à sa mort, à sa résurrection. Les apôtres sont des témoins : « Ce que nous avons entendu, disent-ils, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nos mains ont palpé, voilà ce que nous venons vous annoncer touchant le Verbe de vie[1]. » Saint Paul ne craint pas d'appliquer au plus éclatant des miracles du Christ ce criterium de l'évidence historique, et d'appuyer sur cette certitude toute la raison d'être du christianisme : « Si le Christ n'est pas ressuscité, s'écrie-t-il, tout s'évanouit, et notre prédication, et votre croyance; nous sommes convaincus d'avoir été les faux témoins de Dieu : *Invenimur et falsi testes Dei.* Si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine... ; nous sommes les plus misérables des hommes[2]. »

Le christianisme, fondé sur l'histoire, contient en

[1] I Joan. I, 1.
[2] I Cor. XV, 14, 15, 17, 19.

outre toute une philosophie. Il affermit la raison dans son propre domaine, l'empêche de douter d'elle-même et de s'évanouir dans le scepticisme. C'est la doctrine du vrai Dieu, un et parfait, créateur du monde, antérieur au monde, distinct de son ouvrage puisqu'il a sa vie propre, mêlé à son ouvrage puisqu'il le supporte et le régit. C'est la doctrine de l'homme véritable, à la fois esprit et corps, hôte du temps et citoyen de l'éternité. C'est la vraie conception de l'univers, portant en sa beauté la marque du Créateur et en son imperfection le témoignage de sa contingence. Un ensemble de notions fermes, précises, rationnelles, à la fois sublimes et accessibles, touchant Dieu, l'homme, le monde, est-ce là, oui ou non, une philosophie ?

Enfin, c'est aussi et surtout une morale : la plus pure, on en convient ; la plus impérative, la plus efficace, la plus divine par sa résistance aux tentatives corruptrices du sophisme quand il se fait le complice des passions ; la plus humaine aussi par son adaptation merveilleuse aux énergies inégales de la volonté, offrant aux vertus communes le ferme appui des préceptes, ouvrant aux âmes héroïques les horizons sans bornes de la perfection.

Voilà ce qu'est la religion chrétienne dans son essence. Et vous voulez que l'Église, chargée de propager et de perpétuer cette doctrine, soit l'ennemie de l'instruction ? Mais ne voyez-vous pas qu'il faut qu'elle enseigne ou qu'elle périsse ?

Il est vrai qu'on peut être son disciple sans savoir

lire. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que l'enseignement chrétien est le plus populaire, le plus universel qui se puisse concevoir? Quoi! nos sociétés modernes, avec toutes les ressources dont elles disposent, avec l'aggravation de l'impôt, avec le luxe des écoles, avec la multiplication des maîtres, avec la coercition légale, n'ont pas encore fait disparaître les derniers restes de l'ignorance, et l'Église, dans ces temps que vous traitez de barbares, par la seule vertu de l'apostolat, avec les seules richesses de l'aumône, sans menaces, sans contrainte, avait fait entrer dans l'esprit du peuple plus d'idées, plus de solutions précises touchant les grands problèmes de la vie humaine que n'ont pu faire tous vos pédagogues. Des illettrés lui devaient cette culture. Grâce à elle, ils pouvaient raisonner avec justesse du Créateur et de la créature, de l'intérêt et du devoir, de l'existence présente et de la destinée à venir. Et qu'est-ce que cela, sinon la plus étonnante diffusion du savoir qui ait jamais paru dans l'humanité ?

Toutefois, si la connaissance des lettres n'est pas indispensable à l'initiation religieuse, elle est pour l'enseignement chrétien un puissant auxiliaire. Et c'est ici que l'histoire vient en aide à la raison, pour achever de déterminer la véritable attitude de l'Église à l'égard de l'instruction populaire.

Faut-il, pour la centième fois, reprendre le récit des efforts qu'elle a tentés d'âge en âge pour ouvrir aux plus humbles de ses enfants les sources des utiles connaissances? Cette exploration à travers

l'histoire nous entraînerait trop loin. Bornons-nous à esquisser quelques traits de ce tableau. Pendant trois siècles, l'Église lutte pour l'existence. Il faut descendre jusqu'à Constantin pour voir la société chrétienne étaler au grand jour la civilisation qui lui est propre. Les écoles populaires font partie de cet organisme, et, cinquante ans après, un empereur apostat ne trouvera rien de mieux à faire, pour affaiblir le christianisme, que de fermer à ses adeptes l'accès de l'instruction.

Les barbares ont envahi l'Empire. La vieille culture romaine disparaît sous le flot dévastateur. Qui gardera l'étincelle, qui sauvera la semence, qui déposera au sein de ces races violentes et grossières le ferment de l'éducation? Les évêques et les moines. Écoles épiscopales, écoles monacales, voilà quels seront pendant des siècles les seuls asiles ouverts à l'initiation littéraire et scientifique. Quand Charlemagne, avec tout son génie, voudra étendre les conquêtes du savoir sur l'universelle ignorance, la hiérarchie sacrée lui fournira seule des maîtres pour fonder l'école palatine et multiplier sur le sol de son empire les foyers d'instruction. Après la mort du grand homme, il y a comme une nouvelle invasion de l'ignorance. Mais l'Église garde la clef des connaissances humaines, et son trésor s'ouvre libéralement à quiconque veut s'enrichir. Aux époques les plus sombres de la période féodale, alors que des mains rudes et sanglantes détiennent la puissance séculière, le pouvoir spirituel reste l'apanage de ceux qui ont trouvé dans la culture

de l'esprit une noblesse nouvelle. Faut-il rappeler ce duel gigantesque du sacerdoce et de l'empire, qu'ici même, il y a six ans, nous comparions à la lutte de l'esprit contre la chair? Deux papes surtout personnifient cette résistance héroïque de l'Occident chrétien à la servitude dont l'Orient porte encore aujourd'hui le joug : Grégoire VII et Urbain II. L'un est le fils d'un charpentier, l'autre est le fils d'un haut baron; l'un et l'autre sont devenus enfants de Saint-Benoît. Le cloître est l'atelier de ces transformations qui de l'artisan ou du seigneur illettré font les chefs de la civilisation et les vainqueurs de la barbarie.

Voici maintenant une période lumineuse; c'est la partie brillante du moyen âge. Ne croyez pas que la théologie y ait seule la parole. C'est aussi l'âge de la poésie populaire et de l'épopée nationale, des chansons de gestes et des mystères, des fabliaux et des troubadours. Qui donc a instruit ces poètes, qui leur a révélé la puissance du rythme, qui leur a communiqué le secret d'éveiller dans l'âme du peuple la flamme endormie de l'enthousiasme? Ils ont tout appris à l'école des clercs. Les proses rythmées de l'Église ont servi de modèles à leurs chants enfantins. La poésie moderne sortira tout entière de ces sources sacrées.

Mais c'est nous arrêter trop longtemps à ces souvenirs. Pressons le pas, et retenons seulement ce fait significatif : à mesure que l'histoire curieuse pénètre plus profondément dans l'intérieur de ces sociétés du passé, dont elle n'avait longtemps connu que la surface, elle y découvre chaque jour plus nombreux les

témoignages de cet amour du savoir, de ce zèle à le répandre dont l'Église gardait alors le monopole, non par un égoïsme jaloux, mais par suite de la négligence des séculiers.

Enfin voici la Renaissance. Certes, il faut l'avouer, le monopole ici va cesser, la société laïque va se mêler au mouvement et bientôt en prendre la tête. L'Église suivra, elle soutiendra vaillamment la concurrence, mais elle ne sera plus l'initiatrice. La réforme protestante introduit un ferment de révolte dans la culture littéraire et scientifique. C'est la sécularisation du savoir.

Qu'est-ce que cela prouve, mes frères, sinon que l'enfant, longtemps bercé sur les genoux de l'Église, est enfin devenu adulte et s'est enivré de son indépendance? Est-ce que le sentiment de sa force émancipée lui donnera le droit de mépriser sa mère? S'il veut exploiter librement son patrimoine, faudra-t-il qu'il se montre ingrat envers la tutrice fidèle qui lui a conservé l'héritage? Pour admirer sans restriction l'œuvre intellectuelle du XVI^e^ siècle, il faudrait pouvoir la purifier de toutes les scories qui la déshonorent : l'hérésie, la licence, le scepticisme et l'hypocrisie, l'esprit de révolte et l'esprit de despotisme; car il y a de tout cela dans l'époque étrange et troublée qui a enfanté Luther et Vanini, qui a entendu Rabelais et Montaigne, qui a déchaîné les guerres de religion, qui a subi Henri VIII et inspiré Machiavel. Mais oublions un instant toutes ces taches. Ne considérons dans la Renaissance que l'essor de la pensée, l'admirable efflorescence de l'art, l'élan magnifique que prend la science et qui la con-

duira d'étape en étape jusqu'aux récentes conquêtes dont elle est si fière. Il reste que cette époque orgueilleuse n'a rien fait pour le peuple. Retenez bien ceci, mes frères; c'est une vérité historique que notre âge a besoin d'entendre.

Tant que l'Église a été maîtresse de la culture, tant qu'elle a fait fleurir parmi les nations catholiques une forme universelle de civilisation qui s'appelait la *Chrétienté*, les petits et les pauvres n'ont jamais été exclus de ses faveurs. Par les monastères l'accès du savoir, par les ordres sacrés l'accès des dignités ecclésiastiques demeurait ouvert aux plus humbles enfants de la vieille Europe. Ils portaient dans l'exercice des grandes charges l'esprit démocratique de leurs origines, et c'est ainsi qu'à côté de l'institution féodale, vieux legs des races germaines dont l'Église a dû souvent combattre les tendances usurpatrices, on a vu se produire, sous le couvert de la théologie scolastique, une conception politique qui faisait grande la part du peuple dans la transmission et jusque dans l'exercice même du pouvoir.

La Renaissance a du même coup abattu la prépondérance de l'Église et inauguré l'absolutisme séculier. Les humanistes et les savants du XVI^e^ siècle pouvaient bien s'intituler les citoyens de la république des lettres: en réalité, ce n'est pas une république qu'ils formaient entre eux, c'est une oligarchie dédaigneuse du vulgaire. Pourvu qu'on leur laissât la liberté de parler et d'écrire, dont ils ont tant abusé, ils s'inquiétaient peu de la multitude et l'abandonnaient volontiers au des-

potisme des princes. Jamais le peuple n'a été plus foulé qu'à l'heure où l'Église, sa tutrice, a vu lui échapper l'empire des sociétés. Avec le mépris du droit du pauvre le siècle de la Réforme a eu le dédain de son instruction. L'Église, au concile de Trente, élève seule la voix pour protester au nom des humbles qu'on sacrifie[1]. Mais sa voix se perd dans le tumulte. Les guerres de religion aggravent le mal de l'ignorance, et il faut arriver au XVII[e] siècle pour voir renaître le souci de l'enseignement populaire. Mais là encore l'initiative part des rangs catholiques, et les instruments de cette grande régénération, ce sont les saints.

L'honneur de la priorité appartient à l'Italie. Avec le poète païen, mais en donnant un sens plus noble encore à ses vers, saluons en passant cette terre féconde, qui ne cesse d'enfanter les fruits de la grâce et les ouvriers de la sainteté :

> Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
> Magna virum !

Saluons en même temps la catholique Espagne; car la patrie d'Ignace de Loyola et de François-Xavier,

[1] Dans sa V[e] session (*De Reform.* c. 1), le concile s'occupe surtout de l'éducation des clercs et de l'enseignement de la théologie. Mais là même où la pauvreté de l'Église ne permettra pas l'institution d'un *théologal*, il prescrit « qu'il y ait au moins un maître chargé d'enseigner gratuitement la grammaire aux clercs et *aux autres écoliers pauvres* »: *Saltem magistrum habeant, ab Episcopo eligendum, qui clericos aliosque scolares pauperes grammaticam gratis doceat.*

de Jean de la Croix et de Thérèse d'Avila, garde le berceau de Joseph Calasanz. Mais c'est dans la patrie de Philippe de Néri et de Camille de Lellis que devait éclore et s'épanouir l'œuvre des écoles pies, sous le patronage de la mère de Dieu. On vit alors des merveilles de charité. Prêtre, docteur, missionnaire célèbre, fondateur et chef d'une congrégation puissante, aimé et recherché par d'illustres pontifes tels que Clément VIII et Paul V, Calasanz aimait à fuir tant d'honneurs pour se réfugier dans une classe de petits enfants, apprendre à lire aux plus pauvres, les accompagner le soir jusqu'à la porte de leurs demeures, puis au retour balayer l'école et chercher enfin le repos dans les veilles prolongées de la pénitence et de la prière. Voilà, mes frères, un portrait du maître d'école où nos modernes pédagogues auraient quelque peine à se reconnaître. Comparez ensemble les deux types, cherchez de quel côté est le respect du pauvre, le vrai dévouement à l'enfance; et n'oubliez pas qu'à l'heure où Joseph Calasanz donnait au monde ces grands exemples, les précurseurs de la libre pensée n'avaient encore rien trouvé à faire pour tirer le peuple de l'ignorance où les guerres du siècle précédent l'avaient plongé! Et toutefois, si admirable qu'ait été son initiative, l'œuvre de l'instituteur italien n'a pu garder après lui le caractère de consistance et d'universalité qui répondait aux besoins généraux de la société chrétienne.

Tournons maintenant nos regards vers la France. Nulle part, dans la chrétienté, l'enseignement populaire n'avait été aussi florissant, au temps où l'in-

fluence de l'Église était prédominante. Au XVe siècle, bon nombre de provinces comptaient autant d'écoles que de paroisses, même dans les campagnes; et l'illustre chancelier Gerson recommande aux évêques de son temps de s'assurer qu'il en est ainsi partout, lorsqu'ils visitent leurs diocèses. Mais les guerres du XVIe siècle avaient multiplié les ruines. On voit alors l'Église de France en travail pour relever ce que l'hérésie et les troubles civils ont abattu. Des conciles particuliers s'assemblent dans toutes les provinces pour appliquer la discipline du concile de Trente, et l'établissement des écoles est au premier rang de leur sollicitude. Les évêques reprennent l'œuvre dans les synodes. Les villes, les hospices, les parlements, les rois secondent ce mouvement. Mais partout les maîtres manquent ou ne sont pas à la hauteur de leur tâche.

C'est alors que se révèle, sous une forme nouvelle, la fécondité de l'Église dans l'apparition des congrégations enseignantes. Les vierges chrétiennes n'iront plus toutes s'ensevelir dans les cloîtres. Un grand nombre d'entre elles s'adonneront ensemble aux travaux de la charité et du zèle. Et quelle charité sera plus grande, quel zèle mieux dépensé que celui qui s'emploiera à l'instruction des petits et des pauvres? Durant tout le XVIIe siècle, la France voit une prodigieuse germination d'instituts religieux renouveler sur son sol l'organisme de l'instruction populaire. Mais ces précieuses créations ne profitent guère qu'à l'enseignement des jeunes filles. La partie la plus difficile de l'œuvre demeure la plus négligée; non pas qu'on se

désintéresse de l'éducation des jeunes garçons, mais c'est ici surtout que la pénurie des maîtres se fait sentir. Partout on essaye d'en former : à Lyon, à Paris, à Orléans, à Beauvais, les tentatives se succèdent pour établir des séminaires d'instituteurs. La seule qui obtienne un succès quelque peu étendu est celle de l'abbé Demia à Lyon. Mais son œuvre, qui commençait à rayonner dans le Dauphiné, en Provence, en Champagne, ne lui survécut qu'en se dénaturant. Le séminaire des maîtres d'école devint un séminaire ecclésiastique.

Ainsi partout le besoin était reconnu, les volontés étaient prêtes; mais l'homme manquait, l'homme réservé par la Providence pour faire réussir un si grand dessein. *Hominem non habeo,* disait l'Église de France en montrant au Christ tout un peuple d'enfants sans maîtres, comme un troupeau sans pasteur.

II

Le Christ a entendu la plainte de sa Fille aînée. L'homme qu'elle réclame, il va le tirer de son sein pour accomplir l'œuvre désirée de l'éducation populaire, et en étendre le bienfait au delà des frontières de notre patrie et jusqu'aux extrémités du monde.

O Reims, réjouis-toi, tes destinées sont belles! A l'origine de notre histoire, tu sers de baptistère à la nation française. Quand la civilisation chrétienne est menacée par l'islam, c'est toi qui fournis à l'Église le

pape des croisades. Quand notre patrie est délivrée du joug étranger par l'héroïsme d'une vierge inspirée, c'est toi qui consacres son triomphe. Eh bien, voici une gloire nouvelle. Il s'agit d'arracher de nouveau et l'Église et la France à une double oppression : celle de l'ignorance, celle de la science impie et corruptrice. C'est toi encore, ô noble cité; c'est toi, vieille basilique de Reims, qui nous enverras l'artisan de ce grand ouvrage!

Dieu l'a préparé avec un soin jaloux : il l'a fait noble, pour qu'il puisse s'humilier; il l'a fait riche, pour qu'il puisse se dépouiller; délicat et sensible, pour qu'il puisse se crucifier; il l'a fait docte et sage, pour qu'il puisse tout ensemble immoler et consacrer ces avantages aux intérêts des petits enfants. Tout jeune, il l'a introduit dans l'illustre chapitre de cette Église, pour qu'il puisse abdiquer l'honneur et le revenu de ce bénéfice, et affronter sans titre et sans crédit toutes les difficultés de sa tâche.

Elles sont sublimes, mes frères, elles sont touchantes aussi ces délibérations du Bienheureux, lorsque, déjà certain de sa vocation, il hésite sur l'étendue des sacrifices que Dieu lui demande. Il ne s'agit pas pour lui de se ménager. Il a fait au dedans de lui-même tous les renoncements à la fois; il a voué son corps à la pénitence, son cœur à la charité, sa vie au travail et à la souffrance. Il a fait de sa maison une école de petits enfants et un séminaire de jeunes maîtres. Il a commencé d'envoyer au dehors ses premiers compagnons. Déjà les écoles de Rethel, de

Guise, de Laon, sont fondées. L'œuvre est créée, il faut qu'elle grandisse. Ni le bénéfice du chanoine de Reims ni son patrimoine ne sauraient suffire à la soutenir; mais ce seront du moins des ressources assurées pour les jours de détresse. Et puis le fondateur d'une œuvre nouvelle doit s'attendre à la contradiction; pour en soutenir le choc, n'a-t-il pas besoin de crédit et d'influence? Il trouvera l'un et l'autre dans le lien qui le rattache à l'une des plus illustres métropoles du royaume. Ainsi parle une légitime prudence par la bouche des plus sages conseillers.

Mais la sagesse de la Croix tient un autre langage. Que pèsent vos chétifs trésors dans la balance de Dieu? L'œuvre qu'il s'agit d'entreprendre est une extension de l'apostolat; or Jésus-Christ a fondé l'apostolat sur le renoncement absolu; il n'a pas concédé à ses apôtres une tunique de rechange, ni un sac, ni un bâton. *Non peram in via, neque duas tunicas, neque virgam* [1]. Pour mener l'œuvre à bien, il faut beaucoup recevoir de Dieu : or Dieu donne plus à qui lui sacrifie davantage; il donne tout à qui lui sacrifie tout. Enfin le Sauveur a dit : « Que celui qui est le premier parmi vous prenne le rang des serviteurs [2]; » or Jean-Baptiste de la Salle est le premier entre ses frères : convient-il qu'il garde sur eux la supériorité de la fortune et du bien-être? Quand la pauvreté fera sentir son aiguillon, quand l'inquiétude de l'avenir s'introduira dans

[1] Matth. x, 10.
[2] Matth. xxiii, 11.

les âmes des frères, ils se diront : Notre société va périr ; épuisés, malades, ignorants de tout autre métier, nous verrons se fermer devant nous toutes les portes, et nous manquerons de pain ; pendant ce temps, notre supérieur retrouvera la sécurité dans sa prébende, et l'aisance dans sa maison. Cette pensée est pour Jean-Baptiste le trait de lumière. La cause est entendue. Un mot d'un saint moine, le P. Barré, formulera la sentence ; c'est la parole de Jésus-Christ même : « Les renards ont leurs tanières, les oiseaux du ciel ont leurs nids, le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Jean-Baptiste s'étonne d'avoir délibéré si longtemps : il sera pauvre avec Jésus-Christ, pauvre avec ses frères ; il résigne son canonicat, il vend son bien ; au lieu d'en consacrer le prix à doter ses écoles, il le distribue aux victimes de la famine ; il emploie deux ans à l'achèvement du sacrifice. Et maintenant il n'a plus rien, il n'est plus qu'un pauvre prêtre sans titre, sans dignité, sans revenu, sans office, comme rejeté de l'Église et de la société humaine : *tamquam purgamenta hujus mundi*[1]. L'offrande est complète, Dieu l'accepte.

Jean-Baptiste s'est offert à l'indigence : il en sentira toutes les rigueurs. Deux fois la disette ravage nos provinces, deux fois la communauté des Frères apprend à supporter la faim. Il s'est offert au mépris : il en savourera toutes les amertumes. Il ne lui suffira pas d'être méprisé des méchants ; il faut encore que, par

[1] I Cor. IV, 13.

une permission de la Providence, les serviteurs de Dieu lui prodiguent l'humiliation. Trois prêtres éminents, célèbres par leur piété et leur zèle, se succèdent dans la cure de Saint-Sulpice, à Paris : le premier fait mille instances pour attirer dans sa paroisse l'instituteur des Frères ; les deux autres se font les patrons de son œuvre; mais tous les trois veulent substituer leur direction à la sienne, lui font sentir durement leur autorité et finissent par repousser sa personne en essayant de séparer de lui ses enfants. Un archevêque de Rouen, vénéré pour ses hautes qualités pastorales, possède dans son diocèse le noviciat des Frères : il ne témoigne que du dédain pour celui qui a fait fleurir dans le champ de son Église les vertus d'une nouvelle Thébaïde. Un curé de Rouen ose accuser de mensonge le saint vieillard à son lit de mort; l'accusation trouve créance, les derniers jours du Bienheureux sont empoisonnés d'amertume.

Mais ce n'est pas assez d'être foulé aux pieds par ceux du dehors : Jean-Baptiste connaîtra cette suprême douleur : être méconnu de ses enfants. Plusieurs de ses premiers élus le trahissent, servent les desseins de ses ennemis, et finisent par le quitter en violant leurs vœux. Parmi ceux qui lui restent fidèles, il en est qui le vénèrent comme un saint, et qui ne cessent de l'offenser. Il semble que cet homme admirable porte malheur à l'œuvre qu'il a fondée. Partout où il l'établit, un orage se forme contre lui et menace son entreprise. Après quarante années d'efforts, de travaux prodigieux, après des miracles de vertu, de

dévouement et de zèle, il laisse un établissement incertain, des règles contredites, une congrégation estimée sans doute, mais dont rien ne fait prévoir les grandes destinées. Les dernières années de sa vie sont tellement marquées du sceau de l'épreuve, qu'il juge à propos de disparaître pour un temps, de se rendre invisible à ses propres enfants, comme pour détourner de sa famille d'adoption l'animosité dont il est l'objet.

Tandis que les hommes le traitent avec cette rigueur, comment le serviteur de Dieu va-t-il se traiter lui-même? Il saura renchérir encore sur les sévérités qui l'accablent. Depuis qu'il a entendu l'appel divin, il s'est fait victime, et il ne cesse de poursuivre sur sa personne les impitoyables revendications de la pénitence. Sa mortification est effrayante; elle durera autant que sa vie, elle sera contagieuse et trouvera dans ses premiers compagnons d'héroïques imitateurs. A son exemple, on verra de pauvres maîtres d'école, au soir de leurs laborieuses journées, se contenter d'une maigre pitance qui ne satisfait pas leur faim, et prélever ensuite sur les heures de la nuit le temps des veilles, des prières prolongées, des macérations sanglantes. O sages du siècle, si vous raillez ces maîtres d'école, ils peuvent supporter vos railleries. De la gloire où ils sont entrés, ils prennent en pitié vos mépris, et vous jettent d'en haut la parole de l'Apôtre : Nous avons été fous, c'est vrai, fous pour Jésus-Christ : *Nos stulti propter Christum* [1].

[1] I Cor. IV, 10.

Mais cette folie-là a été plus sage que votre habileté : *Quia quod stultum est Dei sapientius est hominibus*, et dans les luttes que soutenait notre infirmité, le dernier mot est resté à la force de Dieu : *Et quod infirmum est Dei fortius est hominibus*[1].

Voilà l'homme, mes frères, voilà l'initiateur que Dieu a choisi pour servir la cause de l'enseignement populaire. Ainsi désigné, ainsi préparé, il l'a servie en perfection. Ce prêtre dont le regard était toujours levé au ciel a pénétré avec une clairvoyance sans égale les besoins de son pays et de son siècle. Il a vu l'erreur de ceux qui négligeaient l'enseignement du peuple ; avec Fénelon, avec Vauban, avec tous les esprits généreux et libres du siècle de Louis le Grand, il a pressenti, au plus fort de l'absolutisme royal, de prochaines et redoutables transformations ; il a compris que le temps n'était pas loin où la volonté d'un seul ne pourrait plus régir un peuple, où les privilèges d'un petit nombre ne pourraient plus défrayer le besoin de liberté qui tourmentait les masses populaires, où l'instruction descendrait des sommets dans la plaine, des classes élevées dans la multitude, portant avec elle la vie ou la mort, selon que la source où elle s'alimente serait saine ou empoisonnée.

Et alors il a décidé que l'heure était venue pour l'Église de tenter un grand effort pour prendre en main l'enseignement du peuple. Il ne veut plus qu'on se contente d'ouvrir aux fils des pauvres l'accès des

[1] I Cor. I, 25.

études cléricales; c'est une forme nouvelle de l'étude qu'il inaugure, forme démocratique et séculière, adaptée aux besoins du grand nombre, allégée de tout ce qui en restreindrait le développement. Ce que le paysan et l'ouvrier ont besoin de savoir pour se soutenir et s'élever dans leur profession, la lecture, l'écriture, le calcul, la rédaction des contrats vulgaires, voilà l'objet de cette pédagogie nouvelle qui déconcerte les anciens maîtres, qui excite leur mépris par son humilité, leur jalousie par ses succès. Plus de latin; ceux qui l'apprennent songeraient à monter plus haut, et l'abbé de la Salle ne veut pas faire des déclassés, mais des citoyens utiles et contents de leur sort.

Telle est la conception du saint instituteur : parce qu'elle est juste, elle réussit; parce qu'elle réussit entre les mains d'un apôtre, elle profite à l'apostolat. Car cette école, si moderne dans son essence, elle est par-dessus tout l'école chrétienne. L'enseignement élémentaire qu'elle dispense est le véhicule de la foi. Si l'élève des Frères n'apprend pas le latin, il apprend le français dans des livres qui mettent la vérité dans son esprit, l'amour du bien dans son cœur, forment sa conscience et font pénétrer dans les profondeurs de son âme les principes, les sentiments et les habitudes dont se compose le tempérament chrétien. Les exemples de ses maîtres, les pratiques religieuses, tout un ensemble d'influences douces et salutaires, achèvent en lui l'œuvre d'initiation religieuse. Et ces avantages, remarquez-le bien, ne seront plus le pri-

vilège d'un petit nombre. L'école, telle que le Bienheureux l'a conçue, c'est l'école universelle, celle qu'on peut établir partout, que tous peuvent fréquenter et qui répond aux besoins de tous.

Voilà le véritable enseignement populaire. Pour le distribuer, il faut aussi des maîtres nouveaux : maîtres chrétiens, puisque le but dernier est l'éducation chrétienne; maîtres unis par le lien puissant de l'obéissance religieuse, puisqu'il s'agit de maintenir et de propager une idée qui s'altérerait bien vite si elle ne trouvait, pour la servir, que des interprètes isolés et indépendants. Mais ces maîtres chrétiens, revêtus de l'habit religieux, resteront laïques au vrai sens du mot, c'est-à-dire éloignés des saints ordres; car la seule possibilité de monter un jour à l'autel pourrait les détourner de leur humble mission, et porter leurs désirs vers de plus hauts ministères. Pour leur fermer à tout jamais ces perspectives, leur fondateur ira jusqu'à leur interdire la connaissance du latin. Beaucoup d'entre eux, par l'étude patiente et prolongée, deviendront habiles dans les arts, dans les sciences, dans toutes les applications du savoir professionnel; la formation classique leur demeurera étrangère, et par là se trouve inauguré, deux cents ans avant nos modernes pédagogues, cet enseignement spécial qu'on prétend avoir découvert de nos jours pour remédier aux excès d'une culture indiscrète qui ne produit que des déclassés.

La pierre de touche du génie, c'est le pouvoir qu'il a de se survivre dans son ouvrage. Cette gloire n'a

pas manqué au grand rénovateur de l'enseignement populaire. Lui vivant, son œuvre a triomphé laborieusement des obstacles accumulés sur sa route; après sa mort, elle connaît enfin la grande fécondité que l'Église communique aux entreprises pénétrées de son esprit. Le pape accorde la bulle d'institution, le roi donne les lettres patentes à l'institut des Frères. Le noviciat de Saint-Yon se développe; l'ordre des maîtres d'école franchit nos frontières. En France, il résiste à la tourmente révolutionnaire, il donne à l'Église des martyrs et des confesseurs; chassés de leurs maisons, poursuivis pour avoir refusé un serment schismatique que la loi persécutrice elle-même ne leur imposait pas, les Frères se dispersent dans les villages, et y reprennent, sous l'habit séculier, l'humble fonction d'instituteurs volontaires, jusqu'au jour où la société française, reconstituée par une main puissante, fait un nouvel appel au dévouement dont les fils de de la Salle ont gardé la tradition.

Notre siècle est pour leur institut l'époque de la grande expansion. Nous l'avons vu suffire à toutes les tâches, soutenir toutes les concurrences, provoquer les plus heureuses imitations, défendre à force de succès de justes privilèges, puis s'en passer quand on les lui retire, et retrouver, sous les auspices d'une liberté contredite et d'une pauvreté joyeuse, plus d'honneur et de crédit qu'il n'en avait reçu de la protection du pouvoir. Tandis que dans notre chère patrie, livrée au fanatisme de l'impiété, la barbare laïcisation poursuit ses ravages, le peuple ne cesse

de rendre témoignage, par ses préférences, à ceux qui personnifient l'école chrétienne. Et pendant ce temps-là l'institut s'étend au dehors, le Frère ignorantin va porter la lumière aux chrétiens de Syrie, aux fellahs d'Égypte ; il accompagne au delà des océans le missionnaire et la sœur de Charité, et force les témoins de sa généreuse initiative à saluer sous sa robe noire, avec le génie bienfaisant de l'Église catholique, le prestige de cette nation que le Christ a choisie pour accomplir ses gestes dans l'univers.

III

Voilà donc, mes frères, ce que l'Église a fait jusqu'à nous pour l'enseignement populaire. Son œuvre n'est pas achevée. Jusqu'ici elle a trouvé de dignes ouvriers, et Jean-Baptiste de la Salle a pris place parmi les plus grands. L'heure du repos n'est pas venue, il faut encore des serviteurs à cette cause. Ne les cherchons pas loin de nous; c'est dans nos rangs que Dieu les a choisis. J'achèverai ma tâche en vous disant quel est ici notre devoir.

Nobles fils du bienheureux de la Salle, c'est à vous que je dois m'adresser tout d'abord. Votre père vous a légué sa gloire: à vous de la transmettre sans l'amoindrir. Nous vivons dans un temps où la mission de l'instituteur populaire est mal comprise: on la fausse et on l'exagère. On attribue au maître d'école

tous les rôles, on attend de lui tous les miracles. Suivant la préoccupation du moment, c'est lui qui doit ramener la victoire sous nos drapeaux, assurer la moralité ou généraliser le bien-être, venir à bout du vice et de la misère, substituer l'harmonie des intérêts et celle des volontés aux dissensions politiques et à l'antagonisme des classes. En même temps qu'on grossit outre mesure la puissance de l'instruction populaire, on l'isole des sources où elle pourrait puiser une partie des vertus merveilleuses qu'on lui prête; on la sépare de la religion, on ne veut même plus lui donner pour base une philosophie spiritualiste, on l'incline à chercher les principes de la morale dans le domaine exclusif des faits sensibles. Les conséquences de ces folies ne se font pas attendre : à mesure que l'instruction s'étend, la moralité baisse, le vice devient cynique et le crime précoce. La demi-science, distribuée sous les auspices de l'orgueil, rencontre dans l'âme de l'enfant les passions brutales, et se fait leur servante. *Ni Dieu, ni maître,* telle est la formule à laquelle aboutit un enseignement fondé sur l'apostasie.

Pauvre peuple de France, sous la conduite de ceux qui t'instruisent pour t'égarer, qui te flattent pour t'exploiter, tu ressembles à un navire dont on aurait tendu les voiles et brisé le gouvernail. Le premier vent qui passe te jette aux écueils. Le premier ambitieux venu se fait un jeu de te pousser à ta perte, pourvu que ton enthousiasme d'un jour serve sa fortune et défraye ses plaisirs.

Une date célèbre s'approche. On s'apprête plus que jamais à encenser la multitude, à lui dire qu'elle est le vrai Dieu, que tout pouvoir émane d'elle, que sa volonté créé le droit et transforme le crime en vertu. Voilà à quelle besogne on emploie les maîtres de l'enfance, afin que dans ces jeunes esprits l'erreur s'établisse la première et les marque pour la vie d'une fatale empreinte.

Frères des écoles chrétiennes, c'est à combattre ce fléau que votre vocation vous destine. Rendez-vous dignes de cette mission. Les yeux fixés sur votre saint fondateur, faites revivre en vous-mêmes et montrez à votre temps le vrai modèle du maître chrétien. Comme votre père, soyez humbles. Que la gloire, qui de sa personne rejaillit sur votre condition, vous trouve occupés à méditer votre néant, à pleurer vos fautes, à interroger votre passé, pour y surprendre peut-être le secret de vos défaites, et trouver là, par la vertu de l'humilité, le secret de vos prochaines victoires! Dieu vous a placés au second rang de l'apostolat dans son Église, ne soyez pas jaloux du premier. La sainteté ne connaît pas de frontières; sans usurper aucune prérogative, vous pouvez être les premiers dans le royaume des cieux.

Ainsi fondée sur le mépris de vous-mêmes, votre vertu rayonnera au dehors; elle inspirera votre zèle, elle le nourrira de la divine charité, elle vous détournera des ambitions malsaines, elle allumera en vous des désirs célestes. Par vos soins, l'école chrétienne

méritera mieux son nom; les générations confiées à votre sollicitude grandiront dans la connaissance et dans l'amour de Jésus-Christ. A côté de cette société, ivre d'orgueil et de plaisirs, qui se précipite vers les abîmes, une autre société s'élèvera, race privilégiée, famille d'élite chargée de relever les ruines et d'offrir à notre nation égarée et malheureuse les ressources suprême de sa résurrection morale. Alors, alors seulement, il sera vrai de dire que les maîtres d'école auront remporté les grandes victoires, non pas celles qui détruisent un peuple vaincu, mais celles qui préparent un peuple vainqueur.

Mais le peuple fidèle n'aura-t-il point sa part dans ce combat et dans ce triomphe?

L'école chrétienne est nécessaire. Pour la diriger, il faut des maîtres chrétiens; mais pour la fonder, pour la soutenir, à qui l'Église, cette mère des âmes, va-t-elle s'adresser, sinon à vous, mes frères?

Autrefois, je le sais, elle s'adressait aux pouvoirs publics. Entre les deux sociétés, c'était l'harmonie, c'était l'alliance. L'État pourvoyait aux besoins de l'instruction populaire, l'Église y déposait le ferment de la vérité religieuse. Vous pouviez alors réserver vos aumônes pour les misères qui affligent les corps ou qui brisent les cœurs.

Les temps sont changés. Les charges publiques se sont accrues, mais l'enseignement chrétien n'a plus de part aux trésors qu'elles alimentent. Pour faire des écoles chrétiennes, la liberté seule nous reste, liberté dépouillée, liberté militante, qui ne peut emprunter

ses ressources qu'aux sacrifices volontaires des enfants de Dieu.

Ah ! ne nous en plaignons pas. Quand Dieu demande, il donne encore. Si le pauvre a besoin d'aumônes, le riche a besoin de charité. Si la classe populaire a besoin d'instruction chrétienne, la classe aisée a besoin de renoncement. Ne voyez-vous pas qu'elle périt par l'égoïsme ? Elle s'est endormie dans le bien-être, elle a dissipé follement ses réserves d'intelligence et de vertu, elle a perdu dans l'inutilité de ses loisirs la légitime influence qu'elle tenait de sa condition. Et voici apparaître, pour la remplacer dans le gouvernement des sociétés, des groupes nouveaux que rien n'a préparés à l'honneur de cette tâche, et qui ne peuvent qu'accélérer la ruine. O vous, que la naissance ou la fortune désignait autrefois pour conduire vos semblables, désirez-vous reconquérir votre place? Ne cherchez pas d'autre privilège que celui du dévouement; qu'on vous voie les premiers à la peine, les premiers au sacrifice ! S'il faut pour cela réformer vos habitudes, renoncer à vos plaisirs, introduire dans votre existence une austérité oubliée, sachez bénir Dieu de cette exigence. C'est le salut pour vous, c'est l'honneur, c'est la régénération qui commence. C'est pour la France entière la résurrection et la vie.

O bienheureux de la Salle, voyez à vos pieds ces deux moitiés d'un peuple ! Sauvez l'une par l'autre ! Assurez à l'une le bienfait de l'instruction chrétienne, à l'autre le mérite de l'avoir procurée. Que l'œuvre

rédemptrice inaugurée par vous sur notre sol trouve en nous ses continuateurs, ses apôtres, au besoin ses martyrs! Par les âpres sentiers que vous avez foulés, conduisez-nous sur vos traces jusqu'à cette gloire que vous avez conquise, et qui projette aujourd'hui ses rayons sur votre patrie de la terre, pour lui montrer le chemin du ciel. Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE

SA GRANDEUR Mgr REGNAULT

ÉVÊQUE DE CHARTRES

PRONONCÉE A LA CÉRÉMONIE DE SES OBSÈQUES
DANS LA CATHÉDRALE DE CHARTRES

Le 7 août 1889.

Ego senui et incanui... conversatus coram vobis ab adolescentia mea...: loquimini de me coram Domino et coram Christo ejus.

J'ai vieilli, mes cheveux ont blanchi, tandis que ma vie s'écoulait sous vos yeux. Maintenant jugez-moi en présence du Seigneur.

(I Reg. XII, 2, 3.)

MESSEIGNEURS,
MES FRÈRES,

Samuel, le prêtre aimé de Dieu et de son peuple, arrivait au terme de sa carrière. Il réunit un jour toute l'assemblée d'Israël, et, voulant résumer dans une exhortation suprême tous les enseignements de sa vie, il commença par s'exposer lui-même au jugement de ceux qu'une dernière fois il allait instruire. « J'ai vieilli, leur dit-il, mes cheveux ont blanchi. Ma vie entière s'est écoulée au milieu de vous. Je suis prêt à vous répondre. Dites de moi ce que vous pensez en présence

du Seigneur. Ai-je fait du tort à quelqu'un d'entre vous? Ai-je faussé la justice ou altéré la vérité? » Et le peuple tout d'une voix cria que Samuel était sans reproche. « Dieu m'est témoin, dit alors le vieillard, que vous n'avez rien trouvé à reprendre dans ma vie. — Oui, Dieu en est témoin, répétèrent mille bouches. — Et maintenant, dit Samuel, c'est à moi de vous juger. » Et, reprenant l'histoire de tous les bienfaits, de toutes les merveilles de Dieu, il signala au peuple les périls où l'entraînait son infidélité. Puis, aux reproches faisant succéder les accents de la tendresse : « Dieu me garde, dit-il, de cesser un seul jour de prier pour vous et de vous montrer le droit chemin : » *Absit a me hoc peccatum in Dominum ut cessem orare pro vobis, et docebo vos viam bonam et rectam!*

Mes frères, nous l'avons tous connu, nous l'avons tous aimé, ce vieillard, ce prêtre de Dieu, ce père de notre peuple. L'illustre Église de Reims s'est enrichie des travaux de sa jeunesse; Chartres a recueilli le trésor d'expérience et d'autorité que lui avait apporté l'âge mûr. Ses cheveux ont blanchi sous nos yeux, et nous l'avons vu prolonger parmi nous jusqu'aux extrêmes limites de la vieillesse, avec la douce fermeté de son gouvernement, les leçons de vertu dont sa vie était pleine.

Ne vous semble-t-il pas l'entendre aujourd'hui, mes Frères, alors qu'une même douleur filiale rassemble autour de sa dépouille mortelle tous les enfants de sa tendresse? Ne va-t-il pas, comme autrefois dans ces admirables solennités dont il fut l'âme, profiter de

votre affluence pour vous adresser une dernière fois la parole de vie? Oui, il va nous parler. Mais d'abord, comme Samuel, il nous provoque à juger son œuvre. Parlons donc de lui, puisqu'il nous y convie : *Loquimini de me coram Domino;* parlons-en devant Dieu, repassons rapidement les exemples qu'il nous a laissés, puis écoutons la parole suprême que de sa couche funèbre nous adresse encore celui qui fut, mes frères, votre Illustrissime et Révérendissime père en Dieu, Monseigneur Louis-Eugène REGNAULT, évêque de Chartres.

Certaines existences offrent un singulier contraste entre le caractère de l'homme et sa destinée : on voit des âmes pacifiques entraînées dans les hasards de la lutte, des contemplatifs jetés malgré eux dans l'action. Ce qui nous frappe en Mgr Regnault, c'est, au contraire, la parfaite harmonie qui mit toujours d'accord le dedans et le dehors de sa vie. Deux villes ont enfermé sa longue carrière. Charleville fut tour à tour le berceau de sa naissance, l'asile de son enfance, le théâtre de ses études et le champ de son zèle. Chartres le reçut il y a trente-sept ans pour son évêque, et, depuis ce jour-là, le posséda tout entier. Dans ce simple partage de ces quatre-vingt-dix ans, ne trouvez-vous pas déjà le trait distinctif de cette figure austère et paisible, qu'aucune nouveauté ne sollicite, qu'aucun besoin de changement ne tourmente, que n'attire aucune curiosité? C'est l'homme du devoir, pour qui la vie n'a d'autre valeur que celle du travail

dont elle est pleine. C'est le serviteur de Dieu qui laisse au père de famille le soin de lui désigner le coin du champ qu'il devra cultiver. A d'autres les empressements inquiets, le souci de l'avenir, l'art de solliciter la fortune et d'attirer les regards des puissants. Eugène Regnault n'a souci que de l'avenir céleste et ne veut contenter d'autres regards que ceux du Tout-Puissant.

C'est à la fin du siècle dernier, le 21 février 1800, qu'il naquit à Charleville. Nous chercherions vainement des faits à raconter dans les années de son enfance, mais nous y trouverions en abondance les exemples les plus nécessaires à notre temps : comment une famille honorable soutient son rang avec une modeste fortune par la simplicité des habitudes et la dignité de la vie, comment un foyer que peuplent sept enfants devient à lui seul une école où se forment les caractères et où s'enseigne le dévouement; comment la foi, la religion envers Dieu, la confiance en Marie, l'amour de l'Église, passent du cœur d'une mère chrétienne dans l'âme de ses fils par la vertu d'une initiation qu'aucune autre ne remplace, et qui peut, au besoin, remplacer toutes les autres.

Quand la famille répond ainsi aux desseins de Dieu, la récompense ne se fait pas attendre. Elle vient ordinairement sous la forme d'une vocation supérieure qui appelle un de ses membres au service des autels. On s'étonne aujourd'hui de voir les sources du sacerdoce se dessécher, et l'on oublie qu'elles jaillissent dans l'Église du trop-plein de la vie chrétienne. Qui

n'a pas vu son père incliner son front devant la Croix, qui n'a pas appris sur les genoux de sa mère à bégayer la prière enseignée par le Seigneur, comment l'idée lui viendrait-elle d'abdiquer ses espérances terrestres et de sacrifier sa vie d'un jour aux préparations de l'éternité? L'extinction progressive de la foi explique à elle seule la rareté des vocations dans les classes populaires. Si nous montons plus haut dans l'échelle sociale, nous trouverons sans doute un renouveau de croyances religieuses, dû aux bienfaits de cette liberté d'enseignement dont votre vieux pontife Mgr Clausel fut, dans la première moitié de ce siècle, l'un des plus vaillants champions. Mais ici un nouveau mal vient tuer dans sa fleur le fruit naturel d'une éducation qui se vante d'être chrétienne. La mollesse des habitudes, la frivolité des pensées, l'entraînement du luxe et du plaisir paralysent dans les jeunes âmes les influences qui rayonnent de l'Évangile et de la Croix. La semence de la vocation ne cesse pas de tomber du ciel, mais la terre qui la reçoit est couverte d'épines qui l'étouffent à peine éclose et ne laissent pas monter la tige sortie du germe. Hélas! hélas! qui donc brisera ce cercle fatal? Pour combattre l'impiété croissante, il nous faudrait une légion d'apôtres; et le premier effet de l'impiété est de tarir parmi nous les sources de l'apostolat! O vous, qui vous glorifiez d'avoir sauvé à votre foyer l'intégrité des croyances, un autre devoir vous presse : restaurez dans ce sanctuaire domestique l'intégrité des mœurs chrétiennes; et par

vous l'Église de France retrouvera la gloire de son antique fécondité!

Eugène Regnault avait subi dès le berceau la douce fascination de la vertu : il n'essaya jamais d'en rompre le charme; il grandit sous cette domination qui élargit la liberté et transforme en élans volontaires tous les assujettissements du devoir. On ne saurait dire où commencèrent pour lui les premiers appels de la vocation. Le même penchant qui l'inclinait à bien faire, le rapprochait tous les jours d'une forme de vie où l'homme devient auprès de ses semblables le coopérateur de Dieu. A dix-neuf ans, après de sérieuses études littéraires et philosophiques, il quittait Charleville pour aller demander au séminaire de Saint-Sulpice l'initiation aux connaissances théologiques et aux habitudes qui font le vrai prêtre. C'est là, dans un long noviciat de sept années, momentanément interrompu par l'affaiblissement de sa santé, qu'il noua, avec la célèbre compagnie dont Olier fut le père, ce commerce d'affection et de respect, de confiance et d'estime réciproques qui devait durer autant que sa vie. Plus tard, quand le vénérable Mgr Clausel voudra se décharger sur un coadjuteur d'une partie de son fardeau, c'est au supérieur de Saint-Sulpice qu'il ira confier son désir, c'est le choix de M. Carrière qui dictera le sien. Fils de Saint-Sulpice dans son sacerdoce et dans son épiscopat, Mgr Regnault restera fidèle à ce culte de sa jeunesse cléricale. Chaque printemps le verra accueillir avec joie le curé de Saint-Sulpice conduisant ses paroissiens au sanctuaire vénéré de Notre-Dame;

chaque automne rapprochera, dans une intimité qui ne sait pas vieillir, l'évêque de Chartres et le chef vénéré de cette Société, qu'on peut appeler depuis deux siècles la mère du clergé français.

Les années de la préparation sont écoulées. L'abbé Regnault possède en plénitude l'esprit du sacerdoce; il en reçoit le caractère des mains de Mgr de Quélen, ce prélat de douce mémoire, qui devait bientôt après inaugurer dans la patience la série des archevêques de Paris voués à la persécution ou au martyre.

Le jeune prêtre retourna à Charleville; il y remplit, en commençant, les fonctions de vicaire. L'appel de son archevêque l'éloigna peu après de sa ville natale, pour lui confier l'administration d'une paroisse rurale. Mais bientôt sa chère cité devait le revoir, s'édifier de ses exemples et cueillir les fruits de son zèle, dépensé d'abord au profit de la jeunesse dans les fonctions d'aumônier du Sacré-Cœur, puis au profit du troupeau tout entier dans l'exercice de la charge pastorale.

Vingt-cinq années passèrent ainsi, pleines et fécondes, mais cachées en Dieu, sous la protection de l'humilité. La culture des âmes, le soin de la doctrine se partageaient avec la prière la vie du saint pasteur. S'il lui restait quelque loisir, il le consacrait à l'étude : l'histoire de l'Église l'attirait surtout, et la jeunesse hérita plus tard du fruit de ses travaux dans l'ouvrage estimé qu'il ne devait publier que durant les années de son épiscopat.

Une vie si simple n'attirait pas les regards des hommes mêlés au mouvement des affaires; mais par sa simplicité même elle avait conquis l'estime du vénérable M. Carrière, successeur de M. de Courson dans la charge de supérieur de Saint-Sulpice. Déjà ce sage prêtre avait désigné à l'attention du pouvoir le curé de Charleville, et peu s'en était fallu que celui-ci ne fût promu à l'évêché de Blois. Une circonstance accidentelle avait fait avorter ce projet. C'est à ce moment même que Mgr Clausel de Montals, après vingt-sept années d'un laborieux épiscopat, et déjà courbé sous le poids de ses quatre-vingt-deux ans, sentit le besoin d'alléger son fardeau. M. Carrière, confident de son désir, lui nomma l'abbé Regnault. « Heureux, lui dit-il, sera le diocèse qui verra un jour à sa tête le pasteur que nous vous désignons. » Vous êtes ici, mes frères, pour ratifier, après trente-sept ans, ce qui fut dit alors de votre futur évêque.

Commencées au mois de juillet 1851, les négociations relatives à la coadjutorerie de Chartres subirent, à deux reprises, des retards inattendus. Près d'une année s'écoula entre la première démarche de Mgr Clausel et l'installation de son coadjuteur. Sacré dans la basilique de Reims par l'éminent cardinal Gousset, comme évêque titulaire d'Euménie, Mgr Regnault arrivait à Chartres au mois de mai 1852. A peine investi de ses pouvoirs, il se mit résolument à l'œuvre pour seconder et suppléer le saint vieillard dont il venait partager les sollicitudes. Cette collaboration ne dura que quelques mois. Assuré de ne pas voir péricliter son

troupeau, il semblait que Mgr Clausel pût attendre en paix, sur son siège pontifical, l'appel du Prince des pasteurs. Un scrupule politique, qui fait honneur à sa loyauté de vieux gentilhomme, le décida brusquement à la retraite après la proclamation du second empire. Dans les derniers jours de l'année 1852, il se démettait de l'épiscopat, et Mgr Regnault entrait de plein droit dans son héritage pastoral.

Durant quatre années encore, le vieux Pontife devait édifier votre cité, mes frères, par l'exemple de ses vertus et par sa religieuse tendresse envers l'auguste Vierge dont le culte fait votre gloire. La dévotion à Marie survécut chez le saint vieillard à ses facultés éteintes; et déjà sa pensée incertaine s'égarait dans le rêve de ses derniers jours, que sa piété fidèle le conduisait sûrement encore aux pieds de Notre-Dame du Pilier.

Et maintenant, mes frères, l'épiscopat de Mgr Regnault est commencé. Dirons-nous de cette seconde période de sa vie ce que nous avons dit de la première: que tout y fut simple et uniforme, caché aux regards des hommes et précieux seulement aux yeux du Seigneur? Ah! je le sais, si votre vénéré père eût pu de son vivant accepter un éloge, c'est celui-là qu'il aurait choisi, et certes il a tout fait pour le mériter. Rien de plus modeste, rien de moins éclatant, et, si je puis ainsi dire, de moins bruyant que cette vie d'évêque. Le règlement qui en partage les heures conviendrait à l'existence d'un cénobite. Debout dès l'heure matinale qui est celle du lever dans les communautés religieuses, l'évêque de Chartres se souvient qu'il est fils

de Saint-Sulpice, et il commence sa journée par une heure d'oraison. La sainte messe dite avec gravité et dévotion, les diverses parties de l'office divin régulièrement distribuées le long du jour, la lecture spirituelle, la visite au saint Sacrement et à Notre-Dame, voilà le fond que rien n'entame et que les sollicitudes extérieures ne lui feront jamais sacrifier. C'est sur cette base solide que s'élève l'édifice des vertus épiscopales : la vigilance, le zèle, l'esprit d'exactitude et de discipline, la charité, l'hospitalité. Décrire en détail l'emploi de ses journées, ce serait refaire le portrait du véritable évêque : et ce portrait, grâces à Dieu, a été assez souvent reproduit sous nos yeux dans de vivantes images pour qu'il soit superflu d'en entreprendre à nouveau l'esquisse. O Dieu, ô Christ Sauveur, vous qui aimez la France parce qu'elle vous a aimé, donnez-lui encore, donnez-lui toujours des évêques formés sur ce modèle! Éloignez de votre troupeau les pasteurs qui chercheraient autre chose sous la mitre que le droit privilégié de dépenser tout ce qu'ils ont, et de se dépenser eux-mêmes au service de l'Église, votre Épouse, et des âmes pour lesquelles a coulé votre sang!

Bossuet, faisant l'éloge du grand Condé, ne craint pas de placer au-dessus des actions éclatantes, dont il a peint le tableau, les vertus domestiques de son héros. « Ce sont, dit-il, ces choses simples, gouverner sa famille, édifier ses domestiques, faire justice et miséricorde, accomplir le bien que Dieu veut, et souffrir les maux qu'il envoie ; ce sont ces communes pra-

tiques de la vie chrétienne que Jésus-Christ louera au dernier jour. » Si nous reprenions cet éloge pour en faire l'application à celui que nous pleurons, il faudrait nous souvenir que la famille de l'évêque, c'est son diocèse tout entier; et nous serions alors dans le vrai en disant que la meilleure gloire de notre évêque se trouve dans ces choses simples qui supposent une abnégation constante, le don de soi-même à tout instant. Instruire, encourager, reprendre avec autorité et douceur, se montrer accessible à tous et ne se livrer à personne, porter tour à tour sur toutes les parties du diocèse ce regard vigilant à qui rien n'échappe de ce qu'il faut favoriser ou combattre, voilà une tâche qui n'est simple qu'en apparence et qui suppose une vertu consommée, un dévouement sans fatigue. Mgr Regnault a soutenu durant trente-sept ans l'effort de ce travail, et vous pouvez juger par là si c'est amoindrir sa louange que de l'enfermer dans de telles limites.

Relevons donc pour sa gloire ce qui, dans sa carrière pastorale, appartient à cet ordre de devoirs. Le choix seul nous embarrasse, mais nous sommes certains d'interpréter sa pensée en assignant le premier rang à l'Œuvre des Clercs de Notre-Dame. Donner à ce sanctuaire vénéré de jeunes clercs pénétrés de l'esprit de religion, préparer au diocèse de saints prêtres, telles furent les deux fins que se proposa votre évêque, en plaçant sous la tutelle de Notre-Dame du pilier la famille choisie dont l'adolescence devait croître à l'ombre du saint lieu, dont la vie tout entière devait se dépenser au service des autels. Aujourd'hui,

mes frères, l'accoutumance nous rendrait facilement ingrats. On ne se figure pas la basilique chartraine sans ce cortège de jeunes lévites qui assure l'ordre des cérémonies, la majesté du chant, la dignité du culte. Quand on voit ces pieux enfants traverser d'un pas tranquille les nefs de votre vieille cathédrale, et porter dans les fonctions sacrées la religieuse gravité des anciens moines, nul ne songe à s'étonner de cette victoire remportée sur la légèreté de l'âge; pas plus qu'on n'est surpris de voir chaque année un contingent d'élite, sorti de la maîtrise de Notre-Dame, grossir les recrues du sanctuaire et perpétuer dans les rangs du sacerdoce les honorables traditions des âges de foi. Mais, il y a quarante ans, ce spectacle eût paru une grande nouveauté, que dis-je? on eût traité de téméraire celui qui en aurait fait la promesse. Et c'est justice de reporter à votre évêque et à ceux qui furent les dociles serviteurs de son zèle le mérite de cette admirable création.

Commencée par les pierres vivantes, la restauration du sanctuaire de Notre-Dame de Chartres se poursuivit, sous l'impulsion de Mgr Regnault, par toute une série de merveilles. Ici encore, mes frères, pour juger de l'œuvre accomplie au jour le jour, il faut nous efforcer d'oublier un instant le présent, il faut replacer sous nos yeux le tableau désolant des ruines passées. L'illustre cardinal Pie, cette autre gloire de votre cité, le redisait un jour, il y a treize ans, devant tout le clergé chartrain, réuni au grand séminaire pour fêter les cinquante ans de prêtrise, les vingt-

cinq ans d'épiscopat de son Pontife : « Je me souviens, disait-il, de ce qui se passait dans mon cœur lorsque, tout jeune clerc du séminaire de Chartres, attiré par je ne sais quelle séduction mystérieuse, je me glissais furtivement dans la crypte abandonnée, et que j'allais me prosterner parmi les décombres qui obstruaient la place où nos pères avaient vénéré l'antique image de la Vierge Noire. Je pleurais sur ces débris, et ma prière appelait le jour où le culte séculaire reprendrait possession de ces lieux dévastés. »

Et nous aussi, mes frères, refaisons par la pensée, avec le pieux adolescent, avec le futur cardinal-évêque de Poitiers, ce douloureux pèlerinage. Voyons la crypte déserte, toute pleine encore du désordre où l'a laissée le pillage révolutionnaire; fouillons du regard la niche vide d'où fut arrachée, pour être livrée aux flammes, la statue dédiée *à la Vierge qui doit enfanter*. La piété des Chartrains n'a pas oublié la sainte patronne; mais la Vierge du Pilier attire seule les pèlerins, et l'antique sanctuaire de Notre-Dame de Sous-Terre dort enseveli dans les ruines qui le recouvrent.

Votre évêque a vu cette désolation, et il a promis à Marie d'y mettre un terme : ce sera pour lui l'œuvre de six années. En 1855, il met la main à l'entreprise et relève l'autel de Notre-Dame de Sous-Terre. Une solennité éclatante vient renouveler la dévotion de la France chrétienne envers Notre-Dame de Chartres.

Un jubilé spécial a été concédé par Pie IX pour attirer les pèlerins, et le cardinal Donnet assiste avec

six évêques au couronnement solennel de la Vierge du Pilier. Deux ans après, la crypte s'embellit, des peintures murales en font revivre l'antique splendeur; à la place de l'ancienne statue une image nouvelle est érigée qui la reproduit fidèlement. Encore trois années, et les treize autels de la crypte seront prêts à recevoir la consécration. Une fête incomparable y réunira treize évêques, et une amende honorable réparera pleinement enfin les odieuses profanations qui avaient déshonoré le plus antique sanctuaire de Marie dans notre France.

L'heure me presse, mes frères, et je ne puis plus que nommer en passant les principales œuvres de votre évêque. L'éducation de la jeunesse obtient la meilleure part de ses sollicitudes. C'est pour servir cette grande cause qu'il fonde le petit séminaire de Nogent-le-Rotrou, qu'il agrandit celui de Saint-Cheron et le dote d'une belle chapelle; qu'il favorise la création d'un collège catholique à Chartres sous le nom d'Institution Notre-Dame. Les religieuses vouées à l'instruction des jeunes filles trouvent en lui un protecteur et un guide. La célèbre congrégation de Saint-Paul a un droit privilégié à ses sympathies; car, si elle couvre aujourd'hui le monde de ses bienfaits, nul n'oublie ici que Chartres est son berceau. Mais l'évêque a compris la nécessité de venir au secours des plus pauvres paroisses rurales, en unissant le ministère de l'assistance à celui de l'instruction : et voilà cet homme, timide en apparence, qui s'engage dans les soucis et

les charges d'une création difficile, en instituant une nouvelle congrégation pour son diocèse. Les Sœurs de Notre-Dame de Chartres s'en iront deux à deux dans les plus humbles villages et se partageront les fatigues de l'enseignement et celles du soin des malades à domicile.

Malheur à moi, si je n'évangélise! l'évêque de Chartres s'est approprié ce cri de saint Paul. Ce qu'il ne peut faire par lui-même, il le fera par les hommes apostoliques qu'il est jaloux d'appeler à son aide. Tous les religieux adonnés à l'œuvre des Missions, les fils de saint François et de saint Dominique, de saint Ignace et de saint Alphonse, seront les bienvenus partout où les attirera leur zèle. Mais il convient qu'une société de missionnaires soit particulièrement chargée de ce ministère dans le diocèse. La Société de Marie acceptera cette charge, et son établissement à Chartres amènera l'heureuse restauration de l'église profanée de Sainte-Foy.

J'ai signalé, comme en courant, les principaux objets sur lesquels s'est exercée la sollicitude de Mgr Regnault. Avais-je tort, mes frères, de vous montrer dans cette vigilance d'un pasteur toujours présent, toujours agissant, toujours appliqué aux devoirs de sa charge, la meilleure part de sa gloire, celle dont les hommes peuvent faire peu de cas, mais que Dieu couronne et dont l'éclat ne se ternira jamais?

Et cependant, mes frères, je trahirais la vérité si je vous laissais croire que l'humilité de votre

évêque enfermât ses pensées dans les bornes de son diocèse au point de lui faire oublier les intérêts généraux de la chrétienté. Comment se dire vraiment catholique, à plus forte raison apôtre et pasteur, si l'on n'est pas sensible à tout ce qui touche la gloire de Dieu et l'avènement de son règne dans le monde entier?

La facilité des communications et des échanges a multiplié de nos jours les moyens qui s'offrent à chacun de s'associer à la vie générale de l'Église. Nul n'a senti plus vivement que Mgr Regnault l'honneur de cette solidarité, nul n'en a mieux compris l'obligation. De là le zèle qui l'animait pour toutes les grandes œuvres catholiques : la Propagation de la Foi, qui lui fut redevable d'un accroissement inespéré dans son diocèse; l'association de Saint-François de Sales et l'Œuvre des campagnes, destinées à combattre dans nos contrées l'irréligion, contre laquelle luttent au loin nos missionnaires; dans ces derniers temps, l'Œuvre de l'enseignement supérieur catholique, que je ne pourais omettre sans ingratitude, puisque, chargé de la servir à Paris, je sais mieux qu'un autre ce qu'elle doit au clergé de Chartres et à son évêque.

Mais il est dans l'Église un centre où tout retentit et d'où tout rayonne, c'est le Siège apostolique. Aimer l'Église, c'est avant tout aimer celui qui la résume et qui la régit souverainement au nom du Christ. La France n'est la fille aînée de l'Église que parce qu'elle fut dans tous les temps la fille privilégiée du Saint-

Siège. C'est surtout par ses relations avec ce centre de l'unité que chaque évêque entre en partage des sollicitudes générales du monde chrétien. Prier pour Pierre, aller voir Pierre, le consoler, l'assister, recevoir ses directions et lui porter l'hommage, le tribut des églises particulières, c'est le plus beau privilège de ceux qu'il appelle ses Frères, mais qui le nomment leur Père.

Voulez-vous donc juger définitivement l'épiscopat de Mgr Regnault, mes frères : demandez-vous ce qu'il a été pour le Souverain Pontife. Ah ! je ne crains pas pour lui cette épreuve. Et lui, mes frères? Loin de la craindre, il me semble qu'il l'appelle et la provoque. Ici sa modestie doit céder à son cœur. Au lieu de se cacher, son dévouement est avide de se produire. Parlez, parlez de moi, nous dit-il de son lit funèbre : *Loquimini, loquimini de me coram Domino.* Redites ce que j'ai fait pour Pierre, qu'il s'appelât Pie IX ou Léon XIII.

Avant tout il lui a obéi : l'obéissance est la meilleure preuve de l'amour. « Celui qui observe mes commandements, c'est celui-là qui m'aime, » dit le Seigneur. Mgr Regnault connaissait le désir du Souverain Pontife à l'égard de la liturgie. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir ramené l'Église de Chartres à l'unité de la prière. Il y avait dans cette obéissance un mérite que notre génération ne peut guère apprécier à sa valeur. Nous ne comprenons pas sans peine l'attachement de nos anciens à ces liturgies du XVIIIe siècle, qui ne représentaient pas les traditions de l'Église de

France, mais une création artificielle, sans racines dans l'antiquité. Sachons néanmoins glorifier la docilité de ces hommes d'obéissance, dont le sacrifice douloureusement senti nous a valu l'avantage de boire dès notre jeunesse aux sources pures de la tradition romaine.

Le dévouement de votre évêque au Saint-Siège devait trouver encore dans sa longue carrière bien d'autres occasions de s'exercer. Durant tout son épiscopat, il a fait pour le Pape ce que saint Paul veut qu'on fasse pour Jésus-Christ même : il a donné et il s'est donné. Il a donné au Pontife dépouillé, il a versé dans le sein de cette pauvreté glorieuse et ses offrandes personnelles et celles de son peuple. Le denier de Saint-Pierre a prospéré par ses soins dans son diocèse; il a poussé jusqu'au sacrifice la libéralité de ses aumônes. Cet évêque si humble, dont la maison était si modeste, savait donner comme un roi. Il respectait dans tous les pauvres cette *éminente dignité* dont parle Bossuet et qui leur vient de Jésus-Christ. Comment n'aurait-il pas été prodigue envers le plus royal et le plus divin des pauvres, envers le Vicaire du Christ?

Mais il a fait plus encore, il s'est sacrifié pour le Pape. Dans un temps où il n'était pas toujours sûr de dire la vérité, il l'a dite néanmoins tout entière et avec une rare énergie. Au service d'une si noble cause il a trouvé des accents d'éloquence, des traits de fierté que ses précédents écrits ne faisaient pas attendre. Il s'est adressé tour à tour à son peuple et au souverain lui-même. Parlant à son peuple, il a dévoilé sans

ménagements les perfides complots qui se tramaient dans l'ombre contre les droits et la dignité du Siège apostolique. Ses lettres pastorales sur la question romaine méritent d'être rangées parmi les documents principaux de cette époque de luttes. Pie IX en eut connaissance et l'en félicita publiquement. Que ne puis-je citer en entier ce célèbre passage de l'une d'entre elles, où les sacrilèges usurpations qui devaient se consommer en 1870 à la faveur de nos revers, sont d'avance décrites et flétries avec autant de clairvoyance que de vigueur? Plus d'une fois cette liberté de langage attira sur votre évêque les sévérités du pouvoir. Avec l'illustre évêque d'Orléans, avec l'archevêque de Tours, qui devait honorer plus tard le siège de Paris, avec trois autres de ses éminents collègues, il fut décrété d'abus par une juridiction qui est elle-même le pire des abus.

Mais, non content de parler à son peuple, il voulut s'adresser encore à celui qui pouvait empêcher la victoire de l'injustice. « Sire, lui écrivait-il, vous avez été choisi pour arrêter le torrent de la révolution, et les auteurs de cette révolution voudraient se prévaloir de votre attitude et de vos actes! Je ne puis m'empêcher de rappeler à Votre Majesté ces paroles des livres saints : N'acceptez point l'autorité et ne vous établissez pas juge des nations, si vous ne vous sentez pas la force de rompre les trames de l'iniquité... Ne croyez pas qu'il vous soit permis de vous sauver seul. Si vous demeurez dans le silence, Dieu trouvera bien quelque autre moyen de délivrer

son peuple, tandis que vous et votre maison vous périrez. »

Si telle était l'ardeur de Mgr Regnault à défendre les droits temporels du Saint-Siège, son zèle devait se montrer plus grand encore à reconnaître, à proclamer sa souveraineté spirituelle. Tout jeune prêtre, dans un écrit destiné aux écoles, il avait enseigné l'infaillibilité du Pape. Au concile du Vatican, la modération de son caractère l'aurait porté naturellement vers une solution moyenne. Si l'affaire eût été autrement engagée, il eût sans doute appuyé de son vote une nouvelle et plus explicite affirmation de la primauté d'enseignement et de gouvernement définie par le concile de Florence. Mais quand il vit que les controverses sur l'opportunité menaçaient de jeter le doute sur le dogme lui-même, il fut de ceux qui dirent aux adversaires d'une définition de l'infaillibilité : « A force de la dire inopportune, vous l'avez rendue nécessaire. » Et il donna de grand cœur son *placet* à la formule vaticane.

Voilà, mes frères, comment votre évêque a aimé l'Église. Du même cœur, avec la même ardeur, il a aimé la France. Quand il la voyait glorieuse et prospère, il bénissait Dieu dans l'action de grâces ; et toutefois sa prévoyance inquiète signalait dans l'impiété publique ce crime d'ingratitude qui appelle les grands châtiments. Quand il vit cette patrie bien-aimée abattue et brisée par d'effroyables revers, il ne trouva plus dans son âme d'évêque que des sentiments de tendresse pour ses frères malheureux ; il réserva ses

sévérités pour les vainqueurs. Hélas ! il n'eut que trop d'occasions de frayer avec eux. Est-ce devant vous, mes frères, qu'il faut refaire le tableau de ces longs mois d'angoisse durant lesquels les calamités locales venaient ajouter leur tristesse aux épreuves générales du pays ? Partout des villages incendiés, des otages injustement arrêtés et menacés de mort, des déprédations sans nom, les horreurs de la famine aggravant les rigueurs de l'hiver et les maux de l'invasion. Toutes ces douleurs retentissaient dans le cœur de votre évêque, toutes les justes réclamations le prenaient pour interprète. Et lui, toujours maître de lui-même, alliant la modération à la force, savait parler aux puissants le langage qui désarme la haine. Que de victimes promises à la mort lui ont dû la vie ! Que de misères affreuses lui ont dû leur soulagement !

Enfin la paix est signée, l'ennemi s'éloigne. La France, cette noble blessée, panse ses plaies et renouvelle ses forces. Plût à Dieu qu'elle eût toujours su puiser à leur vraie source les espérances de son relèvement ! Il n'a pas tenu à nos évêques que cette régénération ne fût complète. Un moment on a pu croire que l'ancien aveuglement était dissipé pour toujours. Les pouvoirs publics reconnaissaient le rôle civilisateur de l'Église, et la part qui lui revient dans la restauration des mœurs et de la fortune d'un peuple. Il vous souvient, mes frères, de cette belle journée du 28 mai 1873, alors que les représentants du pays accouraient ici pour mettre leurs travaux sous la pro-

tection de Notre-Dame de Chartres. Ce furent peut-être les dernières vraies joies de Mgr Regnault. Depuis lors il célébra encore de magnifiques solennités, parmi lesquelles il faut citer au premier rang le millénaire de la possession de l'insigne relique qui est l'orgueil de votre église, le voile de la bienheureuse Vierge Marie. Il s'y montra, comme toujours, humble dans son attitude, magnifique dans son hospitalité. Mais son cœur restait brisé; il ne pouvait prendre son parti des progrès de l'impiété; et tandis que, toujours attentif à ses devoirs, il multipliait les mesures protectrices destinées à sauver la foi de l'enfance, tandis qu'il dénonçait avec force l'hypocrisie de la neutralité scolaire, il sentait une immense tristesse l'envahir, cette tristesse des saints que rien ne console de l'offense de Dieu et de la perte des âmes.

Ces sentiments, mes frères, sont ceux qui ont donné naissance à la dévotion au sacré Cœur. L'âme de votre évêque s'ouvrit tout entière aux inspirations généreuses d'un culte qui associe le cœur de l'homme aux douleurs réparatrices, aux désirs rédempteurs de Jésus-Christ. L'œuvre du *Vœu national* devint à ses yeux la première, parce qu'elle lui semblait contenir toutes les autres. Il suivait avec un intérêt chaque jour plus vif les progrès de l'entreprise. Quand il en parlait, on ne reconnaissait plus en lui l'homme prudent et temporisateur. Il écrivait au vénéré cardinal Guibert pour le presser de hâter les travaux; il multipliait dans son diocèse les appels à la charité pour grossir la souscription. Touchant empressement d'un

vieillard qui n'a plus ici-bas d'autre désir que de léguer à sa patrie, avant de la quitter, un gage de salut et de délivrance.

Ainsi s'avançait-il vers le soir de sa vie. Ses forces physiques amoindries laissaient intactes les facultés de son esprit et la vigueur de sa volonté. S'il acceptait avec gratitude l'assistance fraternelle d'un évêque pour le suppléer dans ses tournées pastorales, il ne lâchait pas le gouvernail de son Église; il l'a tenu jusqu'à la fin. Trois jours avant sa mort, il me fut donné de l'entendre encore formuler avec une étonnante netteté les raisons qui lui dictaient une mesure administrative. Déjà il avait passé de deux ans l'âge avancé qui avait marqué pour son prédécesseur la fin d'une carrière pourtant bien longue. Plus d'une fois il avait surmonté de graves atteintes de la maladie, et le peuple de Chartres, habitué à retrouver le saint vieillard au poste de la prière, semblait compter sur une prolongation indéfinie de ses jours. Aussi quelle émotion, quel saisissement douloureux quand le bruit de son agonie soudaine se répandit dans la cité! Je parle d'agonie, et j'ai tort d'employer ce mot, qui éveille des images de luttes et d'angoisse. La mort de votre évêque fut pacifique comme sa vie. Le lien qui retenait son âme s'est dénoué doucement, et, tandis que le corps s'endormait, elle s'est envolée dans le sein de Dieu.

O Pontife, ô Pasteur, ô Père, j'ai fini ma tâche; j'ai parlé de vous à votre peuple. Je l'ai fait imparfaitement, mais je l'ai fait avec tout mon cœur. Quand l'honneur

de vous louer m'a été dévolu, je n'ai pas argué de mon insuffisance; je n'ai pas fait valoir, pour décliner cette mission, la brièveté du délai qui m'était imparti. Agir ainsi, c'eût été songer à moi-même quand je ne devais penser qu'à vous, à votre affection paternelle, à vos constantes et délicates bontés pour celui que les lois canoniques n'avaient pas fait votre sujet, mais que tous les autres liens qui peuvent enchaîner un cœur avaient fait votre enfant.

Et maintenant, Père, pardonnez-moi si je n'ai pas dit de vous ce qu'il fallait dire; mais écoutez néanmoins ma prière, et parlez à cet auditoire, à ces fidèles, objet constant de vos sollicitudes, à ces prêtres, confidents de vos pensées et dignes coopérateurs de votre zèle! Vous les voyez réunis en rangs pressés dans cette antique église, où si souvent, dans votre chaire épiscopale, vous les avez instruits et bénits. De ce lit funèbre où dort votre dépouille, instruisez-les, bénissez-les encore. Dites-leur, par le souvenir de vos vertus, comment on peut féconder les stériles joies d'ici-bas, et faire des épreuves présentes le prix d'un meilleur avenir. Apprenez-nous à ne jamais nous reposer sur le bien accompli, à ne jamais désespérer du bien qui reste à faire. Enseignez-nous le secret qui fut le vôtre : celui du courage qui ose tout pour Dieu, de la patience qui supporte tout, de l'espérance qui console de tout. Soyez notre protecteur comme vous avez été notre guide. Avant que vos restes mortels disparaissent dans la nuit du tombeau, rassurez-nous, comme Samuel rassurait son peuple, par cette

ravissante promesse : « Dieu me garde de cesser jamais de prier pour vous et de vous montrer le chemin de l'éternelle vie ! » *Absit a me hoc peccatum in Dominum, ut cessem orare pro vobis, et docebo vos viam bonam et rectam ! Amen.*

PANÉGYRIQUE DU B. PIERRE CHANEL

PREMIER MARTYR DE L'OCÉANIE

PRONONCÉ EN L'ÉGLISE PRIMATIALE DE SAINT-JEAN, A LYON

Le 2 mars 1890.

Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ.

Sois fidèle jusqu'à la mort, je te réserve une couronne de vie.

(Apoc. II, 10.)

ÉMINENCE,

MESSEIGNEURS,

MES FRÈRES,

De grandes fêtes viennent de finir à Belley, de grandes fêtes commencent à Lyon; Paris, Cahors, avaient précédé; la France entière suivra. Le signal est parti de Rome. Un de ces jugements qui se prononcent sur la terre et se ratifient dans le ciel a inscrit au livre des Bienheureux deux enfants de notre chère patrie. L'un d'eux appartient, par son origine, à l'église primatiale de Lyon, dont la juridiction s'étendait, lorsqu'il vint au monde, sur le territoire aujourd'hui rendu à l'église de Belley; l'autre est un enfant du Quercy; tous deux pâtres et fils de paysans, tous deux apôtres, tous deux martyrs. Celui-là ap-

porte à la jeune société de Marie la première palme d'un martyrologe qui commence; celui-ci ajoute une gloire nouvelle à la postérité spirituelle de Vincent de Paul. Une voix éloquente vous racontera demain la passion héroïque de Gabriel Perboyre : je viens, obéissant à l'invitation du prince de votre illustre Église, vous dire aujourd'hui l'humble vie, la mort sublime de Pierre Chanel.

O sainte Épouse du Christ, où sont-ils ceux qui t'accusaient de vieillir et se réjouissaient de ta stérilité? Plus féconde que jamais, tu ne cesses d'enfanter des saints. Rome, arbitre des vertus exemplaires, a beau élever ses exigences : les héros du christianisme assiègent les portes de son tribunal, et les sentences déclaratoires de la sainteté se succèdent d'années en années. Dans sa prison glorieuse, le solitaire du Vatican voit arriver en rangs pressés les foules croyantes, et il n'est plus guère de pèlerinages dont la pompe ne s'embellisse d'une de ces solennités qui font rayonner sur l'Église de la terre les splendeurs de la cité céleste.

Il y a là pour le peuple chrétien des consolations opportunes, des joies et des espérances dont sa tristesse a besoin. Mais ce que nous devons chercher surtout dans ces fêtes, c'est la leçon qu'elles contiennent, c'est l'exhortation qui nous presse d'imiter ces aînés dont nous sommes fiers, de peur que, dans leur gloire, ils n'aient à rougir de nos faiblesses.

C'est cet enseignement, mes frères, que je vous apporte. Nous le trouverons dans la très simple his-

toire dont je vous dois le récit. Il se dégagera pour nous avec évidence de cette vie sans faste où toutes les vertus sont imitables, où la perfection résulte d'une fidélité quotidienne aux plus humbles devoirs ; il ressortira avec plus d'éclat encore d'une mort modeste et grande, où chacun de nous sera forcé de reconnaître la conclusion naturelle d'une telle vie.

L'apostolat est un sacrifice. Toute victime est d'abord choisie, puis offerte ; elle est préparée ; enfin elle est immolée. Nous suivrons rapidement à travers ces phases successives la destinée de Pierre-Louis-Marie Chanel.

I

Le premier choix vient de Dieu, le second vient de la créature. Dieu choisit son apôtre, l'apôtre choisit son Dieu. Le choix divin a sur celui de l'homme l'antériorité d'un éternel amour. *Non vos me elegistis*[1], disait le Sauveur aux premiers apôtres : vous ne m'avez pas choisi les premiers. Je vous ai aimés d'un amour sans aurore, et c'est ma tendresse qui vous a attirés : *Caritate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans*[2].

Cette loi ne souffre point d'exception. Nulle créature n'a jamais fait vers Dieu les premiers pas. Se tourner

[1] Joan. xv, 16.
[2] Jerem. xxxi, 3.

par une libre détermination vers le bien suprême, le reconnaître au travers des ombres qui voilent sa beauté, le préférer, tandis qu'il se cache encore, aux biens qui se laissent voir et toucher, sacrifier à cette possession laborieuse la jouissance et jusqu'à l'espoir de toute autre félicité, c'est là sans doute le mérite de l'âme fidèle, mais ce mérite est un don. Heureux qui sait l'accueillir; cette fidélité est le commencement de la récompense : *Beatus quem elegisti et assumpsisti : inhabitabit in atriis tuis*[1].

Et le don s'évanouit si la créature le néglige. Choisie la première, il faut qu'à son tour elle dise au Seigneur: Tu es mon bien; appelée, il faut qu'elle réponde : *Me voici;* discernée par l'amour, il faut qu'elle s'offre à ses exigences. Distinctes dans leurs origines, la vocation et l'offrande se confondent dans l'action; l'une révèle l'autre, et c'est en voyant à l'œuvre la générosité de l'homme, que nous apprenons à connaître la libéralité de Dieu.

Contemplons donc d'un même regard ces deux grands objets dans la personne du futur apôtre de la Polynésie.

Dieu l'a choisi comme il avait choisi David : *De post fœtantes accepit eum*[2] : il a été le prendre au milieu du troupeau dont l'enfant avait la garde. Les hommes comparent l'humilité de telles origines avec la destinée qu'elles recouvrent, et ils sont frappés de ce

[1] Ps. XLIV, 5.
[2] Ps. LXXVII, 70.

contraste. Au fond, qu'y a-t-il d'étonnant? Les différences qui séparent les conditions humaines ne comptent pas au regard du Très-Haut. Ni les grandeurs de la terre ne sont grandes, ni ses misères ne sont basses devant Celui qui dépasse toute mesure créée. Il n'y a de grand que ce qu'Il élève, il n'y a de bas que ce qu'Il méprise, et Il ne méprise que l'orgueil. Si Dieu choisit plus de saints parmi les humbles, c'est peut-être parce que c'est la condition du plus grand nombre, c'est surtout parce qu'Il entend se réserver la gloire d'une exaltation qui est son ouvrage : *Suscitans a terra inopem, et de stercore erigens pauperem.* Il aime à prendre le pauvre dans son néant pour le placer par son élection au rang des princes de son peuple : *Ut collocet eum cum principibus populi sui*[1].

Mais, pour votre instruction, laissez-moi vous signaler, mes frères, un autre motif de cette préférence divine : c'est que l'humilité de la condition est une préparation naturelle à la sainteté. Que faut-il pour être saint? Il faut ressembler à Jésus-Christ. Or Jésus-Christ, maître de choisir entre les conditions humaines, a choisi la pauvreté. A tous les hommes il impose comme condition de salut le détachement des richesses; mais n'est-il pas plus facile d'en accepter la privation que d'en détacher son cœur dans la jouissance? Pour être saint, il faut être humble; l'humilité est difficile à ceux que le siècle honore; mais où donc le pauvre irait-il prendre l'orgueil? Il faut être

[1] Ps. CXII, 7, 8.

mortifié; la privation et la souffrance sont le lot ordinaire des déshérités d'ici-bas : ils ignorent le bien-être et la fascination qu'il exerce sur les heureux. Il faut s'abandonner avec confiance entre les mains de Dieu : mais cet abandon, qui est pour le riche un effort méritoire, n'est-il pas le suprême recours et la grande consolation du pauvre? Oui, en vérité, si le chrétien doit être l'homme du siècle futur, c'est pour lui un péril d'être trop bien partagé dans le siècle présent. Les gages de salut que le riche doit conquérir par de violents efforts, le pauvre les trouve dans les éléments naturels dont se compose ici-bas sa destinée.

Je parle ici, mes frères, selon les lumières de la foi. Mais n'allez-vous pas m'opposer le témoignage de l'expérience? Hélas! il n'est que trop vrai. Nous assistons aujourd'hui à un lamentable spectacle. L'impiété, toujours dure aux petits, a réussi à retourner contre eux les privilèges évangéliques. Jésus-Christ avait dit : « Bienheureux les pauvres, parce que le royaume des cieux leur appartient. » Et les ministres humains de Satan ont fait en sorte que le chemin du ciel leur soit moins accessible qu'aux favoris de la fortune. Avec de l'argent, on peut défendre sa foi et celle de ses enfants. Sans argent, on est livré à la tyrannie infernale des tueurs d'âmes. Laïcisation de l'école, laïcisation de l'hôpital; qu'est-ce à dire, sinon la voie du salut interceptée à ceux que leur condition met en tutelle, et qui ne reçoivent plus de leurs tuteurs naturels que des leçons d'apostasie? N'est-ce pas là le crime irrémissible, le péché contre le Saint-Esprit, puisque

c'est l'entreprise sacrilège de ceux qui veulent convertir en anathèmes les béatitudes évangéliques ? Ah ! mes frères, si la France officielle commet ce crime, que du moins une autre France se lève, la France croyante, priante et généreuse, qui, dans les trésors de son cœur, puise à pleines mains l'aumône rédemptrice pour refaire, au profit des déshérités, les prérogatives que leur avait constituées le Sauveur.

Au commencement de ce siècle, si l'œuvre extérieure de la Révolution était plus visible, son œuvre morale était loin d'être aussi avancée qu'aujourd'hui. Les ruines matérielles frappaient le regard, la ruine spirituelle n'était consommée que dans les parties élevées de l'édifice social. Là sans doute nous avons vu s'opérer, depuis quatre-vingts ans, des restaurations heureuses : la liberté de l'enseignement chrétien a ranimé la foi sur les hauteurs ; mais l'action délétère de l'enseignement sans Dieu s'est poursuivie dans les couches profondes de la société. Nous touchons au temps prédit par le Sauveur, où l'on pourra se demander s'il reste encore une étincelle de vie religieuse et morale dans le monde. Nos prêtres sont nombreux, instruits, armés pour la lutte; mais on apprend au peuple à voir en eux des étrangers ou des ennemis. Tout autre était, au début de ce siècle, la situation respective des pasteurs et des fidèles. Décimé par l'échafaud, par la proscription, le clergé se personnifiait alors dans quelques vieillards échappés au martyr ou revenus de l'exil. Mais il leur suffisait de se montrer pour réveiller dans le cœur des pauvres

les religieux désirs que dix années d'oppression avaient pu comprimer sans réussir à les éteindre. Le premier soin de ces confesseurs de la foi était de rajeunir la tribu sacrée, et leurs regards d'apôtres discernaient sans peine, au sein des familles encore simples et croyantes, les enfants prédestinés à repeupler le sanctuaire.

C'est un prêtre de cette trempe qui desservait, en 1811, la paroisse de Cras. Pierre Chanel avait huit ans. Il avait à peine fréquenté l'école pendant les mois d'hiver. L'été le ramenait aux champs pour soulager, en gardant les moutons, la pauvreté de ses parents. Le vénérable abbé Trompier avait remarqué son heureuse nature, et ces signes de la vertu précoce qui sont sur une âme d'enfant comme le sceau de l'élection divine. Du consentement de sa mère, il l'avait pris avec lui dans son pauvre presbytère. Bientôt d'autres enfants vinrent former autour du vieillard une couronne de jeunesse et d'espérance. Pierre était l'ornement de ce petit cénacle. Le saint curé trouvait dans son zèle le secret de suffire aux tâches les plus diverses : desservir plusieurs églises et de nombreux hameaux, prêcher, instruire, consoler, visiter les malades et secourir les pauvres, n'était-ce pas plus qu'il n'en fallait pour défrayer son activité? Comment concilier avec cette vie errante les devoirs sédentaires de l'instituteur? M. Trompier résolvait le problème en transportant l'école sur les chemins. Le devoir donné au presbytère se corrigeait en marchant; les courses charitables se confondaient avec la classe; les disciples

apprenaient tout ensemble les éléments du latin et la leçon de l'apostolat. L'œuvre ainsi commencée se poursuivit à Monsols, où la voix de son évêque avait appelé M. Trompier, puis de nouveau à Cras, où l'affection de ses paroissiens le ramena. C'est là que tardivement, selon le préjugé de ce temps, Pierre Chanel, déjà âgé de quatorze ans, fut admis enfin à la première communion. Ce long délai, qui aurait pu nuire à une âme moins fidèle, n'avait fait qu'enflammer ses désirs.

Qui dira ce qui s'échangea, dans ce premier colloque, entre le Dieu de l'Eucharistie et le futur martyr? C'est le secret du ciel. Mais comment douter que dès lors le choix divin n'ait été révélé à cette âme pure et n'ait provoqué de sa part un choix réciproque? Dix ans après, dans la même église, le convive de Dieu célébrera sa première messe.

N'attendez pas, mes frères, que je suive pas à pas avec vous la marche ascendante qui, durant ces dix années, rapprochait l'élu du Seigneur de la consécration suprême. Du presbytère de Cras au petit séminaire de Meximieux, puis à celui de Belley, de là au grand séminaire de Bourg, les étapes se succèdent régulières, j'allais dire monotones, sans événements qui attirent le regard. Pierre Chanel est partout exemplaire; mais sa modestie cache plus de merveilles que sa vertu n'en révèle. Plus tard, quand la couronne du martyre aura ceint son front, ses maîtres et ses condisciples se reprocheront de n'avoir pas estimé à sa valeur le trésor dont ils avaient eu la garde; ils cher-

cheront dans leurs souvenirs des épisodes à raconter; c'est à peine s'ils pourront distinguer quelques traits saillants sur le fond uniforme d'une fidélité toujours égale, d'une piété tendre et forte, d'une humilité amie du silence, d'une charité joyeuse et douce, d'une pureté de vie angélique.

Ne nous plaignons pas, mes frères, de ce qu'un appréciateur profane pourrait appeler l'indigence de ce récit. Dieu ne fait pas les saints pour amuser la curiosité des hommes, mais pour leur tracer la voie du salut : et n'est-ce pas miséricorde de sa part de nous montrer dans de vivantes leçons ce chemin accessible à toute âme de bonne volonté? Les héros de la fable terrassaient des monstres, les héros de l'histoire accomplissent des actions rares dont l'occasion manquera toujours au courage du grand nombre. Les héros de l'Évangile trouvent dans les actions communes la matière de leurs mérites et la consommation de leur vertu. Le ciel un jour manifestera leur gloire quand celle des hommes sera flétrie; et, sans attendre cette révélation suprême, l'Église est là pour discerner la sainteté qui se cache et l'élever sur le chandelier d'où elle fait rayonner sur le monde, non l'éclat qui éblouit, mais la lumière qui éclaire et la chaleur qui vivifie.

L'élève du sanctuaire avait franchi tous les degrés intermédiaires qui conduisent à l'autel. Le 15 juillet 1827, un évêque de sainte mémoire, Mgr Devie, lui imposait les mains; et le lendemain, la paroisse de Cras en fête assistait à la première messe du nouveau

prêtre. La victime choisie avait répondu à l'élection divine. Il ne lui restait plus qu'à se préparer par le travail à l'immolation, par l'apostolat au martyre.

II

Pierre Chanel semblait destiné à offrir aux prêtres de France le modèle de la sainteté acquise dans l'exercice des fonctions communes. C'est pour cela sans doute qu'avant de l'appeler à la séparation suprême, la Providence voulut le faire passer par tous les ministères où se dépense sous les yeux des fidèles le zèle sacerdotal.

Durant les neuf années qui séparent son élévation à la prêtrise de son départ pour les missions, nous le voyons successivement vicaire, curé, professeur, directeur spirituel, enfin supérieur d'un petit séminaire. Commencée dans les rangs du clergé séculier, cette vie si simple et si pleine se poursuit sous l'obéissance religieuse dans la naissante société de Marie. Toutes les formes que peut revêtir le dévouement du prêtre, toutes les épreuves auxquelles peut être soumise sa vertu, tous les moyens qui lui sont offerts de sanctifier sa tâche, se retrouvent dans les exemples du Bienheureux. Il n'est pas un seul d'entre nous, — je m'adresse ici à mes frères dans le sacerdoce, — qui puisse récuser l'autorité d'un enseignement si parfaitement approprié à nos besoins, si étroitement adapté à notre condition.

Le vicaire d'Ambérieu fait ses premières armes sous la conduite d'un confesseur de la foi, qui, revenu de l'exil durant la Terreur, avait su tromper la vigilance des persécuteurs, et suffire à travers mille périls aux besoins spirituels des chrétiens du pays de Gex. Pierre Chanel était là à bonne école pour se former à l'apostolat. Plus d'une épreuve cependant l'y attendait; la plus sensible était pour lui l'impossibilité où il se voyait d'apprécier toujours comme son vénérable chef les convenances du ministère et les besoins du troupeau. Ce n'est pas manquer de respect à la mémoire des prêtres admirables qui ont relevé le culte dans notre France, que de constater en eux plus d'un préjugé emprunté de bonne foi aux idées jansénistes du dernier siècle. Si cette façon étroite et dure de comprendre l'Évangile était déjà nuisible, il y a cent ans, à la fécondité de l'apostolat, que n'en pouvait-on craindre à l'heure où une société malade appelait toutes les délicatesses du bon Samaritain pour panser ses blessures? C'est ici que, dans le jeune prêtre ordonné de la veille, nous allons admirer cette science des saints, cette sagesse précoce qui ne s'apprend pas dans les livres, ce discernement infaillible des vrais besoins des âmes, cette intelligence des nécessités du temps, cette sagacité qui découvre les vrais moyens de vivifier la foi dans le cœur du peuple. Ne craignez pas d'ailleurs que Pierre Chanel sacrifie aux intérêts du troupeau le respect qu'il doit au pasteur. Toujours déférent et docile, il n'entraîne pas, il sollicite; il ne reprend pas, il implore; il obtient par la douceur la

permission de tenter ses expériences, et il laisse à Dieu le soin de les recommander par le succès. C'est ainsi qu'il introduit dans la paroisse d'Ambérieu les pieuses solennités du mois de Marie, objet de l'étonnement d'abord, bientôt cause de la joie du vieux curé. Cette conquête était digne de celui qui dès son enfance avait toujours été le tendre fils de Marie, qui bientôt allait s'enrôler sous sa bannière dans la milice religieuse, et donner à une société placée sous son invocation la glorieuse consécration du martyre.

Si le zèle discret du vicaire a pu vaincre tous les obstacles, que ne fera pas le zèle plus libre du curé? La paroisse du Crozet offre à son dévouement un champ difficile à cultiver. Le jansénisme y avait semé ses erreurs, un prêtre assermenté y avait apporté le scandale, un pasteur respectable y avait indisposé les esprits par un zèle amer. L'indifférence religieuse, la défiance à l'égard du prêtre, la licence des mœurs, semblaient élever contre l'apostolat du nouveau curé une triple barrière. La charité de Pierre Chanel fit tomber tous ces obstacles ensemble. Fécondé par les prières, recommandé par la bonté, son ministère se fit accepter tout d'abord, et bientôt il fut recherché. Ceux qui pendant longtemps n'avaient eu sous les yeux qu'un travestissement du bon Pasteur, voyaient enfin sa vivante image. Les enfants et les vieillards, les malades et les pécheurs, les pauvres et les riches, les âmes pieuses et les nouveaux convertis, se croyaient tour à tour l'objet de ses préférences. En vérité, il les préférait tous, puisqu'en tous il aimait par-dessus tout

Jésus-Christ. Si je vous racontais en détail les industries de son zèle, les artifices de son dévouement, les sacrifices que lui inspirait sa charité, vous croiriez entendre la vie de saint Vincent de Paul. Et n'est-ce pas, en effet, une fraternité véritable que cette ressemblance des saints, attirés par un même esprit à la pratique des mêmes vertus, à l'emploi des mêmes procédés dans la conquête des âmes?

Vous pensez sans doute, mes frères, qu'une vie si bien remplie devait au moins apporter au serviteur de Dieu, parmi les privations et les fatigues dont elle était pleine, ce contentement intérieur qui est comme l'approbation de Dieu et le commencement de la récompense. Peut-être une vertu moins haute se fût arrêtée à savourer cette douceur. Mais Dieu a des rigueurs infinies pour ceux qu'il traite en favoris. Sa prédilection se manifeste par ses exigences. Plus son amour s'établit en eux, plus il demande; et si parfois il se charge de les consoler, il ne permet pas qu'ils se reposent sur le bien accompli : la vue d'un bien plus grand et plus difficile les maintient dans l'humilité, dans le dégoût d'eux-mêmes, et du même coup enflamme leurs désirs.

Pierre Chanel, en se prodiguant à son troupeau, n'avait garde de négliger sa sanctification. Dans ses longs colloques avec Dieu, une pensée le saisissait fréquemment, un de ces attraits mystérieux qui font frémir la nature et qui néanmoins sollicitent, captivent, entraînent le cœur d'abord, puis la volonté et enfin l'action. Il aimait ses brebis, mais une parole du Maître

lui revenait en mémoire : « J'ai d'autres brebis encore qui ne sont pas de ce bercail [1]. » Si dans nos contrées, où fleurit depuis tant de siècles la civilisation chrétienne, la misère des âmes est si grande, quelle compassion ne mériteront pas les brebis étrangères qui n'ont jamais connu la voix du bon Pasteur? Celles-là aussi, dit Jésus-Christ, il faut que je les amène : *Et illas oportet me adducere.* O prêtre, entends cette promesse : c'est par toi qu'elle doit se vérifier. Tu seras pour ces âmes l'apparition de Jésus-Christ. Par ta parole, par ta charité, par ton labeur, par tes souffrances, s'il le faut, par ta mort, tu les amèneras au bercail. *Et illas oportet me adducere.* C'est la vocation à l'apostolat parfait, au travail des missions lointaines.

Pierre a entendu cet appel. Il ne peut plus s'y tromper. Dès qu'il se retrouve en face de Dieu, la voix résonne au dedans de lui. Qu'est-ce qui pourrait le retenir? Ses vieux parents? Il sait qu'il va leur briser le cœur, mais il servira plus utilement l'intérêt de leur salut par son sacrifice qu'il n'eût fait par sa tendresse. Ses chers paroissiens? Il confiera leurs âmes à un héritier de son zèle, et lui, il ira où Dieu l'appelle.

Cependant, si la vocation est certaine, elle n'est pas encore précise. Il reste à déterminer le temps, le lieu, le mode, toutes les circonstances du sacrifice. C'est une révélation progressive qui se poursuit lentement

[1] Joan. x, 16.

dans la prière ; et jusqu'à ce qu'elle soit achevée, le travail divin demeura secret dans le cœur de l'apôtre.

Deux fois, il a cru voir s'ouvrir devant lui la voie où il doit marcher. Les annales de la Propagation de la Foi l'ont initié aux travaux des missionnaires. « Que fais-je ici? s'écrie-t-il, que ne suis-je avec eux? » Et, n'y tenant plus, il va demander à son évêque la permission de partir pour les missions de l'Amérique du Nord. Mais le pontife veut éprouver ces jeunes ardeurs. Il suspend son consentement, et par deux fois renvoie Pierre à son troupeau.

C'est au travers de ces délais imposés par l'obéissance que la lumière de Dieu va pénétrer son âme. Les missions demeurent devant ses yeux comme le but à poursuivre, mais le moyen sera la vie religieuse.

Tandis que ces événements intérieurs s'accomplissaient en lui, la Providence préparait au dehors l'achèvement de son dessein. La Société de Marie avait pris naissance. Le grand cœur d'un prêtre lyonnais en avait conçu la pensée, la bénédiction de Notre-Dame de Fourvière en avait protégé et consacré le germe; quand l'heure de Dieu fut venue, Mgr Devie seconda les désirs du pieux fondateur en lui confiant la direction de son petit séminaire. L'arrivée du père Colin à Belley était comme le signal attendu par Pierre Chanel. Ouvrir son cœur au saint prêtre, se donner à lui pour l'œuvre des missions, obtenir de son évêque la permission deux fois refusée, tout cela fut pour le futur apôtre l'œuvre de quelques jours. Il en est tou-

jours ainsi des pensées que Dieu inspire. En vain voudrait-on détacher avant l'heure le fruit de la grâce; mais, quand ce fruit est mûr, il tombe comme de lui-même dans la main tendue pour le cueillir.

Toute joie surnaturelle ici-bas doit être assaisonnée d'amertume. Pierre Chanel ne put s'arracher sans douleur à l'affection de ses paroissiens. Préparée dans le secret, la résolution qui l'enlevait à son troupeau éclata comme la nouvelle d'une calamité publique. Si son départ eût été connu à l'avance, il aurait eu mille peines à l'exécuter. Mais le sacrifice était consommé, et la générosité qui l'inspirait devenait contagieuse. Longtemps auxiliaire de son zèle, puis confidente de son dessein, sa sœur voulut imiter celui qui la quittait, et, tandis que Pierre se rangeait sous l'obéissance du père Colin, elle alla demander au cloître du Bon-Repos une forme de vie qui l'associât, par la prière et la pénitence, à l'immolation de son frère.

Dans une société encore au berceau, le noviciat se confond le plus souvent avec l'activité des œuvres. Le petit séminaire de Belley offrait aux compagnons du père Colin le premier asile de leur vie en commun. C'est là que Pierre Chanel fit ses débuts dans les fonctions du professorat. Bientôt une mission plus chère à son cœur le chargea de la direction spirituelle des jeunes élèves. Enfin, après un voyage en Italie où il accompagnait le saint fondateur, appelé à Rome par les intérêts de son œuvre, Pierre reçut, avec le titre de supérieur, une part plus abondante des sollicitudes attachées à la charge des âmes.

Que dire de sa vie dans cette succession d'emplois? Au dehors, c'était la sainte servitude du devoir, le doux esclavage de la charité, l'ardeur sans cesse croissante d'un zèle rallumé chaque jour au feu de l'autel. Au dedans, c'était une intimité toujours plus étroite et plus tendre avec le divin Ami, des aspirations toujours plus vives vers la vie apostolique. Rien de plus difficile à raconter qu'une telle histoire, rien de plus fructueux à méditer. Prêtres de Lyon et de Belley, vous surtout que l'obéissance attache aux saints labeurs de l'éducation, venez chercher dans les exemples du Bienheureux la leçon qui convient à la sublimité cachée d'un ministère ignoré des hommes, où vous devez semer dans les larmes ce que d'autres un jour moissonneront dans l'allégresse, venez apprendre ce qu'il faut d'abnégation et de douceur, de vigilance et de fermeté, ce qu'il faut surtout d'esprit de prière, de vertus intérieures, pour enfanter Jésus-Christ dans les âmes, pour donner à la société des chrétiens véritables, à l'Église des prêtres capables de l'honorer devant les hommes, et d'étendre ici-bas le royaume de Dieu!

III

Nous avons vu, mes frères, comment Dieu a choisi sa victime, comment il l'a préparée en vue du sacrifice. La voici mûre pour l'immolation. Une fois de plus, nous aurons sujet d'admirer l'harmonie qui fait

concorder les ouvrages de la Providence au dehors et les opérations de la grâce au dedans. C'est à l'heure où de longues préparations ont fait de Pierre Chanel un homme vraiment apostolique, que le Saint-Siège confie à la Société de Marie les périlleuses missions de la Polynésie. L'un des membres de la société, le père Pompallier, vient de recevoir à Rome, avec le caractère épiscopal, le titre d'évêque de Maronée et de vicaire apostolique. Une consécration manquait encore aux futurs apôtres, celle de la profession religieuse. Une même journée, dédiée au culte de Marie sous l'invocation de Notre-Dame de la Merci, vit l'élection régulière du R. P. Colin comme supérieur général, et l'émission des vœux de tous ses compagnons. Pierre Chanel était de ceux-là. Ah ! qui donc nous ouvrira son cœur pour nous dire le secret d'amour qui s'échangea à cette heure entre lui et son Dieu?

La profession religieuse, c'est la pauvreté : or voici devant nous un de ces pauvres dont parle saint Jérôme, de ces pauvres qui, comme saint Pierre, n'avaient rien en ce monde, et qui cependant, avec une étonnante audace, *grandis fiducia,* osent dire à Jésus-Christ : *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te*, nous avons tout abdiqué pour vous suivre. Oui ; car, si le siècle les a fait pauvres par force, l'amour les a fait pauvres par choix ; et du haut de leur pauvreté choisie et voulue ils dédaignent les richesses du monde et disent avec transport : *Mon Dieu est mon tout.*

La profession religieuse, c'est encore le vœu d'obéis-

sance. Et voici sous nos yeux un de ces enfants d'obéissance pour qui rien n'est bon que la volonté de Dieu manifestée par la voix des supérieurs. C'est cette vertu maîtresse qui gouverne en eux tout le travail de la sainteté. Point de désirs, si sublimes soient-ils, qui ne doivent être sacrifiés à l'obéissance. Pierre ne rêve que l'apostolat; mais, sur un signe de son supérieur, il enfermerait sa vie dans les horizons étroits qui l'ont bornée jusqu'à ce jour. Faire la classe, surveiller des enfants, diriger des domestiques, c'est peu de chose aux yeux des hommes; mais, si Dieu le veut, c'est là ce que préférera le serviteur fidèle, qui ne se cherche en rien lui-même, et, comme son divin Maître, se nourrit pour tout aliment de la très sainte volonté de Dieu : *Meus cibus est ut faciam voluntatem Patris... Quæ placita sunt ei facio semper* [1].

Enfin, la profession religieuse, c'est le vœu de chasteté. Le monde ne voit dans ces engagements rigoureux qu'un renoncement contre nature, fait pour dessécher le cœur en lui ôtant le droit d'aimer. L'âme choisie y voit tout autre chose : c'est l'échange volontaire des amours inférieures contre l'amour suprême, c'est la consécration libre et joyeuse de l'être humain à la Beauté souveraine, c'est l'anticipation magnifique de la vie présente sur le privilège du siècle à venir, c'est le choix glorieux qui assigne dès ici-bas à notre pouvoir d'aimer l'objet incomparable qui doit lui suffire pour une éternité.

[1] Joan. IV, 34; VIII, 39.

Ah! oui, vraiment la profession religieuse est la préparation parfaite de l'apostolat.

Après la profession, le départ. Le cœur de chair est immolé, mais il tressaille encore. Pierre Chanel ira prier sur la tombe de son vieux père, récemment ravi à sa tendresse; il ira revoir sa mère, sans oser lui avouer qu'il l'embrasse pour la dernière fois. Il traverse en tous sens les lieux témoins des joies de son enfance et des premiers travaux de son sacerdoce. Le monastère du Bon-Repos l'attire, et là l'apôtre éprouvera cette défaillance d'un moment que le Sauveur, dans les délicates prévoyances de sa bonté, a voulu le premier ressentir pour la consolation de ceux qu'il entraîne à sa suite sur le chemin du Calvaire. Mais la pieuse supérieure du couvent qui abrite sa sœur bien-aimée sera pour Pierre l'ange qui réconforte à l'heure de l'angoisse : *Apparuit ei angelus confortans*[1]. L'agonie de son âme n'a duré qu'un instant. Comme son divin Maître, il dira maintenant d'un cœur ferme et d'une voix forte : « Levons-nous et marchons : » *Surgite, eamus*[2].

Voici les missionnaires au Havre. Avant même de s'embarquer, ils vont faire l'épreuve des contrariétés réservées aux voyageurs. Des vents contraires les retiennent deux mois entiers dans le port sans permettre au navire d'appareiller. Et ce n'est là qu'un premier apprentissage de cette longue patience qui doit être

[1] Luc. XXII, 43.
[2] Matth. XXVI, 46.

partout la vertu propre des apôtres. Faut-il les suivre maintenant sur l'immensité des deux Océans? Cinquante jours de station forcée aux Canaries, la maladie et la mort d'un missionnaire à bord, les séjours aux îles Sandwich, à Valparaiso, à Taïti; l'apostolat exercé auprès des matelots; enfin, au moment de toucher la terre promise, le vaisseau porté sur les récifs par une effroyable tempête, un vœu fait à Marie par les voyageurs en détresse, et tout à coup un courant miraculeux arrachant le navire à une perte qui semblait inévitable et le rejetant en pleine mer: voilà quelques-uns des incidents d'une traversée qui ne dura pas moins de onze mois. En lisant ce récit, on pense à saint Paul; on se rappelle ses voyages et ses souffrances: *Ter naufragium feci, nocte et die in profundo maris fui*[1]. L'amour de l'argent soutient à travers de semblables périls le courage des hommes de lucre. Comment ces mêmes hasards feraient-ils pâlir ceux que l'amour de Jésus-Christ entraîne à la conquête des âmes?

Et maintenant, mes frères, je sens croître les difficultés de ma tâche. Devant Dieu, rien de plus méritoire et de plus sublime que la vie de notre Bienheureux pendant les quatre années qui furent pour lui la préface du martyre: rien de plus insignifiant au regard des hommes, tant le cadre est étroit et les événements mesquins. La mission assignée au vicaire apostolique embrassait plusieurs archipels déjà vi-

[1] II *Cor.* XI, 25.

sités et stérilisés par des missionnaires méthodistes, plus exploiteurs que pasteurs. Pierre Chanel fut laissé seul avec un frère dans l'île de Futuna. C'est là qu'il lui fallut créer de toutes pièces les éléments de son apostolat, apprendre la langue, gagner la confiance du roi, solliciter par la patience et la charité le cœur des naturels, autrefois anthropophages, et qui, depuis l'abandon de ces coutumes atroces, étaient demeurés perfides et batailleurs autant que légers et puérils. Que de fois, se voyant seul en face d'une tâche impossible, l'homme de Dieu sentit son cœur tout près de défaillir! Que de fois l'infirmité de son corps, épuisé par la faim, consumé par la fièvre, semblait devoir anéantir son courage! Comme Jésus à la veille de sa Passion, il était tenté de dire : « Seigneur, sauvez-moi des angoisses de cette heure : » *Pater, salvifica me ex hac hora.* Mais il ajoutait aussitôt avec son divin Maître : « Que dis-je? ne suis-je pas venu ici tout exprès pour cette heure? » *Et quid dicam? Propterea veni in horam hanc*[1]. Le roi de l'île l'a pris en amitié, il s'est chargé de le nourrir; mais son amitié inconstante et soupçonneuse le laisse souvent manquer du nécessaire. Si le missionnaire demande au travail des mains la sécurité de sa subsistance; si, sous le soleil du tropique, il cultive lui-même son champ et voit mûrir ses récoltes, les pillards viennent lui enlever le fruits de ses labeurs, et il faut sourire à leurs rapines, car ces pillards sont ses enfants. A chaque

[1] Joan. XII, 27.

instant la guerre civile menace d'éclater entre les insulaires, qu'une division permanente sépare en deux groupes : celui des vainqueurs et celui des vaincus. La beauté de la morale chrétienne, la sublimité du dogme, la majesté du culte, attirent les Futuniens ; mais à peine l'apôtre croit-il les tenir captifs sous le joug de l'Évangile qu'un rien les éloigne ; une superstition, une frayeur, un caprice, les ramènent à l'idolâtrie. Tout manque d'ailleurs pour l'établissement d'une chrétienté ; une pauvre case de bambous sert d'église : plus d'une fois le typhon en renversera les frêles murailles. L'indigence du missionnaire dépasse celle de sa demeure. Ce parfait pauvre de Jésus-Christ reçoit avec reconnaissance des fruits entamés par la dent de celui qui les donne. Souvent le jeûne est complet, et une pénible journée de labeur s'achève sans nourriture.

A la longue cependant le champ stérile commence à donner des fruits ; les baptêmes se multiplient, le fils du roi lui-même devient le plus fervent des catéchumènes. Pierre s'est rendu maître de l'idiome du pays, et son apostolat s'étend dans les deux îles de Futuna et d'Alofi. Rarement les mourants lui échappent. Ceux qui n'ont pas eu le courage de donner leur vie à Jésus-Christ veulent du moins lui confier leur mort. Un missionnaire, venu de l'île voisine de Wallis, est témoin de ces premiers succès, et retourne plein d'espérance à sa mission, après avoir échangé avec son confrère les consolations de la charité.

C'est le moment où l'ennemi du salut va faire éclater

sa rage. Satan, le grand vaincu de Dieu, ne se rend pas sans combat. Mais l'apparente victoire de l'enfer prépare et amène le triomphe du ciel.

Les progrès du christianisme inquiètent dans Futuna le parti des vieillards. Tristes demeurants de l'âge barbare où régnait l'anthropophagie, ceux-ci font le siège du monarque, jusque-là protecteur déclaré du missionnaire. Les fléaux naturels qui désolent l'île sont attribués au courroux des idoles délaissées. Le roi s'éloigne du prêtre, il lui refuse tout secours; il laisse monter contre lui le flot des colères aveugles. La conversion de son fils met le comble à sa fureur. Faible et pusillanime jusque dans sa haine, il n'osera pas poursuivre ouvertement celui qu'il avait si longtemps traité en ami. Mais on verra se renouveler le drame qui se dénoua à Cantorbéry par le meurtre de saint Thomas Becket. « N'aurai-je donc pas la paix avec ce prêtre? » avait dit le roi d'Angleterre; et des sicaires courtisans s'étaient chargés de tirer en son nom la conclusion sanglante de ses lâches propos. Le gendre de Niuliki est prêt à jouer le même rôle contre l'apôtre de Futuna. Les vieillards se sont rassemblés : que le prêtre périsse, ont-ils dit, et la religion disparaîtra avec lui. Le roi est informé du complot; il l'approuve par son silence, il l'encourage et le désavoue tout ensemble, abritant sa cruauté lâche sous les équivoques de l'hypocrisie.

Pierre Chanel n'ignore pas ce qui se trame contre lui; mais il ne change rien à sa vie d'apôtre, sinon pour rendre son zèle plus ardent. Gagner des âmes et

donner sa vie à Jésus-Christ, n'était-ce pas là, aux jours de sa jeunesse, le rêve de son âme apostolique? Il travaillera donc plus que jamais. Ah! ce n'est pas en vain que nous l'appelons bienheureux. Le Christ l'a béatifié d'avance quand il a dit: « Bienheureux le serviteur que son maître, au jour où il doit venir, trouvera occupé à le servir: » *Beatus ille servus quem, cum venerit Dominus, invenerit sic facientem*[1]. La fièvre le ronge, ses forces l'abandonnent; mais son âme intrépide domine les défaillances de son corps, et la semaine qui précède sa mort se passe en courses apostoliques.

Enfin l'aurore du jour sanglant se lève. Pierre, après avoir célébré la messe, se repose un moment dans son enclos. Un des conjurés pénètre dans sa demeure et lui demande un remède pour panser une blessure qu'aurait reçue Musumusu, gendre du roi. L'apôtre, bienfaisant jusqu'à la dernière heure, donne la fiole qu'on lui réclame; un autre le prie de lui prêter son bâton, Pierre le cède, et tout à l'heure il sera frappé avec cette arme.

Bientôt Musumusu se présente lui-même, et sollicite pour sa prétendue blessure les soins du bon Samaritain. Mais avec lui une troupe de forcenés envahit la maison et la met à sac. Le chef des assassins donne le signal du meurtre. Un sicaire se jette sur l'apôtre, brandissant son casse-tête. Comme Jésus, Pierre semblait dire: « Pourquoi me frappez-vous? »

[1] Matth. XXIV, 46.

Il étend la main et veut détourner le coup. Est-ce donc qu'il craint la mort? Non, mais il voudrait éviter à ses enfants la honte du parricide. Le coup était lancé, le bras du martyr retombe fracassé. Un autre assassin le frappe de sa masse à la tempe gauche; le sang jaillit à flots. Pierre a compris que c'est l'heure du sacrifice. Il dit en langue futunienne : « Ceci est bon pour moi. » C'est le cri de saint Paul. Jusque-là il avait dit : *Mihi vivere Christus est :* « Pour moi, vivre, c'est servir Jésus. » Maintenant il achève la sentence : *Mori lucrum :* « Mourir m'est bon. » Voici un troisième bourreau qui s'avance; de sa lance il veut percer la poitrine de la victime, mais le fer passe sous le bras du martyr, et la violence du choc le jette à terre. Assis maintenant contre la muraille, il étanche de sa main gauche le sang qui ruisselle de sa tête, et il attend, comme l'agneau sans parole dont Isaïe a chanté la douceur : *Sicut ovis ad occisionem ductus est, et non aperuit os suum*[1]. Un chrétien l'aperçoit et veut le plaindre ; une seconde fois Pierre répète : « Il m'est bon de mourir. » Cependant Musumusu s'impatiente: « Il ne se trouvera donc personne, s'écrie-t-il, pour achever le prêtre! » Non, personne ne se présente : la crainte ou le remords paralysent les bourreaux; l'un après l'autre ils se retirent, la maison est vide, la victime agonise dans la solitude. Alors le gendre du roi se décide à en finir. Il aperçoit la hachette qui servait au missionnaire pour abattre le bois; il s'en empare, et d'un seul coup

[1] Is. LIII, 7.

fend la tête du martyr. C'est avec effort qu'il lui faut arracher du crâne ensanglanté le fer qui résiste et qui vient enfin dans sa main avec les débris de la cervelle. Puis, effrayé de son crime, l'assassin s'enfuit.

Le fils converti de Niuliki apprend le forfait; il accourt, mais la foule l'arrête : « Que veux-tu? lui dit-on, *cette chose que tu as cherchée n'existe plus.* »

Cette chose, mes frères, c'est la religion. Le peuple un moment croit à la victoire de ses dieux. On lui a dit que, le prêtre mort, l'Évangile s'évanouirait. O mensonge de Satan! jamais tu n'as été plus promptement confondu. Attendez quelques jours : les restes du martyr seront ensevelis avec honneur. Attendez quelques mois : le lâche instigateur du crime, le roi Niuliki, frappé comme Hérode, comme Antiochus, par les mains du Tout-Puissant, succombera à un mal horrible. Une corvette française, débarquée à Futuna, jettera la terreur dans l'île. Le corps du martyr est rendu au vicaire apostolique. Le parti favorable aux chrétiens relève la tête, celui des persécuteurs est abattu. Quand, peu après, le vicaire apostolique viendra visiter l'île coupable, il trouvera le peuple empressé à recevoir le baptême. Deux années ne seront pas écoulées depuis la mort du Bienheureux, que l'île entière, sous la conduite d'un roi chrétien, aura embrassé l'Évangile et renouvellera, sous les yeux des missionnaires ravis, l'admirable tableau que saint Luc nous présente de l'Église naissante. L'assassin lui-même, le féroce Musumusu, plus heureux que son beau-père, ouvrira les yeux sur son crime, et, frappé

comme lui, mourra pénitent et fidèle. O sang du martyr, que ta semence est féconde, et que largement la mort de l'Apôtre a vengé sa vie du reproche de stérilité !

Il est temps, mes frères, de conclure ce discours. L'histoire que vous venez d'entendre n'est pas nouvelle dans l'Église. Elle se répète depuis dix-huit cents ans. Humainement interprétée, elle n'a pas de sens. Pourquoi ce fils de paysan a-t-il quitté son hameau? Pourquoi ce prêtre a-t-il quitté sa patrie? Pourquoi ce missionnaire s'est-il obstiné dans une tâche ingrate et impossible? Pourquoi cet exilé volontaire a-t-il aimé des sauvages inconnus, jusqu'à leur prodiguer sa vie? Pourquoi, quand ils l'ont frappé, s'est-il écrié : « C'est bien, c'est bon? » Pourquoi cette mort, qui devait anéantir son œuvre, en a-t-elle assuré le triomphe? Autant de questions auxquelles le sens humain ne peut répondre que par une déclaration d'absurdité. Et pourquoi enfin, dans tous les temps, dans tous les lieux, se trouve-t-il toujours des hommes pour s'éprendre de ces absurdités sublimes, et confier à de tels rêves tout leur espoir et toutes leurs ardeurs? Pourquoi surtout s'en trouve-t-il plus qu'ailleurs dans notre France moderne, qu'on dit sceptique et positive, désabusée de l'idéal et rivée aux réalités d'ici-bas? Pourquoi, mes frères? Parce que le Christ vainqueur veut qu'il en soit ainsi; parce qu'il lui plaît de répondre encore comme autrefois à ceux qui se vantaient d'avoir scellé la pierre de son tombeau. Il ne discute pas avec l'impiété, il la terrasse. On le disait mort, et

voici qu'il se lève ; il est vivant, puisqu'il se fait aimer, aimer jusqu'à la mort. Non, ce n'est pas un Dieu mort que le Dieu pour qui tant d'hommes sont joyeux de mourir : *Non est Deus mortuorum, sed vivorum.*

Chrétiens de Lyon, vous avez votre part glorieuse et féconde dans ces victoires de la foi. Par vos prières, par vos aumônes, par le tribut volontaire que payent vos familles au recrutement des légions apostoliques, vous occupez une place d'honneur dans l'histoire toujours continuée de l'évangélisation et du martyre. Demain nous célébrerons l'anniversaire de cette création simple et sublime, qui associe les plus humbles enfants de l'Église au labeur, au mérite, au succès des missions lointaines. Que reste-t-il, sinon que nous soyons dignes, par la sainteté de notre vie, de l'honneur auquel nous font participer tant d'apôtres? Ah! si elles méritent notre pitié généreuse, ces régions encore assises dans les ombres de la mort, refuserons-nous notre compassion à cette France aimée du Christ, qui a dissipé follement tant de trésors et s'achemine aux abîmes, oublieuse de son baptême, de sa foi séculaire, de ses gestes glorieux? Donnons-lui nos prières, donnons-lui nos exemples ; refaisons dans son sein une génération forte et chrétienne ; montrons-lui des fils qu'elle soit forcée d'estimer plus que les autres, aux mains de qui elle se décide à remettre enfin l'œuvre nécessaire et pressante de sa régénération et de son salut.

O Pierre, ô apôtre, ô martyr, laissez-nous vous confier cette espérance et cette promesse. Oui, nous

voulons marcher sur vos traces, remplir comme vous le devoir de chaque jour, et, quelle que soit notre destinée terrestre, être comme vous, fidèles jusqu'à la mort, en attendant la couronne de vie : *Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ. Amen.*

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINTE CLOTILDE

PRONONCÉ EN L'ÉGLISE DE SAINTE-CLOTILDE

Le 9 mai 1880.

Jesus Christus heri et hodie; ipse et in sæcula.

(Hebr. XIII, 8.)

Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles.

C'est la raison que l'apôtre saint Paul donnait aux premiers fidèles pour les engager à cultiver le souvenir des saints : « Souvenez-vous, leur disait-il, de vos pères dans la foi : » *Mementote præpositorum vestrorum, qui vobis locuti sunt verbum Dei;* car Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles.

Quel est donc, mes frères, le lien qui rattache l'une à l'autre ces deux paroles de l'Apôtre : « Souvenez-vous des saints, » et : « Jésus-Christ ne passe pas ? » Demandez-le à l'Église, elle a les secrets du Sauveur. Elle vous dira : « L'histoire des saints, c'est Jésus-Christ qui régnait hier : » *Jesus Christus heri;* le ciel avec ses splendeurs, c'est Jésus-Christ qui régnera demain, *ipse et in sæcula;* la vie présente, avec ses périls et ses douleurs, c'est Jésus-Christ qui règne

aujourd'hui : *Jesus Christus hodie.* Mais aujourd'hui le règne de Jésus-Christ souffre violence pour ne pas défaillir dans la lutte; souvenez-vous de ceux qui, avant vous, ont emporté la palme : *Mementote.*

Mes frères, je viens, sur l'invitation d'un pasteur vénéré, célébrer avec vous une des plus pures gloires de l'Église et de la France. Je ne vous ferai pas l'injure de vous raconter une histoire depuis longtemps écrite dans vos cœurs. Aussi bien l'heure n'est pas aux discours étudiés, où l'appareil de l'érudition et les artifices de l'éloquence déguisent la parole sainte. Les nécessités de vos âmes réclament tout autre chose. Devant le présent plein de luttes, devant un avenir plein de redoutables obscurités, le découragement vous menace; pour faire votre devoir, vous avez besoin d'espérance. L'Église le sait, et voilà pourquoi elle vous découvre les trésors de ses immortels souvenirs.

Oh! comme ils sont vivants, les souvenirs des saints! Comme on sent que celui qui les garde est le maître de la vie et le vainqueur de la mort! Comme il les sauve de l'oubli! comme il les préserve de l'indifférence! comme il les fait aimer à travers l'immensité des siècles! Ceci, n'en doutez pas, est une œuvre divine : seule la puissance créatrice a de quoi triompher ainsi du pouvoir que le temps possède de tarir l'émotion dans les cœurs. Voyez Clotilde sur ce trône où elle prend timidement sa place. Un héros est assis avant elle. La terreur le précède, la gloire l'environne, la victoire lui obéit. L'éclat de son règne sillonne comme d'un éclair lumineux les ténèbres d'un âge

barbare. Toutes les générations qui naîtront au pays de France rediront le nom du guerrier qui a inauguré notre histoire nationale. On se souvient de Clovis, mais qui donc pourrait l'aimer? Qui songerait à remuer sa cendre pour en faire sortir une protection, une consolation, une espérance? Oh! non, les morts que la gloire humaine a été seule à couronner, ceux-là sont bien morts. Mais les saints vivent, et ils révèlent leur survivance par la perpétuité de leurs bienfaits.

Clotilde, vous appartenez à cette famille des saints : votre nom ne périra pas. Votre culte est resté au milieu de ce peuple chrétien comme le gage d'un perpétuel échange entre la confiance qui implore et l'amour qui exauce. Nous venons vous demander aujourd'hui pour notre patrie bien-aimée le secret de revivre. Votre souvenir nous dira tour à tour, et ce qu'elle a trouvé dans le baptistère de Reims, et ce qu'un retour à la foi de Clovis lui ménagerait encore. Votre exemple, éclairant le passé et l'avenir, nous montrera comment une nation barbare monte vers la culture, comment une nation civilisée peut échapper à la barbarie.

I

C'était, mes frères, un effroyable état social que celui au milieu duquel la Providence fit naître Clotilde, et la destinée de la douce reine fut cruellement mêlée à toutes les horreurs de son siècle. A la cour de Bour-

gogne, où elle voit le jour, le sang de son père et de sa mère, versé par des mains fratricides, rejaillit sur son berceau. Elle grandit sous la tutelle abhorrée de l'assassin de ses parents. La politique, cédant aux sommations de la force, l'oblige de mettre sa main virginale dans la rude main du vainqueur de Soissons. Si, après un règne sanglant, Clovis la précède dans la tombe, elle ne survit à son époux que pour voir ses propres fils égorger sous ses yeux les enfants de leur frère. Au milieu de ces atrocités, Clotilde apparaît comme une vision de paix : fille, nièce, épouse, mère, aïeule des meurtriers et des victimes, il semble qu'elle soit d'une autre race. Ah ! oui, mes frères, il est bien vrai, elle est de la race régénérée, de celle qui emprunte à Jésus-Christ une nouvelle naissance : *Sic est omnis qui natus est ex Spiritu*[1]. Mais il ne lui suffit pas de posséder pour elle-même l'honneur et le privilège de cette filiation divine : elle y fait participer son époux et son peuple. Clovis, Remi et Clotilde, ces trois noms symbolisent tout le développement de notre histoire. Clovis, c'est la société barbare, avec ses énergies sauvages; Remi, c'est l'Église, avec son pouvoir civilisateur; Clotilde, c'est le bon génie de la France, qui conduit Clovis à Remi, qui dépose la nation enfant sur les genoux de l'Église et donne ainsi, pour tous les temps, une direction à nos espérances. C'est là, mes frères, un ravissant spectacle ; mais il faut le regarder de plus près.

[1] Joan. III, 8.

La France de Clovis, comme toutes les sociétés incultes, portait en elle-même un triple élément de barbarie : l'ignorance de l'esprit, la grossièreté des désirs et le culte de la force. Clotilde conduit cette nation malade à la piscine baptismale, et lui fait trouver là un triple remède à ses maux.

Le premier mal de ces temps était l'ignorance : ignorance profonde, que nos habitudes d'esprit nous rendent difficile à imaginer. Eh quoi! n'y avait-il donc plus ni culture ni savoir dans ces provinces gauloises qu'envahissaient alors les tribus germaines? Ah! la science ne manquait pas absolument, mais elle n'avait plus la force de se communiquer. L'empire d'Occident venait de s'affaisser au milieu des ruines; les races gothiques, maîtresses de l'Italie et de l'Espagne, n'avaient pris qu'une teinture de la civilisation romaine, et gardaient, sous ces dehors empruntés, tous les instincts de la barbarie. Pressée entre ces conquérants divers, la société gallo-romaine se décomposait de jour en jour, et ses éléments épars n'avaient plus ni cohésion ni vigueur. Dépouillée de son prestige, déshonorée par la servilité, la littérature n'était plus que le métier des vaincus, et la fierté des vainqueurs refusait d'adopter pour maîtres des rhéteurs sans autorité et sans indépendance. Ceux-ci, se sentant méprisés, descendaient plus bas encore, et l'abaissement des caractères accélérait la décadence du génie. Ce groupe confus, qui devait s'appeler un jour la nation française, semblait alors en marche vers les ténèbres.

Mais non, mes frères, telle n'est pas sa destinée.

Dieu veut que cette nation marche vers la lumière, et il a placé sur son chemin le guide nécessaire. L'Église, voilà l'initiatrice qui déposera dans ces intelligences grossières le germe des connaissances par où un peuple s'élève à la vie civilisée.

Est-ce donc que l'Église a pour mission de propager les sciences humaines? Non, sans doute. Ses visées sont plus hautes. La sagesse qu'elle annonce n'est pas celle de ce monde : *Sapientiam loquimur non hujus sæculi,* dit saint Paul; c'est la sagesse de Dieu, celle qui est cachée dans le mystère : *Loquimur Dei sapientiam in mysterio quæ abscondita est.* Cette sagesse résout tout d'abord les problèmes surhumains, ceux devant lesquels la science des philosophes s'est arrêtée impuissante. Quels sont-ils, ces problèmes? Ah! je les appelle surhumains, parce que l'effort de la raison n'a pas suffi à les résoudre; mais, par l'objet qu'ils traitent, ce sont les questions humaines par excellence, celles qui intéressent par-dessus tout et toujours toutes les parties de l'humanité : ce sont les problèmes de l'origine et de la destinée.

L'Église vient, elle répète cette parole de Jésus-Christ : *Exivi a Patre et veni in mundum : nunc iterum relinquo mundum, et vado ad Patrem.* Enfants des hommes, voilà votre histoire. Vous avez Dieu pour Père, vous avez Dieu pour fin. Vous venez de lui, vous retournez à lui. Le péché vous a fait déchoir de cette filiation adoptive : le Christ, qui la possède par droit de génération éternelle, est venu ici-bas pour vous la rendre. Vous êtes en ce monde des étrangers

et des voyageurs : vous atteindrez au port en suivant Jésus-Christ.

Voilà ce qu'annonce l'Église : ***Sapientibus et insipientibus debitor sum.*** Et quand elle dit cela à une société barbare, elle condense sous une forme dogmatique très simple la plus haute philosophie. Voyez Clovis encore païen. Par les soins de Clotilde, son premier-né a reçu le baptême, et il meurt. Le père éclate en reproches : « Ce sont, dit-il, les dieux de ma nation qui vengent leur injure. » Clotilde ne se trouble pas : « Et moi, répond-elle, je suis fière que notre enfant ait été jugé digne de la société des anges. » C'est une première révélation du mystère d'outre-tombe. Mais le barbare n'est pas encore capable de cette soumission désintéressée. Il faut qu'une protection visible vienne confirmer à ses yeux la doctrine du salut. Un second fils lui est né. Clotilde l'a fait baptiser à son tour, et la maladie menace de l'emporter encore; mais la mère chrétienne s'interpose entre Dieu et le père irrité : au nom du Christ elle promet la guérison, et l'enfant revient à la vie. Cette fois la semence de la foi a été jetée dans l'âme du guerrier. Elle y dormira jusqu'au jour des grands périls. A Tolbiac, les dieux de sa race ne peuvent rien pour sauver sa fortune, qui va sombrer dans la défaite. Clovis se ressouvient alors du Dieu de Clotilde; il l'invoque dans la mêlée, et lui voue, s'il ressaisit la victoire, sa personne et son peuple.

La victoire est revenue, et Clovis tient parole. Voici le héros aux pieds du pontife. Ce front, qui ne s'était

jamais courbé, s'incline sous l'eau baptismale. Trois mille guerriers suivent leur chef; c'est le baptême de la France. Or le baptême, c'est l'ablution qui purifie, mais c'est aussi l'illumination qui éclaire. L'antiquité chrétienne, à la suite du grand Apôtre, désignait le plus souvent le sacrement régénérateur par son effet de clarté [1]. La lumière divine vient de faire son entrée dans l'âme de la France. Ce n'est encore qu'une aube qui blanchit à peine parmi les ténèbres de la barbarie. Laissez monter l'aurore, et vous verrez comment s'éclaire le génie d'un grand peuple. La civilisation française subira bien des transformations, et recevra en passant les empreintes diverses des siècles. Charlemagne, saint Louis, Louis XIV, marqueront les étapes glorieuses de son ascension vers la lumière. Mais toujours, en montant ces degrés, la France se souviendra de son origine chrétienne; toujours, en parcourant les phases de sa longue destinée, elle gardera la conscience du lien qui rattache sa fortune au souvenir de son baptême.

Mais vous trouverez peut-être que l'effet illuminateur s'est fait longtemps attendre pour cette nation néophyte que Clotilde a tenue sur les fonts sacrés. Oui, j'en conviens, les clartés de l'intelligence ont pénétré lentement l'obscurité des temps barbares. Du moins, il faut reconnaître que là où l'influence du baptême s'est exercée sans résistance, l'ignorance a été vaincue sans retard. Au sein de cette société

[1] Le baptême s'appelait l'*illumination*.

réfractaire à la culture de l'esprit, nous voyons se former des asiles de prière, et ce sont aussi des foyers de doctrine. Les monastères, où règne l'esprit de l'Évangile, gardent les clefs de la science, et sauvent d'un irréparable naufrage les traditions de l'enseignement et les documents du passé. Avant d'accuser l'Église d'être de connivence avec les ténèbres, il faudrait effacer de l'histoire le souvenir du plus grand service qui ait été rendu à l'esprit humain.

Toutefois il fallait un bienfait plus immédiat et plus général, pour justifier les promesses qu'apportait à la nation franque le baptême de saint Remi. Ce bienfait, mes frères, vous le voyez apparaître dans cette partie de la culture humaine qui s'adresse à la volonté et aux désirs du cœur. Ici les préparations naturelles sont moins nécessaires, et l'action de l'Évangile se montre plus à découvert. Et quel besoin n'avait pas de cette douce et puissante transformation la race grossière et cruelle d'où devait sortir le peuple le plus poli de l'univers? Après l'ignorance, le mal des sociétés naissantes, c'est la violence des appétits; c'est encore, et surtout, le culte de la force. Je n'ai pas à vous apprendre que ce double fléau sévissait avec fureur dans ces temps troublés qui virent naître et régner Clotilde. Pour faire de Clovis un grand homme, pour lui donner une place dans l'admiration et la reconnaissance de la patrie française, il faut, par un effort que d'ailleurs la justice commande, faire la part du tempérament, des entraînements et des habitudes dans les horreurs

dont il est tour à tour l'instigateur et le complice. Mais que dire de ses fils transformés en bourreaux, attirant dans leurs bras parricides les enfants de Clodomir sous prétexte de les couronner, et se jetant l'un à l'autre les victimes innocentes de leur féroce ambition? Ah! mes frères, ce sont là les bouillonnements du sang barbare. Mais voulez-vous voir l'action de Jésus-Christ? Regardez cette royale aïeule, qui suit en pleurant le cercueil de ses petits-fils égorgés. Ah! n'est-ce pas la personnification de l'Église au milieu de ce siècle de fer? Si ses larmes sont amères, sa plainte est douce, et ne contient presque aucun reproche à l'adresse des coupables. Ce qu'il faut à ces héritiers des passions d'un âge barbare, ce ne sont pas des objurgations, mais des exemples. Ils n'ont connu jusqu'ici que l'impétuosité de leurs désirs : l'Église leur montre, dans ses saints, l'étonnante vertu du sacrifice. Ils n'ont connu que les brutalités de la force écrasant la faiblesse : l'Église leur montre, dans ses institutions, les surprenantes délicatesses de la charité. Ils n'ont connu que les implacables représailles de la vengeance : l'Église met sous leurs yeux les ravissantes beautés du pardon. Clotilde, que votre tâche est belle, de représenter ainsi l'Église dans son rôle de miséricorde! O veuve, ô mère, ô aïeule désolée, quittez, il en est temps, la pompe du siècle que vous portiez comme un fardeau. Près de la tombe glorieuse de saint Martin, cachée aux regards des hommes sous le voile et le cilice, vous n'apparaîtrez plus qu'aux regards de Dieu, pour fléchir sa colère et im-

plorer sur votre nation les divines effusions de la clémence. Votre prière ne sera pas perdue. Sauvé par vos soins du massacre où ont péri ses frères, un des fils de Clodomir échangera la couronne orgueilleuse des rois chevelus contre la couronne austère de la tonsure monacale, qui symbolise l'abnégation et le sacrifice. Clotilde à Tours, Clodoald aux portes de Paris, voilà les deux flambeaux qui brûlent devant l'autel de Dieu. Un jour viendra où l'esprit de mansuétude évangélique pénétrera les mœurs des Francs sans en altérer la vigueur. On verra un mélange admirable d'énergie et de douceur ; l'oubli de soi, le dévouement aux autres, le courage qui défie ce qui est fort, le respect qui s'incline devant ce qui est faible et désarmé, composeront à la race française un tempérament sans égal, que l'antiquité n'a pas connu, et qui désigne ce peuple chevaleresque aux sympathies de l'univers. C'en est fait : le baptême de Clovis, les larmes de Clotilde, ont effacé les crimes qui avaient souillé nos origines. La nation très chrétienne s'élève, dans la foi et dans l'honneur, à la hauteur de ses destinées.

II

La nation très chrétienne! L'histoire a donné ce nom à la France, et vos cœurs y ont applaudi. Mais écoutez ce murmure qui monte. Ce sont des voix qui réclament pour la France le droit de n'être plus chrétienne. Ce droit-là, mes frères, les peuples, pas plus

que les individus, ne le possèdent ; car Dieu ne permet pas qu'on méprise ses dons. Mais quand la France aurait le droit d'abdiquer son baptême, notre devoir à nous serait de nous jeter à ses pieds et de lui crier : « Ne le fais pas ! tu retournerais à la barbarie. »

Oh ! je le sais, ce langage fait sourire les sages du siècle. La barbarie, disent-ils, ne peut pas revenir. La vieille France avait été baptisée dans la foi ; la France moderne a été baptisée dans la science et dans la liberté. Forte de ce baptême humain, elle peut oublier l'autre, et s'avancer dans la lumière en défiant les ténèbres.

Telles sont, mes frères, les prétentions qu'inspire l'orgueil. Si nous n'y prenons garde, nous-mêmes, plus ou moins, nous nous laisserons gagner à ces théories commodes qui dispensent de l'effort, de la soumission et du sacrifice. O Clotilde, venez encore une fois éclairer votre peuple. Apprenez-nous à connaître, apprenez-nous à éviter le malheur qui serait le châtiment de notre apostasie.

Les nations cultivées ont-elles besoin de l'Évangile ? Oui, mes frères ; parce qu'elles portent dans leur sein trois causes de décadence, différentes sans doute des maux qui désolent les sociétés naissantes, mais capables à leur tour, si l'Évangile ne les contient, de ramener la barbarie. J'ai nommé l'infatuation de la science, l'horreur de la sujétion et la passion du bien-être.

La science, mes frères, est divine ; mais l'infatuation de la science est diabolique. Dieu sait tout, et il demeure dans la vérité ; mais Lucifer, illuminé par Dieu

lui-même, a voulu se servir contre son Créateur des clartés qu'il en recevait. Il s'est dit : « Je monterai, j'atteindrai le niveau de Dieu : » *Ascendam, similis ero Altissimo* [1]. Erreur, erreur! on n'égale pas le Très-Haut. Celui qui a jeté cette provocation au ciel est l'inventeur du mensonge : *Mendax est, et pater ejus* [2]. Et quand la terre la répète, elle perpétue le mensonge. Et d'où vient, je le demande, cet essor nouveau de notre orgueil? Autrefois la superbe se contentait de secouer le joug de la loi, de répondre au commandement par la révolte. Aujourd'hui elle ne résiste plus seulement au Maître divin, elle le nie, elle efface son nom, elle lui refuse une place dans le monde qu'il a fait. Et pourquoi? parce que l'ignorance humaine a commencé d'épeler un peu mieux le livre de la nature; parce que l'esprit humain a découvert plus d'ordre qu'il n'en soupçonnait dans l'univers; parce qu'il retrouve partout l'harmonie des forces, la hiérarchie des phénomènes, la trace d'une merveilleuse et universelle finalité. Il semble que la science devrait se prosterner devant cette Sagesse éternelle qu'elle rencontre au bout de toutes ses voies comme la suprême raison des choses. Au contraire, la science se redresse et ne veut plus adorer. Si la machine cosmique est si savamment construite, elle peut bien marcher toute seule : arrière le Constructeur! arrière le Conducteur! La matière préexiste, et le génie survient; le mouvement

[1] Joan. VIII, 44.
[2] Is. XIV, 14.

précède le but vers lequel il tend; le chaos s'agite, et l'ordre en résulte; les masses inconscientes se heurtent, se modifient, s'épurent, et la pensée apparaît. Si les effets semblent sans proportion avec leurs causes, le temps sera chargé de combler toutes les lacunes; on mettra des siècles tant qu'il en faut pour expliquer que l'impossible ait abouti au réel. Avec le temps, l'atome est devenu la cellule; avec le temps, la cellule informe est devenue la plante, l'animal, en attendant le jour où, par un nouvel effort, elle a conquis la forme humaine, et s'est écriée: « Je pense, je comprends, je sais, je remplace Dieu ! »

Ah! mes frères, j'en appelle à ceux d'entre vous qui ont suivi dans ses développements la science athée: est-ce que je la calomnie? dites-le. Est-elle moins absurde que cela, moins creuse, moins vide, moins vaniteuse, moins tranchante? Non. Je défie qu'on l'absolve du crime d'outrage au bon sens qu'elle commet tous les jours, à la grande joie d'une foule stupide qui applaudit et ne comprend rien. Je me trompe, mes frères, la foule a compris quelque chose. Elle a compris que Dieu n'est plus, que l'homme est au sommet des choses, et que dès lors il n'a plus de maître.

Elle a compris cela, et voici paraître un second fléau des sociétés vieillies: la haine de l'autorité. L'autorité! Elle avait son type en Dieu, de qui tout pouvoir procède, mais aussi de qui toute paternité descend[1]. Être maître et être père, dès lors c'était une même

[1] Eph. III, 15.

chose : l'obéissance était honorée, parce qu'elle était filiale. Aucune domination n'était légitime si elle ne s'exerçait au nom du Père céleste; aucune soumission n'était due qu'aux vivantes images de la divine puissance. Mais la science a rayé le nom de Dieu, et le mot de devoir a disparu du même coup. On déclare des droits, des droits pour tout le monde, des obligations pour personne. Philosophes imprudents, voilà votre ouvrage, et vous n'avez pas peur de cette société que vous faites à votre image? Vous ne redoutez pas les conflits de ces libertés affolées, qui vont se jeter les unes sur les autres sans qu'il reste ni frein pour les modérer, ni rênes pour les conduire? Ah! vous avez donc bien confiance dans la naturelle tempérance de leurs désirs!

Eh bien! regardez. Voici le troisième poison que l'excès de la civilisation inocule : c'est la passion du bien-être. A l'origine des races, les instincts sont violents; mais les conditions de la vie sont dures, les privations forcées sont fréquentes et apportent un correctif salutaire à l'âpreté des convoitises. Quand le progrès des arts a favorisé le développement de la richesse, quand un certain bien-être est accessible au grand nombre, quand la paix est devenue l'état normal des peuples, quand la science multiplie les moyens de contenter les appétits, alors sans doute les passions se déguisent sous les dehors d'une discrétion apparente; mais croyez-vous qu'elles soient moins ardentes? Non, elles deviennent plus molles, plus lâches; mais elles demeurent aussi avides. Les crimes qu'elles inspirent

sont moins audacieux peut-être, ils ne sont pas moins odieux. Que dis-je? l'audace même n'attend que l'occasion pour se produire, et cette occasion, c'est la résistance. Quand on a prêché au peuple qu'il n'a plus ni Dieu ni maître; quand devant lui on s'est joué de la morale, de la justice et de l'honneur; quand on lui a enseigné, par la parole ou par l'exemple (il n'importe!) qu'il n'y a plus de juge au ciel et sur la terre plus de loi, alors le peuple veut avoir sa part des voluptés dont il a respiré de loin les parfums : et s'il rencontre sur son chemin le droit de propriété ou la défense sociale, il brise la barrière et donne aux satisfaits d'ici-bas, parmi le sang et les ruines, la démonstration d'un retour possible à la barbarie.

Mes frères, voilà les maux qui nous menacent. Dirons-nous encore qu'une société civilisée ne peut pas périr? Ah! reconnaissons plutôt que la nôtre est malade, et, s'il se peut, cherchons le remède.

Le remède! Mais, selon l'antique sagesse, il se trouve dans les causes contraires à celles qui ont engendré le mal. C'est ici, mes frères, qu'il faut nous rappeler la grande parole de l'Apôtre : « Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui et toujours. » Jésus-Christ a civilisé la France barbare : Jésus-Christ relèvera la France, que l'excès de culture abaisse et corrompt. Et par quels moyens opérera-t-il cette guérison merveilleuse? Ah! voici qui est plus admirable encore; ce sera par les mêmes remèdes qui ont tiré nos pères de la barbarie : la foi, la charité, le sacrifice.

La foi! Elle a dissipé les ténèbres de l'ignorance pri-

mitive : aujourd'hui il faut qu'elle dissipe les fumées de la science infatuée d'elle-même. Croyez-le bien, ces ténèbres-là ne sont pas les moins épaisses ; car l'intelligence qu'elles obscurcissent s'y complaît et s'y obstine. Et pourtant il faut que la clarté se fasse : il faut qu'entre la science et la foi il se signe un traité d'alliance : deux rayons partis d'un même foyer pourraient-ils s'exclure ? Mes frères, comprenez-le : le grand besoin de ce temps-ci, c'est le développement de la science chrétienne. La science veut gouverner le monde, c'est peut-être son droit. Mais la foi veut gouverner les âmes, c'est assurément le sien. Et pour que les âmes acceptent sa direction, il ne faut pas qu'on leur demande d'abjurer la science. Donc, mes frères, aidez-nous à répandre l'instruction ; aidez-nous à la donner en pâture à ces légions d'enfants du peuple, qu'on voudrait arracher du giron de l'Église pour les nourrir du lait empoisonné d'une impiété précoce et sans remède. Aidez-nous à initier tout ensemble aux mystères de la foi et aux lettres humaines vos propres fils, qu'on voudrait séparer de leurs meilleurs maîtres. Mais aidez-nous encore et surtout à jeter dans nos écoles supérieures les fondements chrétiens du haut savoir. Ne dites pas : Cette entreprise est trop ardue ; cette œuvre est trop coûteuse ; trop d'autres besoins sollicitent nos largesses. Où donc trouverez-vous une nécessité plus pressante que celle-ci : empêcher que la foi des générations qui grandissent capitule devant les sommations de la science ? Donnez votre or, donnez vos fils, soutenez l'essor de l'enseignement

catholique. L'avenir de la civilisation française est à ce prix.

La foi commence le salut, mais la charité l'achève. Et de toutes les plaies que la charité doit panser et guérir, la plus dangereuse est celle que j'ai appelée l'horreur de la sujétion. L'autorité est devenue odieuse, parce que, n'étant plus exercée au nom de Dieu, elle a cessé d'être paternelle. Voulez-vous rapprendre aux hommes que Dieu est leur père, et qu'il a sur la terre des représentants qu'il faut respecter? Montrez-leur qu'ils sont pour vous des frères. Faites pour une société rongée par l'égoïsme ce que l'Église a fait pour les sociétés barbares: portez-lui, avec vos bienfaits, cet enseignement qui est sans réplique, l'enseignement de l'amour. Mes frères, il est des chrétiens qui trouvent qu'il y a trop d'œuvres dans l'Église catholique et qu'il faut trop souvent donner. Ah! ceux-là ne savent pas de quoi ils se plaignent; ils se plaignent d'avoir été choisis de Dieu, au milieu de leur patrie en péril, pour être les instruments de sa délivrance. Laissez-moi espérer que, quand ils sauront cela, ils ne regretteront plus qu'une chose : c'est d'avoir jusqu'ici trop peu donné.

Mais, pour croire fermement, pour aimer généreusement, quelle est l'inspiration qu'il faut écouter? Une seule, mes frères: l'inspiration du sacrifice. Et voilà précisément le baume qui peut ranimer la France vieillie, comme il a purifié la France naissante: sous des formes différentes le mal est le même, c'est l'idolâtrie du plaisir; le remède est unique, c'est le renoncement volontaire. C'est ici qu'il faut nous mettre à

l'école des Saints. Seuls ils nous feront comprendre, par leur exemple, le sens profond de cette parole du Sauveur : « Celui qui s'aime trop se perd ; le secret de s'aimer comme il faut, c'est de se haïr : » *Qui amat animam suam perdet eam, et qui odit animam... custodit eam*[1]. Quand on enseigne aux hommes que tous leurs appétits sont honnêtes et tous leurs désirs légitimes, on déchaîne, quoi qu'on dise, les revendications brutales, et l'on prépare le choc redoutable de deux égoïsmes contraires : l'égoïsme satisfait et l'égoïsme inassouvi. Mais le moyen de faire accepter la doctrine du sacrifice? Ah! gardez-vous de croire que la prudence des politiques parvienne jamais à faire prévaloir, par-dessus les convoitises frémissantes, je ne sais quelle sagesse mesquine, qui ferait de la modération dans les désirs un calcul d'intérêt bien entendu. Nous voulons jouir, et beaucoup, et tout de suite, répondent d'un ton menaçant les affamés, les déshérités d'ici-bas. Pour leur faire prendre patience, il faut leur présenter autre chose que des fins de non-recevoir : il faut leur montrer la croix. La croix, mes frères, elle a fait ses preuves, elle a calmé bien des passions brûlantes, elle a transformé en agneaux bien des loups furieux. Et quel est le secret de sa vertu pacifiante? Ah! c'est qu'elle apporte à ceux qui gémissent ici-bas les deux choses que leur cœur réclame : une promesse et une consolation, une raison d'espérer et une raison de souffrir.

[1] Joan. XII, 25.

L'espérance! Oh! oui, elle est dans la croix, elle n'est pas ailleurs. Celui qui est suspendu à la croix n'était pas fait pour la douleur : il l'a embrassée par choix, et il y a déposé le principe de notre délivrance. *Oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam*[1]. Dites cela au peuple, mes frères; montrez-lui la croix et, au-dessus de la croix, le ciel. Il comprendra ce langage, il recueillera cette espérance, il deviendra patient, il poursuivra son chemin en attendant le bonheur.

Toutefois l'espérance est lointaine, et la douleur est présente. Ce qu'il faut tout de suite, c'est la consolation. La croix répond à ce nouveau besoin des cœurs : la croix révèle la raison d'amour cachée dans la souffrance, et, là où l'amour est entré, il n'y a plus de place pour le désespoir.

Encore une fois, mes frères, allez dire ces choses aux hommes de votre temps; portez-leur ces enseignements à la place des sophismes qui les égarent. Vous serez bien reçus, mais à une condition : c'est que d'abord vous aurez fait vous-même de cette sagesse de la croix la règle de votre vie. On n'est digne, on n'est capable d'annoncer le mystère de la croix que quand on porte dans son cœur, et, comme saint Paul, jusque sur ses membres, l'empreinte des divines douleurs.

O douce marraine de la France, Clotilde, voyez à vos genoux ce troupeau fidèle qui vous est particulièrement

[1] Luc. XXIV, 26.

consacré. La prière qu'il vous adresse est ardente; car ce qu'il sollicite n'est pas une grâce commune, c'est le plus rare des miracles, c'est la résurrection morale d'un peuple. La nation que vous avez conduite au baptême était déshéritée de l'Évangile : elle n'en avait pas abusé. La France d'aujourd'hui a commis le crime d'ingratitude, et nous voyons s'amonceler sur sa tête les châtiments réservés à l'apostasie. Que faut-il pour conjurer un tel malheur, qui cette fois serait irréparable? Il faut que la supplication pénitente des justes parle plus haut que la provocation des pécheurs. Déjà cette voie de la réconciliation est ouverte, et les enfants de Dieu s'y précipitent avec un admirable élan. Recueillez, ô Clotilde! les prières, les larmes, les sacrifices d'un peuple prosterné; présentez-les à Dieu, pour lui faire oublier nos crimes. Que, touché de vos pleurs et fléchi par nos vœux, le Christ, à qui vous avez remis le sceptre de la France, daigne y régner encore et préparer aujourd'hui, par les victoires de sa grâce, l'éternel triomphe de son amour : *Jesus Christus heri et hodie, ipse et in sæcula.* Amen.

DISCOURS ET ALLOCUTIONS

DE CIRCONSTANCE

HOMÉLIES

PRONONCÉES

AU CONGRÈS DES ASSOCIATIONS OUVRIÈRES CATHOLIQUES

A AUTUN (8-12 AOUT 1882[1])

I. — L'APOSTOLAT

Ubi duo vel tres fuerint congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.

Que signifie, Messieurs, cette promesse du Sauveur? Elle garantit une présence particulière de Jésus-Christ, présence agissante et bienfaisante, qui assure à ceux qui en jouissent la force, la victoire et la paix.

Et que faut-il pour avoir part à cette promesse? Deux choses: il faut être au moins deux ou trois ; il faut être réunis *au nom du Seigneur Jésus.*

Vous êtes plus de deux ou trois, Messieurs, et vous êtes assemblés au nom du Seigneur. Oui, car vous n'êtes pas venus ici comme on vient aux assemblées

[1] Ces homélies ont été prononcées à la messe par laquelle commençait chacune des journées du congrès. La dernière a été prononcée à Paray-le-Monial, dans la chapelle de la Visitation, où les congressistes s'étaient rendus en pèlerinage.

profanes, pour se produire ou pour soigner ses intérêts; ce n'est ni la vanité ni la cupidité qui vous attire. Vous avez fait des sacrifices pour venir ici, et, une fois venus, vous cherchez plus à vous cacher qu'à vous produire. Vous ne venez pas faire vos affaires, mais celles de Jésus-Christ. Oui; car les affaires des enfants et des pauvres, les affaires du peuple, le souci de son âme, de sa dignité, de son bonheur, voilà ce qui vous occupera dans ce Congrès, et ces intérêts-là, ce sont les intérêts de Celui qui s'est substitué à la personne des petits et des déshérités de ce monde et qui réclame en leur nom votre sollicitude. Ce sont les intérêts de l'Église, qui n'a pas attendu que d'orgueilleux sophistes eussent fait, à les en croire, la découverte de la fraternité humaine, pour aimer, servir et honorer ceux que le monde méprise et qu'il exploite.

Jésus-Christ est donc ici, au milieu de vous! Et l'Église tout entière l'environne. Oui, car je vois réunis en ce lieu tous les éléments de sa hiérarchie.

Voici l'évêque, en qui habite la plénitude du pouvoir et de la charité pastorale. Il préside lui-même votre assemblée, afin que la bénédiction d'Aaron descende du chef aux membres: *Sicut unguentum in capite, quod descendit.*

Voici les prêtres, qui reçoivent de l'évêque et exercent sous son autorité le pouvoir auguste de consacrer le corps du Seigneur, celui de dispenser la grâce, de remettre les péchés, d'annoncer la parole de vie.

Voici les diacres...: où sont-ils? Laïques zélés, hommes

d'œuvres, qui formez ici derrière les prêtres de Jésus-Christ comme une armée auxiliaire, nécessaire à l'apostolat des temps présents, les diacres, c'est vous.

Rappelez-vous ce qui arriva aux premiers jours de l'Église. D'abord les apôtres faisaient tout; ils prêchaient, baptisaient, consacraient et faisaient l'aumône. L'Évangile, pris à la lettre par un grand nombre de fidèles, mettait entre leurs mains le prix des biens vendus, et ils versaient ces richesses dans le sein des pauvres. Mais bientôt le travail les déborde. Ils ne suffisent plus à ce *ministère quotidien* de la charité. De là quelques différends entre les pauvres, qui ne se croient pas tous également traités. Les apôtres se décident à choisir *sept hommes de bonne renommée, pleins de l'Esprit de Dieu et de sa sagesse;* ils leur imposent les mains et les constituent diacres, c'est-à-dire ministres, serviteurs de la charité de l'Église.

Mais bientôt que voyons-nous? Les diacres, institués pour l'aumône matérielle, semblent usurper sur l'apostolat; usurpation sainte et bénie, car elle naît du progrès rapide et des nécessités accrues de l'évangélisation. Étienne annonce Jésus-Christ et moissonne le premier la couronne du martyre. Philippe convertit et baptise le ministre d'Éthiopie, et de là il évangélise toute la Syrie, d'Azot à Césarée. Les ministres de la charité de l'Église sont devenus les serviteurs de son zèl

Le diaconat a subsisté dans l'Église, mais son rôle s'est en quelque sorte dédoublé. En tant qu'il est un ordre sacré, il demeure le privilège des clercs; mais il

n'est plus pour aucun d'eux un état définitif; il est un degré qu'on se hâte de franchir pour arriver au sacerdoce. En tant qu'il est un *ministère*, il semble, de nos jours, avoir passé aux laïques, à la partie la plus pure, la plus zélée du troupeau de Jésus-Christ.

On voit d'abord l'Église contemporaine s'adresser à eux pour atteindre, par leur charitable entremise, ces pauvres gens auprès de qui on l'a rendue suspecte. Qu'est-ce, Messieurs, que la société de Saint-Vincent-de-Paul, sinon un collège de diacres, c'est-à-dire d'hommes de bonne renommée, pleins de l'Esprit de Dieu et de sa sagesse, qui se font les dispensateurs des aumônes de leurs frères et font aimer en leur personne la douce charité de l'Église?

Oui, mais il arrive à ces diacres nouveaux ce qui est arrivé aux anciens. Ils usurpent à leur tour; et personne ne s'en plaint, car leur usurpation est si humble, si soumise, si désirée des pasteurs et, en un mot, si nécessaire! Quoi! ils s'assoieront au chevet du pauvre; ils trouveront son âme plus malade encore que ses membres, plus indigente et plus dépouillée que sa demeure; et ils n'auront pas pitié de cette âme? Ils ne feront pas tomber les préjugés qui l'aveuglent? Ils ne profiteront pas du crédit que la charité leur donne pour ramener cette âme à Jésus-Christ, à l'espérance, à la vie éternelle? Ah! c'est impossible. Ils empiéteront, comme Étienne et Philippe; ils prendront leur part de l'apostolat.

Messieurs, voilà votre histoire, et c'est pour cela que vous êtes ici. Participants, à des degrés divers, de la

mission apostolique, vous voulez vous renouveler dans l'esprit apostolique et vous ferez de vos journées deux parts durant ce Congrès. La plus longue par la durée appartiendra à vos délibérations, c'est justice; vous échangerez vos vues, votre expérience, vos interrogations, vos désirs, et, vous sortirez de ces entretiens plus éclairés pour faire le bien. Mais la part la meilleure, la plus intime, la plus chère, sera réservée aux entretiens avec Dieu. Vous commencerez et vous finirez par ce colloque.

Obéissant à l'invitation du premier pasteur, je vous apporterai chaque matin une parole du Maître : nous la méditerons ensemble; et parce que nous sommes vraiment réunis en son nom, il sera au milieu de nous, non seulement au milieu de nos rangs, mais au milieu de nos cœurs.

II. — L'ESPRIT DE PRIÈRE

Nos autem orationi et ministerio verbi instantes erimus [1].

Quand les apôtres eurent institué les diacres pour se décharger des soins extérieurs, ils se réservèrent la prière et la prédication: « Pour nous, nous nous appliquerons à l'oraison et au ministère de la parole. »

Mais les diacres, ayant pris leur part du ministère de la parole, prennent aussi la leur de celui de la prière.

[1] Act. VI, 4.

Aussi ce que je veux dire convient également aux prêtres et aux laïques dans cet auditoire. Les uns et les autres sont, à des degrés divers, des hommes d'apostolat, donc ils doivent être des hommes de prière.

Pourquoi, Messieurs? Parce que l'apostolat n'est pas l'œuvre de l'homme, c'est *l'œuvre de Dieu*. En choisissant l'homme pour en être l'instrument, Dieu n'en change pas la nature. L'œuvre consiste toujours dans le développement de l'ordre supérieur qui embrasse et détermine notre destinée.

Cet ordre surnaturel n'est pas facultatif pour l'humanité. Il ne dépend pas de nous de lui préférer un ordre inférieur, moins privilégié tout ensemble et moins onéreux. Nous pouvons manquer notre fin, nous ne pouvons nous en assigner une autre. Même ceux qu'un malheur involontaire a placés en dehors des conditions du salut, se sentiront de cette destination frustrée. S'ils ne sont pas sujets à une peine afflictive, ils seront du moins d'éternels exilés.

Eh bien, Messieurs, si l'ordre surnaturel est obligatoire, l'économie qui le dispense l'est également. Cette économie, c'est la grâce. Et la grâce, à son tour, a un mode normal et divinement ordonné, selon lequel elle se communique. Ce mode, c'est la prière. Dieu ne s'est pas interdit de donner sa grâce sans qu'on le prie, mais il ne l'a promise qu'à ceux qui la lui demandent.

Donc la prière s'impose. Vous ne pouvez pas la mettre en délibération. Quand il s'agit des procédés extérieurs, des diverses industries du zèle, vous pou-

vez les comparer, les discuter et faire votre choix. Vous êtes réunis pour cela. Mais il y a quelque chose qui échappe à la discussion : c'est la nécessité de la prière.

Je ne vous rappellerai pas tout ce que l'Évangile contient d'enseignements répétés, pressants, pour nous inculquer cette nécessité; ces paraboles simples, saisissantes, étranges même, dans lesquelles le Sauveur ne craint pas de se soumettre aux plus étonnantes comparaisons.

Je vous dirai seulement ceci : Quand on veut bien connaître le besoin qu'on a de prier pour soi-même, il faut relire les paroles de Jésus-Christ. Mais quand on veut savoir quel est le rôle de la prière dans les œuvres entreprises pour les autres, il faut surtout considérer ses exemples.

Jésus est le rédempteur, par conséquent le modèle de ceux qui distribuent la Rédemption. Or celui qui n'avait pas besoin de prier pour lui-même a passé sa vie à prier. Non seulement sur trente-trois années qu'il a vécu sur la terre il en a donné trente à la retraite et trois seulement à l'action, mais durant sa vie publique elle-même nous le voyons sans cesse consacrer la nuit entière à la prière : *Et erat pernoctans in oratione Dei. Secessit in montem solus orare.* Quand Judas le traître vient le chercher, la nuit, avec sa cohorte, dans la villa de Gethsémani, il s'avance à coup sûr; car il sait que c'est là que le Seigneur *a coutume* de prier à cette heure.

L'exemple du Sauveur se reflète dans la vie de tous

les apôtres, de tous les saints. Les apôtres mettent la prière avant la prédication : *orationi et ministerio verbi*. Aucun travail ne les dispense de la prière, aucun intérêt ne les en détourne, aucune affaire urgente ne prime à leurs yeux l'urgence de ce besoin.

Cherchez un saint qui n'ait pas adopté cette règle de l'apostolat : vous n'en trouverez pas; mais vous trouverez ceci : c'est que la mesure de la puissance des œuvres est la mesure de l'esprit de prière qui anime ceux qui les font.

Vous donc qui voulez être les diacres de l'apostolat moderne, faites comme les diacres anciens : en prenant aux apôtres une partie de leur ministère, empruntez-leur le procédé qui en assure le succès, devenez les hommes de la prière.

Je ne vous dirai pas : Égalez les saints dans la prière; mais je vous dirai : Essayez de les suivre de loin, apprenez d'eux à établir une juste proportion de la prière aux œuvres; ne croyez pas avoir tout fait quand vous vous êtes remués pour le bien; croyez plutôt n'avoir rien fait quand vous n'avez pas beaucoup prié.

Enfin, Messieurs, voici une dernière utilité de la prière : c'est l'influence qu'elle exerce non plus seulement sur l'apostolat, mais sur l'apôtre lui-même. La prière est l'acte le plus convenable à une âme chrétienne, car c'est l'acte qui la met en rapport avec Dieu, son principe et sa fin. De là cet effet de rafraîchissement, de bien-être spirituel, qu'elle produit au dedans. On l'a appelée avec raison la respiration de l'âme dans

l'atmosphère de Dieu. Et croyez-vous que l'homme apostolique n'ait pas besoin de se ranimer dans cette atmosphère?

Les anciens prenaient grand soin de fortifier par de longues préparations le tempérament des athlètes avant de le produire dans l'arène. Et nous croyons pouvoir affronter les luttes périlleuses de l'apostolat, braver le monde et l'enfer, disputer des âmes aux puissances des ténèbres, sans nous être fait un tempérament d'athlètes! D'où vient qu'on voit des hommes inférieurs à la tâche apostolique, vaincus presque au premier pas par les difficultés et les oppositions? C'est qu'ils abordent la lutte avec des membres débiles, parlons sans figure: avec des âmes qui n'ont pas été trempées dans la grâce, qui n'ont puisé qu'avec parcimonie aux sources de la prière.

Ne faisons plus ainsi, Messieurs. Avant le combat fortifions-nous par l'habitude de la prière. Et après le combat? Ah! voici une utilité nouvelle de la conversation avec Dieu: elle fait la paix dans notre âme, elle y ramène la lumière. Qui peut combattre sans émotion? Qui est assuré de combattre sans blessure? Qui peut répondre de ne pas perdre de vue le véritable ennemi, de ne pas le confondre avec le frère qui combat à ses côtés? L'amour-propre engendre de ces erreurs. L'apôtre a besoin de reposer son âme. Ni l'effort volontaire du recueillement ni le courage de l'examen de conscience n'y suffisent. Recueillement, examen, ce sont là choses impossibles à ce cœur agité. Qu'il prie d'abord! Qu'il s'anéantisse devant Dieu, qu'il se

relève ensuite dans la confiance : tout se calme au dedans ; toute chose reprend sa place, sa proportion vraie, parce que Dieu est au sommet.

Messieurs, en tête de toutes les grâces que nous demanderons dans la prière, mettons celle-ci : la grâce de devenir des hommes de prière. A ce prix seulement nous deviendrons des apôtres !

III. — L'ESPRIT DE SACRIFICE

Tunc acceptabis sacrificium justitiæ, oblationes et holocausta [1].

Les diacres, comme les apôtres, ont besoin, nous l'avons vu, de l'esprit de prière : ils ont encore besoin de l'esprit de sacrifice.

Pourquoi ? La raison est la même que pour la prière. L'apostolat est une œuvre divine : il y faut, non les procédés de l'homme, mais ceux de Dieu.

L'apostolat, c'est la dispensation de la Rédemption. Dans cette œuvre, il y a une part que Notre-Seigneur s'est réservée, une qu'il nous laisse le soin d'achever.

Comment le Sauveur a-t-il opéré la Rédemption qui lui est propre ? Un enfant vous le dirait : c'est par sa croix.

Et la Rédemption s'achèverait en nous par un autre moyen ? Mais ce ne serait plus la Rédemption. Et la croix ne serait plus l'unique espérance, *spes unica*. O blasphème !

[1] Ps. L.

Non, il n'y a pas d'autre espérance, pas d'autre rédemption, que celle qui réside en la croix.

La rédemption de chacun de nous d'abord. Nul ne se sauve s'il ne se sacrifie. Qui aime sa vie la perd. Au plus bas degré du devoir chrétien, le sacrifice apparaît. Est-il donc si facile d'observer les préceptes? Le fera-t-on sans lutter contre Satan, le monde, la chair, c'est-à-dire sans s'immoler?

Et le sacrifice, qui est au bas de l'échelle des vertus, accompagne l'âme qui veut monter plus haut, et il grandit avec elle. La mesure de la sanctification, c'est la mesure du sacrifice. Pourquoi y a-t-il plus de perfection dans les conseils que dans les commandements? Parce qu'il y a plus de renoncement. Enfin nul n'est à l'abri des exigences les plus rigoureuses du sacrifice. Il est des circonstances qu'on peut appeler héroïques et qui n'admettent pas de milieu entre le crime de l'apostasie et la sublimité de l'immolation. Des millions de martyrs ont connu cette nécessité; des femmes, des enfants, y ont répondu par le martyre. Telle est la part du sacrifice dans l'œuvre du salut de chacun.

Et quelle sera-t-elle dans l'apostolat?

Mais la réponse est bien simple : dans l'apostolat, le sacrifice est tout.

Rappelez-vous cette admirable contemplation par où saint Ignace ouvre la seconde semaine de ses Exercices. L'âme pénitente, purifiée par les exercices de la première semaine, veut s'engager au service de Jésus-Christ. Et le Sauveur lui est représenté sous les traits d'un capitaine, qui pose à ses compagnons

d'armes les conditions du service qu'il en attend. Il s'agit de combattre l'enfer, de lui arracher ses victimes. Le chef ne s'épargnera pas, il sera le premier à la fatigue et au péril; mais ses soldats devront se contenter de ce qu'il accepte, affronter ce qu'il affronte, souffrir ce qu'il souffre: à ce prix ils partageront son triomphe.

Et, de fait, l'apostolat vit de sacrifices, à ce point qu'on est apôtre dans la mesure où l'on est sacrifié. Voyez le missionnaire aux pays lointains. Nul n'est apôtre comme lui. C'est vrai: mais quand il met le pied sur le navire qui doit l'emporter aux plages étrangères, il a déjà consommé une série de sacrifices qui ont fait couler à flots le sang de son âme, en attendant que coule un jour le sang de ses veines. C'est lui qui est le plus apôtre, parce que c'est lui qui est le plus victime.

Voyez le religieux. Il vient aussitôt après le missionnaire, et le plus souvent il cumule les deux gloires; car c'est l'état religieux qui fournit le plus de soldats à cette milice. Le religieux s'immole par un triple renoncement. Il est plus sacrifié que les autres, il est plus mûr pour l'apostolat.

Et le prêtre? L'apostolat est la raison d'être de cette vie étrange qu'il mène au milieu des hommes. Aussi cette vie se distingue des existences vulgaires, surtout par le célibat, c'est-à-dire par le sacrifice.

Et vous enfin, Messieurs, comment êtes-vous devenus des hommes d'œuvres? Comment avez-vous mérité d'être appelés les diacres de la charité de

l'Église et les ministres de son zèle? Est-ce en cherchant vos aises, ou, au contraire, en prenant sur votre repos, sur vos loisirs, sur votre bien-être; en bravant l'ennui, la fatigue, l'ingratitude, la raillerie, en semant à pleines mains sans voir germer votre grain? Et qu'est-ce que tout cela, sinon le sacrifice?

Et puis, faisant tout cela, vous avez affronté un autre péril. Vous vous êtes exposés à une contagion dont je vous vois tous atteints : la contagion du renoncement évangélique. On ne fait pas impunément l'œuvre de Jésus-Christ. Peu à peu son esprit vous gagne et vous entraîne plus loin que vous ne vouliez aller. Vous aviez commencé à vous prêter; il faut vous donner. Vous aviez été touché du côté extérieur, des effets sérieux de ce mal moral qui ronge la classe ouvrière; et maintenant ce sont les âmes que vous aimez, et quand on aime les âmes, adieu le repos! C'est le règne du sacrifice. Ah! ne vous en plaignez pas. Bénissez Dieu plutôt de ne vous avoir pas réduits à chercher loin de vous la preuve qu'il vous fait maintenant trouver en vous-mêmes : la vérification expérimentale de cette loi mystérieuse qui proportionne exactement la valeur de l'apostolat à la mesure du sacrifice.

Ah! Messieurs, notre temps avait bien besoin de cet exemple. Au commencement du XIII^e^ siècle, la société chrétienne, sortie de la barbarie, aboutissait à la civilisation, et se voyait menacée des périls moraux qui accompagnent le développement de la richesse. Qu'a fait le Seigneur? Il a suscité saint Fran-

gons et saint Dominique, et, à la suite de ces deux capitaines, l'armée des mendiants volontaires a promené dans l'Europe étonnée le drapeau de la pauvreté régénératrice.

Le péril est plus grand aujourd'hui. Si Dieu vous demande des sacrifices, ne fermez pas l'oreille, n'endurcissez pas vos cœurs : la société n'attend son salut que des besoins de renoncement que vous lui donnerez.

Je vous dis ces choses, Messieurs, au jour où l'Église célèbre la fête de saint Laurent : quel souvenir !

Et, pour les diacres, quel modèle !

Laurent, le diacre glorieux, dont l'Église romaine est fière autant que de ses plus grands pontifes, Laurent a parcouru tous les degrés du sacrifice. Le sacrifice extérieur d'abord : *oblationes*. Il a pris les richesses dont il était le dépositaire, il les a versées dans le sein des pauvres. Le sacrifice personnel et total ensuite : *holocausta*. Le mot d'holocauste n'est pas ici une métaphore. La victime a été brûlée, et l'ami généreux du Sauveur attendait sur son gril que le feu eût achevé de dévorer ses membres, pour se croire capable de s'unir à Jésus-Christ dans l'embrassement éternel. *Adhæsit anima mea post te, quia caro mea igne cremata est pro te, Deus meus.*

Qu'il y a loin, Messieurs, de saint Laurent à nous ! Est-ce que cette distance peut être franchie ? Est-ce que nous sommes de la même race que ce vainqueur ? Oui, nous sommes comme lui de la race des faibles. Mais lui, il n'a pas cherché sa force en lui-même. Il

y avait, de son temps, une source d'héroïsme ouverte aux âmes de bonne volonté : cette source n'est pas tarie, c'est l'Eucharistie.

L'Eucharistie, pain des victimes, parce qu'elle est la victime fait pain! L'Eucharistie, mystère double, où se perpétue le sacrifice, où se distribue le sacrement du Christ, mais à cette condition que le sacrifice engendre le sacrement, que la communion naisse de la messe, c'est-à-dire d'un renouvellement du Calvaire. Venez, chrétiens; venez, serviteurs des âmes, prenez ce pain, enivrez-vous à ce calice; et puis allez, ne craignez pas; le sang du sacrifice coule dans vos veines, et l'apostolat n'a plus d'exigence qui vous dépasse; le ciel n'a pas de récompenses qui ne vous appartiennent.

IV. — LA CHARITÉ

Plenitudo legis dilectio : « La consommation du devoir, c'est l'amour. »

Chrétiens, hommes d'œuvres, il faut que vous soyez des hommes de sacrifice et des hommes de prière; mais pourquoi? Le sacrifice écarte l'obstacle qui sépare de Dieu, la prière opère la rencontre; et là, dans l'union avec Dieu, que trouve-t-on? On trouve ce qui est au cœur de Dieu, on trouve l'amour.

Je ne viens pas traiter avec vous cet incomparable sujet. Ah! si nous avions le temps de remonter aux sources, nous verrions des merveilles : l'amour, seule

explication de tous les ouvrages divins; Dieu qui se suffit, Dieu que rien ne domine, et qui, sans besoins comme sans contrainte, sort pourtant de lui-même et multiplie la vie... Cherchez un motif à cet épanchement : il n'y en a pas d'autre que l'amour. Il ne sera pas plus riche, pas plus heureux quand il aura créé; mais il aura communiqué sa richesse, il aura fait des heureux.

Mais il faut descendre de ces hauteurs. Nous sommes ici pour traiter une affaire pratique et pressante. Nous voulons nous sanctifier et sauver nos frères. L'âme de la sanctification, l'âme de l'apostolat, c'est la charité.

Deux paroles du Sauveur, deux paroles entre mille, nous en fourniront la preuve.

S'agit-il de l'œuvre personnelle du salut : voyez Madeleine. Elle a beaucoup péché, mais elle a beaucoup aimé; il suffit : du rang des pécheurs, elle montera au rang des saints : *Dimittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.*

S'agit-il de la conquête des âmes : voyez saint Pierre. En lui se personnifiera toute l'action conquérante et gouvernante de l'Église, toute sa mission directrice et sanctificatrice. Déjà le Seigneur lui en a fait la promesse. Mais depuis lors est survenue la chute de Simon. Jésus ressuscité veut renouveler l'élection de Pierre, et, avant de confirmer l'apôtre dans ses prérogatives, il va demander à l'ami une garantie : laquelle? La garantie de l'amour. Il s'agit de paître mes agneaux, de diriger les petits, les faibles : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? Oui? Alors : *pasce*

agnos meos. Il s'agit de paître mes brebis, de gouverner les sages et les forts. M'aimes-tu ? Oui ? Alors : *pasce oves meas.* Il s'agit de présider à toute l'Église, de commander aux pasteurs eux-mêmes : Simon, voici autour de toi les autres apôtres : m'aimes-tu plus que ceux-ci ? Oui ? alors tu peux être leur chef. »

Ainsi la loi est manifeste : l'amour n'est pas seulement la condition de l'apostolat, il en est la mesure. Et de fait, dans les autres œuvres de bienfaisance, il peut se glisser quelque mélange d'égoïsme, quelque recherche de satisfaction propre. Il est si doux de soulager la souffrance, de répandre le bonheur, de moissonner les bénédictions ! Et puis ceux qu'on soulage, on les voit, on les touche : on était tout à l'heure spectateur de leur misère, on est maintenant témoin de leur joie. C'était un plaisir pur et noble, mais c'est un plaisir.

Dans l'apostolat, je ne vois rien de semblable : la foi seule inspire l'apôtre ; l'objet de sa charité, ce sont les âmes, et cet objet est invisible. Le bien qu'il fait dort quelquefois longtemps, comme la semence avant de germer ; celui qui sème n'est pas toujours celui qui moissonne. Quel désintéressement ! quelle pureté ! Ah ! c'est comme cela que Dieu aime.

Mais de quoi est-elle faite cette charité apostolique ? De trois éléments : l'humilité, la patience, le dévouement.

L'humilité d'abord. Vous avez entendu parler de deux sortes de zèle, vous les avez même rencontrées l'une et l'autre. Vous savez qu'il y a un zèle qui fait

du bien, c'est le zèle charitable; un autre qui blesse et qui éloigne les âmes, c'est le zèle amer. Je n'insiste pas sur ces vérités connues. Mais qu'est-ce qui distingue le premier zèle du second? Tous les deux peuvent être ardents, inspirés par des motifs surnaturels; tous les deux peuvent se révéler par de généreux sacrifices; mais l'un est humble, l'autre est orgueilleux.

Le zèle orgueilleux rebute et irrite; un conflit s'engage entre deux orgueils, celui du pécheur et celui de l'apôtre. Pourquoi le pécheur céderait-il? L'orgueil ne cède qu'à l'humilité.

Ceux qui ont le zèle amer disent, pour s'excuser, qu'ils n'en veulent pas aux hommes, mais aux erreurs. Si c'était vrai, les verrait-on mêler de personnalités leurs polémiques ou leurs exhortations, suspecter les intentions, travestir les paroles, et jusque dans l'appréciation des doctrines porter une âpreté de ton qui d'avance indispose contre leurs enseignements les plus salutaires?

Ils disent encore: L'Église, dans ses jugements, ne ménage pas les erreurs. Oui, mais l'Église est divinement assistée pour discerner l'erreur, parce qu'elle est l'interprète infaillible de la vérité révélée. Et nous, nous avons bien vite fait d'appeler erreur et de condamner sous ce nom toute opinion qui n'est pas la nôtre, et de donner pour limite à l'orthodoxie le cercle de nos appréciations personnelles.

Oh! qui nous donnera l'humilité, pour manier avec délicatesse et douceur les plaies des âmes? On dit dans

le monde que l'aumône humilie : l'aumône mal faite, oui ; mais non pas l'aumône des humbles. Et l'apostolat est la plus nécessaire des aumônes ; il faut donc qu'il soit aussi la plus humble.

Jésus n'a humilié personne : il a invectivé le pharisaïsme en général, mais il a parlé doucement à Simon le pharisien. Il a révélé à la Samaritaine sa faute, mais il l'a relevée aussitôt par l'espérance ; il a pris la défense de la femme adultère : *Nec ego te condemnabo.* Et nous-mêmes, qui l'avons tant offensé, nous traite-t-il avec mépris? Non, il nous accueille comme des amis, et nous fait asseoir à son banquet.

Avec l'humilité la patience. On croit d'ordinaire qu'il y a deux manières de servir Dieu : l'une qui est toute action, le zèle ; l'autre qui est toute patience, quand le maître nous cloue sur sa croix. Mais non, il y a une part considérable de patience dans le zèle. Qui veut servir les âmes, doit savoir pâtir au moins autant qu'agir.

Ici encore prenons Dieu pour modèle. Que fait-il à notre égard? Est-ce qu'il nous presse? Est-ce qu'il refuse tout délai à notre faiblesse? Pourquoi serions-nous plus exigeants que Dieu? Nous avons moins de droits que lui, mais nous sommes plus égoïstes ; la résistance ou seulement la lenteur nous irritent, et nous ne savons pas souffrir en paix les retards, les distractions, les grossièretés, les inconséquences des faibles. Le progrès d'une âme, le développement d'une œuvre, sont des entreprises de longue haleine :

à vouloir les brusquer, on les arrête, on les compromet pour longtemps.

Enfin le dévouement. C'est la troisième qualité du zèle; mais, à vrai dire, elle dérive nécessairement des deux autres. Si vous êtes humbles et patients, vous serez dévoués, vous ne vous chercherez pas dans vos œuvres; l'amour aura tué en vous l'égoïsme, et rien ne vous empêchera plus de vous donner.

Et quand on sentira que vous vous donnez vraiment, croyez-moi, Messieurs, on ne vous résistera pas.

Ah! je dis cela en rougissant; car nous, prêtres, c'est notre faute si nous ne sommes pas les maîtres du monde. Nous manions des vertus célestes, et si nous ne changeons pas la face de la terre, si nous laissons le mensonge gagner du terrain sur la vérité, si nous voyons l'Église notre mère en butte aux calomnies les plus étranges, c'est que, chargés de la représenter aux yeux des hommes, nous ne savons pas personnifier comme il le faudrait l'abnégation, le dévouement.

Oui, même après tout ce qu'on a fait, avec un effrayant succès, pour armer le peuple contre l'Église, il dépend de nous de la lui faire aimer; car le peuple reconnaît ceux qui l'aiment, il les reconnaît à la marque du dévouement.

Donc, Messieurs, prêtres et laïques, confondus ici dans un même désir d'apostolat, sanctifions-nous pour mieux servir nos frères. Emportons d'ici le feu de l'autel.

On vous a adressé, au cours de ce congrès, plus d'une parole d'espérance. Je ne voudrais pas décou-

rager en vous ce sentiment si convenable à des âmes chrétiennes, si nécessaire à des hommes de travail et de lutte. Mais enfin, quand on donne pour objet à vos espérances la solution prochaine des graves et redoutables problèmes qui mettent notre société en péril, on peut se tromper. Pour moi, profitant du privilège qui appartient à la parole sainte, je viens vous proposer une espérance qui ne trompe pas. Oui, quand même tout succès nous serait refusé en vue de la pacification sociale, quand il n'y aurait plus ni pour notre patrie de jours prospères, ni pour nous aucun moyen de lui en refaire, je vous dirais encore : « L'avenir est à vous, car vous pouvez sauver des âmes, et vous les sauverez en les aimant. »

V. — A PARAY-LE-MONIAL

Redite, prævaricatores, ad cor : « Pécheurs, revenez au cœur de Dieu [1]. »

A qui s'adresse, Messieurs, cette invitation du prophète? Aux pécheurs. Ah! je vous en prie, prenons-la pour nous. Pécheur, qui de nous ne l'est pas? Et puis l'invitation est si douce! il est si bon de l'écouter comme venant droit du cœur de Dieu au nôtre! *Redite ad cor,* revenez au cœur. Là est tout le centre des choses divines et des choses humaines.

L'amour est le seul lien qui rattache le Créateur à la créature. Car, s'il n'avait aimé, Dieu n'aurait pas

[1] Is. XLVII, 8.

créé. L'amour devra donc être aussi le lien qui rattachera la créature au Créateur, car le Dieu qui aime veut se faire aimer.

L'amour qui descend de Dieu à l'homme, qui remonte de l'homme à Dieu, c'est donc toute la religion. L'humanité l'avait trop oublié. Depuis le jour néfaste où elle rompit le pacte de la première alliance, elle a gardé le besoin du commerce avec Dieu, mais elle en a perdu le secret. L'amour a fait place à la crainte. On a vu des religions de terreur, dont l'objet était une divinité malfaisante, dont le culte consistait en sacrifices barbares. Le progrès des civilisations n'a délivré l'humanité de cet esclavage, qu'en rompant toute relation avec le ciel. Mais le scepticisme ne comble pas les vides du cœur, il les élargit. La vie ne devait revenir qu'avec la religion de l'amour.

L'amour divin va donc reprendre le chemin de la terre. Il fera tout d'abord une première station dans un cœur d'homme, où il retrouvera toutes les excellences de Dieu. L'Incarnation a rendu possible cette merveille. Le cœur de Jésus est l'asile où se repose l'amour éternel avant de se répandre. Pécheurs, vous qui aviez désappris le véritable amour, venez à ce cœur : c'est là qu'on le retrouve. *Redite, prævaricatores, ad cor.*

Messieurs, vous avez entendu cet appel, et vous êtes venus. Durant huit jours, vous avez délibéré sur les intérêts de ce peuple qui vous est cher, car c'est votre sang, votre race; et vous l'avez trouvé malade, malade d'égoïsme et de haine. Vous vous êtes dit :

On ne le sauvera qu'en l'aimant; mais comment l'aimer? Allons à la source de l'amour. Oh! vous avez bien fait.

En cherchant un lieu où l'amour de Jésus se manifeste, vous avez bien choisi votre rendez-vous. C'est ici qu'a retenti cette parole : « Voici le cœur qui a tant aimé les hommes! » C'est donc ici qu'il faut venir pour le connaître. C'est ici que le christianisme apparaît ce qu'il est réellement : la grande école de l'amour.

L'histoire du christianisme, c'est l'histoire des manifestations de l'amour rédempteur. Le premier témoignage qui lui est rendu, c'est le témoignage du sang : après le sang du Christ, voici le sang des martyrs; trois siècles en sont inondés. Puis vient le témoignage de la doctrine. L'hérésie voudrait amoindrir la personne du Sauveur pour déprécier son amour; l'Église veille et rétablit les droits de la Rédemption. Un troisième témoignage est celui de l'action civilisatrice : les sociétés chrétiennes, pétries par les mains de l'Église, offrent au regard un type nouveau, où brille l'empreinte de charité qu'y a gravée la main du Rédempteur. Enfin nous touchons aux derniers âges. Le monde vieilli et blasé a besoin d'une provocation nouvelle pour rapprendre la leçon de l'amour. O merveille! Il semblait qu'à ce siècle douteur il fallût des signes éclatants, des prodiges extérieurs, quelque chose qui eût frappé les sens pour réveiller la foi. Mais non. La charité de Jésus lui réserve une révélation tout intime; ce qu'elle montrera, ce ne sont

plus ses effets, c'est sa source même : « Voici le cœur qui a tant aimé! »

Et reconnaissez ici la puissance de Dieu. Cette révélation discrète, silencieuse, confinée au dedans, fera son chemin à travers les gloires bruyantes du XVII^e^ siècle, à travers les railleries impies du XVIII^e^, à travers les négations éhontées du XIX^e^; et elle atteindra les âmes, elle multipliera les conquêtes de la grâce, elle donnera à la piété contemporaine sa forme la plus expressive et sa plus haute intensité, elle triomphera des préjugés, des défiances; la dévotion au sacré Cœur s'installera en victorieuse dans une citadelle devenue le plus illustre de ses temples, et dont la coupole couvrira bientôt de son ombre tutélaire tout ce qui s'agite de douleurs et d'espérances au sein de la plus orgueilleuse et de la plus coupable des cités.

O cœur de Jésus, vous savez vaincre : vous nous avez vaincus. Nous ne résistons plus. Nous sommes venus vous demander ici le secret de faire du bien à nos frères, et confier à votre protection les desseins que nous avons formés en leur faveur. Ah! remplissez-nous de votre charité rédemptrice, afin que les ignorants et les égarés, qui ont oublié votre loi et qui ne savent plus en juger que par nos œuvres, y reconnaissent et y bénissent de nouveau la loi d'amour. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION

PRONONCÉE DANS L'ÉGLISE DE LOIGNY

Le 2 décembre 1876

A L'OCCASION DU SIXIÈME ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE DE LOIGNY
ET DE LA BÉNÉDICTION D'UN MONUMENT
ÉLEVÉ AU SACRÉ CŒUR DANS LE BOIS DES ZOUAVES

MES FRÈRES,

Le temps, dans sa course rapide, nous éloigne bien vite des événements qui ont marqué notre vie. Il y a six ans, à pareil jour, ces lieux étaient témoins de scènes lugubres : vos paisibles campagnes retentissaient du bruit des combats ; le sol tremblait sous les pas des escadrons ; le canon grondait à vos portes ; l'incendie dévorait vos demeures et jusqu'à la maison de Dieu ; le champ même du repos était devenu un champ de carnage.

Aujourd'hui les bienfaits de la paix ont effacé les dernières traces de ces horreurs : plaines et villages ont repris leur aspect accoutumé ; et quand les cœurs qui n'oublient pas veulent célébrer l'anniversaire de ces jours pleins de deuil, mais remplis de gloire, c'est

ce sanctuaire qui les attire: car c'est ici seulement que les souvenirs, devenus sacrés, sont assurés de ne pas vieillir.

Oui, cette église est un souvenir: sortie radieuse des ruines fumantes du vieux temple, elle garde à elle seule tous les secrets du passé. Si j'admire l'harmonie de ses proportions, la noblesse de ses formes, l'éclat des ornements qui la décorent, je n'ai pas besoin que personne m'explique l'origine de ces beautés inattendues. Je lève les yeux, et là-bas, derrière cet autel, sous la protection de l'image sacrée qui symbolise l'amour du Rédempteur, je vois écrits sur le marbre les noms de ceux qui ont aimé la France plus que leur vie. Ah! que leur dépouille dorme ignorée dans les champs déserts! Que la charrue heurte en passant leurs ossements dispersés! S'il le faut, je m'en console: leurs noms sont ici, et la maison de Dieu ne laissera pas périr leur mémoire. Leurs noms sont ici, et la prière des générations reconnaissantes ne cessera jamais d'accompagner leurs âmes devant Dieu!

Mes frères, allons au fond de ce souvenir. Qu'y trouverons-nous? Sans doute, et tout d'abord, de poignantes douleurs.

Je ne parle pas seulement de ces douleurs secrètes, de ces deuils domestiques, de ces regrets profonds que rien ne consolera sur la terre, car le ciel possède seul des remèdes capables de guérir de pareilles blessures. Ces douleurs-là, je les salue en passant, et je les félicite d'être venues chercher non l'oubli, mais la paix au pied de cet autel. Mais au fond du souvenir que

consacre cet édifice, ce que nous trouverons surtout ce sont les grandes et publiques douleurs de notre patrie. En nous rappelant une journée terrible, ce temple nous dira ce qu'il en a coûté à la France d'avoir voulu rompre le vieux pacte qui l'unissait à son Dieu : l'ivresse d'un fol orgueil faisant place sans intermédiaire à l'accablement de la défaite; le désordre dans les conseils, la confusion dans les mouvements, le trouble dans l'action, et, après l'effort héroïque des premières batailles, la défaillance même dans les âmes; le torrent de l'invasion rompant toutes les digues, pénétrant presque sans obstable au cœur même de la patrie: voilà l'humiliation! Mais regardez: voici la gloire. La France ne pouvait plus, à cette heure fatale, relever sa fortune: ses enfants sont accourus pour sauver son honneur. Le sol que nous foulons a vu tomber ces braves : comment sont-ils tombés ? *Quomodo ceciderunt fortes ?* Écoutez-le : c'étaient des héros chrétiens; comme le chrétien sert son Dieu, ainsi ces héros ont servi la France, par la foi, par l'espérance, par l'amour.

Ils ont cru : ce fut leur force. Ils n'ont pas eu besoin du succès pour voir clairement où était le devoir. A l'heure où le dévouement de plusieurs hésitait, non que la bravoure fût éteinte, mais parce que le sacrifice semblait stérile, nos braves ont marché d'un pas tranquille où les appelait l'immolation certaine. Ah! c'est qu'ils étaient les disciples de Celui qui a dit: « Heureux ceux qui croient sans voir: » *Beati qui non viderunt et crediderunt.* C'est que la religion de Jésus-

Christ les avait nourris dans le culte des choses invisibles. C'est que leur regard, illuminé par la foi, portait plus loin que les étroites réalités de la terre. Le monde parfois les avait traités de rêveurs. Quand la France prospère n'avait pas besoin du sang de ses enfants, le monde n'avait pas compris le sentiment qui entraînait ces jeunes hommes au service d'une cause auguste et délaissée ; il s'était même trouvé des insulteurs pour jeter aux défenseurs du pontife menacé ce reproche blasphématoire qui les accusait de mettre leur épée française au service d'un étranger. Comme si le Père des chrétiens pouvait être un étranger pour des fidèles, et comme si les fils de la France n'étaient pas deux fois les enfants de Celui qui chérit dans notre patrie la fille aînée de sa tendresse!

Mais l'avenir réservait à la foi de ces héros une noble vengeance. Le jour vint où, pour croire encore à la France, il fallut regarder plus haut que la terre. Ce jour-là, quand toute gloire était éclipsée, quand toute puissance était abattue, quand l'ombre de la mort semblait couvrir la patrie expirante, ils ont su reconnaître sa face voilée d'humiliations et de douleurs : pour elle ils ont marché à travers une pluie de fer, pour elle ils sont tombés; et c'est à elle encore que, de leur couche sanglante, ils ont envoyé avec amour leur suprême et filial adieu.

Ils ont cru, et ils ont espéré. O sublime espérance, dont ils ont fait deux parts : l'une pour eux, l'autre pour la patrie ! Pour eux-mêmes ils n'ont pas espéré la victoire; mais, par delà le trépas, ils ont espéré la

couronne, celle que Dieu nous donne pour prix au sacrifice et dont la seule attente transforme en joies surhumaines les amertumes de la dernière heure. Pour la France, ils ont rêvé la régénération d'abord, et plus tard la délivrance; ils ont espéré que leur sang ne serait pas stérile, que leur exemple ne tomberait pas à terre, et que, en imitant leurs vertus, d'autres Français se rendraient dignes d'être choisis pour compléter, quand Dieu voudra, la rédemption de la patrie.

Voilà ce qu'ils ont espéré. Recevons de leurs mains cette espérance, méritons par nos vertus de justifier un jour ce qu'entrevoyait dans une vision suprême leur triomphante agonie.

Enfin ils ont aimé : et vous savez quel fut le modèle, l'inspirateur de leur amour. Quand l'apôtre saint Paul voulut caractériser en deux mots l'œuvre rédemptrice, il dit ces simples paroles : « Le Christ a aimé l'Église (désignant sous ce nom toute l'humanité rachetée), et il s'est livré pour elle. « Le Christ a aimé, voilà pourquoi nous devons aimer nous-mêmes. Et il s'est livré; voilà comment nous devons aimer.

Rangés sous l'étendard du Sacré-Cœur, nos héros étaient depuis longtemps à l'école du véritable amour. En aimant l'Église à Rome, ils s'étaient préparés à aimer la France : et quand vint l'heure de témoigner cet amour, ils se trouvèrent prêts à en fournir la preuve suprême, celle qui épuise toute la puissance du cœur, parce que l'homme n'a rien de plus à donner que sa vie : *Majorem hac caritatem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis.*

Mes frères, tel est l'enseignement qui se dégage de ce souvenir; mais il va recevoir aujourd'hui de la cérémonie qui se prépare une salutaire consécration. C'est qu'en effet à l'anniversaire accoutumé s'ajoute cette fois une solennité nouvelle. A quelques pas d'ici, à l'entrée de ce bois dont le nom demeurera inscrit dans l'une des pages les plus héroïques de nos annales, des mains pieuses ont élevé vers le ciel un monument d'un genre inattendu : il ne s'agit plus d'embellir la tombe de nos glorieux morts; il s'agit de rappeler au monde le principe de leur dévouement.

Nous allons quitter ce temple, où nous avons prié pour eux; nous ferons succéder aux chants de deuil les accents de l'adoration et ceux de l'action de grâces; l'Église, par la main de son ministre, bénira le monument consacré à l'amour rédempteur. Héros de Loigny, tressaillez de joie dans vos sépulcres. Cette bannière immaculée, qui n'a connu d'autres taches que celles de votre sang, voici qu'elle s'élève et qu'elle demeure. Autrefois, dans la mêlée, vos mains défaillantes la faisaient passer de l'un à l'autre; toujours tombante et jamais abattue, elle inspirait par sa seule vue la passion du sacrifice. Aujourd'hui elle ne peut plus tomber; sa hampe est taillée dans la pierre; ses plis sont fouillés dans le marbre; sa cime inébranlable domine au loin la plaine. C'est ici que toutes les générations viendront apprendre le prix de la foi, la douceur de l'espérance, la puissance de l'amour. Qu'il en soit ainsi! Amen.

DISCOURS

PRONONCÉ EN L'ÉGLISE DES CARMES, LE 10 JUIN 1877

POUR L'INAUGURATION

D'UNE STATUE DE SAINT PIERRE

Labia sacerdotis custodient scientiam, et legem requirent ex ore ejus.

Les lèvres du grand prêtre seront les gardiennes de la science ; sa bouche sera l'interprète de la loi.

(Malach. II, 6.)

EXCELLENCE [1],
MESSEIGNEURS [2],
MESSIEURS,

Le Roi-Prophète a décrit avec un charme divin la douce majesté du père de famille : « La crainte de Dieu est la règle de ses voies; l'aisance dont il jouit est le prix de son glorieux labeur; son épouse est pareille à la vigne féconde dont les fruits sont l'ornement et la richesse de sa demeure; comme les jeunes pousses de l'olivier environnent la souche d'où elles prennent leur

[1] Mgr Meglia, archevêque de Damas, nonce apostolique.

[2] Mgr Richard, archevêque de Larisse, coadjuteur de Paris; Mgr Ravinet, ancien évêque de Troyes.

attendu jusqu'à ce jour pour prendre sa part de la joie commune. Déjà, répondant à nos vœux les plus chers, l'éminent représentant du Saint-Siège a daigné transmettre lui-même au souverain pontife l'hommage unanime que chacun de vous a voulu souscrire, et qui confond dans un même sentiment les maîtres et les disciples. Mais, pour donner à notre piété filiale toute l'expression qu'elle réclame, il nous fallait la présence du prélat qui figure, au milieu de nous, la personne du successeur de Pierre. Cette faveur nous est faite aujourd'hui, et ce serait assez déjà pour réjouir nos cœurs. Toutefois là ne se bornent pas nos désirs. A votre entrée dans cette église, Monseigneur, un objet a frappé vos yeux : vous avez aperçu la statue du prince des apôtres, assis, comme dans la basilique vaticane, sur la chaire qui symbolise sa mission de docteur infaillible. Nous venons vous demander de consacrer, par une bénédiction empruntée au cœur de Pie IX, l'image qui doit présider désormais aux prières et aux travaux de cette religieuse et studieuse maison.

Et vous, Messieurs, qu'attendez-vous de celui qui a l'insigne honneur d'être aujourd'hui votre interprète, sinon qu'il justifie la demande qu'il vient de formuler en votre nom? Eh bien, oui, je le dirai sans crainte, nous avons un droit véritable à posséder parmi nous cette représentation de la chaire de Saint-Pierre : le droit qu'a toute institution à traduire au dehors la pensée qui l'inspire. Longtemps appelée par les vœux de tous les catholiques, admise à l'existence par nos législateurs, créée par nos évêques, cette Uni-

[illegible] donner à la jeunesse [illegible] donner à la patrie des [illegible] appartenant à l'Église des enfants [illegible] notre chaire domine toujours [illegible] sommes sûrs d'atteindre ces deux [illegible] notre antiquité, qui suffiront à notre [illegible]

[illegible] *Labia sacerdotis* [illegible] Voilà, Messieurs, un [illegible] sagesse! Il se peut; mais que de [illegible] nous commander! Sans doute, [illegible] monde qu'un pauvre [illegible] a regardé, il l'a choisi. [illegible] sa profession: [illegible] deviendra un pê- [illegible] s'appellera plus [illegible] s'appellera Pierre, et tout ce [illegible] s'appuyer sur ce fonde- [illegible] renfermée dans les [illegible] franchira l'espace et [illegible] aura son siége dans la [illegible] siècles après la chute [illegible] siége sera encore debout. Vous voyez bien que Dieu a le droit de nous étonner par son choix; le miracle est à ses ordres pour justifier le mystère de sa conduite. O Pierre! vous que le Sei-

gneur a exalté de la sorte, nous sommes prêts à croire que vous présidez à la science; mais comment?

Il y a, Messieurs, deux sciences parmi les hommes. Elles diffèrent par leur origine aussi bien que par leur objet. L'une est du ciel, l'autre est de la terre; celle-ci interroge les secrets de ce monde, celle-là révèle des mystères qui dépassent notre nature et qui cependant intéressent notre destinée. Ce dernier trait nous explique une anomalie bien étrange tout d'abord : de ces deux sciences, la plus difficile à conquérir, la plus rare à posséder, ce n'est pas la plus élevée; c'est, au contraire, la moins haute, la moins durable, la moins lumineuse. Pourquoi? Parce que c'est aussi la moins nécessaire.

La science humaine s'essaye à pénétrer l'énigme de la vie présente; déchiffrée ou non, l'énigme cesse avec cette vie fugitive, et l'on peut se consoler de mal connaître une demeure qu'il faudra bientôt quitter pour toujours. La science surnaturelle nous donne le mot de la vie future, et nul ne peut se passer de savoir ce qui doit décider de son sort éternel. Dieu donc est venu au secours de notre commune ignorance, Dieu a dit à l'humanité ce qu'elle ne pouvait ignorer sans déchoir de ses destinées immortelles. Il le lui a dit autrefois par ses patriarches et ses prophètes : *Olim loquens Deus patribus in prophetis*[1], et l'humanité ne l'a pas compris. Alors il a envoyé son Fils pour le lui dire : *Novissime locutus est nobis in Filio.* Et le Verbe

[1] Hebr. I, 1.

[illegible] qui [illegible] la vérité vivante a habité parmi nous.

Les traits de son Maître, le Père céleste nous le désigne lui-même : *Ipsum audite*. Ce qu'il enseigne, ce n'est pas la science humaine que les philosophes continuent d'enseigner à travers de la terre ; pour lui il n'entretient que des choses du royaume du ciel. Ce que Dieu nous réserve par delà le tombeau, ce que nous devons faire en deçà, ce qui manque à notre indigence et ce que Dieu nous donne, voilà l'objet, en substance, exclusif de ses familières leçons. Ses auditeurs ordinaires sont les pauvres et les simples : un jour, au milieu d'une entretien plein de douceur, le Maître s'interrompt, et, dit l'Évangéliste, il tressaille dans le Saint-Esprit : « O mon Père, s'écrie-t-il, je vous loue et je vous bénis. » *Confiteor tibi, Pater.* Quelle est donc la cause de cette émotion, quel est l'objet de cette louange ? Écoutez la suite : « Parce que vous avez caché ces mystères aux sages et aux savants de ce monde, et que vous les avez révélés aux petits [1]. »

Il pourrait que les sages et les savants ne sont pas exclus de cette révélation nécessaire, car eux aussi ont une âme à sauver. Les sages donc viendront à leur tour, mais à la condition de se faire petits par la docilité de l'esprit et par l'humilité du cœur ; ils apprendront, avec Nicodème, qu'il faut reprendre, à l'école de Jésus-Christ, une naissance nouvelle et une nouvelle enfance. Les savants viendront, mais ils ap-

[1] Luc. x, 21.

prendront, avec saint Paul, à n'estimer plus qu'une seule science : celle de Jésus crucifié. Et l'oracle du Sauveur demeurera vrai sans exception : la révélation du salut est le privilège des humbles : *Et revelasti ea parvulis.*

Ainsi, Messieurs, le Maître divin semble renfermer son enseignement dans le domaine des vérités surnaturelles. La science humaine n'est pas l'instrument qu'il destine à l'œuvre générale du salut des hommes.

Elle demeure après la rédemption ce qu'elle était auparavant, un privilège; seuls les favoris de la fortune et du loisir, ou les héros de la patience et de l'étude, pourront lui arracher ses secrets. Par leurs efforts accumulés, le monde continuera de progresser vers son perfectionnement naturel; mais la grande multitude restera courbée sous la loi du labeur matériel, et les utopies des modernes rêveurs n'arriveront pas à faire de la culture scientifique le patrimoine commun des intelligences.

S'ensuit-il que le Sauveur se désintéresse de cette culture? Loin de là, Messieurs, car la vérité est indivisible; elle peut bien mesurer, suivant l'objet qu'elle montre et le sujet qui la contemple, l'intensité de sa lumière; ainsi le chrétien illettré reçoit, avec la formule dogmatique, ce qu'il peut concevoir de la doctrine cachée sous cette formule; mais la même mesure ne saurait suffire à l'esprit du savant. Chez celui-là, l'enseignement révélé trouve rarement la place vide. En se cultivant par l'étude, la raison a touché à tous

les problèmes, a essayé de toutes les solutions, s'est fait à elle-même sur toutes choses un commencement de science ou d'opinion. Quand une lumière plus haute vient à tomber sur cette pénombre, l'indifférence n'est pas possible ; il faut ou que la lutte s'engage, ou que l'harmonie s'établisse. Dès la première rencontre, l'esprit humain doit se prononcer : la révélation vient à lui au nom d'un Dieu personnel et créateur, auteur de notre être, terme de nos tendances, réformateur de notre condition présente, restaurateur de nos destinées futures. Si cet esprit est acquis d'avance à l'une de ces erreurs philosophiques qui mêlent la divinité avec la nature et noient l'âme dans la matière, il repoussera la doctrine du salut, ou, pour l'accueillir, il devra brûler ses idoles et se refaire une raison chrétienne. Ainsi, quand Paul annonce le Christ devant l'Aréopage, seul le savant Denis reçoit la lumière en abdiquant sa trompeuse science; les autres renvoient avec dédain celui qu'ils appellent le *semeur de paroles*. Et s'il s'agit maintenant non plus d'une intelligence formée d'avance, mais d'un esprit qui se développe par l'éducation, là encore, là surtout il faut choisir. Vainement on essayera de faire de l'instruction deux parts : l'une où l'adolescent sera le disciple du Christ, l'autre où la sagesse humaine lui livrera ses secrets, sans égard comme sans opposition à l'Évangile. Pratiquement, il faudra que l'intelligence prenne parti. Ou elle donnera raison au Maître divin, et alors elle ne souffrira rien dans ses connaissances qui ne s'harmonise avec sa foi; ou elle s'attachera de préférence à la science

séparée, dont le propre caractère est de varier sans cesse ses principes, et dès lors elle ne pourra longtemps supporter l'immobilité des bases éternelles sur lesquelles se dresse l'édifice de la doctrine révélée.

Ainsi, Messieurs, la science humaine a le devoir de se faire chrétienne. On a dit, je le sais, que du même coup elle se fait esclave : misérable calomnie qu'on a honte de réfuter encore, et qui pourtant se répète toujours. Si par la liberté vous entendez pour la science le droit de se mouvoir dans son domaine, de choisir ses procédés, de varier ses hypothèses, de les vérifier par l'expérience, d'enregistrer, de classer et de juger ses résultats, Messieurs, la science chrétienne est libre, et je défie qu'on trouve dans l'orthodoxie la plus rigoureuse une entrave qui retarde sa marche. Mais la science s'appuie sur des principes et se heurte à des limites. La religion veut que les principes soient saufs et que les limites soient observées. Ainsi, les sciences naturelles analysent les éléments de l'ordre merveilleux qui règne dans la création : nier l'Ordonnateur suprême, c'est attaquer le principe même de ces sciences. Est-ce là de la liberté? Ainsi encore, l'observation physiologique ne rencontre nulle part l'esprit au bout du scalpel : refuser à une autre science le droit d'affirmer ce que celle-ci ne peut découvrir, c'est nier la limite. Est-ce là de la liberté? Non, Messieurs, c'est de la démence; et la science chrétienne demeure la plus libre, parce que, maintenue sur ses vraies bases et contenue dans ses vraies frontières, elle est plus préservée des entreprises téméraires, plus

affranchie du caprice, plus assurée de ne relever jamais que de la vérité.

Eh bien, Messieurs, cette vérité totale, qui suffit à guider les simples dans la voie du salut, à éclairer les sages dans la conquête de la science, où la trouverons-nous? Est-ce assez de dire que nous la trouverons dans le Christ? Non, car le Christ lui-même a voulu être montré ; c'est le rôle de son Église de le rendre visible à tous les yeux, de mettre sa parole à la portée de tous les cœurs. Mais l'Église, à son tour, a besoin de se faire reconnaître. Parmi tant de sociétés qui se disent chrétiennes, je cherche à discerner le vrai troupeau de Jésus-Christ. Le Maître y a pourvu : « Je suis, dit-il, la porte du bercail : » *Ego sum ostium*[1]. « Celui qui n'entre pas par cette porte est un voleur: » *Qui non intrat per ostium, ille fur est et latro.* Et maintenant paraissez, Simon-Pierre! Vous êtes entré par la porte de Jésus. C'est à vous qu'il a remis ses clefs, c'est à vous qu'il a dit : « Sois le pasteur de mes agneaux, le pasteur de mes brebis. » C'est pour vous qu'il a prié, afin que la pureté de votre foi ne connaisse pas de défaillance : *Ego rogavi pro te, ut non deficiat fides tua.* « C'est vous qu'il charge à son tour d'affermir tous vos frères : *Et tu confirma fratres tuos.* Qu'un temple s'élève en l'honneur du Christ: avant d'y porter ma prière, je regarderai s'il a Pierre pour fondement. Qu'un débat s'élève entre les enfants de Dieu : avant de prendre un parti, j'attendrai ou que

[1] Joan. x, 9.

Pierre ait résolu mes doutes par son jugement, ou qu'il ait consacré ma liberté par son silence. Ainsi je ne resterai jamais sans témoignage. Oh! que je plains les âmes demeurées chrétiennes dans leurs désirs, mais que le malheur de l'hérésie livre aux hasards de leurs propres recherches pour la détermination de leur foi! Elles ressemblent à des aveugles qui ont perdu leur guide et qui s'avancent à tâtons sur un chemin semé d'écueils. Grâces à Dieu, ce n'est pas ainsi que nous avons appris à connaître le Christ. *Nos autem non ita didicimus Christum.* Pour nous, le Christ est dans « l'Église, et l'Église se trouve là où est Pierre : » *Ubi Petrus, ibi Ecclesia.* Voilà notre signe. Et l'histoire vient nous donner raison, en nous montrant le sort fait à la pensée chrétienne, partout où le schisme a fait prévaloir sur les droits de l'unité dont Pierre est le lien l'usurpation des sentiments privés. Réduit aux proportions d'une philosophie inconséquente, ce christianisme mutilé poursuit tristement sa marche, laissant tomber pièce à pièce les articles de son symbole, jusqu'au jour où, mesurant l'espace parcouru depuis la première séparation, il est obligé de reconnaître qu'entre lui et l'incrédulité totale il n'y a plus que des pratiques qui ont perdu leur raison d'être et des mots qui ont perdu leur sens.

II

Il est donc vrai, Messieurs, saint Pierre préside à la science, et son image est bien placée dans une maison qui veut être une école de haute culture scientifique et chrétienne. *Lana sacerdotis custodient scientiam.* Faudra-t-il insister longuement pour établir la relation de ce symbole protecteur avec l'autre partie de l'œuvre que nous poursuivons ici : la formation d'une jeunesse vertueuse ? Messieurs, la démonstration est faite d'avance : car, lorsqu'on est dans la vérité, la vertu ne se sépare pas de la croyance. Que ceux qui sont captifs de l'erreur aillent demander aux inconséquences d'une nature humaine un remède contre le poison de leurs doctrines. Les enfants de l'Église catholique reçoivent de la même main la règle du bien penser et le secret du bien vivre : ***Et legem requirent ex ore ejus.***

On l'a dit avec raison, la vertu est naturellement chrétienne. Pourquoi, Messieurs ? Parce que la vertu se compose de deux éléments : la juste appréciation du devoir et le courage de l'embrasser. Or l'humanité, livrée à elle-même, pèche à la fois par ces deux endroits. Ce n'est point assez pour elle de faiblir devant la loi connue : elle n'est contente que si elle la défigure, pour la refaire à sa taille, au gré de ses passions ou de sa lâcheté. C'est l'histoire du genre humain avant le Christ. Dieu ! quelle surprise, quand le

moraliste divin ouvrit pour la première fois la bouche pour prêcher sur la montagne! Quel défi jeté à l'orgueil! quelle condamnation de l'hypocrisie! quelle guerre déclarée à l'égoïsme! quel renversement des pensées et des désirs de l'homme! La morale païenne est flétrie, la morale pharisaïque est démasquée, tous les préjugés séculaires de la corruption humaine tombent l'un après l'autre devant l'austère et miséricordieuse vérité. Moïse lui-même ne suffit plus à diriger l'humanité rachetée dans les voies d'une perfection où le Dieu incarné veut en personne lui servir de guide. *Audistis quia dictum est; ego autem dico vobis.* A côté du précepte ancien, je vois le commandement nouveau: le mariage ne connaîtra plus de divorce, la haine ne sera plus permise, même contre les ennemis; la vengeance est interdite, l'injure n'a droit qu'à l'oubli, la pauvreté devient un honneur, la persécution un trésor, les larmes une béatitude. O Maître divin! quelle grandeur! Et tout cela ce sera notre loi? Nous monterons à cette hauteur? Nous aurons en commun avec vous cette dignité divine? Oui, dit le Sauveur, vous serez parfaits, comme votre Père céleste est parfait.

Mais, Seigneur, y pensez-vous? Et notre infirmité native, et l'esclavage de nos iniquités? A ton tour, chrétien, tu oublies tes richesses. Ton péché a disparu, lavé dans le sang de l'Agneau: ta faiblesse subsiste, mais elle est dominée par une force d'en haut. Tu portes Dieu en toi; sa clarté t'illumine, sa grâce te soutient, et si c'est trop peu encore, qu'à cela ne tienne: Dieu fera davantage. Voici un pain du ciel

qui va introduire la vie de Dieu dans ton cœur. Prends et mange : c'est le corps du Christ; prends et bois : c'est le sang rédempteur. Une sève divine fermente dans tes veines. Ce n'est plus toi qui vis : c'est Jésus-Christ qui vit en toi.

Je regarde maintenant autour de moi : je cherche ce que l'humanité a fait de cette beauté morale que le Verbe, en l'épousant, lui avait apportée en dot. Je vois les impies et les apostats : ils ont fait rétrograder la moralité vers le paganisme. Sans doute, en se séparant de la loi chrétienne, ils en ont gardé malgré eux comme une teinture; un certain sentiment du droit des autres, un reste de compassion pour la souffrance, un vernis de douceur répandu sur les mœurs, une apparence de modestie qui oblige l'orgueil à se dissimuler quelque peu, voilà ce qu'ils ont conservé de l'Évangile, et c'est là de quoi ils sont fiers comme si c'était leur conquête. Au reste, la corruption n'y perd rien, le vice n'est pas moins bas, l'égoïsme moins dur, la haine moins féroce, qu'aux pires jours de la dépravation païenne. Sous la menace de cette perversité croissante, la société tremble sur ses fondements, et le péril dont naguère encore on affectait de rire, devient assez présent pour alarmer les plus frivoles.

Décidément la morale périt avec la foi chrétienne. Mais que devient-elle au sein du christianisme incomplet? Dieu me garde de méconnaître des vertus sincères et d'être impitoyable pour d'involontaires ignorances! Ce n'est pas l'hérétique que j'accuse; Dieu seul est le juge des consciences; mais je regarde les

résultats, et j'ai le droit de dire que, dans le domaine de la morale comme dans celui du dogme, l'hérésie a diminué l'Évangile. Les grandes lignes subsistent encore; mais elles deviennent chaque jour plus indécises et plus obscures. On retient des vertus ce qui intéresse l'homme : la justice et la bienfaisance; on sacrifie sans peine ce qui ne regarde que Dieu. L'esprit de religion et de prière recule devant les préoccupations envahissantes des intérêts de la terre; l'humilité est traitée de bassesse, la pénitence d'inutilité, la contemplation de paresse, la mortification de folie. Pour sauver du naufrage la morale chrétienne ainsi entamée de toutes parts, il faudrait du moins une grâce puissante qui fortifiât la volonté contre les doutes de l'esprit. Mais la grâce, où est-elle? Si l'hérésie n'en a pas tari les sources, elle en a coupé les canaux; des sacrements qui la font couler jusqu'aux âmes, elle a supprimé les uns, réduit les autres à des symboles vides. Au sein du christianisme séparé, je trouve encore les vertus communes; j'y cherche en vain les merveilles de la sainteté. Et ce souffle divin *qui s'exhale où il veut,* ne s'y révèle par intervalles que pour soulever les âmes qu'il a touchées et les transporter, surprises et transformées, dans le bercail de l'unité catholique.

Là seulement nous retrouvons l'intégrité de l'Évangile : une morale pure, qui ne connaît ni ménagements ni défaillances; une morale discrète, qui par la sûreté des préceptes bannit les excès du rigorisme et met les âmes ordinaires à l'abri du découragement;

une morale généreuse, qui par la sublimité des conseils ouvre aux grandes âmes les champs infinis de la perfection. Là ce n'est pas seulement la vérité qui brille aux yeux, c'est la grâce qui coule à flots par les fontaines sacramentelles. Là l'héroïsme de la vertu devient une profession que l'Église consacre, qu'elle règle par ses lois, qu'elle gouverne par ses pasteurs, où elle recrute sans cesse la légion du dévouement de l'apostolat et du martyre. Là toutes choses sont mises à leur place, et Dieu au sommet. Le culte de Dieu inspire et motive le perfectionnement de l'homme. Pour Dieu, la vierge cultive le lis de sa pureté, le pécheur converti s'anime à la pénitence, et le juste prodigue les trésors de sa charité à tous ceux sous les traits desquels se cache l'objet de son unique amour.

Quelle vision, Messieurs! Est-ce un rêve? Non, c'est sous nos regards ravis une vivante réalité. Voulez-vous savoir où s'épanouit dans sa fleur la perfection de la vie chrétienne? Regardez où est Pierre : autour de lui vous trouverez les saints... Vous les trouverez d'abord sur le siège où prennent place après lui, dans une longue et admirable série, cinquante martyrs ; où les Grégoire et les Léon se transmettent de siècle en siècle, avec l'héritage du nom, celui de la sainteté; où un Célestin, un Urbain V, un Pie V, continuent d'écrire avec leurs vertus le martyrologe de la papauté. Les saints! Vous les verrez encore partout où brille dans sa pureté la vérité évangélique, partout où sont ouvertes les sources du Sauveur, c'est-à-dire, Messieurs, partout et là seulement où la voix de Pierre

est respectée, où sa parole est obéie, où sa main bénissante trouve des fronts inclinés, où son cœur paternel trouve des cœurs aimants et dociles. Ah! comme Dieu a éclairé les yeux de Pierre pour reconnaître la sainteté! Si loin qu'elle se cache dans le temps et dans l'espace, sous la variété des figures qu'elle emprunte, sous les traits d'un roi ou d'un pontife, d'un mendiant ou d'une bergère, le vicaire du Christ la discerne, son jugement la proclame, son autorité la propose au culte de tous ses enfants.

Quand les premiers chrétiens cachaient dans les profondeurs du sol les symboles proscrits de leurs croyances, ils peignaient sur les murs des tombeaux, et jusque sur les vases du sacrifice, l'image de Moïse frappant le rocher pour en tirer l'eau vive; puis au-dessous de cette figure ils écrivaient : *Petrus*.

Et nous aussi, héritiers de la foi des catacombes, nous vénérons dans le prince des apôtres un second Moïse, interprète de la loi et dispensateur de la grâce, celui dont la parole formule l'alliance, dont la main fait jaillir l'eau vive jusqu'à la vie éternelle.

O Pierre, nous voulons donner à l'Église et à la France des enfants dont elles soient fières : une jeunesse pure et forte, ardente au bien, invincible au mal, éprise de savoir, de justice et d'honneur; supérieure au plaisir, supérieure à la souffrance, robuste dans sa foi, mâle dans sa vertu, nourrie de dévouement, prête pour le sacrifice, telle enfin que nous puissions fonder sur elle toutes les espérances d'un meilleur avenir. Ah! nous en avons trouvé le moyen.

Nous nous serrerons autour de vous. Votre image sacrée présidera aux efforts de notre vertu comme aux labeurs de nos études. Elle sourira à notre prière, encouragera les progrès de notre vie chrétienne, et sera pour nous le gage permanent de la bénédiction de Dieu sur cette maison.

Je m'arrête, Messieurs. Je pense avoir dit assez pourquoi la statue de saint Pierrre prend aujourd'hui sa place, une place d'honneur, dans cette église vénérable où tant de saints ont prié, près de laquelle tant de docteurs ont travaillé, où le clergé de France vénère les restes sacrés de ses martyrs. Mais, si précieuse qu'elle soit, cette effigie ne saurait nous suffire. Il est une autre image qui, mieux que le bronze et le marbre, représente à nos yeux les traits de saint Pierre. Regardez Pie IX. Vous verrez un spectacle qu'ignorait l'histoire, et qu'une expérience de dix-huit siècles avait déclaré impossible. Un homme fut choisi, il y a trente et un ans, pour continuer dans la chaire romaine le personnage auguste du pêcheur de Galilée. Et le temps a repris sa course. Un tiers de siècle a jeté dans les annales humaines les événements les plus inattendus. Tour à tour témoin et victime des révolutions qui renversent les trônes et qui n'ont pas épargné le sien, le pontife n'a pas quitté la barque où Jésus l'a fait monter ; il n'a pas cessé d'obéir à l'ordre divin qui lui enjoint de pousser au large et de mépriser la tempête. *Duc in altum,* lui disait le divin Maître en présence des erreurs qui menaçaient la raison humaine ; et Pie IX a répondu en affirmant fortement les droits

de la raison, pour mieux venger ensuite ceux de la foi. *Duc in altum,* répétait le Sauveur à la vue de la corruption débordante; et Pie IX a répondu en montrant à l'humanité le type de la pureté parfaite dans la Conception Immaculée de la Mère de Dieu. Mais l'esprit du mensonge ne se lasse jamais; cette fois, il avait réussi à glisser l'erreur au sein même du bercail : adorateurs du nom de liberté, plusieurs, parmi les meilleurs enfants de l'Église, allaient jusqu'à faire de cet instrument un but suprême et comme un objet de culte, auxquels ils ne craignaient pas de sacrifier même les droits supérieurs de la vérité : *Duc in altum,* dit Jésus-Christ; et Pie IX a lancé au milieu du siècle cette encyclique célèbre qui éclaira les humbles, affermit les fidèles, et contraignit une société orgueilleuse à reconnaître, par son trouble même, qu'une parole de Pierre est, en dépit de l'indifférence qu'on affecte, le plus grand événement qui puisse remuer le monde.

Mais voici que, sous le poids de ses grandes œuvres, Pie IX voit plier sa barque et rompre son filet : comme Simon-Pierre, il appelle à lui les compagnons de son apostolat; il les convoque des extrémités de la terre et donne à l'univers le spectacle oublié d'un concile œcuménique. Que ne pouvions-nous attendre de cette concentration de lumières au foyer de l'enseignement apostolique? Hélas! le cri des passions humaines, le tumulte des combats et des révolutions est venu trop tôt nous distraire de ces pacifiques assises où se discutaient les intérêts les plus élevés de l'humanité. Du moins, avant de se séparer de ses

frères, Pie IX a pu entendre le concert de leurs voix proclamant à l'envi le plus auguste des privilèges de Pierre. « Pierre a parlé par Léon, Pierre a parlé par Agathon, » c'était l'acclamation des anciens conciles. Jésus parlera toujours par son pontife, et sa parole est infaillible, c'est l'immortel écho du concile du Vatican.

Et maintenant le terme que les vœux les plus affectueux osaient à peine rêver pour la glorieuse carrière de Pie IX, ce terme est dépassé de six ans, et nous ne sommes point orphelins. Si nous regardons les malheurs qui ont rempli ses dernières années, peut-être serons-nous tentés de dire qu'il a trop vécu pour lui-même, ce père vénéré, et qu'en prolongeant ses jours, le Seigneur n'a point assez ménagé son cœur. Mais patience! Les desseins de Dieu ne perdent rien à n'être pas d'avance pénétrables au regard de l'homme. Ah! ne voyez-vous pas que, fatigué d'une longue navigation, le vieux pêcheur voulait aborder au port? C'est Jésus qui lui interdit encore le repos. *Duc in altum*, pousse au large, à travers les tempêtes : Celui qui semblait dormir saura se réveiller un jour et commander aux vents et à la mer. En attendant, ô Pierre, vous tiendrez le gouvernail, et nous resterons dans votre barque; nous écouterons votre parole, car elle est notre force; nous suivrons vos exemples, car ils sont saints; nous consolerons votre cœur, car il est paternel, et, sûrs de votre appui, nous bannirons la crainte; car le roc du rivage, si Dieu l'ébranle, peut bien s'abîmer dans les flots; mais l'esquif du pêcheur, si Jésus le conduit, défie pour jamais leur fureur.

ALLOCUTION

PRONONCÉE

A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU CERCLE DE LA JEUNESSE

DIT DES FRANCS-BOURGEOIS

Le 20 février 1881.

MES CHERS AMIS,

C'est vous qui êtes le plus loin de moi dans cette enceinte, et cependant c'est surtout avec vous que j'ai à m'entretenir, parce que ce sont vos sentiments que j'ai mission d'exprimer.

Cette belle réunion, où se rencontrent avec vous les guides de votre jeunesse, les pères de vos âmes, et les protecteurs de cette maison, est, m'a-t-on dit, la fête de la reconaissance.

Chargé d'interpréter ce mot, j'ai voulu savoir tout d'abord à qui il s'applique, quels sont ici les obligés, quels les bienfaiteurs.

Aux deux extrémités de cette salle, je vois deux estrades : sur les degrés de l'une s'échelonnent les rangs pressés d'une vaillante jeunesse; sur l'autre, j'aperçois

des hommes considérables qui honorent, par leurs talents et leurs vertus, les hautes situations qu'ils occupent dans la société.

Et la question est de savoir quelle est celle des deux estrades d'où doit partir la reconnaissance, quelle est celle où elle doit s'arrêter.

Question bien simple, allez-vous me dire! Le croiriez-vous pourtant ? J'ai rencontré là-dessus deux opinions opposées, c'est trop peu dire, deux systèmes antagonistes, une vraie querelle d'école, quelque chose comme le conflit astronomique entre Ptolémée et Copernic.

Pour ne pas m'aventurer ici dans des assertions téméraires, j'ai pris le parti d'étudier la question d'avance et de me faire une conviction. Si vous le voulez bien, je vais recommencer avec vous ce voyage à travers les arguments des deux systèmes, puis nous chercherons ensemble la solution. Le procédé, n'est-il pas vrai ? est très scientifique.

Commençons par Copernic. C'est lui qui a établi que la terre tourne autour du soleil, c'est-à-dire que le plus petit gravite autour du plus grand. Nous le prendrons donc pour patron du système qui veut que les obligés ce soient vous, mes amis, et les bienfaiteurs, ces hommes éminents qui protègent votre cercle.

On peut alléguer des raisons très fortes en faveur de ce sentiment. D'abord, en astronomie, c'est celui qui a prévalu. J'ai bien connu un saint religieux, renommé alors pour son esprit enjoué et sa franche

gaieté, aujourd'hui vénéré comme l'un des martyrs de l'avenue d'Italie, le regretté P. Bourard, qui ne voulait pas croire au mouvement de la terre, et qui, de peur de renoncer à une opinion qui lui était chère, refusait absolument d'écouter les dires des astronomes. Toutefois, si aimable que fût l'homme, je ne pense pas que la doctrine ait fait école, et je persiste à croire que Copernic a cause gagnée.

Mais descendons du ciel, et revenons parmi vous. N'est-il pas évident, mes amis, que vous êtes les obligés du cercle de la jeunesse? Que n'y trouvez-vous pas? Plaisir et profit, repos et enseignement, préservation du mal et entraînement vers le bien, initiation à la vie par la pratique du devoir et par l'usage de la liberté, encouragement à cette forme honorable de l'avarice qui s'appelle l'épargne, à cette forme vertueuse de la prodigalité qui s'appelle la charité. Si ce ne sont pas là des bienfaits, où donc s'en trouvera-t-il? Ainsi vous êtes bien les obligés de l'œuvre. Et l'œuvre, où serait-elle sans ceux qui la protègent? N'a-t-elle pas vu de près sa ruine? Un cri d'alarme a été jeté, et l'on vous rappelait tout à l'heure comment il avait été entendu. Le secours est venu de partout : de ces centres puissants d'activité industrielle ou financière, où s'élaborent les éléments de la richesse du pays; de ces sphères plus paisibles, où la vie privée, relevée par le prestige du nom et de la fortune, emprunte à des traditions respectées le secret du dévouement et de l'influence qu'il assure; des bancs de nos assemblées publiques, où, depuis long-

temps, la parole intrépide d'orateurs que je n'ai pas besoin de désigner plus clairement fait entendre sans se lasser l'éloquente protestation de la vérité, du droit, du patriotisme méconnus; des rangs de ces magistrats, qui naguère encore honoraient sur leurs sièges la justice française, et qui l'honorent davantage depuis qu'ils en sont descendus.

Voilà, mes amis, d'où le salut est venu à votre œuvre à l'heure du péril; voilà quelles mains se sont tendues pour renflouer votre esquif. Je sais bien que les sauveteurs n'ont pas travaillé en vue d'une récompense humaine; toutefois je les défie de repousser celle qui leur vient de votre reconnaissance.

Il est donc vrai, vous êtes les obligés? C'est peut-être conclure trop vite. Nous n'avons pas encore entendu Ptolémée.

Ptolémée, vous le savez, était d'avis que c'est le soleil qui tourne, avec tous les cieux, autour de la terre. Cette doctrine a joui d'un long crédit; elle est morte et enterrée, astronomiquement parlant. Mais, Messieurs, est-ce une raison pour en faire fi dans l'ordre d'idées qui nous occupe? Est-il bien sûr que, dans le monde moral, ce qui est le plus grand attire toujours à soi le plus petit, et dédaigne de graviter vers la faiblesse? Mais alors que deviendrait le christianisme, ce type le plus élevé de la vie morale? Le christianisme a pour fondement l'incarnation, et l'Incarnation, c'est le contraire de la gravitation, c'est l'Infini de la condescendance. Et le théâtre de l'Incarnation, c'est la terre, Messieurs, cette petite planète

que regardait peut-être dédaigneusement l'immense soleil, mais que l'ange du soleil doit regarder maintenant avec admiration et avec envie, depuis que le Verbe de Dieu, résolu à s'unir une nature créée, a préféré aux sublimités de la nature angélique l'infirmité de la nature humaine : *Nusquam Angelos apprehendit, sed semen Abrahæ* [1].

Vous voyez bien qu'il y a une autre loi que la loi de grandeur et de masse pour présider aux mouvements du monde moral, c'est la loi de bonté, la loi d'amour. Vous voyez bien que le centre de gravité n'est plus ici le même que dans l'équilibre des corps, et que là où l'astronomie condamne Ptolémée, la charité peut lui donner raison.

Et de fait, mes chers amis, je vois des raisons très plausibles pour adopter son système dans la solution du problème qui nous occupe. Évidemment, entre vous et vos éminents protecteurs la différence de poids, c'est-à-dire d'importance, de valeur, est bien grande; mécaniquement vous seriez condamnés au rôle de planètes. Mais moralement vous attirez, vous faites fonction d'étoiles fixes, et pourquoi? Parce que vous offrez à ces hommes généreux l'occasion de se dévouer à vos intérêts, et de satisfaire du même coup la plus noble de leurs ambitions, l'ambition de devenir apôtres.

Ah! l'apostolat! C'est ce qu'il y a de plus beau dans l'effort humain, parce que c'est ce qu'il y a de plus

[1] Hebr. II, 16.

ressemblant à l'action divine. L'artiste, le poète, sont grands, pourquoi? parce qu'ils créent, parce qu'ils imitent Dieu créateur. Mais Dieu a fait une œuvre plus haute que la création, il a fait la rédemption. Eh bien! l'apôtre imite, que dis-je? il reproduit, il perpétue, il dilate l'acte rédempteur. Répandre la vérité, propager la vertu, transmettre la grâce, combattre l'erreur et le mal, donner, conserver Dieu aux âmes, voilà l'apostolat. De sa nature, cette action féconde et sacrée semble réservée au sacerdoce, et ce privilège du sacerdoce, vous savez, mes amis, comment il a été compris ici même par ceux qui en étaient investis. Je ne nommerai personne. Vous voyez près de moi, sous des traits aimés, le passé et le présent du ministère sacerdotal dans le cercle; vous voyez aussi le zèle et l'amour des âmes, personnifiés dans ces amis de votre jeunesse, que l'honneur et les sacrifices de la vie religieuse rapprochent de la dignité sacerdotale. Eh bien! laissez-moi vous le dire, tous ces privilégiés du dévouement et de l'apostolat ont fait des jaloux. Il s'est trouvé des magistrats, des hommes politiques, des hommes de lettres, des représentants de toutes les aristocraties, celle de la naissance, celle de la fortune, celle du talent, pour réclamer contre ce monopole. Ils ont voulu être apôtres à leur tour. Ils se sont dit que dans un temps de luttes comme le nôtre tout chrétien doit être conquérant; qu'à l'heure où des sophismes perfides fomentent l'antagonisme des classes, il faut montrer en acte la vraie fraternité, non pas celle qui fait de la société une poussière nivelée par un rouleau, mais

celle qui en fait un corps vivant dont tous les membres sont solidaires, une famille où la communauté des affections assure la réciprocité des services. Et ils ont trouvé dans votre cercle l'occasion d'exercer leur apostolat. Ici, en effet, il ne s'agit pas d'une œuvre spéciale et restreinte, comme l'école qui forme la première enfance, comme l'aumône qui soulage en passant la misère du pauvre. Il s'agit de réunir à l'épreuve nécessaire de la liberté toutes les conditions du développement moral qui dans l'adolescent, dans le jeune homme, prépare le citoyen, le père de famille, le membre utile à la société. Il n'est pas besoin d'ajouter que ces conditions sont celles que déterminent les exigences austères et les ressources fécondes de la vie chrétienne. Et voilà comment, en soutenant votre cercle, vos protecteurs se sont faits apôtres.

Et voulez-vous savoir maintenant quel gré ils vous savent d'avoir ouvert ce champ à leur apostolat ? Rappelez-vous ce qu'on racontait tout à l'heure : combien, à la nouvelle du péril qui menaçait l'œuvre, ils se sont sentis frappés ; quelle joie a été la leur quand leurs sacrifices acceptés l'eurent sauvée de la ruine. Il semblait que c'était à eux-mêmes qu'on venait de rendre service. Vous le voyez bien, ce sont vos bienfaiteurs qui sont les obligés.

Vous avez entendu les deux systèmes : il faut choisir... à moins qu'il n'y ait un parti intermédiaire. Ah ! j'aimerais bien mieux cela, pour ma part. C'est si pénible de donner tort à des amis qui ont peut-être raison !

Tenez, il n'y a qu'un instant, vous assistiez, émus et ravis, à une joute brillante entre deux artistes et deux instruments : le piano, de sa nature alerte et léger, semblait d'abord se faire grave par courtoisie, et laisser le rôle chantant au majestueux harmonium devenu, sous les doigts de l'organiste, un émule du rossignol. Puis, par un juste retour, l'orgue vous inondait d'harmonie, le piano vous éblouissait d'une pluie de perles étincelantes. Après cela, chacun voulait tout pour lui, et c'était un assaut furieux où tous les coups portaient, à l'honneur de qui les frappait, sans blessure pour qui les recevait. Si bien qu'à la fin du combat, charmés et conquis des deux côtés à la fois, vous cherchiez le vaincu et vous trouviez deux vainqueurs. Ah! convenez que si, à cet instant, on vous eût obligés de prononcer entre eux, vous auriez répondu qu'un tel choix est bien dur à faire, et qu'il vaut beaucoup mieux applaudir et couronner l'un et l'autre.

Faisons ainsi à notre tour, et, dans ce tournoi de reconnaissance, donnons gain de cause à Copernic et à Ptolémée tout ensemble.

Ne contristons personne; n'ôtons ni à cette jeunesse la joie de reconnaître tout ce qu'elle doit, Messieurs, à votre patronage; ni à cette honorable assemblée le bonheur de se dire qu'elle vous est redevable, jeunes gens, de tout le bien qu'elle vous fait.

Mais plutôt, réunissant ces deux élans du cœur, portons-les plus haut, afin qu'ils se rencontrent sans se heurter, et se confondent dans une même gratitude.

Oui, vous qui recevez ici tant de soins, et vous qui prodiguez tant de bienfaits, vous êtes tous, et au même titre, des obligés.

Obligés de l'Église votre mère, qui tient toujours ouvertes les portes du dévouement, qui en perpétue les institutions, qui en maintient la notion pure, en ne cessant de la traduire dans la vie de ses enfants.

Et au delà de l'Église, qui ne parle pas en son nom, vous êtes les obligés de Celui qui a dit : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, » et qui, mettant l'exemple au bout du précepte, a donné pour nous sa vie mortelle, et veut nous donner encore sa vie divine et éternelle.

DISCOURS

PRONONCÉ

AU MARIAGE DU PRINCE VALDEMAR DE DANEMARK

AVEC LA PRINCESSE MARIE D'ORLÉANS

Au château d'Eu, le 22 octobre 1885.

MONSEIGNEUR,
MADAME,

Si l'homme ne venait pas de Dieu, il y aurait une chose incompréhensible dans sa nature; c'est ce besoin qui le tourmente de faire des œuvres plus grandes que lui-même. Ainsi il est le prisonnier de la matière, et il s'éprend de l'idéal. L'instinct de la vie semble le vouer à l'égoïsme, et il se passionne pour le sacrifice. Tout en lui s'écoule et passe, et ses désirs vont à ce qui demeure. Énigme, dit le philosophe; chimère, dit le sceptique. Ni l'un ni l'autre, répond le croyant : c'est la marque de Dieu.

Où donc cette signature du divin ouvrier sur l'homme, son ouvrage, est-elle plus visible que dans cette institution du mariage, la plus humaine des choses puisqu'elle perpétue l'humanité, mais aussi l'une de celles

qui dépassent le plus les puissances bornées de notre nature? Si Dieu n'y avait mis la main, le mariage n'intéresserait que la partie inférieure de notre être; il ne serait que l'alliance de deux égoïsmes; cette alliance enfin serait passagère. Mais non : le mariage unit aussi et surtout deux âmes; le mariage est régi par une loi de dévouement; le mariage est le seul contrat indissoluble. Voilà ce que l'homme n'eût pas trouvé seul, et ce dont pourtant il ne peut se passer. Quand il se sépare de Dieu, il perd la notion vraie de sa destinée; mais sa destinée demeure. De là un conflit douloureux et de poignants contrastes. Le mariage déchoit. Il s'avilit sous la domination des sens; mais la honte l'y accompagne. Il ne veut plus de sacrifices réciproques; mais l'égoïsme de chaque époux produit le malheur des deux. Il a peur des liens éternels; mais l'instabilité qu'il cherche lui rend insupportables les engagements dont il avait cru alléger le poids.

Telle fut l'histoire du mariage antique; telle sera celle du mariage moderne s'il méconnaît la loi de son origine et son essence religieuse. Il n'y a qu'un mariage vrai, qu'un mariage digne, celui que Dieu a fondé, que le Christ a restauré: le mariage chrétien.

Vous l'avez compris, illustres fiancés, et voilà pourquoi c'est en présence de Dieu, c'est devant son ministre que vous venez échanger vos serments. Heureuse union, qui prend le ciel pour témoin et qui, sur la terre, en rapprochant deux jeunes destinées, resserre aussi l'amitié de deux peuples. Entre la France et le Danemark le passé avait formé plus d'un lien. Sans

remonter aux âges lointains, le commencement de ce siècle avait vu la nation danoise payer par des souffrances héroïquement portées sa fidélité à l'alliance française. En des temps plus voisins de nous, elle a connu de nouveau les rigueurs d'un sort qui devait sitôt après devenir aussi le nôtre, celui qui accable le droit sous la force, mais qui n'empêche pas l'âme d'un peuple de survivre à sa fortune détruite, puis de la refaire après avoir sauvé son honneur.

Ces grands souvenirs avec leur fière tristesse, d'autres plus nombreux et plus joyeux qui redisent les gloires antiques des royaumes de saint Canut et de saint Louis, vous accompagnent en ce moment solennel où vos deux vies vont se fondre en une.

La France salue en vous, Monseigneur, le rejeton d'une race royale qui, depuis plus de quatre siècles, assure au Danemark la prospérité, l'honneur et la paix, et qui, dans les limites d'un territoire étroit, disputé à l'Océan, sait donner à la royauté assez de prestige pour mériter de voir une même génération de ses enfants s'asseoir sur trois trônes et former seule des liens de fraternité entre les familles souveraines de cinq États. De leur côté, une reine et tant de princes, accourus ici de toutes les extrémités de l'Europe, disent éloquemment par leur présence qu'aucune vicissitude politique n'empêchera jamais la Maison de France d'occuper dans l'estime et le respect du monde la place que lui assigne la grandeur de son passé, que lui conserve dans le présent la valeur de ses princes. Et, sans demander à l'avenir aucun de ses secrets, il suffit

d'écouter l'opinion générale pour reconnaître que l'union qui va se sceller ici continue et embellit la tradition brillante des alliances danoises.

Et vous, Madame, en devenant sœur de tant de rois, vous vous souviendrez de qui vous êtes fille. Vous vous rappellerez que, née dans l'exil, à peine aviez-vous appris à prononcer le nom de la France, vous appreniez en même temps à pleurer ses malheurs et à joindre dans vos prières d'enfant ce nom si cher à celui que votre père dissimulait alors sous un pseudonyme héroïque pour surprendre aux basses défiances le droit de défendre son pays. Avec le souvenir de votre noble et douce mère, une autre image encore vous suivra sur la terre danoise, celle de l'aïeul qui sourit aujourd'hui à votre bonheur, mais dont la mâle figure parut si redoutable aux ennemis de la France, lorsque, caché lui aussi sous un nom d'emprunt, il allait rejoindre ses vieux marins, échoués dans la cité de Jeanne d'Arc, pour sauver du moins l'honneur du drapeau. Et vous vous direz que la femme chrétienne n'a pas trop de toutes ces exhortations à la vaillance, puisque, dans cette place honorable que l'Évangile lui assigne au foyer, elle a pour mission de former les caractères, de tremper l'âme des enfants, de relever le courage des hommes et d'entretenir autour d'elle une atmosphère de générosité et de dévouement.

Mais il ne vous suffit pas, Madame, de vous rappeler à quoi votre condition vous oblige; vous devez savoir aussi à quelle source se puisent les hautes vertus qui vous sont demandées. Le sang des braves qui coule

dans vos veines est aussi le sang des saints, le sang de saint Louis et de la reine Blanche, qui, à travers cinq cents ans, avait gardé assez de vigueur surnaturelle pour faire germer, parmi les lis flétris du dernier siècle, cette fleur de sainteté, Madame Louise de France. C'est le sang de la reine Marie-Amélie, votre aïeule, dont le peintre d'Augustin et de Monique a pu, sans changer d'inspiration, tracer la noble figure, et de cette autre reine, votre tante, que la voix populaire, écho cette fois de la voix de Dieu, acclamait sainte dans les rues de Bruxelles tandis que tout un peuple pleurait sur son cercueil.

Voilà, Madame, les enseignements que vous trouvez dans vos origines. Allez donc montrer à votre nouvelle patrie ce que peut la grâce de Dieu pour embellir les dons de la nature, les qualités de l'esprit, les délicatesses du cœur, l'éclat d'une condition supérieure et tout l'héritage des vieilles gloires. Par la prière, par l'humilité, par l'aumône, par le recours fréquent aux sources de la sanctification, alimentez en vous-même la foi pure, la charité vraie et cette piété douce et forte qui fait l'âme supérieure aux basses pensées, aux préoccupations frivoles, aux désirs égoïstes.

Votre éducation vous a rendu familier ce commerce avec Dieu, qui est à la vertu ce que le foyer est au rayon, la racine à la tige. Vous y chercherez plus que jamais le secret de vous maintenir à la hauteur de vos nouveaux et difficiles devoirs. L'hommage d'une même adoration rendu à l'auteur de notre être, une commune espérance en l'auteur de notre rédemption, formeront

le lien religieux de votre âme avec celle du prince votre époux. Vous trouverez en outre en sa personne le respect de toutes vos croyances, plus tard une disposition sincère à reconnaître les droits privilégiés que Dieu délègue à la mère chrétienne sur la formation des jeunes cœurs qu'il lui confie. Rendre plus étroite chaque jour cette union de vos pensées et de vos sentiments sera votre ambition à tous deux; mais c'est la prérogative de l'épouse de tenir le premier rang dans cette émulation de tendresse persuasive qui conduit au bien en le faisant aimer.

Et maintenant, nobles fiancés, c'est à vous de parler. Les paroles qui vont s'échanger entre vous ont quelque chose de divin, elles vont former un lien sacré et perpétuel. Puissent-elles, en cimentant votre union, consacrer votre bonheur! Et daigne la bonté suprême vous réserver, par delà les joies souvent trompeuses, toujours mêlées, d'ici-bas, la seule félicité qui réponde à toute la hauteur et à toute la durée de nos désirs!

ALLOCUTION

PRONONCÉE

DANS LA CHAPELLE DU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND

Le 2 décembre 1875

POUR L'INAUGURATION D'UN MONUMENT A LA MÉMOIRE DES ANCIENS ÉLÈVES DU LYCÉE TUÉS A L'ENNEMI

MESSIEURS,

La cérémonie présente est un souvenir et une espérance : souvenir commun à tous, espérance que tous accueillent. Et cependant vous avez voulu que cet hommage fût rendu à vos glorieux morts, non pas dans l'enceinte voisine où vos voix unanimes auraient pu payer un tribu de louanges et de regrets à leur mémoire, mais dans cette enceinte sacrée où seul le ministre de Dieu a la parole, afin de mieux témoigner par là que la religion de Jésus-Christ a le privilège de tirer des souvenirs humains tout l'enseignement qu'ils contiennent, et de donner un gage solide à l'espérance.

Et voilà pourquoi je viens, fort uniquement de la confiance que me donne mon ministère, je viens, en

présence de maîtres éminents qui ont connu vos frères plus que moi, qui les loueraient mieux que moi, et devant les représentants des plus hautes autorités de l'État, commenter en peu de mots les deux choses qui m'apparaissent contenues dans le rite que nous venons d'accomplir : un souvenir et une espérance.

Avant tout, c'est un souvenir. Ceux dont les noms sont gravés sur ce marbre au pied du crucifix, ils étaient à peine vos aînés. Ils vous ont précédés de bien peu d'années sur ces bancs du travail où s'assoit votre jeunesse studieuse. Et maintenant où sont-ils? Les retrouverez-vous à votre tête au seuil de ces carrières où bientôt vous allez entrer? Non, ils sont tombés, moissonnés dans la fleur de leur âge et de leur vertu. Comment sont-ils tombés? en braves. *Quomodo ceciderunt... fortes?* Ils sont tombés, non dans l'ivresse de la victoire, mais parmi les amertumes de la défaite; ils ont donné de leur dévouement la preuve la plus sublime, allant jusqu'au bout du devoir sans autre récompense humaine que la noble satisfaction d'avoir aimé la France plus que leur vie. Et leur cœur, prêt à cesser de battre, a tressailli encore à l'idée de la patrie consolée dans ses douleurs par l'héroïsme de ses enfants.

Je cherche la cause, l'inspiration de ce dévouement; et je la trouve, Messieurs, dans cet instinct supérieur de l'âme humaine qui sent qu'elle vient de Dieu, qu'elle y retourne et que son vrai chemin est celui du sacrifice. Ah! je sais que cette notion lumineuse subit dans beaucoup d'âmes de lamentables obscurcisse-

ments. On perd de vue le ciel; la terre seule apparaît avec ses horizons bornés et ses désolants spectacles; le scepticisme envahit l'esprit, l'indifférence glace le cœur; le bien et le mal semblent se confondre; la liberté morale, ce noble instrument du choix entre l'un et l'autre, devient à son tour un problème: que dis-je? l'âme elle-même, parce qu'elle est fille du ciel, perd son droit de cité parmi ces enfants de la terre; elle n'est plus admise qu'à se nier elle-même, et le corps, cet agrégat de matière promis à la corruption, est chargé d'expliquer à lui seul tous les faits qui relèvent de la personnalité humaine. Ah! sans doute, de telles erreurs n'ont jamais flétri les âmes de ceux que nous pleurons. Mais, chez ceux-là mêmes que ces indignes sophismes égarent, il y a une protestation intérieure, qui peut bien sommeiller durant le repos des jours prospères, mais qui se réveille aux cris de la patrie menacée. On voit alors de prétendus égoïstes courir, à travers les privations et les fatigues, à travers les souffrances et les dangers, à ce terme dernier où s'arrête le dévouement parce qu'il ne peut pas aller plus loin, parce qu'il ne peut pas donner plus que la vie, parce qu'il rencontre dans l'immolation cette preuve suprême de l'amour à laquelle Jésus-Christ, notre Maître, a rendu hommage par ces divines paroles: *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis*[1].

Eh bien! quoi qu'on en dise, ce qui proteste dans

[1] Joan. xv, 13.

ces âmes généreuses, ce qui se soulève en elles contre les suggestions des basses doctrines, c'est le souvenir de leur divine origine, c'est l'instinct de leurs destinées immortelles.

Ah! qu'il vaut mieux, Messieurs, n'avoir pas à se démentir à l'heure suprême! Qu'il vaut mieux établir l'harmonie entre sa vie et sa mort, et, quand on dispose encore de son existence, l'engager dans la véritable voie! Qu'il y a là plus de courage, plus de mérite et aussi plus de sagesse! Alors ce n'est pas seulement aux heures d'angoisse, c'est parmi les douceurs de la paix que l'âme peut se reposer dans le sentiment du devoir accompli et dans l'attente de la couronne.

Ainsi ont fait vos aînés. Ils avaient puisé dans cette illustre maison les principes qui font la jeunesse aimable et forte, telle que la chantait et la pleurait David en la personne de Jonathas : *Amabiles et decori... fortes :* aimable par la culture de l'esprit, par la délicatesse du cœur, par l'horreur du vice; forte par le culte de l'honneur et l'amour de la patrie. Les vertus qui semblaient devoir être pour eux l'ornement de la prospérité, les préparaient, à leur insu, à de prochaines et de terribles épreuves. Ils les ont subies sans défaillir, et voilà comme ils sont tombés : *Ceciderunt fortes.* Encore une fois, honneur à leur souvenir.

Mais ce souvenir, Messieurs, il n'est pas seulement le droit de notre amitié et la consolation de notre douleur ; il répond encore à un autre besoin de nos cœurs, le besoin d'espérance.

L'espérance! comment la chercher dans les tombeaux? C'est là une prétention hardie qui eût déconcerté la sagesse antique. Pour celle-ci, en effet, tout espoir expirait aux frontières de la vie présente; par delà, ce qu'elle savait offrir à ses adeptes ne dépassait pas de vagues conjectures ou de fabuleuses rêveries. Mais depuis que le Christ, ayant passé à travers la vie humaine, a voulu passer aussi par la tombe et qu'il en est sorti vainqueur, il a délivré l'espérance captive et l'a entraînée avec lui au pays des biens invisibles.

Ainsi, c'est obéir à la sagesse chrétienne que de chercher l'espérance dans le souvenir des morts.

Et ici, Messieurs, je la rencontre deux fois.

C'est d'abord l'espérance terrestre. Oui, car les châtiments de Dieu sur les nations n'ont qu'un temps, et il dépend des nations d'abréger la durée de leur épreuve. Ah! ne croyez pas que je vous apporte ici de ces vaines bravades, de ces promesses de revanche, qui n'ont d'autre garant que les rêves de l'orgueil blessé et qui ne s'appuient sur aucun gage sérieux de régénération et de salut! Non: quand je parle d'espérance terrestre, j'entends qu'elle se fonde sur les efforts de tous les enfants de la France oubliant leurs discordes pour panser en commun les plaies de la patrie; j'entends surtout qu'elle intéresse Dieu à sa cause et nous excite à mériter de sa bonté la protection qu'elle en attend. Mais quand viendra cette heure? Quand commencerons-nous seulement de la préparer? Quelle est la génération destinée à revoir les jours

oubliés de l'antique prospérité? Je l'ignore, Messieurs, comme vous; et voilà pourquoi, parlant à des hommes jeunes sans doute, mais dont la jeunesse, dont la vie s'écoule et dont l'espérance ne peut pas toujours attendre, je les invite à chercher plus haut, en un lieu plus sûr, des consolations plus certaines et plus immédiates.

Au delà de l'espérance terrestre, il y a l'espérance céleste; c'est celle-là surtout qui m'apparaît liée avec le souvenir de nos morts.

Dieu, qui est l'auteur de l'espérance, n'est pas l'auteur de la mort. Dieu a créé la vie, et la révolte contre Dieu a fait la mort. Le péché, voilà l'introducteur de la mort dans le monde, et, avec la mort, du désespoir. L'homme une fois tombé ne peut plus se relever par lui-même; il le sait, et sa fierté native se redresse en vain sous le joug de sa servitude. Durant les longs siècles qui séparent le péché de la rédemption, la mort est vraiment reine ici-bas: *Mors regnavit ab Adam*[1]; reine capricieuse et cruelle qui prend plaisir aux surprises, aux terreurs, à la désolation de ses esclaves. Le Christ survient et paraît tout d'abord assujetti à ses lois. Par le chemin commun de l'humanité, qui est celui de la douleur, il arrive, lui aussi, au terme qui signale d'ordinaire le triomphe de la mort. Eh quoi? ne peut-il rien pour se délivrer lui-même, celui qui venait pour nous sauver? Ne craignez rien : cette apparente défaite n'est qu'une feinte de cet habile capitaine:

[1] Rom. v, 14.

la mort, en le frappant, s'est trompée de victime. Le péché ne lui avait donné droit que sur les coupables : elle a porté ses coups sur l'innocent ; à son tour, elle a touché au fruit défendu ; son usurpation consomme sa ruine : l'âme du Christ s'échappe de son enveloppe, libre et victorieuse, jetant à la mort le défi du triomphe : *Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus*[1]? » Elle va porter aux captifs d'outre-tombe le signal de la délivrance ; puis, revenant vers le tombeau dont elle fait rouler au loin la pierre, elle affranchit son corps de la corruption et le revêt d'immortalité.

La victoire de Jésus-Christ est celle de l'humanité tout entière : et cependant la mort sévit encore, mais les conditions sont changées : si elle frappe, ce n'est plus en souveraine, mais en servante. Servante de qui? De la justice de Dieu? Oui, hélas! pour ceux qui, préférant les ténèbres à la lumière, s'excommunient eux-mêmes des bienfaits de la rédemption ; pour ceux-là, l'heure fatale qui met fin à l'existence terrestre n'est que le commencement de la mort. Par delà cette première séparation qui l'isole de son corps, l'âme coupable en rencontre une autre qui l'isole de son Dieu : c'est la mort seconde dont parle saint Jean dans son Apocalypse : *Hæc est mors secunda*[2], et celle-là est éternelle. Mais pour ceux qui préfèrent le pardon de Dieu à sa colère, la mort, vaincue par le Christ, n'est plus que la servante des divines miséricordes.

[1] I Cor. xv, 55.
[2] Apoc. xx, 14.

Qu'aura-t-elle été pour ceux que nous pleurons? Ah! pour espérer qu'elle leur fût propice, je n'ai qu'à me souvenir du caractère de leur trépas : ce fut un sacrifice! Sacrifice offert à la patrie sans doute ; mais au-dessus de la patrie ils voyaient Dieu. Ah! laissez-moi croire, laissez-moi dire que ce sacrifice n'a pas été abandonné à l'insuffisance de sa propre vertu; que, en s'élevant de la terre, il a rencontré le sacrifice de Jésus-Christ, et que l'immolation de ces jeunes et vaillantes existences a reçu de l'immolation d'un Dieu cette divine efficacité qui rachète les fautes, qui purifie le passé et qui prépare l'immortel avenir.

Donc, Messieurs, nous espérons pour eux. Mais à leur tour ils nous renvoient l'espérance: ils n'en ont plus besoin. Ils font comme le voyageur qui, ayant atteint la rive amie, renvoie aux exilés qui demeurent la barque du passage.

Recevons-la de leurs mains, cette fortifiante espérance. Mais n'oublions pas que, en nous rappelant notre origine et nos destinées, elle consacre notre noblesse, et que, comme toute noblesse, elle oblige. Oui, l'espérance chrétienne nous oblige à bien vivre pour nous préparer à bien mourir. Elle exige plus encore ; car la morale de l'honnête homme ne saurait suffire à des âmes que le baptême a mises en part des trésors de la Rédemption : elle veut que notre foi soumise accueille la révélation que Dieu nous apporte et la grâce qu'il nous dispense, de peur que par l'orgueil de la science nous n'arrivions à l'ignorance des vérités les plus nécessaires, et par l'infatuation d'une honnê-

tété superbe à l'oubli des plus hauts et des plus difficiles devoirs. Voilà ce que vous apprennent ceux qui vous ont précédés dans la lumière. Voilà ce qu'attendent de vous et l'Église et la France, ces deux mères qui entourent aujourd'hui d'honneur et de regrets la mémoire de vos aînés, et qui, dans le deuil de leur viduité, rassemblent sur votre jeunesse et sur vos vertus toutes leurs espérances et tout leur amour.

SERMON

PRONONCÉ DANS LA CATHÉDRALE DE LIÈGE

A L'OCCASION

DU CONGRÈS DES ŒUVRES EUCHARISTIQUES

Le 5 juin 1883.

Pater, venit hora : clarifica Filium tuum.
Père, l'heure est venue : glorifiez votre Fils !
(Joan. XVII, 1.)

MESSEIGNEURS,
MES FRÈRES,

Ainsi débute la solennelle prière qui sert comme de préface à la passion.

Étonnante parole ! L'heure de la trahison est venue, l'heure de l'agonie, l'heure de l'humiliation. Dans un instant le Fils de Dieu disparaîtra sous les faiblesses apparentes du Fils de l'homme : il sentira la peur : *Cœpit Jesus pavere ;* il savourera l'amertume de l'angoisse, *et tædere ;* il succombera à la tristesse, *et mœstus esse ;* il implorera la pitié de son Père : *Transeat a me calix iste.* Et il ne se relèvera de cette prostration solitaire que pour aller au-devant des outrages : le baiser de Judas, les brutalités de sa troupe, les

calomnies des témoins, l'iniquité des juges, les insultes des valets, les crachats et les soufflets, le sceptre de roseau, la pourpre dérisoire, la couronne d'ignominie et de douleurs, la préférence donnée à Barabbas; enfin, après les infamies du prétoire, le suprême opprobre du Calvaire : le supplice des esclaves subi entre deux voleurs.

O Jésus, voilà l'heure qui vient de sonner pour vous, et vous appelez cela l'heure de la gloire!

Mes frères, il faut approfondir ce mystère. Saint Augustin nous apprend que Dieu enveloppe parfois sa parole d'obscurité pour nous contraindre à la méditer.

Il y a un premier éclaircissement qui se présente comme de lui-même pour interpréter le langage du Sauveur; à travers la passion imminente, il entrevoyait le triomphe prochain, la résurrection, l'ascension. Puisqu'il fallait que le Christ souffrît l'opprobre, et que par là il entrât dans sa gloire, son premier pas dans le chemin de l'opprobre, c'était déjà son introduction dans la gloire. Voilà, mes frères, un premier sens de cette parole du divin Maître : « Père, l'heure est venue : glorifiez votre Fils. »

Et pourtant, mes frères, ce sens ne me satisfait pas encore; ces mots : « L'heure est venue, » ont une force qu'il ne faut pas énerver. L'heure est venue ne signifie pas : L'heure approche. Je cherche quelque chose d'actuel qui appelle une glorification immédiate et permanente de celui qui adresse au Père cette filiale sommation : *Venit hora, clarifica Filium tuum.*

Mais pourquoi chercher, mes frères? L'enchaînement du récit évangélique ne suffit-il pas à nous instruire? La prière du Sauveur qui commence par ces paroles, c'est la prière qui suit la Cène. Si c'est la préface de la passion, c'est aussi l'épilogue de l'institution eucharistique.

Comprenez-vous maintenant pourquoi c'est l'heure pour le Père de glorifier son Fils? Jésus vient de créer l'état nouveau selon lequel il doit perpétuer sa présence au milieu des hommes. Et, dans cet état, il n'a fait entrer que petitesse et obscurité. Cependant ce sera un état de gloire; car, une fois ressuscité, le Christ ne connaîtra plus l'opprobre. Que fait alors le Sauveur? En tout ce qui dépend de lui, il s'abaisse, il se réduit, il se cache; et il laisse à son Père le soin de lui rendre l'éclat et la grandeur.

Le Père entend la prière de son Fils, et il l'exauce de deux manières : au ciel, il se chargera de l'exalter : *Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis;* mais sur la terre, dans l'état eucharistique, le Père délègue aux hommes le soin de le glorifier. Et Jésus, qui a pénétré ce dessein du Père, s'applaudit d'avance, dans la suite de sa prière, de cette gloire qu'il doit recevoir de nous : *Et clarificatus sum in eis*[1].

Voici donc, mes frères, l'admirable économie de l'institution eucharistique. Il faut que Jésus s'y cache : c'est la loi du mystère; il faut qu'il s'y révèle : c'est l'exigence de sa gloire.

[1] Joan. XVII, 10.

La première partie de ce dessein reste son œuvre propre ; la seconde sera l'œuvre de son Église. Son amour le voile ; l'amour des siens le découvre, le montre et le glorifie.

I

L'Eucharistie, en tout ce qui dépend de Jésus, est un mystère d'obscurité : obscurité si épaisse, qu'elle réserve de nouveaux étonnements à quiconque l'approfondit par la réflexion.

Saint Thomas a chanté admirablement cette accumulation de prodiges, qui vont à rendre de plus en plus méconnaissable l'objet de nos adorations. Sur la croix, la divinité disparaissait sous l'opprobre : *In cruce latebat sola Deitas*. Mais ici l'humanité n'est plus seulement défigurée, humiliée ; elle semble s'anéantir, et pour le regard elle n'est plus : ***At hic latet simul et humanitas***. Tous les sens la cherchent et ne la trouvent plus ; la présence de Jésus-Christ dans ce sacrement est un défi jeté à tous nos moyens naturels de connaître : ***Visus, tactus, gustus in te fallitur.***

La vérité ici approche tellement de l'impossible, que l'hérésie a cru rendre service à la parole qui la révèle, en l'atténuant par des interprétations symboliques. L'Église catholique, gardienne vigilante de l'obscurité de Jésus-Christ, n'a pas permis qu'on supprimât le mystère pour l'éclaircir. « Vous êtes vraiment mon Dieu, s'écrie-t-elle, ô Sauveur d'Israël,

mais vous êtes vraiment caché : » *Vere tu es Deus absconditus, Deus, Israel salvator*[1].

Docile à ce témoignage de notre Mère, entrons, mes frères, dans les puissances de la foi, pour pénétrer l'abîme des obscurités eucharistiques. Reprenons la pensée de saint Thomas. Et puisque le Christ, présent dans cette hostie, est Dieu et homme, voyons comment Dieu s'y cache, et comment l'homme s'y rend insaisissable à toute autre étreinte qu'à celle de la foi.

Qu'est-ce que Dieu, mes frères? Quelles idées ce nom sacré réveille-t-il dans l'esprit des hommes? Que s'attend-on à voir apparaître quand on entend dire : Dieu est là ?

Dieu en lui-même, c'est la souveraine grandeur, la souveraine indépendance.

Pour nous aider à concevoir l'être divin, les philosophes nous disent : Prenez partout où vous les rencontrez, en vous, autour de vous, dans l'univers visible, dans le domaine de la pensée, dans le monde moral, prenez toutes les idées de grandeur, de perfection, d'excellence; poussez à l'infini toutes ces idées, écartez la limite, forcez tout ce qui affirme, supprimez tout ce qui nie, vous avez le Dieu Très-Haut.

Et puis cet infini que rien ne restreint, cessez de l'envisager comme une abstraction de votre esprit; reconnaissez qu'il est vivant, qu'il existe par la vertu même de l'être, qu'il précède toute existence bornée,

[1] Is. XLV, 15.

et que par conséquent il n'emprunte rien au dehors et peut rester solitaire sans manquer de rien; vous avez le Dieu indépendant.

Et maintenant voulez-vous le considérer par rapport à vous? Auteur de toute créature, il a multiplié autour de lui la ressemblance de son être. Sa parole a fait surgir, à la place du néant, l'être et la vie; donc il est la puissance. *Dixit, et facta sunt*[1]. Sa parole a mis l'ordre dans tous ses ouvrages : donc il est la sagesse[2]. *Ordinatione tua perseverat dies.* Puissant et sage, il est le Maître à qui tout obéit[3] : *Quoniam omnia serviunt tibi.*

Voilà Dieu, mes frères, et maintenant voici l'Eucharistie.

Où est la grandeur? Je vois l'extrême petitesse. Rien de plus exigu, rien de plus chétif. L'homme passe, regarde et dit : Ce n'est rien.

Où est l'indépendance? Le prêtre a la garde de cette hostie; il en fait ce qu'il veut. Il la donne au fidèle; et si l'âme du communiant n'est pas pure, le sacrement sera profané. Si le temple n'est pas bien gardé, le voleur viendra, et, pour s'emparer d'un vase d'or, il jettera à terre et foulera aux pieds ce que le chrétien adore. Dieu de l'Eucharistie, vous dépendez donc de tout le monde, des bons et des méchants? Votre créature dispose de vous, et c'est elle qui vous fait votre sort?

[1] Ps. CXLVIII.
[2] Ps. CXVIII.
[3] *Ibid.*

Où est la puissance? L'Eucharistie ne se défend pas. Le juge des vivants et des morts habite là, et il se laisse insulter par le pécheur.

Étrange puissance que celle-là! mais aussi mystérieuse sagesse! Celui qui prévoit tout ne pouvait-il pas pourvoir à la sûreté, à la dignité du sacrement?

C'est ainsi que la divinité se cache. Quant à l'humanité, c'est trop peu de dire qu'elle disparaît. Il semble qu'il faille ajouter : Elle ne sert plus à rien.

A Bethléhem Jésus était petit; mais à la petitesse le nouveau-né joignait les attraits de sa divine enfance, et il gagnait ainsi les cœurs. A Nazareth, Jésus était bien déguisé sous le vêtement de l'ouvrier; mais quelle leçon que cet exemple! Et comme je comprends bien le besoin qu'avaient les hommes d'apprendre à pareille école comment on sanctifie une vie obscure, pauvre et laborieuse! Dans son ministère public, Jésus se plaisait au commerce des simples et des petits de ce monde; mais il enseignait avec autorité, disposait de la nature en maître, et retenait sous son charme tous les cœurs droits, toutes les âmes honnêtes. Au Calvaire enfin, oui, l'humanité de Jésus est broyée; à peine peut-on la retrouver sous son voile d'opprobres; mais qui donc osera dire qu'elle est inutile? Elle est la victime du sacrifice; le Verbe l'a prise pour la conduire à l'immolation, et c'est ici qu'elle est immolée.

Mais dans l'Eucharistie, non, je ne vois plus rien de semblable. C'est la petitesse de la crèche, moins les charmes de l'enfance; c'est l'obscurité de l'atelier,

moins la transparente leçon de l'exemple ; c'est le labeur de la vie publique, moins l'éclat des miracles, moins la fascination de la parole ou du regard ; c'est l'immolation du Calvaire, moins l'effusion du sang, moins ce qui émeut et fait jaillir les larmes, moins ce qui, à travers les yeux, trouve à coup sûr le chemin du cœur.

O mon bon Maître, pardonnez-moi ce langage ; il faut bien aller jusqu'au fond de vos obscurités. Vous avez dit, en parlant de la chair corrompue du pécheur : *Caro non prodest quidquam*[1] : « La chair ne sert de rien. » Mais dans votre sacrement, ah ! si j'écoutais le sens humain, je serais tenté de dire de votre chair adorable et sanctifiante qu'elle aussi ne sert de rien. Vous l'avez tellement cachée qu'on ne voit plus quel est son rôle. C'est ici le plein accomplissement de cette parole de votre Apôtre : « Le Fils de Dieu s'est anéanti : » *Exinanivit semetipsum*[2]. Dans l'Incarnation vous vous êtes fait homme ; dans l'Eucharistie, vous vous êtes fait *rien* !

II

Il est vrai, mes frères. Mais ce néant n'est qu'une apparence. La réalité, c'est le Christ, vrai Dieu et vrai homme. Sous ces voiles, dont nous n'avons pas dissimulé l'épaisseur, habite la plénitude de la divinité

[1] Joan. VI, 64.
[2] Philipp. II, 7.

dans l'humanité : *In ipso inhabitat plenitudo divinitatis corporaliter*[1].

Qui donc va l'y découvrir ?

C'est d'abord l'Église hiérarchique. Et comment ? Par sa foi et par son culte.

Il y a, mes frères, un témoignage constant, invariable, rendu par l'Église qui enseigne et qui prie, à la présence de Jésus dans ce mystère.

L'Église, née au cénacle, a emporté dans sa dispersion à travers le monde le trésor qui avait enrichi son berceau. Elle l'a caché dans les catacombes, elle l'a exalté dans les basiliques ; elle l'a déposé dans le cœur des apôtres, pour féconder la prédication ; dans le cœur des martyrs, pour affermir le témoignage ; dans le cœur des docteurs, pour assurer l'intégrité de la doctrine ; dans le cœur des confesseurs, pour y faire germer les vertus évangéliques ; dans le cœur des vierges, pour y entretenir la pureté de l'amour. Elle a bien gardé son trésor, et elle l'a bien défendu. Bérenger, Luther, Calvin, l'impiété moderne n'ont pas eu raison de sa fidélité à reconnaître la présence de l'Invisible : *Invisibilem tanquam videns sustinuit*[2]. La négation varie, se contredit et passe ; la foi demeure, le culte lui fait écho, et la croyance à l'Eucharistie reste, à travers dix-huit siècles d'opinions changeantes, le signe caractéristique de l'Église, qui ne change pas.

[1] Col. II, 9.
[2] Hebr. XI, 27.

Quelle est, mes frères, parmi toutes les communions chrétiennes, celle que Jésus avoue et bénit, celle qui demeure sienne et qu'il appelle « son Église »? C'est celle où l'on ne diminue rien de sa parole.

Jadis, au bord du lac de Tibériade, quand le Sauveur annonçait de loin l'institution eucharistique, il se fit déjà un partage. Beaucoup de Juifs trouvèrent ce mystère inacceptable. *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire*[1] ? Et ils quittèrent Jésus pour toujours. Les Apôtres accueillirent la divine promesse, et Pierre, parlant pour tous, s'écria : « A qui irions-nous, Seigneur ? Vous avez les paroles de la vie éternelle[2]. »

Ce partage des âmes s'est continué à travers les siècles. Mais aujourd'hui, comme à Tibériade, l'Église de Jésus-Christ est du côté de Simon-Pierre, du côté où l'on embrasse, sans la discuter, la parole de vie. Et là où l'on dit que « cette parole est dure à croire », oh ! là, ce n'est plus l'Église, c'est l'infidélité.

Dure à croire ! Ah ! comment peut-on l'appeler dure, la parole douce par excellence, celle qui annonce le don parfait de l'amour ?

Tout à l'heure, mes frères, en vous disant comment Dieu se cache dans l'Eucharistie, j'énumérais ses attributs adorables, je vous montrais comment ils font contraste avec l'état eucharistique. Mais alors, l'avez-vous remarqué ? je n'ai pas parlé de l'amour. Ah ! je

[1] Joan. VI.
[2] Joan. VI, 69.

l'ai omis à dessein. Dans ce mystère où tout déguise mon Dieu, l'amour l'aurait trahi. Car l'amour est là comme les autres perfections divines; mais, au lieu de s'y dissimuler, il y éclate, il y rayonne. C'est que l'amour se sent à l'aise là où la grandeur est réduite, où la puissance est liée, où l'indépendance est assujettie, où la sagesse paraît déconcertée. L'amour ne connaît pas d'entraves. Il a soif de se donner; et si vous voulez savoir où il se trouve le plus grand, le plus puissant, le plus libre, où il s'applaudit davantage des conceptions de sa sagesse, cherchez le lieu où il se donne davantage, et reconnaissez que ce lieu-là c'est l'autel eucharistique. Oui, car là il donne tout : sa personne, ses mérites, ses vertus, le prix de son sacrifice, ses états, ses mystères, sa vie, sa mort, sa gloire, et tout cela en nourriture, tout cela sous la forme du pain; du pain, l'aliment universel, l'aliment nécessaire, l'aliment suffisant, l'aliment de tous les jours. Ah ! le don ne peut pas être plus complet. C'est donc bien là le triomphe de l'amour.

Divinité cachée, vous vous révélez par l'amour. Humanité voilée, vous n'êtes pas moins nécessaire à mon salut ici qu'au Calvaire ; car vous êtes même ici l'hostie du sacrifice rédempteur; mais vous êtes ici ce que vous n'étiez pas au Calvaire, le pain qui vivifie, la nourriture sacrée qui fait entrer dans l'homme pécheur l'être nouveau que la Rédemption lui communique.

Nous avons vu, mes frères, comment l'Église hiérarchique manifeste le Dieu caché. Mais elle n'est pas

seule chargée de glorifier Jésus dans ce mystère. Il y a une part de cette mission qui revient à ses enfants, qui intéresse chaque fidèle, mais qui est éminemment le lot des âmes saintes. A cette gloire essentielle qu'assure à l'Eucharistie la foi de l'Église et de son culte, il y a un supplément possible, et c'est à chacun de nous de le lui procurer.

Et voyez comme tout se répond admirablement dans ces deux œuvres opposées, celle du Sauveur et la nôtre. Jésus n'a pas mis de bornes à ses abaissements; il n'en a pas mis davantage à la glorification qu'il attend de nous. Il se cache infiniment, c'est à nous de le glorifier sans limites. Quelle est la mesure de gloire qui est destinée à l'Eucharistie sur la terre? Celle que nous voudrons lui assigner. On s'étonne parfois, on se scandalise de voir un tel mystère si peu honoré parmi les hommes. On est tenté de prendre en défaut la sagesse du Sauveur. A se donner ainsi, ne devait-il pas s'assurer au moins des hommages conformes à la dignité de son état glorieux? Étrange aveuglement! Mais ne voyez-vous pas, censeurs téméraires, que c'est votre condamnation que vous prononcez? Quels sont donc ces hommages dont devait s'entourer, selon vous, l'Hôte du tabernacle? Étaient-ce des hommages forcés? Vous savez bien qu'il n'en accepte que de volontaires. Car il s'agit d'hommages à rendre à l'*Amour;* et là où il y a contrainte, il n'y a plus d'amour. Jésus attend sa gloire de la fidélité de vos cœurs. Dites maintenant de qui c'est la faute si cette gloire languit, si le Dieu caché n'est pas montré comme il devrait l'être.

Le sort de Jésus eucharistique est entre les mains des hommes. S'il subit les indignités des sacrilèges, c'est la faute des profanateurs. Et s'il n'est pas mieux connu, mieux servi, mieux exalté, c'est la faute des tièdes, c'est la nôtre, mes frères, et il y a bien là de quoi pleurer devant le tabernacle.

Et n'est-ce pas là ce que vous êtes venus faire ici dans cet étrange congrès où l'observateur profane chercherait vainement ce que ce mot rappelle d'ordinaire? Les hommes s'assemblent en congrès pour délibérer de leurs intérêts, pour échanger les résultats de leurs études, pour concerter leurs efforts en vue de quelque avantage terrestre. Ici on se réunit, on délibère, mais il ne s'agit que d'une seule chose: promouvoir les intérêts de Jésus-Christ, assurer son culte et son service, échanger des vues sur la meilleure manière de glorifier le Dieu qui se cache et de lui payer le seul tribut que sa royauté réclame, le tribut de l'amour. C'est à ce point que plusieurs, même parmi les enfants de Dieu, se sont étonnés tout d'abord à l'annonce de ce congrès. Qu'est-ce donc, se disaient-ils, que le rapprochement singulier de ces deux mots, dont l'un rappelle une de ces actions banales que les hommes font en commun, l'autre exprime le mystère réservé par excellence, l'objet ineffable que la foi prosternée adore, et qui se communique à l'âme recueillie et tremblante dans le sanctuaire le plus intime de sa vie intérieure?

Chrétiens timorés, rassurez-vous. L'honneur de la sainte Eucharistie ne court ici aucun péril. Sous le regard, sous la conduite de nos pasteurs, il est en

sûreté. On ne mettra pas en discussion l'objet sacré de nos croyances, mais on s'excitera à le mieux honorer. On n'oubliera pas qu'une sorte de pudeur religieuse, reste vénérable de la discipline du secret, doit empêcher la piété même de livrer, par son indiscrétion, nos mystères les plus saints à la curiosité railleuse de l'impiété. On joindra constamment la prière au travail dans la série des exercices qui doivent remplir ces beaux jours. Et si le Dieu de l'Eucharistie reçoit quelque gloire des desseins concertés ici pour étendre partout son culte, il en recevra davantage encore des larmes et des supplications répandues devant son autel.

Un dernier mot, mes frères :

Tout à l'heure je vous ai montré la mission qui revient au peuple chrétien en regard de celle qui appartient à l'Église hiérarchique. Ces deux missions sont en effet distinctes. Mais il ne faut pas croire qu'elles soient séparées. Loin de là, elles ne cessent d'influer l'une sur l'autre. La mission de l'Église prépare et rend possible la mission des fidèles ; car c'est elle qui leur garde la croyance. Mais le divin Sauveur ne s'interdit pas de communiquer directement aux âmes choisies certains secrets d'amour que l'Église recueille, et dont elle enrichit le trésor de son culte.

Est-ce ici qu'il est nécessaire de le dire ? ici, près du sanctuaire qui a servi de berceau à la Fête-Dieu ? Vous voyez là les deux éléments de la vie de l'Église : une recluse et une religieuse hospitalière, Marie et Marthe, ou plutôt Ève et Julienne, les deux formes de la vie consacrée ; voilà l'élément qui représente la

sainteté individuelle. Urbain IV et cette magnifique bulle *Transiturus*, que la voix de votre évêque vous faisait entendre ce matin, voilà l'élément hiérarchique. Eh bien! ce n'est pas au pontife d'abord, c'est aux deux vierges que s'adresse la communication divine. Le pontife intervient pour juger leurs témoignages, et quand il a reconnu la voix de l'Époux, oh! il n'a garde de l'interrompre; il sait trop que l'Esprit-Saint est maître de ses confidences: *Qui habet sponsam sponsus est;* mais il lui est permis de faire éclater sa joie: *Amicus autem sponsi qui stat et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi*[1]. O Pierre, vous êtes l'ami de l'Époux. Vous avez reconnu sa voix dans les paroles entendues par Julienne. Alors vous avez parlé à votre tour pour dire à l'Église hiérarchique que l'heure était venue de glorifier à nouveau l'Eucharistie. Et le culte catholique s'est enrichi de sa plus belle solennité.

O catholique Belgique, permettras-tu à un Français de rappeler aujourd'hui une gloire de sa patrie, gloire pareille à celle que nous saluons en toi?

Quatre siècles après la révélation faite à sainte Julienne, une autre vierge, dans un monastère de notre France, recevait, elle aussi, un divin message: « Voilà, lui disait le Sauveur, voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes. »

Comment ne pas rapprocher ces deux communications? C'est le même Dieu, c'est le même amour.

[1] Joan. III, 29.

Mais, à côté de l'analogie, il y a aussi le contraste. En s'adressant à sainte Julienne, Jésus demandait aux hommes de la gloire : *Clarifica Filium*. En parlant à Marguerite-Marie, Jésus ne formule plus aucune demande. Il se contente de montrer son cœur, son cœur sanglant, source et symbole d'amour. Pourquoi? Ah! les temps étaient changés. « La charité s'était refroidie, » *frigescente charitate*, dit l'Église dans l'oraison du sacré Cœur.

Le monde marchait vers les jours sombres où l'égoïsme humain allait régner en maître, où il n'y aurait plus de place pour la religion désintéressée.

Eh bien! la dévotion au sacré Cœur a fait son œuvre. Elle a refait le cœur des chrétiens. Elle les a rendus de nouveau capables de se préoccuper des intérêts de Dieu. Cette réunion en est la preuve. N'est-ce pas, mes frères, que vous voulez bien revenir à l'esprit de la Fête-Dieu? N'est-ce pas que, en y joignant la pensée réparatrice, vous chercherez surtout à réparer l'honneur de Dieu? La religion est une alliance, tout y doit être réciproque. Oublions-nous, Dieu prendra soin de nous. Les jours sont mauvais, mes frères. Il est bien temps de détourner nos yeux de la vanité et de les lever vers les montagnes, vers les grands sommets de la miséricorde : *Levavi oculos meos in montes;* c'est de là que nous viendra le secours : *unde veniet auxilium mihi*[1].

Ainsi, mes frères, en nous attirant doucement à son

[1] Ps. cxx.

amour, Jésus nous a rendu le souci de sa gloire. A nous maintenant de mener jusqu'au bout l'exécution du dessein eucharistique. Prenons modèle sur Jésus-Christ. Comme il s'est parfaitement caché, ne souffrons pas qu'il manque rien à cette glorification qui le révèle. C'est notre vocation, c'est notre honneur ici-bas. Au ciel, ce sera notre plus beau titre aux complaisances de Dieu.

Hélas! que nous sommes petits devant la grandeur de cette mission! O Père saint, venez à notre aide. Laissez-nous emprunter la prière de Jésus, laissez-nous vous dire à notre tour : *Pater, clarifica Filium tuum:* « Père, glorifiez votre Fils. » Et puisque sa gloire eucharistique dépend de nos hommages, ô Père, faites-nous connaître l'Eucharistie pour que nous puissions la montrer aux hommes. Et si, dans l'Eucharistie, tout est obscurité excepté l'amour, oh! faites-nous aimer l'Eucharistie pour que nous soyons capables de la révéler au cœur des hommes. Qu'ainsi votre règne arrive, ce règne qui ne s'établit que par l'amour. Qu'ainsi votre volonté soit faite sur la terre par la fidélité de vos enfants, comme elle doit l'être au ciel par leur béatitude. Ainsi soit-il.

DISCOURS

PRONONCÉ EN LA CATHÉDRALE DE BOURGES, LE 1er AOUT 1887

CÉRÉMONIE DU SACRE DE Mgr BLANCHET

ÉVÊQUE DE GAP

Omnis pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in his quæ sunt ad Deum.

(Hebr.)

Tout pontife est pris parmi les hommes, et constitué au nom des hommes ministre des choses de Dieu.

MESSEIGNEURS,

Par votre ministère, un grand acte vient de s'accomplir. L'Église vient d'exercer sa divine fécondité. Celui en qui le clergé de Bourges aimait un frère et depuis longtemps déjà vénérait un guide, vient de prendre place parmi les princes de la cité sainte; il a reçu de vos mains l'onction qui descend de Jésus-Christ, tête de l'Église, et se répand sur l'Église, vêtement du Christ : *Sicut unguentum in capite quod descendit in oram vestimenti ejus.* Je pourrais m'étendre sur les mérites de l'élu, sur ces trente-quatre années de dévouement sacerdotal qui ont fait l'orgueil et la joie de l'église de Bourges, qui causent maintenant ses regrets, en même temps qu'elles fondent les espérances

de l'église de Gap. Je pourrais rappeler les pontifes dont il a partagé la sollicitude, les œuvres auxquelles il a été associé. Mêlée aux souvenirs de ce fécond ministère, je rencontrerais l'image toujours vénérée de l'illustre archevêque qui avait fait asseoir sur le siège de saint Ursin et de saint Sulpice, avec la dignité du grand seigneur, la douceur, la modestie et la charité du vrai pasteur; puis je verrais apparaître un autre pontife appelé à faire cesser le veuvage de cette église en deuil en lui apportant le bienfait d'une expérience consommée, d'une autorité ferme et prévoyante, d'une paternité toujours prête au sacrifice. Je distinguerais entre tant d'œuvres auxquelles notre zèle vous a fait participer, Monseigneur, celle que j'ai l'honneur de représenter ici; plus d'une fois la confiance de votre archevêque vous a délégué pour la servir à sa place dans le conseil des trente évêques, associés pour fonder et régir l'Université catholique de Paris. Dieu, par là, semblait vous désigner d'avance pour vous asseoir un jour dans les rangs du sénat sacré. Il m'est doux aujourd'hui de m'en souvenir, et de mêler aux acclamations qui saluent votre épiscopat le témoignage de mon humble reconnaissance.

Et pourtant, Messeigneurs, il me semble que, pour répondre à l'honneur immérité du mandat que j'ai reçu, j'ai mieux à faire que d'insister sur l'éloge des consécrateurs et du consacré. L'évêque est pour le peuple : tout, dans l'auguste cérémonie qui vient de se déployer sous nos yeux, exprime cette mission de dévouement. C'est donc au peuple fidèle que je dois

parler pour lui dire en deux mots le sens de ce qu'il vient de voir, et lui faire comprendre ce que la consécration d'un évêque contient pour lui de promesses et de bienfaits. Une telle tâche demanderait de longs discours, mais je n'oublierai pas la loi de brièveté que les circonstances m'imposent, et je ne ferai qu'effleurer un si grand sujet.

Chrétiens, mes frères, qu'y a-t-il de commun entre vous et l'évêque? Autant vaudrait demander ce qu'il y a de commun entre vous et Dieu. Suivez bien, je vous prie, cet enchaînement de vérités, qui intéressent au plus haut degré votre destinée.

L'homme n'est vraiment homme que par sa relation avec Dieu.

L'homme ne peut connaître et atteindre Dieu que par Jésus-Christ.

Jésus-Christ ne peut être trouvé que dans l'Église.

Pas d'Église véritable sans hiérarchie.

L'élément essentiel de la hiérarchie, c'est l'épiscopat.

D'où je conclus que l'acte qui vous donne de dignes évêques pourvoit aux intérêts les plus chers de votre dignité et de votre bonheur.

Et d'abord est-il vrai que l'homme ait besoin de Dieu pour être vraiment homme? Oui, mes frères, et cette vérité devient plus évidente à mesure qu'on la conteste davantage. Quelle est, en effet, la grande prérogative de notre race, celle qui nous relève au-dessus de tous les êtres de l'univers, qui creuse un abîme infranchissable entre notre nature et les natures inférieures? Ne la

cherchez pas dans la supériorité de notre structure corporelle, dans la finesse de nos organes, dans notre aptitude à satisfaire nos besoins. Sur ce terrain plus d'une créature pourrait nous disputer l'avantage.

Le vrai privilège de l'homme, c'est que seul parmi les êtres qui l'environnent, il ne suit pas en aveugle le torrent de sa destinée. Sa raison le rend capable de connaître son origine et sa fin; sa volonté, de tendre librement vers le Bien suprême; son cœur, de s'y reposer. Otez Dieu, et la raison n'a plus d'emploi, et la liberté plus de but, et l'amour plus de contentement. Celui qui a fait notre nature l'a faite pour Lui, et Il s'y est pris de telle sorte, que sans Lui elle perd sa raison d'être et ressemble à un mouvement sans direction, à une recherche sans espérance, à un désir sans objet. Voilà pourquoi ceux qui s'appliquent à bannir Dieu de la vie humaine, de la culture humaine, de l'éducation, des lois, des mœurs, ceux-là peuvent bien prétendre qu'ils travaillent à exalter l'humanité; en réalité ils n'aboutissent qu'à la dégrader, à la faire redescendre vers l'animalité. Et, si on les laisse faire, ils y réussiront.

Mais ce Dieu si nécessaire à l'homme est-il donc accessible? Oui, si vous consultez la puissance native de nos facultés. L'Église, toujours jalouse de la dignité humaine, ne permet pas qu'on refuse à notre nature intellectuelle et morale la force de s'élever jusqu'au premier Être. Mais, si vous consultez l'histoire, elle vous dira qu'en fait l'homme laissé à lui-même s'est toujours égaré dans cette recherche; et si vous des-

cendez dans votre conscience, vous entendrez la même réponse : Dieu est trop loin, Dieu c'est l'invisible, Dieu habite au sein d'une lumière impénétrable : *Lucem inhabitat inaccessibilem.* Esclaves des sens, tributaires du corps, enfermés dans une prison de chair, séduits par le mensonge des apparences, nous méconnaissons la divine empreinte gravée dans tous les ouvrages du Créateur, et là où nous devrions saluer ses images, nous adorons des idoles.

O Dieu ! nous ne pouvons ni nous passer de vous, ni vous découvrir. Qui résoudra cette énigme? Nous sommes faits pour vous, et nous vous tournons le dos : qui nous ramènera de cet égarement? L'ignorance et le péché ont séparé la créature du Créateur : qui fera les premiers pas ?

Dieu s'est posé cette question, et pour la résoudre il n'a pas consulté sa justice, qui lui aurait dit : Attends le pécheur. Il a consulté son amour, qui lui disait : Va le trouver. Et il est venu ! Et il s'est fait notre semblable, il nous a pris la réalité de notre nature, la réalité de nos misères et jusqu'à l'apparence de nos crimes. Le Dieu anéanti, assimilé aux coupables, payant par son sang la rançon de leurs iniquités, leur rendant à ce prix et la connaissance et la possession de leur destinée, voilà Jésus-Christ. Avais-je tort de vous dire : Pas de Dieu pour l'homme sans la médiation de ce Rédempteur? La raison seule était trop froide et trop orgueilleuse, elle tâtonnait dans les ténèbres. Dieu a parlé le langage de l'amour, et le cœur de l'homme a tressailli, et il a compris la charité de son

Sauveur : *Et nos credidimus caritati quam habuit Deus in nobis.*

Mais Jésus-Christ à son tour où est-il? Il a passé sur la terre, il n'y est pas resté. Un seul temps, un seul lieu, ont vu sa divine figure; il faut une révélation qui le montre à tous les points de l'espace, à tous les instants de la durée. Cette révélation de Jésus-Christ, c'est l'Église. Qui la voit, qui l'écoute, voit et entend le Christ. L'Église, ce n'est pas seulement le mandataire de Jésus, chargé d'annoncer sa parole et de dispenser sa grâce. L'Église fait partie de Jésus-Christ; elle est son extension dans l'univers. Le Christ, ce n'est pas Jésus seul, Jésus est la tête; le Christ entier, c'est la tête unie aux membres, c'est Jésus dans l'Église.

Vous donc qui voulez Dieu, qui voulez Jésus-Christ, cherchez l'Église. Où la trouverez-vous? Plusieurs sociétés ici-bas usurpent son nom et revendiquent ses privilèges. Mais les fausses Églises se reconnaissent à cette marque; elles n'ont pas, elles n'ont plus la hiérarchie véritable, celle dont Jésus a conçu et tracé le plan, dont il a posé le fondement et garanti la structure quand il a dit à Simon : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. »

L'Église véritable, c'est celle qui s'appuie sur Pierre. Mais Pierre réunit en sa personne deux prérogatives : une juridiction, qui n'appartient qu'à lui seul et qui s'étend sur tout l'univers; un caractère, celui du sacerdoce plénier, qui lui est commun avec les autres apôtres, et se perpétue dans l'Église par la transmission de l'épiscopat.

L'épiscopat universel du pape, l'épiscopat circonscrit des évêques, voilà l'essence de la hiérarchie. De là découlent le sacerdoce avec ses pouvoirs, la succession des ordres inférieurs, et, dans le peuple chrétien, la sève surnaturelle dont la source est le baptême, et dont le fruit mûr s'appellera un jour la vie éternelle.

Ainsi l'évêque est véritablement l'anneau principal de cette chaîne qui par l'Église nous rattache à Jésus-Christ, et par Jésus-Christ à Dieu, notre fin.

Elle serait belle à raconter, mes frères, l'histoire de l'épiscopat.

Pendant trois siècles, c'est l'histoire même de l'apostolat, semant l'Évangile par la parole, et l'arrosant par le martyre.

Puis vient l'âge de l'épiscopat civilisateur, qui défriche l'Europe sauvage, enfante à la culture morale les nations barbares, et accumule pour l'avenir ces trésors de vérités, de vertus domestiques et sociales, sur lesquels vivent encore ceux qui affectent de chercher le progrès dans l'oubli des doctrines où il a pris sa source.

C'est l'épiscopat qui résiste à l'hérésie, préserve le dépôt de la morale, maintient contre les usurpations de la force les protestations du droit, et perpétue au sein des sociétés vieillies la fécondité d'un apostolat qui ne connaît pas d'autres limites que celles de l'univers.

Aujourd'hui l'humanité émancipée voudrait se passer de l'Église. Elle n'y parviendra qu'en se passant

de ces trois choses sans lesquelles elle ne peut vivre : la vérité, la discipline et la vertu.

Telle est, en effet, la mission des évêques : instruire, gouverner, sanctifier.

Si l'on veut instruire sans eux, la science qu'on répandra pourra bien accroître pour un temps le bien-être; mais elle exaltera l'orgueil, déchaînera les appétits, et en cachant aux hommes les horizons supérieurs, elle livrera la terre aux conflits des convoitises antagonistes. La civilisation qu'elle enfantera ramènera la barbarie.

Si l'on veut gouverner sans l'Église, on verra, d'un côté, le pouvoir sans autre autorité que la force; de l'autre, l'obéissance sans autre inspiration que la contrainte. Toute révolte sera légitime, pourvu qu'elle obtienne le succès.

Si l'on veut moraliser sans l'Église, on rencontrera la résistance des passions divinisées ; et bien fort sera l'homme qui, parlant au nom de son égoïsme, saura imposer à d'autres hommes le sacrifice du leur.

O Christ, ayez pitié de ce peuple qui va périr! Parlez-lui par votre Église, montrez-lui votre Église dans la personne de vos évêques.

L'épiscopat, toujours fidèle à sa mission qui ne change pas, n'a jamais ignoré l'art d'en adapter la forme aux besoins des temps.

De nos jours, il saura répandre encore la vérité. Et si cette vérité dont il a la garde est exclue de l'enseignement public, il lui refera sa place dans l'enseignement libre et chrétien.

Il saura gouverner les âmes en gardant les traditions de l'autorité et du respect. Quand une société impie aura dissipé les derniers restes de cet héritage qui fait encore sa sécurité, c'est à la famille chrétienne qu'elle viendra redemander le secret perdu de l'obéissance.

Il saura surtout préserver ces sources de sanctification qui jaillissent du cœur de Jésus-Christ, et s'épanchent dans le cœur des hommes par les canaux des sacrements. Quand la nouvelle morale aura donné ses fruits, où donc l'humanité cherchera-t-elle son salut, sinon dans ces réserves de vertus supérieures qu'aura perpétuées dans son sein la race persécutée des enfants de Dieu?

Voilà, mes frères, ce que l'épiscopat vous représente et ce qu'il vous garde.

Avais-je tort de vous dire que rien ne vous touche de plus près que la consécration d'un évêque?

Tant qu'il restera sur la terre un pontife pour communiquer à un de ses frères le caractère et les pouvoirs de l'évêque, Dieu ne restera pas sans témoignage, la vérité sans organe, la grâce sans dispensateur, et l'humanité sans espérance.

O pontife, dont le front ruisselle encore de l'onction sainte, dont les mains distillent le baume qui les a sacrées, dont les lèvres sont avides de répandre la parole de paix, deux peuples vous saluent dans la majesté nouvelle de votre épiscopat. Le premier, c'est le peuple qui vous pleure, celui qui fut longtemps le témoin de vos vertus et le constant objet de vos sollicitudes; le

second, c'est le peuple qui vous attend, qui vous appelle, et qui brûle de contracter avec vous une alliance scellée dans la soumission, le respect et la tendresse.

Au nom du premier de ces deux peuples, je voudrais vous retenir; mais au nom du second, qui est devenu le vôtre, je vous dirai: Partez, il le faut; allez voir votre patrie d'adoption; gravissez, en les bénissant, les pentes abruptes de vos fières montagnes; allez montrer à ce clergé docte et pieux, à ces populations courageuses et fidèles, l'image toujours chérie du bon Pasteur. Nos vœux vous accompagnent, la grâce de Dieu vous sollicite, et, par delà les travaux de la terre, la gloire vous attend pour couronner vos mérites. Amen.

ALLOCUTION

PRONONCÉE EN L'ÉGLISE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES

Le 3 novembre 1883

A LA MESSE DE DÉPART DES VOLONTAIRES D'UN AN

Vous êtes venus, mes chers amis, placer sous le patronage de Notre-Dame des Victoires l'année qui va commencer pour vous. Tous vous appartenez, par destination et par choix, aux carrières civiles, et tous cependant vous avez une dette à payer à la patrie, sous la forme du service militaire. La loi vous l'impose, et vos cœurs l'acceptent avec joie ; car aucun de vous n'entend demeurer en arrière lorsqu'il s'agit de dévouement à la France.

Cette vie militaire, dont vous allez faire l'expérience, vous réserve des épreuves de plus d'une sorte, les unes heureuses et salutaires, les autres périlleuses et, si vous y succombiez, funestes.

J'appelle heureux et salutaire tout ce qui, dans la vie des camps, fortifie les vertus humaines et favorise les vertus chrétiennes.

C'est d'abord la nécessité du travail. Le travail fait

l'homme et garde le chrétien. Sans doute il est d'autant plus noble et méritoire, qu'il est plus libre. Mais, hélas! jeunes gens, quand le travail est trop libre, n'est-il pas bien compromis? La discipline du collège n'a pas suffi à sceller l'alliance que vous deviez contracter avec lui. Qui sait si l'habitude de l'effort a survécu chez vous à la contrainte qui l'imposait? Croyez-moi, il vous sera bon de renouveler l'expérience de cette heureuse nécessité du labeur. Vous l'aborderez avec un esprit plus mûr, une intelligence plus parfaite de vos devoirs et de vos intérêts. Le travail sera pour vous de tous les instants. Plus d'une fois il lassera vos membres, mais il ne lassera pas vos cœurs. Vous aimerez cette fatigue qui dompte le corps et l'assujettit à la volonté, tandis que la volonté elle-même se plie au devoir et s'exerce au dévouement. Vous contracterez ainsi, dans des conditions meilleures et plus décisives qu'au collège, l'habitude d'une activité réglée et féconde, et vous en viendrez, j'ose l'espérer, à l'heureuse impossibilité de ne rien faire. Est-ce donc trop payer de tels avantages, qui rayonnent sur une vie tout entière, que de les acheter par une année de sujétion volontaire et glorieuse au service de la patrie?

Avec le travail, la vie militaire vous réserve encore d'autres épreuves, dont l'ensemble contraste étrangement avec les habitudes de bien-être qui règnent partout aujourd'hui. L'existence du soldat n'est pas seulement laborieuse, elle est austère : peu de plaisirs, beaucoup de privations et parfois de souffrances. La

nature a beau avoir horreur de ce qui l'afflige, elle en a besoin; la sagesse humaine et l'expérience suffisent déjà pour établir la nécessité de cette discipline, qui tantôt aiguillonne la mollesse, tantôt réprime les appétits, et rétablit au profit de la liberté morale l'équilibre compromis par l'entraînement des passions. Mais, si la philosophie reconnaît cette vérité, elle a peu de moyens de la faire accepter. Seul le christianisme est dans l'humanité une école permanente et efficace d'austérité volontaire. Le symbole qui résume toute la doctrine, toute la morale, tout le culte chrétien, c'est la Croix. On est chrétien si l'on adore la Croix, si l'on se confie en la Croix, mais aussi, et cette condition n'est pas moins essentielle, si l'on se conforme à la Croix. Le chrétien sait qu'il porte en soi une vie mauvaise, principe de corruption, qu'il faudrait tuer si c'était possible, qu'il faut du moins combatre sans cesse et amoindrir; c'est le sens précis de ce mot qui appartient à la morale chrétienne : mortification. La mesure de la vie chrétienne dans une âme, c'est la mesure de la mortification. En présence de la gêne, de la privation ou de la douleur, l'âme chrétienne éprouve un autre sentiment que celui de la révolte ou celui de la résignation stoïque; un frémissement généreux l'ébranle : elle a reconnu la Croix de Jésus. Et la voici qui s'élance au-devant de la peine; elle est devenue capable de l'aimer; mais ils sont rares les chrétiens assez pénétrés de l'esprit de l'Évangile pour prendre cette vaillante initiative. La plupart ont besoin d'être introduits dans la voie étroite qui sera toujours

en ce monde la moins fréquentée : *Et pauci sunt qui intrant per eam.* Et pour une âme de bonne volonté toutes les circonstances pénibles peuvent être une occasion précieuse de s'initier aux habitudes austères. Pourquoi donc, jeunes gens, ne prendriez-vous pas la vie militaire par ce côté? Pourquoi, si vous voulez être de vrais chrétiens, ne sauriez-vous pas bon gré à votre nouvelle existence de vous apporter toute préparée cette chose désirable et salutaire, bien qu'abhorrée du grand nombre, qui s'appelle la mortification?

Travail, austérité, ce n'est pas encore là toute la vie du soldat. Une autre loi la domine : la loi de l'obéissance. Qui dira la nécessité de l'obéissance? N'est-elle pas la condition première de tout ordre social? Dieu n'a pas fait l'homme pour vivre seul; l'état social est de droit divin; par conséquent aussi, l'autorité. Non pas que Dieu intervienne, comme autrefois en Israël, pour désigner les représentants du pouvoir; mais tout en laissant aux hommes pleine liberté d'organiser, de modifier, de transmettre comme ils le veulent, la personnification de l'autorité, Dieu veut que cette autorité subsiste; on lui désobéit en la bravant. La subordination des hommes entre eux est une chaîne qui aboutit au Créateur. Dieu a fait l'homme, l'homme a besoin de société, la société a besoin d'ordre, l'ordre ne tient pas sans l'autorité; l'autorité n'est rien sans l'obéissance. Voilà des vérités élémentaires, mais, hélas! aussi des vérités méconnues. Les uns osent les nier en glorifiant la révolte, en appelant le respect un mal héré-

ditaire qu'il est urgent de déraciner. D'autres, bien plus nombreux, se contentent d'anéantir pratiquement l'obéissance en traitant légèrement l'autorité partout où elle apparaît, dans la famille, dans l'Église, dans l'État. Les meilleurs aujourd'hui n'échappent pas à cette contagion : les fils parlent à leurs pères en égaux; les chrétiens croient pouvoir donner des leçons à leurs chefs spirituels; les pouvoirs publics sont livrés en pâture aux discussions passionnées. Si cette marche continue, bientôt il n'y aura plus d'obéissance, et, en remontant la série, plus d'autorité, plus d'ordre, plus de société civilisée.

L'obéissance cependant a trouvé un refuge, l'autorité a gardé un prestige, l'ordre a conservé un domaine; tout cela se trouve dans l'armée, qui devient ainsi l'école de la subordination. Comment nous plaindre alors que cette école soit ouverte à tous les rangs de la société, qu'elle devienne obligatoire, qu'elle fasse passer successivement sous sa mâle discipline toutes les générations qui grandissent? Entrez là, jeunes gens, pour apprendre à obéir; vous en sortirez prêts à servir la société que menace l'anarchie, capables d'exercer l'autorité avec dignité, parce que vous saurez la traiter avec respect.

Enfin voici un dernier trait qui caractérise la profession militaire : c'est l'esprit de sacrifice. L'armée se forme en temps de paix, mais elle se forme pour la guerre. La guerre! nom mystérieux dont on n'épuise pas le sens quand on parle d'horreurs et de violences, de destructions et de massacres. Il y a des gens qui ne voient

que cela dans la guerre et qui organisent des systèmes et des conventions pour supprimer cette folie cruelle. Ceux-là ne voient que les effets matériels de la guerre. La preuve qu'ils se trompent, c'est qu'ils ne réussissent pas dans une entreprise qui serait, s'ils avaient raison, la plus simple et la plus facile de toutes. On n'a pas besoin de beaucoup d'industries pour persuader aux hommes de se mettre en garde contre les fléaux naturels : d'eux-mêmes ils s'en préservent le plus qu'ils peuvent, et ce qu'ils ne parviennent pas à empêcher, c'est ce qui est hors de leurs prises. Or, si la guerre n'était qu'un grossier malentendu entre les peuples; si quelques articles, signés par des arbitres, pouvaient à volonté remplacer ces grandes hécatombes qui viennent périodiquement ensanglanter la terre, comment admettre qu'il fût si difficile de substituer la solution pacifique à la solution violente? Mais, en dépit des utopistes, la guerre est et restera, dans les cas extrêmes, l'unique moyen de trancher ces grands différends qu'aucune autorité supérieure aux deux parties ne peut résoudre, et qu'un arbitrage ne décide pas, parce qu'il laisse à la partie condamnée toute sa vigueur pour traduire son irritation. La guerre subsistera, et le moraliste hésitera toujours à s'en plaindre, parce que si elle accumule beaucoup de ruines, elle développe dans l'humanité des vertus supérieures, et surtout entretient au cœur d'un grand nombre la flamme du sacrifice. Ah! Messieurs, comment saurait-on qu'on aime vraiment sa patrie si jamais on n'était appelé à offrir ou à donner sa vie pour elle? Comment sau-

rait-on qu'on n'est pas un égoïste ou un timide, qu'on met le devoir et l'honneur au-dessus du bien-être et du repos, si, à perte de vue dans l'existence humaine, on n'apercevait pas l'occasion de donner à quelque chose de grand, d'aimable et de sacré, ce suprême témoignage qu'aucun autre ne vaut et qu'aucun ne remplace : l'immolation volontaire? ***Majorem hac caritatem nemo habet,*** dit le Sauveur, et cette parole est divinement vraie. La guerre nous appelle parfois à la justifier, et c'est par là qu'elle atteint à la grandeur morale.

Mais ne voyez-vous pas, en même temps, ce qu'elle a de commun par ce côté avec l'esprit du christianisme. Sans doute le chrétien est l'homme de la paix, mais il est au même degré l'homme du sacrifice. Il ne trouble pas la paix le premier, mais il sait défendre sa conscience et sa foi, même au prix de son sang. Tout chrétien doit porter en soi un martyr caché, prêt à se révéler au jour de l'épreuve. Croyez-moi, jeunes gens, il est bon de cultiver en nous les dispositions héroïques. Si elles viennent à prévaloir, nous serons prêts pour tous les grands devoirs. Oh ! le parfait soldat que le soldat chrétien ! Quel mépris de la mort chez cet homme qui n'est que l'exilé du temps, qui se sait citoyen de l'éternité ! Quelle facilité à l'immolation chez celui qui tous les jours baise l'image d'un Dieu immolé ! Mais aussi quel secours pour le développement de l'esprit chrétien que cette perspective du suprême sacrifice qui est l'idéal du vrai soldat ! En vérité, plus je compare la vie chrétienne et la vie militaire, plus je trouve entre elles l'alliance étroite, plus j'admire les

services qu'elles se rendent l'une à l'autre. Et je me prends alors à féliciter cette jeunesse chrétienne du noviciat moral que la milice lui ménage.

Est-ce à dire, mes amis, que l'année qui va commencer pour vous ne vous réserve aucune épreuve périlleuse? Il serait puéril de le prétendre. Oui, vous allez, pour la première fois peut-être, aborder la vie au grand air; vous allez affronter la rencontre avec des idées fausses, des exemples mauvais, des influences malsaines. Vous allez expérimenter en autrui ce dont l'éducation chrétienne a préservé votre adolescence. Heureux si le mal vous apparaît toujours sous des traits odieux ! Heureux si l'enjouement de la raillerie ne vous rend pas le doute aimable, si l'élégance des hommes vicieux ne vous rend pas indulgents pour le vice, si la pression du nombre ne pèse pas trop fortement sur vos volontés, si le contact inévitable ne devient pas pour vous la contagion mortelle. Ah! je comprends l'anxiété de vos mères. Je la comprends et je la partage. Mais la confiance coexiste en moi avec l'inquiétude, et, vous le dirai-je? c'est la confiance qui domine. Pourquoi? Parce que cette épreuve est nécessaire, et que vous êtes préparés à la subir. La vertu est autre chose que les barrières qui nous isolent de la tentation. La vertu est une vie autonome et vigoureuse, une plante de bonne race qui croît dans la terre franche de l'âme, sous le soleil et sous la rosée de Dieu. Quand la tige est encore tendre, il faut bien l'appuyer, la protéger et la nourrir. Quand elle a pris racine, elle peut s'alimenter et se défendre,

en puisant d'elle-même aux sources que Dieu lui a ménagées.

Voulez-vous, jeunes gens, donner raison à mes espérances? Soyez humbles devant Dieu et fiers devant les hommes. Ceux qui craignent de s'abaisser en s'agenouillant ne connaissent rien à la vraie grandeur. Si nous étions dieux, nous pourrions nous suffire; créés, nous sommes dépendants par essence, mais nous sommes libres néanmoins, libres de choisir notre maître. Et notre dignité consiste à le choisir si haut, qu'il n'y ait pas de déshonneur à nous prosterner devant lui. Le seul homme vraiment indomptable, c'est celui qui reconnaît la souveraineté de Dieu. Il a de la grandeur une telle idée, que toute élévation terrestre lui paraît bien petite. Suivez, au contraire, cet orgueilleux qui refuse à Dieu son hommage : vous le trouverez incliné devant la force, devant l'intérêt, devant la peur. L'avilissement est la juste peine de l'impiété.

Soyez bons néanmoins. La fierté du caractère n'exclut pas l'aménité. Si vos camarades sont assez malheureux pour blasphémer le Dieu qu'ils ignorent, soyez assez parfaits pour qu'ils le reconnaissent dans vos personnes, assez aimables pour qu'ils ne puissent plus lui refuser leurs cœurs.

Soyez gais. La gaieté est le rayonnement de ces deux foyers combinés : la jeunesse et la vertu. La jeunesse toute seule ne suffit pas à entretenir cette flamme. Que de jeunes vieillards parmi les adeptes de cette chose triste et fanée qu'on persiste à nommer le plaisir! Vous

serez gais, parce que vous porterez la grâce de vos vingt ans dans ce vase de choix qui s'appelle un cœur pur. Et ceux qui ne savent plus rire, vous enviant d'abord votre joie, finiront par vous envier un privilège meilleur.

Enfin soyez les premiers en tout, les premiers au labeur et au succès, les premiers par la science, par l'adresse, par la vigueur, par l'élan, par la discipline, par le courage. Faites cet honneur à votre foi. Vous le lui devez, et cela est en votre pouvoir. Quand on veut bien fort la première place et qu'on fait bon marché de ses aises, on a sur la multitude des tièdes, des indifférents, des pusillanimes, une avance décisive. Et si vous êtes les premiers, nul ne s'avisera de vous reprocher vos croyances.

J'ai fini, mes amis. Mon dernier mot sera une parole de félicitation et d'espérance. Oui, vous avez bien fait de venir consacrer votre année militaire à Dieu par les mains de Marie dans ce sanctuaire qui emprunte son nom à la Victoire. Il y a deux cent cinquante ans, Louis XIII, victorieux de l'hérésie rebelle qui avait déchiré le royaume par des guerres fratricides, venait dédier ses victoires à la Mère de Dieu et posait les fondements de ce temple destiné à en perpétuer la mémoire. Il y a cinquante ans, un pasteur vénérable vouait sa paroisse au Cœur immaculé de Marie, et obtenait d'elle ces effusions de miséricorde qui ont fait de ce temple le théâtre permanent de nouvelles et plus admirables victoires. Vous avez vu, aux Invalides, les trophées de la vieille gloire française couvrir les mu-

railles et cacher les voûtes. Mais voyez ici des trophées plus nombreux et de meilleures dépouilles! Les murs du temple disparaissent sous le marbre, qui raconte le triomphe de la foi sur l'orgueil, de la pureté sur le vice, du pardon sur l'ingratitude. Les vaincus de ces combats, ce sont des volontés humaines, longtemps rebelles sous l'aiguillon de la conscience, aujourd'hui terrassées par l'amour, et plus libres mille fois dans leur défaite glorieuse qu'elles ne l'étaient dans leur résistance. O Marie! ce sont là vos exploits. C'est là le sens nouveau, le sens définitif du titre ancien que vous donnaient nos pères et que nous entendons mieux : Notre-Dame des Victoires! O Mère! voyez cette jeunesse ardente et fière, croyante et pure. Elle aussi, elle part pour la guerre. Elle va rencontrer la tentation, elle va se mesurer avec le péché. Fortifiez-la pour les combats de Dieu, tandis qu'elle s'exercera aux combats de la terre! Et que dans un an, en déposant au pied de votre autel l'épée qu'elle vous apporte aujourd'hui pour la bénir, cette génération de soldats chrétiens puisse chanter à votre louange un nouveau cantique de victoire! Amen.

FIN DU TOME PREMIER